
AUCTOR
PRETIOSA
FACIT





LES

PERCE-NEIGE

NOUVELLES DU NORD

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

LES

PERCE-NEIGE

NOUVELLES DU NORD

TRADUITES

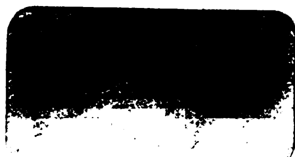
PAR X. MARMIER

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE DES SAINTS-PÈRES, 6.

1854


AUCTOR
PRETIOSA
FACIT



LES

PERCE-NEIGE

NOUVELLES DU NORD

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

LES

PERCE-NEIGE

NOUVELLES DU NORD

TRADUITES

PAR X. MARMIER

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE DES SAINTS-PÈRES, 6.

1854


LENOX LIBRARY
NEW YORK

I

RUSSIE

I

RUSSIE

LE

TOURBILLON DE NEIGE

PAR POUSCHKIN

Vers l'année 1811, vers cette époque à jamais mémorable pour la Russie, vivait, dans son domaine de Nenaradof, l'honnête Gabrilowitch. Il était cité pour ses habitudes hospitalières et son caractère obligeant. A tout instant, ses voisins venaient chez lui dîner et faire avec sa femme Petrowna la partie de boston, à cinq kopecks la fiche. Quelques-uns y venaient aussi attirés surtout par le désir de voir la fille de ces braves gens, la blanche et belle Marie Gabrielle, qui avait alors dix-sept ans. On savait qu'elle serait riche, et plus d'un des visiteurs de la maison aspirait à gagner ses bonnes grâces pour lui ou pour son fils.

Marie Gabrielle avait lu une quantité de romans

français, et par suite de ces lectures s'était déjà mis un amour en tête. L'objet de son affection était un pauvre enseigne en congé alors dans son village. Il va sans dire que le jeune homme brûlait pour elle d'une flamme ardente, et que les parents de Gabrielle, ayant vu naître cette inclination réciproque, avaient formellement défendu à leur fille de penser à ce téméraire prétendant, et le recevaient plus mal qu'un assesseur révoqué de ses fonctions.

Nos amoureux cependant correspondaient ensemble et se voyaient en secret à l'ombre des bois de sapin ou de la vieille chapelle. Là, ils se juraient l'un à l'autre un amour éternel, accusaient le sort d'une injuste rigueur et formaient divers projets. En s'occupant constamment de la même pensée dans leurs lettres, comme dans leurs entretiens, ils en vinrent naturellement à cette conclusion, que puisqu'ils ne pouvaient vivre l'un sans l'autre, si la volonté d'une famille cruelle s'opposait à leur bonheur, ils devaient accomplir leur destin en dépit de cette impitoyable volonté. Ce fut le jeune homme qui le premier fit ce beau raisonnement, et Marie-Gabrielle l'accueillit avec son imagination romanesque.

L'hiver mit fin à leurs entrevues, mais leur correspondance n'en devint que plus animée. Dans chacune de ses lettres, Vladimir Nicolewitch conjurait sa bien-aimée de s'abandonner à lui, de se marier avec lui secrètement. « Nous disparaîtrons, disait-il, pendant

quelque temps, puis un jour nous irons nous jeter aux pieds de tes parents, qui, touchés de notre héroïque constance et de tout ce que nous avons souffert, s'écrieront : « Enfants, venez dans nos bras. »

Longtemps Marie hésita à se rendre à cette prière ; plusieurs projets de fuite furent successivement discutés et rejetés. Enfin Vladimir lui proposa un nouveau plan qu'elle adopta. Il fut convenu qu'à certain jour elle ne paraîtrait pas au souper et se retirerait dans sa chambre sous prétexte qu'elle souffrait d'un violent mal de tête. Sa femme de chambre était dans sa confidence. Toutes deux devaient sortir du jardin par une porte de derrière ; à cette porte elles trouveraient des traîneaux qui les conduiraient à cinq verstes de distance (environ une lieue et demie), à l'église de Jadrino, où Vladimir les attendrait.

La veille du jour fixé pour ce décisif événement, Marie, ne pouvant dormir, prépara les vêtements, le linge qu'elle voulait emporter : puis écrivit une longue lettre à une jeune fille de ses amies et une autre à ses parents. Dans cette lettre, elle employait pour leur faire ses adieux les termes les plus touchants ; elle leur disait qu'elle n'avait pu résister à la force invincible de son amour, mais qu'elle considérerait comme le plus heureux moment de sa vie celui où elle pourrait venir tomber à leurs pieds. Elle cacheta ces deux lettres avec un cachet de Tula, représentant deux cœurs enflammés au milieu d'une devise sentimentale, et il

était presque jour lorsqu'elle se jeta sur son lit et s'assoupit. Mais à tout instant elle se réveillait agitée par d'affreuses visions. Tantôt il lui semblait qu'au moment même où elle montait en traîneau pour se rendre à l'église, son père l'arrêtait avec un regard furieux, la roulait sur la neige, puis la précipitait dans un abîme ténébreux et sans fond. Tantôt elle voyait Vladimir étendu sur le sol, pâle, ensanglanté. Prêt à mourir, il la conjurait d'une voix déchirante de hâter leur mariage. D'autres images hideuses, extravagantes, succédèrent à celles-ci.

Enfin, elle se leva plus blanche que de coutume et avec un réel mal de tête. Son père et sa mère remarquèrent bien vite sa souffrance. A chaque minute ils lui disaient : « Comment es-tu, Marie? as-tu encore mal? » Et l'accent avec lequel ils lui répétaient cette question et leur tendre sollicitude lui brisaient le cœur. Elle s'efforça de se calmer, de paraître gaie, mais sans pouvoir y réussir. Le soir, elle se sentit accablée à l'idée que c'était là le dernier soir qu'elle dût passer dans sa famille. Intérieurement elle disait adieu à toutes les personnes qu'elle avait connues, à tous les objets qui l'environnaient. Quand vint l'heure du souper, comme son cœur battait! D'une voix tremblante, elle dit qu'elle ne pouvait rien manger et se leva pour prendre congé de son père et de sa mère. Ils l'embrassèrent, selon leur coutume, et lui donnèrent leur bénédiction. Elle était prête à sangloter.

En rentrant dans sa chambre, elle se jeta sur un fauteuil et fondit en larmes. Sa femme de chambre la conjurait de se consoler et de tourner son esprit vers des pensées plus riantes. Tout était prêt. Dans une demi-heure Marie devait quitter à jamais son foyer natal, sa chambre, sa paisible vie de jeune fille.

Au dehors la neige flottait en tourbillon, le vent ébranlait et faisait craquer les fenêtres. Tout semblait se réunir pour donner à Marie un présage sinistre. Cependant les habitants de la maison s'étaient endormis. La jeune fille s'enveloppa de son châle, mit sur sa tête une épaisse capote, et, prenant à la main sa cassette, franchit le seuil de sa porte. La femme de chambre la suivait avec deux valises. Elles descendirent dans le jardin et purent à peine le traverser. L'orage ne s'était point apaisé, et le vent soufflait contre elles, comme pour s'opposer à cette coupable évasion. Le traîneau les attendait sur le chemin. Les chevaux, aiguillonnés par le froid, frappaient du pied avec impatience, et le cocher de Vladimir les maîtrisait difficilement. Il aida la jeune fugitive à monter avec sa suivante dans la voiture, à placer à côté d'elles leur léger bagage, prit les rênes, et les chevaux partirent avec impétuosité. Mais laissons nos voyageurs poursuivre leur route sous la conduite d'un habile cocher, et retournons à Vladimir.

Tout le jour, il avait été en mouvement. Dès le matin, il s'était rendu chez le prêtre de Jadrino pour

convenir avec lui de la cérémonie, puis il s'était remis en marche pour se procurer des témoins parmi les habitants du voisinage. Le premier auquel il s'adressa était un cornette en retraite, qui accepta avec joie sa proposition. Une telle aventure lui rappelait, disait-il, le temps de sa jeunesse et les affaires de hussards. Il engagea Vladimir à rester avec lui, promettant de lui trouver à coup sûr deux autres témoins. En effet, après dîner apparurent à la fois le géomètre Schmidt avec ses moustaches et ses éperons, et le fils du capitaine Ispravnik, jeune homme de dix-sept ans, qui venait d'entrer dans les uhlans. Tous deux se rendirent avec empressement à la demande de Vladimir, et de plus jurèrent qu'ils étaient prêts à sacrifier pour lui leur vie. L'heureux amant de Marie les embrassa avec transport et retourna dans sa demeure pour faire ses derniers préparatifs.

La nuit était déjà assez avancée. Il donna ses instructions à son cocher et l'envoya avec un traîneau à trois chevaux attendre Marie. Pour lui, il prit un traîneau à un cheval et partit seul pour Jadrino, où la jeune fille devait le rejoindre dans deux heures. Il connaissait parfaitement le chemin et pouvait arriver à l'église en dix minutes.

Mais à peine était-il parti que l'orage commença, et qu'autour de lui s'éleva un tel tourbillon qu'il ne distinguait plus rien. En un instant, toute trace de chemin disparut. L'horizon entier était couvert d'un

nuage jaune, épais, d'où tombaient des amas de flocons de neige, le ciel se confondait avec la terre. Égaré en pleine campagne, Vladimir s'efforçait en vain de retrouver sa route. Son cheval marchait au hasard, tantôt montant sur des amas de neige, tantôt tombant dans des ravins. A chaque minute, le traîneau semblait sur le point d'être renversé; tout ce que pouvait faire Vladimir était de ne pas dévier de sa direction. Cependant il lui paraissait qu'il était en marche depuis plus d'une demi-heure, et il n'avait pas encore atteint le bois de Jadrino. Il poursuivit son trajet pendant environ dix minutes, et ne vit point de bois. Il était dans des champs sillonnés par de profonds fossés. Le tourbillon était toujours le même, le ciel toujours aussi sombre. Le cheval commençait à être fatigué, et la sueur lui ruisselait du corps, quoiqu'il plongeât souvent dans la neige jusqu'au poitrail.

Enfin Vladimir s'aperçut qu'il n'était pas dans la bonne voie. Il s'arrêta, réfléchit, rassembla ses souvenirs, crut qu'il devait se diriger à droite. Son cheval pouvait à peine avancer. Il marchait depuis plus d'une heure. « Par bonheur, se disait Vladimir, l'église de Jadrino ne doit pas être loin. » Mais il allait, il allait, et les champs n'avaient pas de fin. Partout des monceaux de neige et des ravins. Le traîneau oscillait sans cesse, l'orage était aussi violent, et Vladimir commençait à se sentir très-inquiet.

Enfin une sorte de ligne noire se dessina devant

lui; il accéléra le pas de son cheval et arriva près d'une forêt. « Dieu soit loué! dit-il, je touche à mon but. Je vais retrouver le chemin que je connais et je suis à Jadrino. » Il s'avança au milieu de la forêt dévastée par l'hiver. Le tourbillon de neige ne pouvait y pénétrer, la route était facile à suivre, le cheval se ranima, et Vladimir se sentit renaître à l'espoir.

Nouvelle illusion; il allait, il allait, et ne découvrait pas Jadrino. Il était dans un bois immense qu'il n'avait jamais vu. Il aiguillonna son cheval. La pauvre bête prit le trot; puis bientôt se remit obstinément au pas, malgré les cris et les coups de son infortuné maître.

Au dehors de la forêt, pas la moindre apparence de Jadrino. Il devait être environ minuit. Vladimir pleura et se résigna à marcher au hasard. La tempête s'apaisa, les nuages se dissipèrent.

Le ciel s'éclaircit, devant lui s'étendait une vaste plaine au milieu de laquelle le pauvre voyageur aperçut un groupe de quatre à cinq maisons.

Il s'approche de la première qui se trouve devant lui, se jette en bas de son traîneau, frappe à la fenêtre. Quelques instants après, un *was ist das* en bois s'ouvre, et un vieillard y apparaît avec sa barbe grise.

— Que demandes-tu? dit-il.

— Y a-t-il encore loin d'ici à Jadrino?

— D'ici à Jadrino?

— Oui.

— S'il y a encore loin?

— Oui, oui.

— Environ dix verstes.

A cette réponse, Vladimir se prit la tête à deux mains et souffrit les angoisses d'un criminel qui vient d'entendre prononcer sa condamnation.

— D'où viens-tu? reprit le vieillard.

Vladimir ne répondit pas; puis pourtant se ravisa :

— Pourrais-tu, dit-il, me fournir des chevaux pour me conduire à Jadrino?

— Nous n'avons point de chevaux.

— Eh bien, au moins un guide, je lui donnerai ce qu'il voudra.

— Attends, dit le vieillard en fermant sa fenêtre, je vais t'envoyer mon fils.

Quelques minutes s'écoulèrent. Vladimir, impatienté, se remit à frapper aux vitres. Le vieillard reparut :

— Que veux-tu donc?

— J'attends ton fils.

— Il va venir; il s'habille. As-tu froid? Viens te chauffer.

— Merci! envoie-moi ton fils.

Un enfant sortit avec un bâton et se mit à marcher en avant, tantôt retrouvant le chemin, tantôt le cherchant sur des monceaux de neige.

— Quelle heure est-il? lui dit Vladimir.

— Le jour va bientôt paraître.

L'enseigne consterné se tut et ne prononça plus un mot.

Les coqs chantaient et l'aurore luisait quand il arriva à Jadrino. La porte de l'église était fermée. Vladimir paya son guide et se dirigea vers la maison du prêtre. Son traîneau à trois chevaux n'était pas là. Qu'allait-il apprendre ?

Mais voyons quel événement est arrivé dans la demeure du propriétaire de Nenaradof. Aucun événement. Le matin, les deux bonnes vieilles gens se sont levés à l'heure habituelle et se sont rendus dans la salle à manger. Gabriel Gabrilowitch, avec sa veste en laine et son bonnet de nuit, et Petrowna, avec sa robe de chambre. On servit le thé, et Gabriel envoya la servante demander des nouvelles de Marie. La servante revint annoncer que sa jeune maîtresse avait passé une mauvaise nuit ; mais qu'elle se trouvait mieux et qu'elle allait descendre. Quelques minutes après, la porte s'ouvrit et Marie embrassa ses parents.

— Comment vas-tu, pauvre malade ? lui dit son père.

— Mieux, répondit-elle.

— Je crois, ajouta sa mère, que tu avais hier la fièvre ?

— Peut-être, ma chère mère.

La journée se passa gaiement ; mais, vers le soir, Marie tomba malade. Le médecin qu'on envoya chercher à la ville la trouva dans le délire. Elle était en

proie à une fièvre violente, et pendant deux semaines elle fut aux portes du tombeau.

On ne savait rien de sa fuite nocturne. Les lettres qu'elle écrivit avant de partir, elle les avait brûlées. Sa femme de chambre, redoutant la colère de Gabriel, n'avait garde de raconter ce qui s'était passé. Le prêtre et les témoins avaient également de bonnes raisons pour se taire, et le cocher ne dit pas le moindre mot de cette aventure, même après avoir bu. Enfin le secret de cette romanesque évasion fut fidèlement gardé par une demi-douzaine de complices. Marie seule le trahit dans ses heures de délire. Un jour sa mère, qui ne la quittait pas, l'entendit prononcer d'étranges, d'incohérentes paroles qui lui firent penser que sa fille était éperdument éprise de Vladimir, et que son amour était la cause de sa maladie. Elle en conféra avec son mari, avec quelques amis, et, à la suite de cette confidence, il fut décidé d'une voix unanime que telle était la destinée de Marie, et qu'on n'échappe point à son sort, et que la richesse ne fait pas le bonheur, et autres belles maximes semblables.

Cependant la malade se rétablit. Vladimir, craignant une fâcheuse réception, n'avait pas reparu chez Gabriel. On s'était décidé à lui annoncer son bonheur inespéré, à lui apprendre qu'il pouvait épouser sa bien-aimée. Quelle fut la surprise des maîtres de Nenaradof, lorsqu'en réponse à leur message ils reçurent une lettre du jeune enseigne, une lettre in-

croyable, où il leur disait que jamais il ne rentrerait dans leur demeure, qu'il les priait d'oublier un malheureux pour lequel la mort était le dernier espoir.

Quelques jours après ils apprirent que Vladimir venait de rejoindre l'armée. C'était en 1812. On n'osait parler de lui à Marie; elle-même ne parlait plus de lui. Deux ou trois mois s'écoulèrent, et un jour elle le vit citer parmi les officiers qui s'étaient le plus distingués à la bataille de Borodino et qui étaient mortellement blessés. En lisant cette nouvelle elle s'évanouit, et la fièvre la reprit; mais cette fois heureusement ne dura pas longtemps.

Une autre douleur lui était réservée. Son père mourut. Par son testament, il lui léguait tous ses biens. Cette fortune ne pouvait être pour elle une consolation. Elle pleura avec sa mère et jura de ne jamais la quitter. Toutes deux abandonnèrent leur domaine de Nenaradof pour aller habiter une autre propriété. Là de nouveaux prétendants s'empressèrent autour de la riche héritière, mais à aucun d'eux elle ne voulut donner la moindre espérance; souvent sa mère la priait de se choisir un époux, alors elle secouait la tête et restait pensive : Vladimir n'existait plus. Il était mort à Moscou, la veille du jour où les Français entrèrent dans cette ville. A l'esprit de Marie sa mémoire était en quelque sorte sacrée; elle gardait avec soin tout ce qui lui rappelait ce malheureux

jeune homme, les livres qu'il avait lus, ses dessins, ses notes, et les vers qu'il avait faits pour elle. Ceux qui connaissaient ces détails admiraient un telle constance et se demandaient qui viendrait enfin arracher à son deuil cette nouvelle Arthémise !

En ce temps-là finissait une guerre glorieuse. Les régiments revenaient des frontières, et le peuple courait à leur rencontre. Leur musique jouait les airs appris en pays étranger : la chanson de *Vive Henri IV*, les valses tyroliennes et l'opéra de *Joconde*. Les officiers qu'on avait vus partir presque enfants reparaissaient avec une figure martiale, la poitrine chamarrée de croix. Les soldats racontaient leurs campagnes, mêlant à leurs récits des mots français et allemands. Temps ineffaçable, temps de gloire et d'enthousiasme. Comme le cœur des Russes palpitait alors au nom de la patrie ! Avec quel accord ils réunissaient autour de leur empereur leurs sentiments d'orgueil et d'amour ! et pour lui dans la vie quel moment ! Les femmes russes étaient alors incomparables : leur froideur naturelle avait disparu ; c'était avec un enthousiasme enivrant qu'elles criaient hurrah à la vue des bataillons qui rentraient en Russie et lançaient en l'air leur coiffure. Quel officier en ce temps ne se dit que les sympathies de la femme russe étaient pour lui la plus douce, la plus précieuse des récompenses ?

Marie Gabrielle et sa mère vivaient alors dans le gouvernement de . . . . et elles n'assistèrent point

au joyeux élan des deux capitales. Mais dans les provinces et dans les villages, l'enthousiasme national était, s'il se peut, encore plus vif : là l'officier était reçu en triomphe, et l'habit bourgeois était fort éclipsé par l'uniforme.

Nous avons dit que malgré son extrême réserve Marie était entourée de prétendants. Tous se retirèrent à l'arrivée d'un officier de vingt-cinq ans, le colonel de hussards Vourmin, portant à sa boutonnière la croix de Saint-Georges et sur sa figure une intéressante pâleur : il venait passer quelques mois de congé dans une de ses terres voisine de la résidence de Marie. La jeune fille le reçut avec une grâce particulière, et pour lui daigna sortir de son habituelle rêverie ; elle ne lui fit pas de coquetterie, mais un poëte aurait pu dire en l'observant : *Se amor non e, che dunque?* Vourmin était d'ailleurs un agréable jeune homme ; il avait ce genre d'esprit qui plaît aux femmes, un esprit de convenance et d'observation distingué et légèrement ironique. Ses manières près de Marie étaient simples et ouvertes ; cependant il était aisé de voir que sans qu'elle y prît garde il avait l'âme et les yeux fixés sur elle. Son langage était modeste et respectueux. La chronique lui attribuait pourtant plus d'une aventure galante ; mais cette rumeur ne lui nuisait pas près de Marie, qui, comme la plupart des femmes, excusait aisément les écarts d'une nature hardie et les erreurs d'un ardent caractère.

Mais ce qui animait l'imagination de la jeune fille bien plus que les qualités aimables du colonel et son intéressante pâleur, et son bras en écharpe, c'était son silence. Elle voyait bien qu'elle lui plaisait; et, de son côté, Vourmin, avec son talent d'observation et son expérience, devait reconnaître qu'elle ne lui était pas défavorable. Pourquoi donc ne l'avait-elle pas vu à ses pieds? pourquoi ne lui avait-il pas fait sa déclaration? Qui pouvait l'arrêter? Était-ce la crainte inséparable de tout véritable amour, ou l'orgueil ou la coquetterie d'un rusé séducteur? Elle essayait en vain de résoudre ce problème. Cependant, après y avoir gravement réfléchi, elle se dit que la crainte devait être la cause de son silence et résolut de l'encourager par quelques nouvelles marques d'attention, peut-être même par quelques avances. Elle arrangea elle-même tout son petit roman et attendit l'heure où il aboutirait à un tendre aveu. Le mystère, quelle que soit son origine, pèse toujours au cœur de la femme; ses ruses de guerre eurent le succès qu'elle en espérait. Vourmin y fut pris, il devint si rêveur, et, quand il regardait Marie, ses yeux noirs avaient une telle expression, que la jeune fille devait croire à l'approche du moment décisif. Déjà les voisins parlaient du mariage comme d'une affaire résolue, et Pétrowna se réjouissait de penser que sa fille aurait enfin un époux digne d'elle.

Un jour que la bonne vieille mère était dans son

salon, Vourmin entra et demanda des nouvelles de Marie.

— Elle est au jardin, répondit Pétrowna. Si vous voulez aller la chercher, je vous attendrai ici.

Le colonel sortit, et Pétrowna, faisant le signe de la croix, se dit : « Dieu soit loué ! j'espère qu'aujourd'hui tout sera fini. »

Vourmin trouva la jeune fille vêtue d'une robe blanche, assise sous un arbre, près de la pièce d'eau, avec un livre sur ses genoux, comme une héroïne de roman. Après quelques paroles insignifiantes, Marie rompit elle-même à dessein ce commencement d'entretien, afin d'amener par une sorte d'embarras réciproque le colonel à s'expliquer. En effet, Vourmin, sentant la difficulté de sa situation, lui dit que depuis longtemps il désirait lui ouvrir son cœur et qu'il la priait de vouloir bien l'écouter un instant. Elle ferma son livre et baissa les yeux en signe d'assentiment.

— Je vous aime, s'écria Vourmin, je vous aime ardemment !

Marie pencha la tête un peu plus bas.

— J'ai commis l'imprudence de vous voir, de vous entendre chaque jour. (Marie se souvint de la première lettre de Saint-Preux.) A présent, il est trop tard pour résister à ma destinée. Votre souvenir, le souvenir de votre douce et ravissante image sera désormais le tourment et la joie de ma vie ; mais j'ai un devoir à remplir envers vous. Il faut que je vous révèle un se-

cret étrange, désespérant, qui établit entre nous une barrière infranchissable.

— Cette barrière, murmura Marie, a toujours existé. Je n'aurais jamais pu être votre femme.

— Je sais, reprit à voix basse Vourmin, que vous avez aimé; mais la mort et trois années de deuil... Chère, bonne Marie, ne m'enlevez pas ma dernière consolation, ne m'enlevez pas le bonheur de croire que vous auriez pu être à moi, sinon...

— Taisez-vous, s'écria Marie, taisez-vous, je vous en conjure, vous me déchirez l'âme.

— Oui, je vous crois; cette consolante pensée que vous auriez pu être à moi... Mais je suis le plus infortuné des hommes, je suis marié.

Marie leva sur lui un regard stupéfait.

— Je suis marié, reprit le colonel, marié depuis quatre ans, et je ne sais qui est ma femme ni où elle est, ni si je dois jamais la rencontrer.

— Que me dites-vous! quelle étrange idée? Continuez... je vous raconterai ensuite; mais, de grâce, continuez.

— Eh bien, voici le fait: au commencement de l'année 1812, j'allais à Vilna rejoindre mon régiment. J'arrivai un soir assez tard à une station, et je venais de commander qu'on attelât promptement mes chevaux quand tout à coup il s'éleva un violent ouragan. Le maître de poste et le postillon me conseillèrent de

retarder mon départ, et d'abord je me rendis à leurs représentations; mais je me sentis saisi d'une inquiétude extraordinaire; il me semblait qu'une force irrésistible me poussait en avant. La tempête continuait à mugir, et, malgré la tempête, je voulus partir. Mon postillon eut l'idée d'abréger le chemin en traversant une rivière dont il connaissait très-bien les bords. Il manqua le gué par où il voulait passer, et me conduisit en un endroit qui lui était totalement étranger. L'orage était aussi violent qu'au moment de mon départ. Une lumière brillait devant moi dans les ténèbres. Je me dirigeai de ce côté, et j'arrivai près d'une église d'où provenait la lumière que j'avais aperçue. L'église était ouverte. Des traîneaux stationnaient à la porte, et plusieurs personnes se tenaient sous le vestibule; une d'elles me cria: « Par ici! par ici! » Je m'approchai. Une autre me dit: « Au nom du ciel! où vous êtes-vous donc arrêté? La fiancée est évanouie. Je ne sais que faire, et nous allions nous en retourner. Venez donc bien vite! »

Je descendis de mon traîneau et j'entrai dans l'église, faiblement éclairée par deux ou trois cierges. Une jeune fille était assise dans l'ombre, sur un banc; une autre debout lui frottait les tempes.

— Enfin, dit celle-ci: Dieu soit loué! vous voilà. Ma maîtresse a failli mourir.

Un vieux prêtre s'approcha de moi et me dit :

— Voulez-vous que nous commençions?

— Commencez! commencez! mon révérend père, lui répondis-je étourdiment.

On aida la jeune fille à se lever; elle me sembla jolie. Par une légèreté inconcevable, impardonnable, je m'avançai avec elle vers le pupitre; sa servante et trois hommes la soutenaient et n'étaient occupés que d'elle. Un instant après, nous étions mariés!

— Embrassez-vous, nous dit-on.

Ma femme tourna vers moi un visage pâle; puis soudain s'écria :

— Ce n'est pas lui! ce n'est pas lui!

Et elle tomba à la renverse.

Le prêtre jeta sur moi un regard furieux. Je sortis de l'église sans qu'on essayât de m'arrêter; je repris mon traîneau et m'éloignai.

— Grand Dieu! s'écria Marie, et vous ne savez ce qui est advenu de cette pauvre femme?

— Je ne sais rien, je ne sais pas même le nom du village où je me suis marié, et je ne me rappelle pas celui de la station d'où j'étais parti. J'attachai alors si peu d'importance à ma criminelle légèreté, qu'en remontant dans mon traîneau je m'endormis et ne me réveillai qu'en arrivant à une autre station. Le domestique que j'avais alors avec moi est mort à la guerre; de sorte qu'il ne reste plus un espoir de retrouver le lieu où j'ai commis une folie que j'expie aujourd'hui si cruellement.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! dit Marie en lui prenant les mains.

— C'était donc vous ?

— Ne me reconnaissez-vous pas ?

Vourmin pâlit et se précipita à ses pieds.

LE

COUP DE PISTOLET

PAR POUSCHKIN

I

Nous étions en garnison dans la petite ville de...... On sait quelle est la vie des officiers en de tels gîtes. Le matin l'exercice, le manége, puis le dîner chez le commandant du régiment ou chez un traiteur juif; le soir un punch et des cartes. Dans notre résidence, il n'y avait pas une maison ouverte, pas une apparence de fiançailles. Nous nous rassemblions tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. Dans notre société, on ne voyait que l'uniforme.

Un habitant de cette petite ville avait été cependant admis dans nos réunions, quoiqu'il ne fût pas au service. Il avait environ trente ans, nous le considérions comme un vieillard. Son expérience lui donnait sur nous

une supériorité, et sa sombre nature, son caractère violent, son langage mordant, incisif, nous imposaient. Un profond mystère enveloppait ses antécédents; il se disait Russe de naissance et portait un nom étranger; il avait servi dans les hussards assez heureusement, et personne ne savait les raisons qui avaient pu le porter à renoncer à cette carrière pour se retirer dans une chétive bourgade où il dépensait beaucoup d'argent pour vivre misérablement. Il n'avait pas de voiture, et se montrait toujours vêtu d'une vieille redingote noire. En même temps il tenait table ouverte pour les officiers de notre régiment. Il est vrai que ses dîners se composaient de deux plats préparés par un soldat en retraite; mais à ces modestes dîners, le vin de Champagne coulait à flots. On ne connaissait ni sa famille ni sa fortune, et on n'osait l'interroger à ce sujet. Il avait chez lui un certain nombre de romans et de livres sur l'art militaire qu'il prêtait volontiers sans jamais demander qu'on les lui rendît, et il ne songeait pas davantage à rendre ceux qu'il empruntait. Sa grande occupation était de tirer au pistolet. Les murs de sa chambre, criblés de balles, ressemblaient aux alvéoles d'une ruche. Une magnifique collection de pistolets était le seul luxe de sa misérable demeure. Il avait acquis à ce constant exercice une adresse incroyable: s'il eût voulu enlever avec une balle le gland d'un bonnet, nul de nous n'eût craint de mettre sa tête sous ce bonnet. Dans nos réunions, il était souvent

question de duels; jamais Silio (ainsi s'appelait notre inconnu) ne se mêlait à ces sortes d'entretiens. Un jour on lui demanda s'il s'était battu en duel, il répondit sèchement qu'il s'était battu, sans ajouter aucun détail, et il nous fut aisé de voir que de pareilles questions lui étaient désagréables. Nous en conclûmes qu'il avait sur la conscience le souvenir de quelque malheureuse victime de son habileté. A aucun de nous l'idée ne vint qu'il pouvait éprouver un sentiment de peur. Il est des gens dont l'extérieur seul écarte tout soupçon de ce genre. L'incident que je vais raconter nous causa une étrange surprise.

Une dizaine d'officiers dînaient un jour chez Silio. On but comme de coutume, c'est-à-dire beaucoup, puis on le pria d'organiser un pharaon et d'être le banquier; il s'y refusa longtemps, car il ne jouait presque jamais. Enfin il fit apporter des cartes, déposa sur la table cinquante ducats, et le jeu commença. Dans ces occasions il gardait un silence sévère, évitant avec soin toute discussion et toute explication. S'il y avait une erreur dans l'enjeu, il comblait sans rien dire le déficit, ou inscrivait l'excédant. Nous connaissions ses habitudes, et nous le laissions faire, mais avec nous se trouvait un lieutenant nouvellement arrivé, qui ne le connaissait pas, et qui était fort distrait au jeu; il commit une méprise que Silio inscrivit selon sa coutume avec de la craie. L'officier demanda une explication. Notre hôte, sans lui répondre, con-

tinua son jeu. L'officier impatienté saisit une brosse et effaça le chiffre que Silio avait marqué. Silio dessina de nouveau tranquillement le même chiffre. L'officier, échauffé par le vin, par l'animation du jeu. excité en outre par les éclats de rire de ses compagnons, et se croyant offensé, prit avec fureur sur la table un flambeau de cuivre, et le lança à la tête de Silio, qui n'esquiva le coup que par hasard. Il se leva pâle de colère, et, fixant sur notre camarade un regard étincelant : « Sortez, lui dit-il, et remerciez Dieu de ce que cette action s'est commise chez moi. »

Nous ne mettions pas en doute les suites d'un tel événement, et nous regardions notre camarade comme un homme mort. Il se retira en déclarant qu'il était prêt à rendre raison de son offense. Nous continuâmes encore quelques instants à jouer ; mais, remarquant que notre hôte n'était plus à la partie, nous regagnâmes l'un après l'autre notre quartier en songeant qu'il y aurait bientôt une place vacante dans notre régiment.

Le lendemain au manége, nous nous demandions si le pauvre lieutenant vivait encore, lorsqu'il s'avança près de nous et nous dit qu'il n'avait pas la moindre nouvelle de Silio. C'était incroyable. Nous allâmes chez Silio, et nous le trouvâmes lançant balle sur balle dans des as cloués à la muraille. Il nous reçut comme de coutume et ne dit pas un mot de ce qui s'était passé la veille. Trois jours s'écoulèreut. Le lieutenant

était fort paisible. « Quoi donc! nous disions nous, Silio ne se battra-t-il pas? » Silio ne se battit pas; il se contenta d'une légère explication et se réconcilia avec celui qui lui avait fait une si grave injure.

Cette affaire ne pouvait manquer de lui nuire dans notre esprit. La peur est la tache la plus impardonnable pour de jeunes officiers qui considèrent le courage comme la gloire de la vie et la justification de plus d'une juvénile folie. Cependant peu à peu tout fut oublié, et Silio reprit sur nous son premier ascendant. Moi seul je n'aimais plus à le rencontrer. Avec mon imagination romanesque, j'avais été plus que tous les autres officiers attiré vers cet homme dont la vie était une énigme et qui m'apparaissait comme le héros d'un mystérieux roman. Il avait de l'affection pour moi. Quand nous étions seuls ensemble, il renonçait à l'âcreté habituelle de son langage et m'entretenait de différentes choses d'une facon simple et agréable. Après la soirée que je viens de raconter, j'étais poursuivi par l'idée que cet homme supportait la souillure faite à son honneur sans vouloir la laver, et avec cette pensée je ne pouvais plus le voir comme auparavant. J'éprouvais près de lui une sorte d'embarras. Silio avait trop de perspicacité et d'esprit pour ne pas remarquer mon impression et pour ne pas en deviner la cause. Il me sembla qu'il en était chagriné; deux fois je crus remarquer qu'il désirait avoir une explication avec moi; mais je l'évitai, et il s'éloigna de moi.

Dès ce moment, je ne me trouvai plus seul avec lui, et nous n'eûmes plus ensemble aucun libre entretien.

Les habitants des capitales, auxquels il est donné tant de distractions, ne savent pas de quelles vives émotions sont agités ceux qui demeurent dans les villages et dans les bourgades, par exemple quand vient la poste. Le mardi et le vendredi la chancellerie de notre régiment était pleine d'officiers, les uns attendant de l'argent, d'autres des lettres, et d'autres les journaux. Là, les dépêches étaient ouvertes, et l'on se communiquait les nouvelles, et il y avait entre nous une grande animation. Les lettres de Silio étaient adressées au bureau de notre régiment. Un jour on lui en remit une qu'il ouvrit avec une visible impétuosité ; à mesure qu'il la parcourait, son regard étincelait. Les officiers, occupés alors de leur propre correspondance, n'y firent pas attention. Moi seul je le remarquai. « Messieurs, dit-il lorsqu'il eut fini sa lecture, une circonstance impérieuse m'oblige à partir cette nuit. J'espère que vous voudrez bien dîner encore aujourd'hui chez moi pour la dernière fois. Je vous attends, ajouta-t-il en se tournant vers moi, je vous attends. » A ces mots, il sortit précipitamment, et nous convînmes de nous rendre à son invitation.

J'arrivai chez lui à l'heure indiquée et j'y trouvai presque tous les officiers du régiment. Tout son bagage était déjà emballé. On ne voyait dans sa demeure que les murailles nues. Nous nous mîmes à table.

Silio était extrêmement gai, et bientôt la gaieté devint générale. Les bouchons sautaient sans cesse au plafond et sans cesse les verres étaient remplis d'un vin petillant. Nous bûmes avec ardeur au bon voyage et à la prospérité de celui qui allait nous quitter, et il était tard lorsque nous nous levâmes pour nous retirer. Silio nous dit adieu à tous ; et, me prenant par la main au moment où j'allais sortir : « Il faut que je vous parle, » me dit-il à voix basse ; et je restai.

Nous étions seuls. Nous nous assîmes l'un en face de l'autre, fumant en silence. La gaieté bruyante de Silio avait disparu. Il était triste. A voir sa pâleur sinistre, ses regards où brillait un feu sombre, et la fumée qui lui sortait des lèvres, on eût dit un vrai démon. Quelques instants se passèrent. Il rompit le premier le silence.

— Il est possible, me dit-il, que nous ne nous revoyions jamais. Avant de nous séparer, j'ai voulu avoir une explication avec vous. Vous avez pu remarquer que je me soucie peu de l'opinion des autres ; mais j'ai de l'affection pour vous, et je sens qu'il me serait pénible de vous laisser une fausse idée de moi...

Il s'arrêta, attisa le feu de sa pipe. J'attendais son récit sans mot dire, la tête baissée.

— Il vous a paru étrange, reprit-il, que je ne demandasse pas une satisfaction à ce stupide ivrogne de lieutenant. Vous conviendrez pourtant que, comme j'aurais eu le choix des armes, sa vie était entre mes

mains et la mienne fort peu en danger. Je pourrais attribuer mon inaction en cette affaire à ma générosité; mais je ne veux pas mentir. Si je pouvais me venger de cet homme sans exposer mon existence, je ne lui pardonnerais pas...

Je regardai Silio avec surprise. Un tel aveu me confondait.

— Je n'ai pas le droit, continua-t-il, de m'exposer à la mort. Il y a cinq ans que j'ai reçu un soufflet, et celui qui me l'a donné vit encore...

Ma curiosité était vivement excitée :

— Vous vous êtes pourtant battu, lui dis-je, ou vous avez été séparés l'un de l'autre violemment?

— Je me suis battu, répondit Silio, et voici le souvenir de notre duel.

A ces mots, il tira d'un carton un bonnet de police orné d'un galon en or et percé d'une balle un peu au-dessus du front.

— Vous voyez, reprit-il, que j'ai servi dans le 2e régiment de hussards. Vous connaissez mon caractère. Je suis habitué à dominer les autres, et dès ma jeunesse telle fut ma passion. De notre temps, c'était la mode de faire toutes sortes d'extravagances, et j'étais renommé pour les miennes. Nous nous glorifiions entre autres choses de boire outre mesure et de voir tomber devant nous tel ou tel de nos amis ivres morts. Nous avions sans cesse des duels, et, si je ne me battais pas moi-même, j'assistais à coup sûr à ces duels comme

témoin. Mes camarades me respectaient, et les commandants du régiment me regardaient comme un inévitable fléau.

Je jouissais ainsi tranquillement ou tristement de ma gloire, lorsqu'il nous arriva un jeune homme appartenant à une famille riche et distinguée, que je ne veux pas nommer. De ma vie je n'ai vu un homme si séduisant. Figurez-vous la jeunesse, l'esprit, la beauté, la plus vive gaieté, la plus franche bravoure, toutes ces qualités réunies à un nom imposant, à une grande fortune, et vous pourrez avoir une idée de l'effet que ce nouvel officier devait produire parmi nous. Devant lui mon étoile pâlissait. Entraîné par ma renommée, il rechercha d'abord mon amitié. Mais je le reçus froidement, et il s'éloigna de moi sans paraître affecté de ma conduite. Je sentis que je le haïssais. Les succès qu'il obtenait au régiment et parmi les femmes de la société me mettaient en fureur. J'essayai de faire naître une querelle entre lui et moi; mais à mes épigrammes il répondait par d'autres épigrammes plus inattendues, plus piquantes et en tout cas plus gaies que les miennes. Il plaisantait, et moi je m'emportais. Un jour, enfin, à un bal, le voyant l'objet de l'attention de toutes les femmes, et en particulier de la maîtresse de la maison, avec laquelle j'étais lié, je m'approchai de lui et je lui murmurai à l'oreille un grossier propos. Il y répondit par un soufflet. Nous tirâmes nos sabres, les femmes s'évanouirent. On nous sépara,

et il fut convenu que nous nous battrions après le bal.

Dès le matin, j'étais à l'endroit indiqué avec mes trois témoins, attendant impatiemment mon adversaire. Le soleil était déjà levé, et la chaleur commençait à se faire sentir. Enfin il apparut ; il était à pied, portant son habit d'uniforme suspendu au bout de son sabre et accompagné d'un seul témoin. Nous nous avançâmes à sa rencontre ; il tenait à la main son bonnet plein de cerises. Nos témoins mesurèrent douze pas. C'était à moi à tirer le premier ; mais j'étais dans un tel état d'irritation, que je n'osais compter sur mon adresse : et, pour avoir le temps de me calmer, je lui offris d'user lui-même de mon droit. Il s'y refusa. On convint alors de résoudre la question par le sort, et le premier numéro échut à ce favori perpétuel de la fortune. Il me visa et perça mon bonnet. C'était mon tour. Sa vie était à moi. Je le regardais avec une joie féroce et je cherchais sur sa figure l'expression de l'inquiétude ; mais il se tenait insoucieusement devant moi, choisissant dans son bonnet les cerises les plus mûres, puis en rejetait les noyaux qui arrivaient jusqu'à moi. Cette placidité me faisait bouillonner le sang. « Qu'importe donc, me disais-je, que je lui prenne la vie, puisqu'il y tient si peu ? » Tout à coup il me vint une diabolique idée. Je déchargeai mon pistolet et je lui dis :

— Vous n'êtes pas disposé à mourir. Vous pensez à déjeuner, je ne veux pas vous déranger.

— Vous ne me dérangez pas, répondit-il, vous pouvez tirer. Au reste, comme il vous plaira. Ce coup vous appartient, et je serai toujours à votre disposition.

Je me retournai vers les témoins, leur disant que je ne tirerais pas ce jour-là.

Je quittai le service et me retirai dans ce bourg. Mais depuis cette époque je n'ai pas cessé de penser à ma vengeance. A présent, mon heure est venue.

Silio tira de sa poche la lettre qu'il avait reçue le matin et me la donna à lire. On lui écrivait de Moscou : « La personne que vous savez va bientôt se marier avec une charmante jeune fille. »

— Vous devinez, reprit-il, qui est cette personne dont on me parle. Je vais à Moscou, et je verrai si dans la joie de son mariage il affronte aussi tranquillement la mort que lorsqu'il l'attendait en mangeant des cerises.

En parlant ainsi, Silio se leva, jeta son bonnet par terre et se promena de long en large comme un tigre dans sa cage. J'étais resté immobile pendant son récit, mais mon âme était en proie aux sensations les plus étranges et les plus opposées.

Le domestique entra et annonça que les chevaux étaient prêts. Silio me serra brusquement la main, et nous nous embrassâmes. Il monta dans sa voiture, où étaient deux valises : l'une renfermait ses pistolets, l'autre ses vêtements. Nous nous dîmes encore une fois adieu, et il partit.

II

Quelques années après, mes intérêts m'obligèrent à aller m'établir dans un pauvre petit village du gouvernement de N..... Occupé de mes affaires, je regrettais amèrement ma joyeuse, insoucieuse existence d'autrefois. Ce qui me parut surtout difficile, ce fut de m'habituer à rester chaque soir dans une solitude complète. Jusqu'à dîner, je passais encore assez bien mon temps, soit à causer avec le staroste, soit à travailler ou à faire quelques plans d'amélioration dans mes propriétés. Mais bientôt venait la nuit, et alors je ne savais que devenir. J'avais lu et relu jusqu'à satiété les quelques livres que j'avais trouvés dans une armoire et au grenier. Je connaissais par cœur toutes les histoires que ma femme de ménage me racontait, et les chants de la bonne vieille m'ennuyaient. J'avais essayé de prendre goût à une assez vulgaire boisson; mais elle me faisait mal à la tête. Puis, je l'avoue, je craignais de devenir avec le temps un ivrogne, et un ivrogne de la plus triste espèce, comme j'en voyais beaucoup dans mon district.

Autour de moi je n'avais pas de voisins, si ce n'est deux ou trois pauvres diables qui ne faisaient guère que gémir et soupirer. J'aimais encore mieux la soli-

tude. Enfin, je résolus de me coucher très-tôt et de dîner le plus tard possible. De la sorte, j'allongeais la journée et j'abrégeais le soir.

A quatre verstes environ de ma demeure, se trouvait une magnifique propriété appartenant au comte B... ; mais il n'y avait là qu'un intendant.

La comtesse n'était venue dans son château qu'une fois, peu de temps après son mariage, et n'y avait passé que quelques semaines. La seconde année de mon séjour dans ce pays le bruit se répandit qu'elle allait venir, et en effet elle arriva au mois de juin avec son mari.

L'arrivée d'un riche propriétaire est un événement pour les habitants de plusieurs villages. Les seigneurs des environs et les paysans en parlent trois mois d'avance et trois années après. Le voisinage d'une jeune et belle châtelaine occupait vivement ma pensée. J'étais impatient de la voir, et le premier dimanche après l'arrivée du comte et de la comtesse, je me rendis chez eux pour leur présenter mes respects.

Un laquais me fit entrer dans le cabinet du comte et me quitta pour aller m'annoncer. Ce cabinet spacieux était élégamment meublé. Sur les murs s'étendaient de vastes bibliothèques pleines de livres, ornées de différents bustes ; sur le parquet se déroulait un riche tapis, sur la cheminée en marbre brillait une large glace. Déshabitué du luxe dans ma pauvre maison et n'ayant pas vu depuis longtemps l'éclat de la

fortune, je me sentis un peu embarrassé à l'aspect de cette salle aristocratique, et j'attendis le comte avec la timidité d'un solliciteur de province attendant l'audience d'un ministre. La porte s'ouvrit, et je vis apparaître un beau jeune homme d'une trentaine d'années. Il s'avança vers moi avec une physionomie ouverte et gracieuse. Je voulus m'excuser de la liberté que j'avais prise en me présentant chez lui; mais il me mit lui-même à l'aise par ses prévenances. Nous nous assîmes. Sa franche et bienveillante parole dissipèrent ma sauvage frayeur ; et déjà je commençais à reprendre mon état normal quand tout à coup la comtesse entra; elle était très-belle, et sa présence me jeta dans un nouvel embarras bien plus grave que le premier. Le comte me présenta à elle. Je voulais ne pas paraître gêné; mais plus je m'efforçais de prendre un air dégagé, plus je me sentais décontenancé. Pour me donner le temps de me remettre, tous deux se mirent à causer ensemble comme devant un ami pour lequel on ne fait pas de cérémonies. Pendant ce temps, j'allais d'ici, de là, à travers la salle, regardant les livres et les tableaux dont elle était ornée. Je ne suis pas en état d'apprécier la valeur d'un tableau; l'un de ceux que je regardais fixa pourtant mon attention. Il représentait une vue de Suisse; et, je dois le dire, ce qui me frappa dans cette peinture, ce n'était pas le paysage, c'est qu'elle était percée de deux balles l'une à côté de l'autre.

— Voilà un beau coup de pistolet! m'écriai-je en me retournant vers le comte.

— Oui, me répondit-il, c'est un coup assez remarquable. Vous tirez sans doute bien au pistolet? ajouta-t-il.

— Pas mal, répliquai-je, heureux de trouver enfin un sujet de conversation qui me fût familier. A trente pas, je ne manquerais pas une carte, bien entendu, avec des pistolets que je connaîtrais.

— Vraiment? dit la comtesse avec un visible intérêt. Et vous, mon ami, toucheriez-vous une carte à trente pas?

— Un jour, répondit le comte, nous essayerons. Il fut un temps où je n'étais pas maladroit; mais, depuis trois ans, ma main n'a pas tenu la crosse d'un pistolet.

— S'il en est ainsi, repris-je, j'oserais parier que Votre Excellence n'atteindrait pas une carte à vingt pas. Il faut, pour bien tirer au pistolet, s'exercer chaque jour. Je le sais par expérience. J'étais considéré dans mon régiment comme un des plus habiles tireurs. Une fois je passai un mois entier sans me servir de mes pistotets, et la première fois que je les repris je fis quatre faux coups de suite sur une bouteille à vingt pas. Je le répète encore, il faut s'exercer, sinon bientôt on perd son adresse. Le meilleur tireur que j'aie rencontré s'exerçait chaque jour au moins

trois fois avant dîner. C'était pour lui un usage établi comme de prendre un verre d'eau-de-vie.

Le comte et la comtesse semblaient contents de m'entendre parler.

— Et sur quoi tirait-il? demanda le comte.

— Sur la première chose venue; par exemple, sur une mouche collée à la muraille. Vous riez, madame la comtesse; c'est pourtant vrai. Dès qu'il apercevait une mouche: « Kouska, s'écriait-il, un pistolet? » Kouska lui apportait un pistolet chargé, et en un instant c'en était fait: une balle écrasait la mouche sur la muraille.

— C'est merveilleux, reprit le comte. Et comment s'appelait ce tireur?

— Silio, monsieur le comte.

— Silio! s'écria le jeune seigneur en se levant brusquement; vous avez connu Silio?

— Sans doute; nous étions liés ensemble. Il était traité par les officiers de notre régiment comme un camarade; mais voilà cinq ans que je n'ai pas eu la moindre nouvelle de lui. Peut-être aussi vous le connaissez?

— Oui, je le connais parfaitement. Ne vous a-t-il point parlé d'un étrange événement?

— Que voulez-vous dire? Serait-ce d'un bal où il reçut un soufflet d'un mauvais sujet?

— Et vous a-t-il dit le nom de ce mauvais sujet?

— Il ne me l'a pas dit. Mais, monsieur le comte,

continuai-je avec je ne sais quel pressentiment... je ne savais pas... Pardon, serait-ce peut-être vous?...

— C'est moi-même, me répondit le comte avec une singulière expression, et ce tableau percé de deux balles est le témoignage de notre dernière rencontre.

— Mon ami, s'écria la comtesse, au nom de Dieu! je vous en prie, ne parlez pas de cette affaire; c'est affreux pour moi à entendre.

— Pardon, reprit le comte, il faut que je raconte tout. Monsieur sait comment j'ai offensé son ami, il doit savoir comment Silio a lavé son injure.

A ces mots, il me présenta un fauteuil et j'écoutai avec une vive attention le récit suivant :

— Il y a cinq ans que je suis marié. Je vins ici passer le premier mois de mon mariage, ma lune de miel. C'est ici que j'ai eu les plus doux instants de ma vie, et c'est ici qu'il m'est arrivé un événement dont je garde un pénible souvenir. Un soir j'avais été me promener avec ma femme. Le cheval qu'elle montait étant un peu trop excité, elle eut peur, me remit les rênes et descendit de sa selle pour revenir à pied à la maison. A ma porte stationnait une voiture que je ne connaissais pas, et l'on me dit qu'un étranger qui n'avait pas voulu se nommer, mais qui avait à me parler d'une affaire, m'attendait dans mon cabinet. J'entrai et j'aperçus dans l'ombre un homme assis près de la cheminée avec des vêtements poudreux et

une longue barbe. Je m'avançai vers lui, m'efforçant de distinguer ses traits.

— Comte, tu ne me reconnais pas? dit-il, en levant la tête.

— Silio! m'écriai-je, et je crois qu'en ce moment mes cheveux se dressèrent sur mon front.

— Lui-même, ajouta-t-il. Tu sais que le coup de pistolet m'appartient. Mon arme est en bon ordre; et toi, es-tu prêt? Une crosse de pistolet sortait de sa poche de côté.

Je mesurai douze pas, je me placai en face de lui, le priant seulement de vouloir bien se hâter de tirer avant que ma femme rentrât. Il s'arrêta dans son mouvement et demanda de la lumière. Les domestiques apportèrent des flambeaux. Je leur ordonnai de ne laisser entrer personne, et repris de nouveau ma position. Il arma un pistolet et me visa; je comptais les secondes; je pensais à ma femme si aimée. — Une horrible minute s'écoula. — Silio baissa le bras... — Je regrette, dit-il, que ce pistolet ne soit pas chargé avec des noyaux de cerises, la balle est trop lourde, et il me semble que je ne continue pas un duel, mais que je vais commettre un homicide. Je ne puis viser un homme qui n'est pas armé. Recommençons de nouveau notre combat. Que le sort décide qui de nous deux tirera le premier.

J'avais la tête bouleversée. Je crois que je refusai cette proposition. Cependant nous chargeâmes un

autre pistolet. Nous fîmes deux billets que Silio roula dans le bonnet que j'avais percé d'une balle. J'eus encore le numéro premier.

Je ne sais pas ce qui se passa en moi, et comment il en vint à vaincre ma résolution. Le fait est que je tirai et que ma balle alla traverser ce tableau.

Le comte m'indiqua du doigt la peinture que j'avais remarquée : mon visage était en feu, et celui de la comtesse plus pâle que la neige. Je ne pus m'empêcher de jeter un cri d'effroi.

— Je tirai, continua le comte, et, grâces au ciel, je manquai mon coup. — Alors Silio, avec une figure effroyable, se remit en posture de me viser. En ce moment la porte s'ouvre. Marie entre et se jette à mon cou; son aspect me rendit subitement ma fermeté.

— Chère Marie, lui dis-je, ne vois-tu pas que nous plaisantons? Comme te voilà effarée ! Va, je t'en prie, prends un verre d'eau, et reviens près de nous. Je te présente un de mes anciens camarades.

Marie ne voulait pas me croire.

— Est-il vrai, s'écria-t-elle en se tournant vers Silio, dites-moi, est-il vrai que tout ceci n'est qu'une plaisanterie ?

— Votre mari plaisante toujours, répondit Silio. Un jour il m'a donné un soufflet en plaisantant, il a percé d'une balle ce bonnet en plaisantant, il vient de me manquer en plaisantant ; à mon tour je veux aussi plaisanter.

A ces mots, il se plaça en face de moi, le pistolet à la main, et devant elle !... Marie se jeta à ses genoux...

— Lève-toi, m'écriai-je avec fureur, cette posture me fait honte; et vous, monsieur, ne cesserez-vous pas de vous jouer d'une pauvre femme ? Voulez-vous tirer, oui ou non ?

— Non, répondit-il, je suis satisfait. J'ai vu ton trouble et ton angoisse, je t'ai obligé à tirer encore sur moi; cela me suffit. Tu te souviendras de moi ; je te laisse avec ta conscience.

A ces mots il sortit, et du seuil de la porte, en un clin d'œil, sans presque y regarder, lança dans ce tableau une balle à côté de la mienne. Ma femme s'était évanouie, mes gens le regardaient passer avec terreur et n'essayèrent pas de l'arrêter. Il descendit dans la cour, appela son cocher et s'éloigna.

Le comte se tut. Par son récit, j'avais la fin d'une histoire dont le commencement m'avait si vivement frappé, et je ne devais plus revoir le héros de cette aventure.

Quand Alexandre Ipsilanti prit les armes contre la Turquie, Silio s'associa à lui, il eut le commandement d'une troupe d'hétériotes et fut tué dans une bataille.

L'ANNIVERSAIRE

PAR PAULOF

J'ai connu une famille qui a promptement disparu de ce monde. La mort l'a atteinte en différents lieux, et je suis peut-être le seul qui ait gardé son souvenir. Le mari mourut du choléra en Bessarabie ; la femme mourut de consomption dans un village du gouvernement de Saratof, et l'enfant s'éteignit dans une maison d'Oremburg. Je ne dirai point le nom de ces trois morts. A leur mémoire ne se lie aucune œuvre importante. Ils vécurent d'une vie obscure. Ils ont été et ils ne sont plus. Voilà l'histoire de leur existence.

Mais la Providence, qui a répandu sur la nature une si grande variété de formes et de couleurs, a donné à chaque être un trait distinctif. Par cette raison, chaque

homme est digne d'attention, chaque homme peut, par un incident de sa vie, par un sentiment, par un mot, éveiller en nous une émotion. Les plus humbles, les plus infimes individus peuvent occuper l'esprit des philosophes tout autant que ceux qui étonnent les regards de la foule par la splendeur de leur fortune ou l'éclat de leurs revers. Souvent l'énergie du caractère s'exerce dans un cercle étroit au foyer domestique. Le destin prend quelquefois pour victime une pauvre modeste créature, et l'atteint au milieu d'un paisible cercle de famille, comme la foudre atteint le voyageur ignoré dans les steppes désertes.

N... avait, lorsque je le connus, environ trente ans, et venait de se marier. Il me serait difficile de dire ce qu'il y avait alors en lui d'ivresse et de bonheur. Sa femme était son amour, son amie, le mobile, le but de son existence, en un mot, tout ce qui réjouit les yeux et charme la pensée. Jeune, belle, riante, sa femme semblait avoir aussi mis en lui toutes ses affections et lui être profondément dévouée. N... me plaisait par sa vive intelligence, par ses habitudes élégantes, et de plus en plus je me liai avec lui. Dans ses heures de félicité, l'homme porte un regard de satisfaction sur tout ce qui l'environne, et son cœur se livre à une facile expansion. N... répondit franchement à mes avances, et bientôt nous devînmes très-bons amis. J'allais souvent chez lui, et je contemplais, non sans quelque envie, son heureuse existence. Les deux

époux semblaient avoir été créés l'un pour l'autre et ne vivre que l'un par l'autre. Que de fois alors me suis-je surpris à souhaiter une femme comme celle de mon ami, et, pour en obtenir une pareille, j'aurais gaiement renoncé au désir de me faire un nom illustre, et à celui de m'élever jusqu'au rang de général. N... ne se lassait pas de me raconter comment il avait découvert cette charmante fille dans une honnête famille du gouvernement de Saratof, comment il en était devenu amoureux, et comment il avait éveillé en elle les premières joies, les premières émotions de l'amour. Pour n'être plus détourné d'elle par aucun devoir, il voulait quitter le service et se retirer à la campagne. La solitude, les livres, l'ombre et le calme d'un doux intérieur, c'était là son dernier idéal. Pour régler ses affaires en vue de cette détermination, il se rendit à Saint-Pétersbourg ; sa femme partit avec une de ses tantes pour le village où il voulait s'établir. Un an et demi s'écoula ; nous étions loin l'un de l'autre ; je ne croyais jamais le revoir.

Un soir, j'étais au théâtre, ennuyé, fatigué et attendant avec impatience la fin de la représentation. En promenant de côté et d'autre mes regards dans la salle, j'aperçus dans une loge un homme dont la figure me frappa. Je l'observai plus attentivement : c'était bien lui ; c'était mon ami N... Il était en ce moment engagé dans une très-vive conversation avec une dame, et je ne parvins qu'avec peine à attirer son

attention sur moi. Enfin, il m'aperçut et descendit près de moi. Avec quel plaisir je m'élançai vers lui! Il était aussi visiblement satisfait de me retrouver, mais moins expansif. Je lui adressai avec empressement une foule de questions. Il me répondit brièvement qu'il était venu se fixer de nouveau à Moscou, n'ayant pu supporter l'ennui de la campagne et les visites de ses voisins. Je lui demandai des nouvelles de sa femme. A ma grande surprise, il me parla d'elle d'un air contraint. Nous convînmes de dîner ensemble le lendemain, et nous nous quittâmes. Il retourna précipitamment dans sa loge, près d'une belle personne à laquelle il faisait la cour. Pendant qu'il remontait l'escalier, je m'aperçus qu'il boitait.

Le lendemain, je retournai dans cette maison où j'avais si doucement rêvé le bonheur de la vie conjugale, l'accord de deux jeunes cœurs ; je retournai dans ce temple de la joie où chaque mot résonnait à mon oreille comme l'expression de l'amour le plus séduisant. Tout était là comme autrefois. Les mêmes tapis, les mêmes bronzes, les mêmes vases de fleurs, et la femme de mon ami me reçut comme autrefois. Mais son visage était fané, son regard était triste, son front pâle. Le rideau se leva, et les deux époux représentèrent devant moi le second acte de leur existence. Alors je reconnus qu'il n'y avait plus entre eux l'harmonie d'une autre époque, qu'ils avaient désappris à deviner leurs pensées réciproques, à se rendre agréa-

bles l'un à l'autre. A tout instant par un mot, par un regard, le mari rappelait à la femme qu'il était le maître. Dans les plus petits détails, sa conduite envers elle témoignait d'une profonde indifférence, et je fus convaincu que rien ne pouvait rallumer la flamme éteinte dans ce cœur naguère si ardent.

Un tel changement excitait en moi une très-vive curiosité. N... avait repris avec moi ses habitudes de confiance; mais, dans nos conversations, il ne prononçait pas plus le nom de sa femme que si jamais elle n'avait existé. J'avais remarqué qu'il boitait. Je lui demandai la cause de cet accident : « Une balle que j'ai reçue, » me répondit-il froidement. Et il rompit brusquement l'entretien.

Il était déjà depuis quelque temps à Moscou, lorsqu'un soir que j'étais seul avec lui, nous restâmes à causer ensemble fort avant dans la nuit. Nous en étions venus à parler des femmes, et, contre sa coutume, je le vis s'emporter. Je vois encore l'amer sourire avec lequel il s'écria : « Il n'y a qu'un sot ou un homme sans expérience qui puisse attendre de la femme un bonheur durable. La femme ne peut être qu'un objet de passagère distraction. Quiconque la considère autrement, quiconque veut voir en elle un être d'une nature noble et élevée, se trompe grossièrement. Elle est d'une organisation si faible que ses forces ne suffisent pas à la maintenir toute sa vie dans un seul sentiment, dans une même direction. Elle est

toujours soumise à quelque influence étrangère. Comment donc pourrait-on se fier à une créature qui n'a pas plus de consistance? La femme a une passion dans le cœur, et cette passion ne l'empêchera pas de céder à une admonestation d'une mère, d'une tante, et d'épouser un homme qui lui est odieux ou indifférent! La femme est habile, mais elle n'est pas sincère. La femme peut être bonne et tendre, mais d'une façon qui fatigue. Regardez une jeune fille de seize ans, fraîche, riante ; ne dirait-on pas que ses sens sont encore endormis, que son âme est pure comme celle d'un ange? Mais la jeune fille aime déjà et sait dissimuler son amour, et peut, sans rougir, jurer une fidélité éternelle à celui pour lequel elle n'éprouve pas la moindre impression. Ah! je sais à présent à quoi m'en tenir, et je ne fais pas plus de cas des femmes que du vin de Champagne. »

A ces mots, il ouvrit son secrétaire, en tira un rouleau de papier, et me dit : « Tenez, lisez ce manuscrit ; vous apprendrez à connaître par là une singulière histoire. »

J'emportai ce papier chez moi, et j'y trouvai le récit suivant.

Par une sombre pluvieuse nuit d'automne, j'arrivai à l'auberge de R... avec un ardent désir de poursuivre immédiatement mon voyage. J'aurais voulu

avoir la puissance du magicien pour changer l'ordre des saisons, pour améliorer les chemins, pour pouvoir me précipiter plus tôt dans les bras de ma femme adorée. Que de tentatives je fis pour me procurer des chevaux! avec quelle obstination je résistai aux belles paroles que le maître de poste m'adressait pour me faire goûter ses beefsteaks et son vin de Madère! Mais il n'y avait plus de chevaux dans l'écurie de la poste; je ne pus en louer d'autres, et il fallut me résigner à rester là jusqu'au lendemain.

Dix minutes à peine s'étaient écoulées lorsque j'entendis, dans la chambre voisine de la mienne, le son d'une guitare, et une voix d'homme. Quelle voix! Passionné comme je le suis pour la musique, je restai immobile, de peur de perdre une de ces notes mélodieuses. Mon voisin chantait avec une étonnante expression une romance mélancolique. Quand il eut fini, je m'approchai doucement de la porte pour essayer de le voir, et j'y réussis. Il était assis sur un canapé, les yeux levés en l'air; ses longs cheveux noirs tombaient en désordre sur son large front sillonné par une cicatrice qui annonçait un coup de sabre; son bras droit était soutenu par une écharpe, à sa main gauche il tenait sa guitare. Il portait la redingote militaire et la croix de Saint-Georges à sa boutonnière.

Cet homme m'intéressait. Je désirai faire sa connaissance et demandai qui il était. On me répondit

que c'était le capitaine S. Son nom de famille était formé d'un prénom, selon un usage assez fréquent en Russie, mais surtout remarquable dans les maisons des serfs. Je témoignai le désir de lui rendre visite. Il entra lui-même dans ma chambre; c'était un homme d'une trentaine d'années, d'une taille élevée, d'un aspect imposant. Le vent et le soleil avaient bronzé son visage, mais sous cette teinte sévère ses traits avaient conservé une remarquable expression. Je lui exprimai le plaisir que j'avais éprouvé à l'entendre chanter; il me serra la main, puis je remarquai immédiatement qu'il n'était pas très-communicatif, et que le langage du monde lui était peu familier. J'appris cependant qu'il venait de quitter l'armée active et qu'il devait s'arrêter à Tambof et Saratof, et dans quelques autres villes. Jusqu'à une certaine distance je devais suivre le même chemin que lui. Nous convînmes de partir ensemble, et il accepta l'offre que je lui fis de s'arrêter dans mon village, où j'étais pressé d'arriver pour célébrer l'anniversaire de naissance de ma femme. Qu'elle sera heureuse, me disais-je, de recevoir un tel hôte, elle qui est douée à un si haut degré du goût musical!

Nous soupâmes ensemble, et je fis prendre dans ma voiture deux bouteilles de bon vin, auxquelles notre aubergiste ajouta du vin de Champagne. Mon imagination s'animait à la vue de ce compagnon mystérieux dont la voix m'avait si agréablement surpris,

dont la cicatrice, le bras en écharpe et la mâle figure annonçaient une intéressante histoire. De son côté, il devenait plus confiant. Il parlait de guerre et de musique avec enthousiasme, et à mesure que notre réunion se prolongeait, il se montrait plus gai. J'attribuai sa gaieté à sa bonté de cœur. J'étais heureux alors et naïf. Aujourd'hui je vous dirais qu'elle provenait tout simplement de la satisfaction de son amour-propre, des compliments que je lui adressais.

Il n'y avait en lui aucune apparence de forfanterie, mais ses paroles trahissaient une nature fière et impétueuse. Il m'apparaissait comme un homme dont le courage ne devait pas chanceler devant la mort, et dont l'œil flamboyant pouvait ébranler la plus arrogante beauté. Quand nous eûmes un peu à tort et à travers discouru sur les jouissances de l'art et la vie des camps, sur le monde et sur la guerre, je lui demandai si tel homme que je connaissais et qui portait un nom comme le sien n'était point un de ses parents : « Mes parents, s'écria-t-il, vous ne les connaissez pas ; qu'il n'en soit pas question ! »

Cette réponse, prononcée d'une voix rude, ne me permettait pas de m'arrêter plus longtemps à une question qui, évidemment, lui était désagréable. Nous nous remîmes donc à parler de batailles et de musique, puis enfin j'en vins à dire tout ce que j'avais de doux sentiments dans le cœur, d'émotion d'amour

et de félicité conjugale. Mais aussitôt la figure de l'officier se rembrunit. Il frappa avec son verre sur la table, se leva brusquement et se mit à se promener dans la chambre de long en large.

— Qu'avez-vous donc? lui dis-je.

— Ah! murmura-t-il, ne me rappelez point ces souvenirs de l'amour, l'image des femmes... J'ai aimé aussi... Oui.

Un soupir s'échappa de ses lèvres, et il se tut. J'éprouvai une nouvelle curiosité. Je m'efforçai d'obtenir de lui le récit qu'il n'avait nulle envie de faire, et je ne sais comment j'y parvins.

— Du vin de Champagne, s'écria-t-il après mes instances réitérées.

Il vida son verre, s'assit sur le canapé, et, tournant sa moustache entre ses doigts, commença ainsi :

— Quand je vins au monde, nulle bohémienne n'aurait prophétisé que je porterais un jour ce vêtement, et que cette croix brillerait sur ma poitrine. Des domestiques n'ont pas pris soin de mon enfance; les nourrices ne m'ont pas bercé avec leurs chants, et ma mère ne s'effrayait pas de me voir marcher pieds nus dans la boue. Cette vie n'était pas faite pour moi, et si j'avais suivi la carrière qni m'était destinée, je n'aurais pas eu l'honneur de m'asseoir à votre table.

Pour quelque menue monnaie on m'apprit à lire et à écrire, mais j'étudiais avec ardeur et il se manifesta

en moi de bonne heure un tel goût pour la musique, que l'emploi de chantre d'église devint le but de mon ambition. Je ne négligeais aucun office religieux. J'assistais gravement avec un cierge à toutes les funérailles, et ma voix résonnait plus claire que les autres dans les cœurs. On ne me laissa pas longtemps goûter ces humbles jouissances. On m'enleva à mon père, à ma mère. Il y a longtemps, et je sens encore des larmes rouler dans mes yeux quand je songe à ce jour de rigueur, Mais j'étais né serf, puisqu'il faut le dire, et mon maître disposait de moi.

Au matin on examina mes lèvres, mes dents; après cette investigation, il fut décidé que j'apprendrais à jouer de la flûte. Je pleurai encore ; mais personne ne prenait pitié du pauvre enfant et n'essayait de le rassurer. On voulait faire de moi un instrument de distraction pour les désœuvrements des riches. La musique m'a sauvé. C'est à elle que je dois tout : c'est elle qui a brisé les liens qui m'enlaçaient à mon entrée dans la vie, et qui a fait pencher vers moi le cœur d'une femme. C'est elle, enfin, qui m'a sauvé du désespoir et m'a consolé dans toutes mes douleurs. J'étais placé au dernier rang de l'échelle sociale, et je chantais ; je me suis trouvé errant, sans asile, à l'aventure, et je chantais. Aussi longtemps qu'un accord harmonieux retentira à mon oreille, je puis souffrir encore, mais je ne serai point complétement malheureux. Je n'avais accepté la flûte que par contrainte.

Bientôt, pourtant, mes facultés musicales se développèrent.

Quelque temps s'écoula. Je fis connaissance avec les principaux artistes de Moscou. J'appris rapidement à jouer du violon, à toucher le clavecin, puis je me dévouai plus particulièrement à la musique vocale.

Les amateurs faisaient grand cas de mon talent, m'invitaient à de brillantes réunions, et se plaisaient à me faire chanter. Mais, pour eux, je n'étais qu'un homme sans importance à qui l'on peut sans façon tourner le dos dès qu'on l'a entendu. On m'adressait de nombreux éloges, mais d'un ton de patronage humiliant. On m'admirait et on me frappait familièrement sur l'épaule. On me proclamait un génie, mais en même temps on semblait me dire : « Qu'importe ton génie ? Tu n'en es pas moins né dans le servage. »

Je commençai à donner des leçons et gagnai quelque argent. Par hasard, je fus mis en rapport avec un jeune homme qui ne ressemblait point à ceux que j'avais rencontrés jusque-là. Enthousiaste de la musique, il plaçait les qualités de l'artiste au-dessus des priviléges de la naissance, et moi, l'humble serf, moi qui n'avais pas de nom dans un salon, il me fit asseoir à sa table à côté d'un haut fonctionnaire. Il ne demanda pas qui j'étais, d'où je venais ; il me traita comme un égal. Au commencement, cette fa-

çon d'agir me parut singulière, et plus d'une fois m'embarrassa. Je rougissais et j'étais tout confus quand il engageait avec moi la conversation devant d'autres personnes, ou quand il m'offrait un fauteuil. Hélas ! ne pas oser s'asseoir, ne pas savoir où et comment on doit s'asseoir, est une cruelle souffrance. Celle que j'ai ressentie en ce temps-là, je la fais expier à tous ceux qui m'en offrent l'occasion. Les riches ont été impertinents envers moi. Je suis devenu impertinent à mon tour.

Cependant ce jeune homme, que ma bonne étoile m'avait fait connaître, me traitait comme un ami. Je passais avec lui toutes mes heures de liberté. Il me fournit les moyens de perfectionner mon talent ; il me prêta des livres, il m'habitua à prendre plus d'assurance et une plus digne attitude dans le monde ; en un mot, il effaça la rouille de mon intelligence.

Je lus avec avidité les livres qui m'étaient confiés, car j'avais un grand désir de m'instruire ; mais ces livres m'offensèrent. Ils parlaient de tout, excepté d'une situation comme la mienne. J'y trouvais de nombreux tableaux de mœurs ; mais moi, je ne figurais pas dans ces tableaux. J'étais donc, par le fait de ma destinée, un être placé en dehors de l'attention même des écrivains, un être inaperçu, insignifiant, dont on n'a rien à dire, qu'on ne mentionne même pas. Avec quelle amertume je faisais cette remarque !

Chaque homme a dans sa vie un jour, un moment décisif qui anéantit ses espérances, ou réalise ses rêves en une forme palpable, soit l'image d'une femme, soit un sac d'or. Chaque existence a sa fièvre, son heure de crise; moi, j'eus aussi la mienne.

Le seigneur de qui je dépendais alla s'établir en province, dans le but d'améliorer l'administration de ses domaines et d'augmenter ses revenus. Mon bienfaiteur était là avec un de ses voisins de campagne. Il obtint de mon maître la permission de me garder près de lui. Plusieurs autres seigneurs résidaient de côté et d'autre à quelque distance autour de nous. Mon bienfaiteur me mit en relation avec eux, leur fit l'éloge de mon talent, et j'eus l'honneur d'être appelé à donner des leçons dans de grandes maisons. Là on avait pour moi plus d'égards qu'à Moscou, par la raison qu'on ignorait mon histoire et qu'on me voyait bien traité par celui qui m'avait si généreusement pris sous sa protection.

Un jour je fus engagé à me rendre chez une noble douairière pour accompagner dans un concert sa petite-fille. J'étais, ce jour-là, un peu souffrant, et voulais refuser cette invitation. Mais on fit tant d'instances, que je finis par m'y rendre. J'en étais arrivé enfin à me présenter assez hardiment dans le monde, assez hardiment, c'est-à-dire que je pouvais marcher sur un parquet d'un pas plus ferme, traverser sans crainte un salon et répondre sans balbutier à qui m'interro-

geait. Cependant, ce qui me plaisait encore le plus, c'était de rester seul à l'écart.

Que le ciel était beau ce jour-là, et quel souvenir j'en ai gardé ! Oui, je me souviens encore de chaque flot du Volga, de chaque fleur épanouie sur mon chemin, de chaque personne que je rencontrai ; je pourrais raconter tous les plus petits incidents de cette journée comme les jeunes femmes racontent les détails d'un bal auquel elles viennent d'assister, et les vieillards leurs rêves.

Le soleil rayonnait sur la surface aplanie du fleuve. L'air était imprégné de parfums, et il y avait un charme indicible dans l'aspect de cette eau argentée, dans l'aspect des vastes plaines qu'elle arrose. Il me semblait que la nature célébrait aussi son jour de naissance comme la riche douairière vers le château de laquelle je me dirigeais. En ce moment j'éprouvais une impression de bonheur surnaturelle. Mais, de cette exaltation, je retombai bientôt dans le sentiment de ma pauvre individualité. J'allais m'adjoindre à une société dont je connaissais le froid cérémonial. J'allais assister, à une expérience musicale, une jeune fille qui probablement me ferait tout à coup sauter de l'allegro à l'andante, de l'adagio à l'allegro, et que je devrais suivre dans ses brusques caprices. Mon métier de professeur m'avait habitué à la patience, et je me résignai à cette nouvelle épreuve. Une calèche à six chevaux passa devant moi. Je n'osais, avec ma modeste voi-

ture, me présenter en même temps que cet équipage à l'entrée de la demeure seigneuriale. Je mis pied à terre près du mur d'enceinte et me glissai dans la maison. En franchissant le seuil de l'antichambre, le courage faillit me manquer. Il fallait me faire annoncer et me présenter seul. Ja relevai mes cheveux de chaque côté de mon front, je m'époussetai, et enfin, je m'avançai. La scène qui s'offrit à moi me rassura.

Une quantité de propriétaires des environs étaient déjà réunis dans le salon et présentaient, par la diversité de leur costume, de leur physionomie, par le rustique cachet de la vie de campagne, un bizarre spectacle. Çà et là brillait une toilette financière, çà et là apparaissait une étrange figure ; ici d'énormes moustaches, plus loin des perruques fort négligées, quelques habits brodés, et des vêtements fort ordinaires. Il n'y a rien là, me dis-je, de si imposant ; et je m'avançai bravement vers la maîtresse de maison. Elle était assise dans un fauteuil et montrait, avec un sourire d'orgueil, un coussin brodé à quelques femmes qui l'entouraient. C'est un présent d'Alexandrine, répétait-elle en se retournant perpétuellement de côté et d'autre.

Je m'étais déjà incliné trois fois devant elle sans pouvoir détourner son attention de son coussin, lorsqu'une jeune fille, s'approchant d'elle, la poussa légèrement par le bras et lui murmura quelques mots à

l'oreille : Ah ! monsieur, me dit-elle en se levant, je vous remercie de la complaisance que vous avez eue de vous rendre à ma prière. Vladimir Semenovitch m'a beaucoup parlé de vous. On dit que vous êtes un excellent musicien. Ma petite fille, qui vient d'arriver. aime beaucoup la musique. Viens, Alexandrine.

Alexandrine s'approcha. En cet instant, je sentais que tous les regards étaient fixés sur moi, et je rougissais jusqu'au blanc des yeux. Je jetai un regard timide sur la jeune fille, et, je ne sais pourquoi, mon cœur me dit qu'elle devait avoir une douce voix.

— Je vous présente ma petite fille, reprit la douairière. Elle a une passion pour la musique Je vous en prie, venez me voir souvent. Vous chanterez avec elle. Il ne faut pas qu'elle oublie ce qu'elle a appris. Mais où est donc Vladimir ? Pourquoi n'est-il pas venu avec vous?

— Des affaires. répondis-je, l'ont appelé en ville. Il reviendra peut-être ce soir.

— Le méchant ! il oublie sa vieille amie. Je le gronderai. Voulez-vous voir le joli travail que m'a fait Alexandrine?

En disant ces mots, elle me montrait le coussin.

Je souffrais d'être ainsi arrêté devant elle tandis que tout le monde m'observait. Enfin un autre invité entra, et je pus me retirer à l'écart, et mes yeux se reportèrent sur la jeune fille qui occupait si vivement l'esprit de son aïeule. Je ne vous dirai pas qu'elle me

plut. Non, ce mot implique un rapport d'égalité, et Alexandrine était placée dans une sphère si éloignée de la mienne, que je ne pouvais pas même penser à me rendre compte de l'impression qu'elle produisait sur moi. Je la regardais comme un tableau qu'on ne peut songer à acquérir, comme un diamant qu'on ne peut posséder. Je contemplais avec un inexprimable recueillement ses yeux bleus rêveurs, son visage, son pur et beau visage frais comme une rose de printemps, et ses cheveux blonds flottant en un charmant abandon sur ses épaules. Je la suivais dans ses vifs et légers mouvements. A tout instant, sa grand'-mère l'appelait près d'elle, et gaiement elle courait avec sa robe blanche et son bouquet à sa ceinture. Aujourd'hui, si je me trouvais en face d'une telle personne, j'essayerais peut-être d'étudier son caractère en étudiant sa physionomie. Alors je n'avais pas tant d'expérience, et, en regardant Alexandrine, je me disais seulement. Elle doit être bonne.

Bientôt on annonça que le dîner était servi. Je m'assis humblement à l'extrémité de la table à côté d'un amateur qui me fit endurer la longue et monotone histoire de ses études musicales. Si ennuyeux qu'il fût, je devais pourtant lui savoir gré de vouloir bien causer avec moi. Personne, dans cette réunion, ne me connaissait, personne autre que lui ne m'adressait la parole, et les domestiques, comme s'ils eussent deviné ma misérable origine, ne m'offraient

que les mets vulgaires et enlevaient les autres sans me les présenter.

Mais je devais avoir une plus grande épreuve à supporter. A quelque distance de moi était assis un homme d'un aspect mélancolique et taciturne. Vers la fin du dîner, il s'anima et se mit à causer avec un de ses voisins. Machinalement, je l'écoutai, et je frémis en l'entendant dire : J'ai fait une bonne affaire. J'avais deux serfs musiciens, et je les ai vendus chacun mille roubles (quatre mille francs).

L'amateur assis à côté de moi me murmura à l'oreille. Comme on voit bien que cet homme n'a pas l'amour de l'art !, moi, je ne donnerais pas un de mes musiciens pour deux mille roubles.

A présent, je ne conseillerais à aucun noble de parler ainsi devant moi de son serf. Alors cette conversation me faisait rougir et trembler, et je tournai mes regards vers Alexandrine comme pour chercher en elle une consolation aux paroles qui me faisaient faire un si douloureux retour sur ma situation et pour me réconcilier par son sourire avec l'humanité. Ah ! celle-là, du moins, me disais-je en contemplant sa douce et candide physionomie, ne vendrait pas ainsi un musicien.

Le dîner fini, tous les convives se groupèrent de différents côtés. Je m'éloignai avec un profond sentiment de tristesse. J'étais seul sur la terrasse. Devant moi s'élevaient des corbeilles de fleurs. Dans le loin-

plut. Non, ce mot implique un rapport d'égalité, et Alexandrine était placée dans une sphère si éloignée de la mienne, que je ne pouvais pas même penser à me rendre compte de l'impression qu'elle produisait sur moi. Je la regardais comme un tableau qu'on ne peut songer à acquérir, comme un diamant qu'on ne peut posséder. Je contemplais avec un inexprimable recueillement ses yeux bleus rêveurs, son visage, son pur et beau visage frais comme une rose de printemps, et ses cheveux blonds flottant en un charmant abandon sur ses épaules. Je la suivais dans ses vifs et légers mouvements. A tout instant, sa grand'-mère l'appelait près d'elle, et gaiement elle courait avec sa robe blanche et son bouquet à sa ceinture. Aujourd'hui, si je me trouvais en face d'une telle personne, j'essayerais peut-être d'étudier son caractère en étudiant sa physionomie. Alors je n'avais pas tant d'expérience, et, en regardant Alexandrine, je me disais seulement. Elle doit être bonne.

Bientôt on annonça que le dîner était servi. Je m'assis humblement à l'extrémité de la table à côté d'un amateur qui me fit endurer la longue et monotone histoire de ses études musicales. Si ennuyeux qu'il fût, je devais pourtant lui savoir gré de vouloir bien causer avec moi. Personne, dans cette réunion, ne me connaissait, personne autre que lui ne m'adressait la parole, et les domestiques, comme s'ils eussent deviné ma misérable origine, ne m'offraient

que les mets vulgaires et enlevaient les autres sans me les présenter.

Mais je devais avoir une plus grande épreuve à supporter. A quelque distance de moi était assis un homme d'un aspect mélancolique et taciturne. Vers la fin du dîner, il s'anima et se mit à causer avec un de ses voisins. Machinalement, je l'écoutai, et je frémis en l'entendant dire : J'ai fait une bonne affaire. J'avais deux serfs musiciens, et je les ai vendus chacun mille roubles (quatre mille francs).

L'amateur assis à côté de moi me murmura à l'oreille . Comme on voit bien que cet homme n'a pas l'amour de l'art !, moi, je ne donnerais pas un de mes musiciens pour deux mille roubles.

A présent, je ne conseillerais à aucun noble de parler ainsi devant moi de son serf. Alors cette conversation me faisait rougir et trembler, et je tournai mes regards vers Alexandrine comme pour chercher en elle une consolation aux paroles qui me faisaient faire un si douloureux retour sur ma situation et pour me réconcilier par son sourire avec l'humanité. Ah ! celle-là, du moins, me disais-je en contemplant sa douce et candide physionomie, ne vendrait pas ainsi un musicien.

Le dîner fini, tous les convives se groupèrent de différents côtés. Je m'éloignai avec un profond sentiment de tristesse. J'étais seul sur la terrasse. Devant moi s'élevaient des corbeilles de fleurs. Dans le loin-

tain on entendait les cris d'une réunion de paysans ivres qui célébraient aussi la fête de leur maîtresse. Le soleil se penchait à l'horizon, et je restai là absorbé dans mes sombres réflexions, quand soudain près de moi apparut Alexandrine.

— Je ne sais, me dit-elle, pourquoi ma grand'mère veut absolument que je chante. Voulez-vous avoir la bonté de m'aider à chercher un morceau? J'ai si peur de chanter devant le monde!

Sa voix apaisa le trouble de mon esprit. Je m'approchai avec elle du piano, et pendant que nous examinions ensemble différents cahiers de musique, sa grand'mère et la plupart des invités se rangèrent autour de nous. L'homme qui vendait ses musiciens était là aussi. Mais, à présent, il ne pouvait plus m'offenser. A présent il n'y avait plus rien de commun entre lui et moi. Mes doigts se promenaient sur les touches de l'instrument sonore, et mon âme planait déjà dans la sphère de l'idéal.

Alexandrine était visiblement émue; elle entonna timidement son chant ; mais à peine avait-elle formé quelques accords, que mes doigts s'arrêtèrent sur le piano, et je me retournai vers elle par un mouvement irrésistible. Savez-vous ce que c'est que le contralto, cette alliance de la vigueur et de la mollesse, de la force et de la douceur, de la fermeté et de la volupté; cette alliance qu'on regrette dans le soprano? Connaissez-vous le charme de deux yeux bleus et le chant

d'une jeune fille de seize ans, cet âge resplendissant dans la vie de la femme, cet accord merveilleux du Créateur, un accord où il semble que l'harmonie de la terre se joigne à celle du ciel? Alexandrine avait un très-net contralto, et des yeux bleus, et seize ans.

Peu à peu, à mesure qu'elle chantait, sa voix s'enhardit, et moi j'étais dans le ravissement.

Lorsqu'elle se tut, un murmure d'applaudissements s'éleva autour d'elle; moi seul je ne pouvais prononçer une parole. La grand'mère vint l'embrasser et me dit :

— Trouvez-vous qu'elle chante bien ?

— Parfaitement, répondis-je, honteux de ne pas pouvoir trouver un mot plus expressif.

— A présent, reprit-elle, c'est votre tour.

Alexandrine voltigeait de côté et d'autre sans faire attention à moi. Jamais un si ardent désir d'orgueil ne m'avait agité; m'asseoir à l'improviste devant le piano, pendant que tout ce monde s'entretenait de choses banales, pendant qu'elle-même se laissait entraîner à d'insignifiants propos, ignorant que moi seul l'avait comprise, l'obliger à m'écouter et à fixer aussi son attention sur moi, c'était là mon ambition.

Dans l'élan qu'elle me donna, ma timidité habituelle disparut. J'oubliai tout ce qu'il y avait là de gens de différente sorte; j'oubliai aussi le vendeur de serfs. Je ne voyais plus que le piano et Alexandrine. Je ne puis dire comment je chantai; ce que je sais,

c'est qu'elle se rapprocha peu à peu de moi, puis resta immobile et muette, les regards attachés sur moi.

Oh! pour enchanter nos cœurs, il ne faut pas parler, il faut chanter. La parole, c'est l'intelligence ; le chant, c'est l'âme; les paroles sont limitées comme l'intelligence, et la puissance du chant est sans bornes comme l'âme. Je ne vous répéterai point les compliments qui me furent adressés. Je ne m'en souciais pas et ne les entendais pas. Alexandrine était rêveuse, je me délectais dans l'idée de l'impression que j'avais faite sur elle. Mais mon triomphe ne fut pas de longue durée. Elle m'adressa, d'une voix modeste, quelques mots qui me ramenèrent à la réalité. Elle me parlait en français, elle ne savait pas que j'étais un serf et qu'un serf n'apprend guère le français. Je balbutiai une réponse confuse et me levai en rougissant. L'arrivée de Vladimir Semenovitch mit fin à mon embarras. La présence de cet ami me rendant le courage, je chantai de nouveau, et Alexandrine me parla russe et longtemps. Comme je me disposais à me retirer, la grand'mère me prit à part, renouvela la prière qu'elle m'avait déjà faite de donner des leçons à sa fille, et voulut me mettre quelque argent dans la main. Je le refusai. Alexandrine m'appela aussi pour me remercier, mais, grâces au ciel, elle ne m'offrit point d'argent. Je partis avec Vladimir, ne cessant de penser aux yeux bleus, au contralto et au français.

Le lendemain, je me procurai un alphabet de cette langue. Mon ami voulut bien lui-même me donner des leçons. C'était une difficile tâche, car mon organe n'avait plus la flexibilité nécessaire pour s'assouplir à un idiome si différent du nôtre, et personne probablement n'a autant que moi maudit le français.

Comment vous raconter la fin de mon histoire? Comment vous retracer mes entretiens avec Alexandrine, et le charme de ses paroles et celui de ses regards? Vous devinez aisément que je la revis souvent, et souvent la grand'mère nous laissa seuls. Nous chantions, et nos cœurs chantaient ensemble.

Alors mon front n'avait pas encore été déchiré par cette cicatrice. Mon visage n'était pas brûlé par le soleil, j'étais plus jeune. Vous ne pouvez imaginer avec quelle joie enfantine elle accourait au-devant de moi et comme ses yeux étincelaient quand je montais.

Seul avec elle, je n'éprouvais aucune de mes anxiétés ordinaires, je parlais hardiment. J'oubliais la distance qui me séparait d'elle, et, par l'essor de mon imagination, j'en venais à me considérer comme son égal; car près d'elle je planais dans les régions de l'art, dans les régions de la passion. Puis, dès que je l'avais quittée, ma folle illusion s'évanouissait, et je ne voyais plus que l'absence entre elle et moi.

Je ne pouvais me créer aucune espérance, ni me faire aucune illusion ; je ne pouvais voir sa vie unie à

la mienne dans un château aérien. Je savais qu'il était impossible que cette jeune fille fût jamais à moi; mais je ne pouvais respirer sans elle, je ne pouvais renoncer au bonheur d'être aimé d'elle, et je crois que j'aurais tué celui qui l'eût éloignée de moi.

Les jours s'écoulaient. Je ne puis énumérer toutes mes turbulentes pensées et mes agitations. Je me hâtais de vivre, sachant qu'il n'y avait pas pour moi d'avenir. Depuis longtemps nous savions tous deux que nous nous aimions, mais nous ne nous le disions pas, car nous avions tous deux le pressentiment de la fatale douleur attachée à notre premier aveu. C'était le but que je n'osais atteindre, car, après, c'était le néant. Ma seule joie était de prolonger indéfiniment ce rêve en écartant de mon esprit l'idée terrible du réveil. Mais comment s'arrêter dans les bornes de la raison ? Comment peut-on se dire : Tu n'iras pas plus loin? Quelquefois un rapide rayon éclairait le secret de nos émotions, insensiblement nous nous rapprochions de l'heure décisive.

Un soir j'étais seul avec elle dans le salon. Sa grand'mère faisait une patience dans une autre chambre. Alexandrine avait pleuré, et, avant que je lui eusse demandé pourquoi ses yeux étaient encore humides, elle me dit : « Il faut que je quitte ma grand'mère, il faut que nous nous séparions. »

Je ne me rappelle pas ce que je lui répondis ; je me rappelle seulement qu'en ce moment sa main était

dans les miennes, que je la couvrais de baisers et l'arrosais de mes larmes, et que tout à coup Alexandrine me jura de n'aimer jamais que moi et de n'avoir d'autre époux que moi.

La tête en feu, bouleversé, éperdu : « Quel serment, lui dis-je, venez-vous de prononcer? Hélas! vous n'êtes pas faite pour moi; devant vous est une autre route ; à vous les joies de ce monde, à moi les dons de Dieu. Mais moi vous ne savez pas qui je suis. »

Elle me renouvela, en sanglotant, ses protestations, et chacune de ses paroles était l'expression du plus pur, du plus généreux amour. Oh! quelle était belle en ce moment, et quel orgueil je me sentais dans l'âme! Devant moi s'ouvrait une nouvelle vie, une autre sphère. Pour la première fois, j'étais affranchi du désespoir, et la voix de la raison ne torturait plus mon âme. Je repris la parole hardiment avec une orgueilleuse espérance et une mâle confiance, et je lui dis : « Savez-vous qui vous avez devant vous? Savez-vous à qui vous venez de promettre une éternelle fidélité? Je suis un serf. »

A peine avais-je prononcé ces mots, que j'en fus épouvanté : je venais de formuler mon arrêt.

Alexandrine pâlit et s'affaissa sur mon bras. Pauvre créature fragile! un mot l'avait terrassée. Vous le dirai-je? je regardai sans pitié ses paupières fermées et sa figure blême. J'éprouvais un profond mépris pour une telle faiblesse. Je lui avais fait un aveu nécessaire,

mais je n'en étais pas moins le même, et cet aveu avait suffi pour effacer les roses de ses joues, le doux éclat de sa jeunesse. Son saisissement m'offensait.

Cependant elle était là, appuyée sur moi, celle qui était mon idéal, mon orgueil, ma noblesse; je la serrais convulsivement sur mon sein, je l'embrassais; elle ne se réveilla pas; j'appelai, des domestiques accoururent avec la grand'mère.

L'officier vida de nouveau son verre, mit sa tête entre ses mains, et resta quelques instants silencieux, puis il reprit :

— Qu'as-tu donc? comme tu es agité! me dit Vladimir lorsque j'entrai chez lui.

— Je ne sais, répondis-je.

— Je viens, ajouta-t-il, de voir ton maître; je lui ai offert dix mille roubles pour toi; il ne peut les accepter. J'ai appris qu'en effet il ne le peut pas, car il a perdu au jeu le village auquel tu appartiens. Mais ne te désespère pas, je trouverai bien un moyen de m'arranger avec ton nouveau maître, quoique ce soit un homme dur. Où vas-tu maintenant?

— Dans ma chambre, me reposer.

Je sortis sans savoir où j'allais. Mon sang bouillonnait dans mes veines, et les images les plus affreuses se présentaient à mon esprit. Tantôt je me croyais appelé à servir à table, le jour de ses noces, l'époux d'Alexandrine; je me voyais debout derrière sa chaise,

et lui assis fièrement à côté d'elle, me disant : « Pierre, donne-moi à boire. »

Tantôt je voyais mon maître devant une table de jeu, en face d'une pile d'or, jetant sur le tapis une carte d'une main fiévreuse, et s'écriant : « Perdu ! C'en est fait ; prenez le village, prenez Pierre ; je n'ai pas voulu le vendre, le sort vous le livre. »

Poursuivi par ces hideuses visions, j'errais le long du Volga. Je me rappelle que je contemplais d'un œil effaré la profondeur de l'eau et mesurais la distance qui sépare la vie de la mort. Je me rappelle que tout à coup je me trouvai dans la chambre à coucher de mon maître. Une lampe brûlait devant les saintes images, et les premiers rayons de lumière pénétraient à travers les volets. Je tenais un rasoir à la main, je m'avançai vers le lit, et je tirai les rideaux avec une effroyable résolution ; mais, je puis le dire, ma résolution s'était évanouie avant que j'eusse reconnu que le lit était vide. Non, je n'aurais pas eu le courage d'accomplir un meurtre. Cependant je remerciai la Providence de l'absence de mon maître. Il était encore au jeu et jouait probablement son reste. Je ne l'ai jamais revu. Peut-être est-il persuadé qu'il devait à jamais s'éloigner de moi ; peut-être la fosse me le dérobe. Que Dieu lui pardonne.

J'étais devant ce lit, épuisé, égaré par la fièvre. Je me prosternai devant les saintes images ; mais je ne pouvais prier, je n'avais aucune idée lucide, aucune

juste conception. Le vertige bouleversait ma tête, le vertige de l'amour et de la haine, de l'orgueil et de l'humiliation, le paradis et l'enfer. Je contemplai le crucifix, je cherchai à me recueillir, et, tout à coup, il me sembla que j'entendais du bruit. Je cachai mon rasoir, je sortis, comme Hamlet, poursuivi par l'ombre de mon père. Dans l'antichambre brillait un peu de lumière, et le valet de mon maître dormait.

Je rentrai enfin dans ma demeure, mais je ne pouvais me calmer. Il me fallait une autre situation, il me fallait l'espérance, dussé-je être transporté en Sibérie et condamné au travail des mines. Quel que fût le péril auquel je m'exposais, ma décision était prise. Le lendemain je partis. Je voulais me rendre à Odessa, et, si l'on m'arrêtait en chemin, déclarer que je ne me rappelais pas à quel domaine j'appartenais. Alors ou je serais affranchi en étant incorporé dans un régiment, ou je me tuerais. Si je pouvais être soldat, une lueur d'espoir brillait encore à mes yeux, et je voyais Alexandrine me sourire. Je laissai dans ma chambre une lettre où je déclarais que j'allais me jeter dans le Volga, et je partis.

Comme je ne connaissais pas les chemins, et que je n'osais me fier aux aubergistes, je marchais souvent à l'aventure, et souvent je n'eus d'autre lit que la terre nue. Mais j'entrais bravement en lutte avec le sort, et je ne me plaignais pas.

Un jour, comme je n'avais pas de passe-port, je fus

arrêté et conduit devant le commissaire de police. Je déclarai que j'ignorais le nom de mes parents, celui de mon maître, et le nom des différents villages par où j'avais passé. On assembla un conseil pour me juger comme un serf fugitif, et ma sentence portait que je serais enrôlé dans un régiment. C'était tout ce que je désirais, et vous ne pouvez vous figurer la joie que je ressentis en revêtant la capote grise. A nul autre au monde la vie militaire n'a pu paraître si attrayante. Je respirais librement, et je n'avais plus à redouter les caprices d'un maître. Je n'étais plus au service d'un homme, mais au service de la mort.

Sur ces entrefaites éclata la guerre avec la Perse. Mon talent musical m'avait attiré des sympathies. Je confiai mon secret à mon colonel et fus admis dans l'armée active. Enfin un autre avenir s'ouvrait à mon imagination. J'avais devant moi le péril et l'honneur du champ de bataille. Je baisais mon uniforme, je l'arrosais de mes larmes. Je l'aimerai tant que je respirerai.

Les marches pénibles, le soleil brûlant, les vicissitudes de la guerre, rien n'effraya mon ardeur et n'affaiblit mes espérances. Pas un instant il ne m'arriva de me plaindre de ma nouvelle situation. Au contraire, je m'écriais avec enthousiasme : «Dieu soit loué! je suis soldat!» et je riais en pensant à mon maître.

Je posais le pied avec une sorte d'ivresse sur cette

arène où tant d'hommes succombent, où le mépris de la mort est une si puissante vertu, où celui qui n'était rien la veille peut en un instant acquérir une noble place. Je m'élançais avec intrépidité au-devant du danger. Chaque peine était pour moi un élément de fortune, chaque escarmouche un échelon qui me rapprochait d'Alexandrine.

Après un engagement dans lequel nous dûmes franchir un pont sous une pluie de balles, je reçus un premier signe de distinction, je fus décoré, et, de l'aveu unanime de mes camarades, je le méritais.

Ici l'officier termina son récit et retomba sur le canapé, en murmurant : « Est-elle restée fidèle à ses promesses ? »

Notre provision de vin de Champagne était épuisée, nos chevaux étaient attelés. Je regrettais d'avoir si vite engagé cet homme à m'accompagner. Il m'inspirait une indéfinissable aversion et une sorte d'effroi. Mais il n'était plus temps de revenir sur mon imprudente invitation, et il monta en voiture avec moi.

Chemin faisant j'essayai d'obtenir de lui quelques renseignements sur celui qui avait été son maître, sur son protecteur Vladimir et sur Alexandrine, lui disant que je pourrais peut-être lui apprendre ce qu'elle était devenue. Il ne voulut me donner aucun éclaircissement.

Il semblait se repentir de l'expansion qu'il avait eue en buvant avec moi, et devint très-silencieux, puis s'endormit. Nous arrivâmes le soir dans ma demeure. la veille du jour où je célébrais un heureux anniversaire. On me dit que ma femme s'était couchée un peu souffrante Quelque impatience que j'eusse de la revoir, je ne voulus pas la réveiller; il n'était pas un de mes désirs que je ne fusse constamment prêt à sacrifier à son repos.

Le lendemain, avec quelle tendresse elle m'accueillit! Quelle douce teinte de rose sur ses joues! Quel éclat dans ses yeux! Je lui annonçai la visite de mon compagnon. Elle ne se sentait pas encore assez forte pour se mettre à table avec nous, mais elle me dit qu'elle descendrait vers la fin du dîner.

J'avais invité plusieurs de mes voisins à ma fête conjugale. Avec son brillant uniforme et sa décoration, avec sa belle figure et sa mâle attitude, mon officier attira sur lui tous les regards et devint l'objet des égards les plus empressés. Sa présence gêna d'abord l'entretien. Peu à peu il anima lui-même tous mes convives par sa franche nature et son joyeux élan. Notre dîner devint fort gai et je fis dire à ma femme que nous buvions à sa santé.

Un instant après, elle apparut un peu pâle encore et languissante. Tout le monde se leva à son aspect. Je m'approchai d'elle pour lui présenter l'étranger; mais au moment où je me retournais vers lui, je le vis assis

sur sa chaise, immobile et comme pétrifié. Au même instant, mes convives s'écriaient : « Recevez, madame, nos compliments de cœur à votre jour de naissance. »

Elle s'approcha de l'officier : « Je vous remercie, dit-elle, monsieur. » Soudain elle devint pâle comme la mort et tomba évanouie dans mes bras. L'officier ne murmura pas un mot et la regarda d'un œil hagard.

Je reconduisis ma femme dans la chambre. Je revins dans la salle à manger. Il était là encore, silencieux comme une ombre, les yeux fixés sur la porte par où elle était sortie.

A la fin du repas, il se leva sans prononcer un mot et disparut.

Je la trouvai un jour, celle que j'avais tant aimée, je la trouvai pleurant en secret, et je rejoignis celui à qui elle avait juré une éternelle fidélité. Pour lui et pour moi la terre n'était plus assez vaste... Nous tombâmes tous les deux, lui ne se releva plus, et moi j'ai la jambe mutilée !

UTBALLA

PAR MADAME HAHN

I

Dans le salon de madame la conseillère Sorbin était réunie l'aristocratie de la ville. Quelques femmes, assises sur un divan près d'une table à thé, causaient avec vivacité.

— Mais, s'écria une étrangère, qui est donc cette Utballa? Son nom est vraiment un nom barbare. Il n'existe dans aucun calendrier.

— Pour vous expliquer l'origine de ce nom, il faudrait vous raconter toute une histoire, dit un jeune Moscovite.

— Racontez, dit l'étrangère. Il y a dans cette jeune fille je ne sais quoi d'asiatique qui me séduit.

— Je ne sais rien de positif, répondit le jeune homme en quittant sa place.

— Racontez toujours ce que vous savez, dirent quelques autres personnes qui se trouvaient là, en se levant comme lui, et en le suivant dans la salle voisine où était une table de whist.

— Avez-vous été à Astrakan ?

— Non, jamais.

— Dans aucune ville de Russie vous ne trouverez un tel mélange d'Asiatiques et de vrais croyants. Une partie du gouvernement d'Astrakan est habitée par des Kalmouks nomades. Plusieurs d'entre eux servent dans la ville comme domestiques.

— Auriez-vous envie, dit une des dames, de nous faire une leçon de statistique sur les Kalmouks ? Je dois vous prévenir que nous ne nous en soucions nullement.

— Patience, madame ! nous arrivons à Utballa. Son père demeurait dans un des districts du gouvernement d'Astrakan, et sa mère est une Kalmouke.

— Comment ! un marchand russe a pu se marier avec une Kalmouke ?

— Je n'ai pas dit qu'il fût marié : loin de là. Deux mois après la naissance de son enfant, il donna la mère d'Utballa pour femme à un Saissan, autrement dit un noble Kalmouk, et l'oublia complétement.

— Le barbare !

— En effet. Mais bientôt il éprouva un profond

ennui dans sa solitude. Il était trop vieux pour songer à se marier, et ses parents le fatiguaient de leurs obsessions intéressées. Un beau jour il les mit à la porte. Pour mieux les punir, il songea à prendre près de lui sa fille. Il s'informa du lieu où campait l'ulus (la horde) au sein de laquelle elle vivait, alla la chercher, et vint se fixer parmi nous pour ne plus voir ces avides héritiers.

—Mais permettez-moi encore une question : N'est-elle pas baptisée? Son nom païen pourrait le faire supposer.

— Le vieux croyant la baptisa selon les usages de sa secte, lui donna je ne sais quel nom étrange... Fekla ou Matriena. Dans la maison des Sneshin où elle fut élevée, on préféra lui conserver son nom kalmouk d'Utballa.

— Encore un mot. Pourquoi les Sneshin s'intéressent-ils tant à cette jeune fille?

— Le vieux croyant était leur voisin. Les enfants s'attachèrent à la petite sauvage. Madame Sneshin découvrit en elle des qualités naturelles et résolut d'aider au développement de cette fleur des steppes, comme elle l'appelait dans son langage sentimental. Elle lui donna donc une assez complète éducation; mais à quoi sert? Le vieux croyant est entêté. Il condamne nos réunions et ne veut pas que sa fille y paraisse.

Ce récit était exact, sauf sur un point: c'est que ce

n'était pas seulement par la volonté de son père, mais par la sienne propre que la jeune fille ne voulait pas aller dans la monde. Quand elle entra chez sa bienfaitrice, la maison de madame Sneshin, qui venait de perdre son mari, était fermée comme un cloître. Utballa, qui avait alors sept ans, regrettait la liberté des hordes nomades, parlait avec tendresse de sa mère, et quelquefois demandait en pleurant pourquoi on la faisait rester si longtemps à la même place. Peu à peu cependant ces souvenirs s'effacèrent dans son esprit, elle s'attacha à madame Sneshin, à sa fille Sophie, et prit goût aux usages du monde civilisé.

Quand Sophie eut atteint sa vingtième année, sa mère sortit de sa retraite, fit des visites, ouvrit ses salons, et alors pour la première fois Utballa éprouva l'amer sentiment de l'inégalité. Les femmes la traitaient froidement et ne lui accordaient guère qu'un sourire de pitié. Si l'une d'elles laissait tomber une carte ou son mouchoir : « Ramasse cela, ma petite, » disait-elle. Une autre lui demandait du même ton un tabouret, et pour tout remercîment lui faisait un léger signe de tête. Les hommes lui montraient plus d'égards, soit par considération pour le million qu'elle devait posséder un jour, soit parce qu'à l'âge de quinze ans elle était remarquablement belle.

Rien du type kalmouk sur sa figure. Elle avait des dents pareilles à des perles, et de longs cheveux soyeux d'un noir éclatant.

Utballa ne remarquait point les regards bienveillants des hommes. Les affronts qu'elle avait reçus lui avaient fait comprendre sa situation équivoque. Elle se retira tristement de cette société dont elle ne pouvait vaincre les préjugés. Dès qu'elle voyait une voiture s'arrêter à la porte de la maison, elle courait s'enfermer dans la bibliothèque. En revenant du bal, Sophie lui racontait ses plaisirs de jeune fille ; Utballa l'écoutait en silence, et parfois tombait dans une profonde rêverie.

A l'époque où notre histoire commence, un événement mettait toute la ville en émoi. Un général venait d'arriver de Pétersbourg avec trois adjudants. Les collets brodés, les épaulettes et les aiguillettes de ces officiers occupaient l'attention de toutes les femmes. Les personnages les plus considérables de la ville se mirent en frais de dîners et de soirées. L'astre du jour, le général, fut conduit avec ses trois satellites de salon en salon, et vit tour à tour s'élever devant lui des pyramides en pâtisseries ornées des deux premières lettres de son nom, des édifices en sucre représentant le temple de la Renommée, et d'autres œuvres non moins ingénieuses. Cependant ce soleil était déjà vieux et ne pouvait attirer sur lui seul tous les regards. Ses officiers étaient l'objet d'une quantité de délicates attentions. Partout on voulait déployer la plus grande hospitalité, afin que ces habitants de la capitale n'emportassent point de la petite

ville qui avait le bonheur de les posséder une fâcheuse idée. Parmi ces maisons hospitalières se distinguait celle de madame Sneshin, animée à la fois par la présence des nobles étrangers, et par l'éclat d'un nouvel enseigne qui venait de surgir à l'horizon : c'était Boris Sneshin, qui, après quatre années d'absence, rentrait dans la maison maternelle. Il l'avait quittée presque enfant ; il y revenait avec un premier grade, avec les espérances d'une brillante carrière. Quelle gloire pour sa famille ! quelle joie pour ses amis !

Après les premières effusions de tendresse, madame Sneshin amena près de son fils la timide Utballa.

—Reconnaîtras-tu, lui dit-elle, notre petite sauvage?

— Est-il possible ! Utballa !

— Oui, elle-même ; te rappelles-tu comme tu la faisais marcher au pas avec ta sœur, en leur donnant tes ordres avec l'autorité d'un capitaine qui dirige son bataillon ?

Boris salua gaiement la compagne de ses jeux d'enfance, puis se retourna vers sa mère.

Dès ce jour, il s'opéra un changement assez notable dans l'existence d'Utballa. Madame Sneshin eut chez elle de fréquents bals et de fréquentes réunions. Sophie, occupée à faire les honneurs du salon, ne pouvait plus passer autant d'heures seule avec son amie. Elle continuait pourtant à l'entretenir des danses où elle avait brillé, des galanteries qui lui avaient été

dites en prose et en vers. Mais bientôt elle parut distraite, elle s'occupait avec plus de soin de sa toilette, et semblait impatiemment supporter la longueur des jours où elle n'allait point dans le monde. En vain Utballa l'interrogea sur cette nouvelle disposition d'esprit, en vain elle essaya d'en pénétrer les secrets, elle ne put y parvenir.

Quelque temps après, madame Sneshin donna chez elle une fête splendide. Toute la maison était éclairée, l'orchestre nombreux, le buffet servi à profusion. Il va sans dire qu'au milieu de l'aristocratie de la cité brillaient le général et ses adjudants, tous quatre fort empressés auprès des dames, et les invitant au cotillon, à l'écossaise et à je ne sais quelles autres espèces de danses. Boris avait également beaucoup à faire. Les jeunes filles l'appelaient le *joli garçon*, et jouaient avec lui comme avec un petit chat, sans songer que les griffes d'un jeune chat sont souvent plus acérées que celles d'un vieux.

Les couples s'étaient formés pour l'écossaise. Le cavalier d'Utballa eut l'imprudence de la conduire entre la fille du président et une fière demoiselle d'un âge fort mûr. L'une et l'autre se sentirent à cet aspect blessées dans leur dignité ; elles s'éloignèrent brusquement, et les autres couples suivirent leur exemple. Utballa fut forcée de se retirer, et comme, après cet éclat, personne n'osait plus l'inviter, elle alla s'asseoir dans un cabinet solitaire.

— Pourquoi donc, dit Boris qui l'aperçut par hasard, pourquoi restez-vous ainsi à l'écart ?

— Je n'appartiens point à votre société, répondit-elle avec les larmes dans les yeux ; je ne voulais point y paraître. C'est Sophie qui m'a entraînée. Je vois qu'on me méprise !

— Quelle idée ! Qui vous a décidée à vous retirer ici ?

— Tous ceux qui m'entouraient.

— Voyons ! que s'est-il passé ?

Utballa lui raconta l'affront qu'elle venait de subir.

— Ah ! chère Utballa ! s'écria Boris, vous danserez avec moi. Venez !

Malgré sa résistance, il la ramena au milieu du salon et la fit asseoir auprès de Sophie. Il fut pour elle si attentif, si amical, que la pauvre Utballa reprit sa gaieté. Son visage était animé, ses yeux brillaient, et elle était alors si belle que les regards se fixèrent involontairement sur elle.

Après la première danse, Boris, la conduisant au milieu d'un cercle de jeunes filles, lui dit : « Ne m'oubliez pas pour la mazurka.

Les jeunes filles la regardèrent d'un air moqueur. Utballa ne remarqua point leurs expressions ironiques. Elle était si heureuse !

— Qui est donc cette charmante brune ? demanda le général.

— La fille d'un marchand de cette ville, répondit un de ses voisins.

— Ah! dit le général.

— D'un riche marchand.

— Ah! s'écria plus haut un de ses adjudants.

— Oui, ajouta un fonctionnaire, elle aura quelque jour un joli petit héritage, un héritage de plus d'un million.

Nul ne répondit à ces paroles. Mais le général redressa la tête, croisa les mains derrière son dos, et ses regards ne quittèrent plus Utballa.

— Elle est vraiment très-jolie, murmura-t-il à voix basse.

Un instant après, il était près d'elle, s'entretenait amicalement avec Boris, et faisait tous ses efforts pour parvenir à causer avec la jeune fille.

Le lendemain, la nouvelle se répandit dans la ville que Son Excellence voulait épouser Utballa, ce qui porta un coup terrible à plusieurs projets ambitieux. Quelques personnes prétendaient que le général voulait demander la main d'Utballa, non pour lui, mais pour un de ses officiers.

Ce jour-là, les préoccupations rêveuses de Sophie furent expliquées. Le plus aimable des trois adjudants, s'étant épris d'elle, avait fait avec succès l'aveu de son amour. Bientôt tous deux furent fiancés. Pour ne pas se séparer de ses enfants, madame Sneshin résolut d'aller s'établir à Pétersbourg, et de passer,

en attendant ce départ décisif, quelque temps à la campagne.

Utballa pleura beaucoup en apprenant cette résolution, car elle allait perdre son unique amie, sa mère, sa protectrice. En la voyant si affligée, son père lui permit de suivre ceux qu'elle aimait tant à la campagne.

Elle quitta la ville à la vive satisfaction de plusieurs grandes demoiselles fort inquiètes de l'ascendant que lui donnait son futur héritage.

C'était à la fin de septembre; les feuilles des arbres commençaient à jaunir. L'habitation de madame Sneshin s'élevait sur une hauteur, au milieu d'un jardin enlacé de trois côtés par une rivière. Les bords de cette rivière étaient surmontés de terrasses couvertes de fleurs et d'arbustes. C'était une de ces demeures champêtres qui ravissent les regards des paysans, et font dire à ceux qui les contemplent : Ah! quel bonheur d'être là! On ne pense pas que plus d'un amer soupir s'exhale peut-être au sein de ces sombres allées, que plus d'une larme tombe sur ces corbeilles de fleurs.

En ce temps-là pourtant, le bonheur régnait dans la demeure de madame Sneshin. Sophie avait repris sa gaieté et sa vivacité d'autrefois. Boris faisait de brillants rêves d'avenir. Des habitants de la ville voisine venaient complimenter la nouvelle fiancée et restaient dans la maison plusieurs jours. Le général ap-

paraissait aussi fréquemment. Comme il se montrait de plus en plus prévenant pour Utballa, ceux qui parlaient naguère dédaigneusement de la pauvre fille la traitaient avec égards et lui donnaient même des témoignages d'affection qui cependant la touchaient peu. Elle se trouvait dans une pénible situation d'esprit. Les fiançailles de son amie éveillaient en elle un sentiment singulier, non pas un sentiment d'envie, son âme n'était pas accessible à une telle passion; au contraire, elle se réjouissait du bonheur de Sophie, mais en même temps elle faisait un triste retour sur elle-même.

Cependant il s'établissait entre elle et Boris une liaison qui n'était pas sans danger. Boris lui racontait ses premières aventures de jeunesse. Elle, de son côté, l'entretenait de ses rêves et de ses souffrances. Sophie, uniquement occupée de son prochain mariage, abandonnait à son frère les confidences de son amie, grave et délicate mission pour un homme à qui l'on communique peu à peu bien des secrets, jusqu'à ce que l'heure arrive où on lui révèle le plus profond, le plus important de tous.

Le soir, quand les étrangers étaient retirés dans leur appartement, quand madame Sneshin s'entretenait avec son intendant, quand les deux fiancés murmuraient à voix basse leurs doux projets dans un coin du salon, Boris s'asseyait près d'Utballa et jurait sérieusement qu'elle n'avait point, comme elle le pré-

tendait, un cœur de glace. Il aimait sa conversation animée et originale, il aimait en elle ce mélange singulier de rêverie allemande et d'ardeur orientale. Habitué à la considérer comme une sœur, il combattait opiniâtrément tout ce qu'elle disait de sa froideur, sans se douter de l'exaltation qu'elle s'efforçait de cacher sous une apparente indifférence.

Un jour madame Sneshin l'appela dans sa chambre, désirant, disait-elle, lui parler sans témoin. Une telle invitation éveilla dans l'esprit d'Utballa le pressentiment d'un grand événement. Ce qu'elle apprit dans cette conférence secrète lui causa une extrême surprise. Après un court préliminaire, sa bienfaitrice la félicita du bonheur inespéré qui l'attendait et lui annonça comme une grâce extraordinaire de la Providence que le général devait l'épouser. Jamais, dit-elle, dans ses rêves les plus brillants, jamais elle n'aurait osé concevoir pour sa chère pupille une si haute fortune. Quel fut son étonnement, lorsqu'au lieu d'entendre le cri de joie d'Utballa, elle la vit baisser tristement les yeux et pâlir. Madame Sneshin renouvela sa proposition, ajoutant qu'elle répondait du consentement paternel. Utballa se jeta dans les bras de sa bienfaitrice en sanglotant, la conjura de ne point parler à son père, et d'éloigner à jamais d'elle un tel projet de mariage.

Toute insistance fut inutile. Utballa resta inflexible: madame Sneshin finit par la prier de réfléchir quel-

ques jours. Sophie voulut entreprendre de vaincre les résistances de son amie.

— Écoute, lui dit Utballa en lui mettant la main sur le cœur : voudrais-tu l'épouser?

— J'en aime un autre.

— Si tu n'en aimais pas un autre, réponds-moi franchement : voudrais-tu prendre pour mari ce vieux général, et renoncer à tout ce que ton imagination te fait entrevoir dans l'avenir? Pourquoi n'en aimerais-je pas un autre aussi, maintenant ou plus tard? Pourquoi renoncerais-je à mes plus belles espérances? Pourquoi me fermerais-je à moi-même le chemin d'un bonheur pareil au tien?

— Mais moi! moi!

— Je sais ce que tu veux dire. Ta naissance te donne une honorable position dans le monde, et moi je ne suis qu'une malheureuse créature. Mais par cette raison je n'en suis que plus attachée à ma liberté, et je ne veux point de ceux qui ne cherchent point mon amour, qui ne songent qu'à la fortune de mon père.

Sophie, n'ayant rien à répondre à cette objection, cessa de la sermonner. Madame Sneshin voulut encore essayer de l'influence de Boris. Mais à peine le jeune émigré avait-il prononcé les premiers mots dictés par sa mère, que soudain le visage d'Utballa se couvrit d'une pourpre éclatante, puis d'une pâleur mortelle.

— Et vous aussi, Boris, s'écria-t-elle avec un accent de désespoir, vous désirez...

— Je vous aime comme une sœur et je désire votre bonheur.

— Vous m'aimez... vous désirez mon bonheur, et vous me proposez de m'unir à un, au... à ce vieillard! Allez! laissez-moi, je ne vous aime pas... Vous ne savez pas... non... Que Dieu vous pardonne le mal que vous venez de me faire!

— Moi! Que dites-vous?

Utballa avait disparu.

Boris fut frappé d'une lueur subite; mais il craignait d'être le jouet de son amour-propre.

Après ce premier aveu, Utballa ne put cacher longtemps ses émotions. Elle aimait Boris, elle eût tout sacrifié pour lui, seulement elle n'osait concevoir l'espérance d'être aimée de lui. Dans cette incertitude, elle gardait sa passion au fond de son cœur comme les vestales gardaient le feu sacré. Une fois que cette passion eut rompu ses premières chaînes, elle prit un rapide essor. Toute l'existence d'Utballa se concentra en celui qu'elle aimait. C'était lui qu'elle observait, c'était pour lui qu'elle parlait. Lui seul était le mobile de ses actions et de ses pensées. Ceux qui la voyaient, à l'approche du départ des Sneshin, si vive, si animée, l'accusaient d'indifférence et d'ingratitude. Personne ne savait qu'après une de ces heures de joyeuse causerie, elle se retirait dans sa chambre et que, re-

poussant loin d'elle cette gaieté factice, elle tombait épuisée de fatigue sur un canapé et pleurait amèrement. Celui qui était la cause de cette gaieté trompeuse et de cette douleur réelle, celui-là même ne voyait pas combien le rire de la jeune fille était contraint. Quelquefois il lui exprimait le regret qu'il éprouvait de la quitter bientôt; mais son langage était calme, sa voix assurée, tandis que la pauvre fille sentait tout son sang affluer au cœur.

Quelques jours avant le départ des voyageurs, le général se présenta chez madame Sneshin pour connaître le résultat de sa négociation. Malgré tout ce qu'elle lui dit, il ne pouvait se figurer qu'une petite bourgeoise fût insensible au prestige de ses épaulettes. Il résolut de lui parler à elle-même et il lui parla avec une éloquence tout à fait inutile.

C'était le soir; la brise d'automne était douce comme aux derniers jours d'été. L'odeur du feuillage mourant parfumait l'atmosphère, les rayons du soleil couchant doraient les rameaux des arbres et répandaient de tout côté ces merveilleux effets de lumière qu'on ne voit qu'en automne. Une troupe de cigognes poursuivait son vol vers les régions du sud. Sur le perron de la maison quelques personnes étaient arrêtées. Utballa errait seule au milieu des fleurs fanées.

Boris la vit et accourut près d'elle.

— A quoi pensez-vous? lui dit-il: à la feuille qui tombe ou à l'étoile du soir?

— Oui, j'ai mon étoile, une pâle, petite et lointaine étoile, que l'on voit à peine, mais qui jette sur moi un doux rayon.

— Pourquoi donc en avoir choisi une si petite ?

— Pourquoi ?...

Elle garda un instant le silence ; puis, cueillant une belle-de-nuit :

— Connaissez-vous, dit-elle, la tradition de cette fleur ?

— Non. Mais répondez d'abord à ma question. Pourquoi avez-vous préféré une petite étoile à la lune, au soleil, à tant d'autres astres brillants qu'on peut, vous le savez, saisir avec la main, surtout avec une douce petite main blanche comme la vôtre ?

— Vous croyez ?

— Certainement. Beaucoup d'autres à votre place ne laisseraient pas ainsi échapper l'occasion.

— Écoutez bien, dans trois jours nous nous quittons. Je veux vous laisser un souvenir de moi. Je veux vous écrire la tradition de cette fleur, une légende des steppes.

Utballa s'enfuit. Deux heures après, elle rapporta à Boris, qui se trouvait seul au salon, une feuille de papier, puis disparut de nouveau. Boris s'approcha de la table, et lut :

HISTOIRE DE LA BELLE-DE-NUIT

Au commencement de la création, un arbuste s'élevait sous le ciel pur, à la cime du Thibet. Le soleil avait achevé sa course ; l'ombre du soir s'étendait sur la terre. A l'une des branches de l'arbuste, une fleur modeste s'épanouit. Elle n'avait point l'éclat de la rose ; elle ne dominait point les autres fleurs, comme les fiers lotus ; elle élevait humblement sa petite tête dans le monde du grand Bouddha. Autour d'elle tout était sombre et froid. Les plantes voisines dormaient sur leurs tiges, et les papillons de nuit voltigeaient dans l'air sans s'arrêter près d'elle. La pauvre fleur, effrayée de son isolement, laissa tomber sa tête avec tristesse. Alors apparut au ciel une petite étoile dont les rayons ravivèrent la fleur délaissée : elle se releva, regarda avec amour et reconnaissance l'astre qui lui rendait une nouvelle existence.

L'aurore revint. L'étoile disparut devant la lumière du jour. Des milliers de plantes s'épanouirent à cette ardente lumière, qui inondait aussi la petite fleur modeste ; mais elle se souvenait de la douce lueur de l'étoile nocturne, et elle restait indifférente à la splendeur du soleil. Rafraîchie par la rosée de la nuit, ranimée par les rayons salutaires qui étaient tombés sur elle, elle se détourna des feux éclatants

du soleil, ferma son calice et s'assoupit sur ses rameaux. Depuis ce temps, pour elle la nuit est devenue le jour, et le jour est devenu la nuit. Au lever de l'aurore, la fleur disparaît. Au crépuscule du soir, elle se relève pour saluer sa chère étoile, et aspire sa lueur propice.

Il en est ainsi du cœur de la femme. La première image qui la touche, le premier témoignage d'intérêt, la première parole affectueuse, s'impriment profondément dans son âme. Un mot de celui qu'elle aime lui cause une vive émotion. Les discours passionnés des autres la laissent indifférente. Qu'importe que celui qu'elle aime soit obscur et ignoré, qu'il se perde au milieu de la foule? le cœur de la femme saura bien le trouver dans son obscurité et le suivre dans son humble sentier. Elle peut admirer l'éclat du soleil, mais elle appartient uniquement toujours à sa petite étoile.

Boris fut vivement impressionné à la lecture de cette allégorie.

Une nouvelle lumière éclaira son esprit. Plusieurs circonstances auxquelles il n'avait d'abord attaché aucune importance se retracèrent sous un nouvel aspect à sa pensée; l'énigme s'expliquait. Cette jeune fille tour à tour si gaie et si triste, lui apparut comme un caractère exceptionnel, dans lequel la nature primitive de la femme s'alliait à l'éducation du dix-

neuvième siècle. Naguère il ne pouvait comprendre pourquoi plusieurs fois dans le jour elle s'éloignait de lui, puis revenait tantôt affectueuse et confiante comme une sœur, tantôt froide et contrainte. Naguère il ne pouvait comprendre pourquoi, lorsqu'il était seul avec elle, parlant de choses indifférentes, tantôt il voyait ses yeux étinceler, tantôt s'humecter de larmes, puis son frais visage rougir et pâlir en un instant. Maintenant tout lui semblait éclairci, et son cœur s'élança vers la jeune fille avec l'ardeur d'un premier amour. Rejetant loin de lui l'orgueil de sa mère, les barrières que les préjugés élevaient entre lui et l'enfant du désert, il courut chercher Utballa, avec le frémissement d'un aveugle qui, recouvrant tout à coup la vue, s'en va trouver celle dont il n'a jusque-là contemplé l'image que dans sa pensée.

Il erra à travers la maison et les allées du jardin ; il appela Utballa, mais en vain. Elle se joue de moi, dit-il ; et son amour-propre réprima le sentiment nouveau qui venait de s'éveiller en lui. Il s'arrêta sur la terrasse. L'air était vif ; une légère gelée couvrait la surface du sol. La lune se cachait derrière les nuages, puis soudain reparaissait comme une beauté coquette qui se montre dans tout son éclat au moment où on l'oubliait. A quelque distance on distinguait les cabanes des paysans, où brillait encore çà et là une lumière ; tout reposait dans le silence ; on n'entendait que le clapotement des flots de la rivière

au milieu des joncs, les murmures des peupliers, et de temps à autre le cri d'un oiseau de nuit ou le tremblement d'une feuille tombant de son rameau.

Boris resta là quelques minutes, agité à la fois par le doute et l'amour, par l'attente et l'incertitude d'une nouvelle vie. Il promena ses regards de côté et d'autre. Utballa était à quelques pas de lui. Il s'approcha ; elle voulait se retirer, mais il la retint et fixa ses yeux sur elle, comme pour lire au fond de son âme. Leur âme à tous deux se refléta alors dans leurs regards. La lune les inonda tout à coup de sa clarté. Ils éprouvèrent une sorte de terreur enfantine.

— Ce n'était donc pas un jeu ? murmura Boris d'une voix tremblante.

Utballa ne répondit pas.

— Je n'osais pas le croire. Vous... vous... Tu m'aimes, Utballa !

Il lui prit la main et la mit sur son cœur.

— Dès ce moment, s'écria-t-il avec enthousiasme, nul homme, nulle puissance au monde ne nous séparera. Je serai ton ami, ton frère ! Oh ! dis-moi, veux-tu aussi m'appartenir ?

— J'étais à toi, répondit-elle à voix basse, avant de pouvoir comprendre ce qui se passait en moi.

— Et tu seras à moi, toujours à moi, n'est-ce pas ?

— Je t'aimerai tant qu'il me restera un souffle de vie; mais être à toi... non, c'est impossible !

— Impossible ! Qu'as-tu dit ?

— Pense que je suis... une pauvre créature méprisée de tout le monde.

— Non, non. Des insensés ont pu t'outrager. Mais ce n'est pas en vain que le sort t'a amenée des steppes lointaines au sein de notre famille. Je te raviverai, ma pauvre petite fleur, je te donnerai une nouvelle patrie, et nous oublierons le monde.

— Nous pouvons oublier le monde, mais il ne nous oubliera pas. Dans trois jours il va t'enlever à moi, et des centaines de lieues nous sépareront l'un de l'autre.

— Ce n'est pas la distance qui sépare, c'est l'impossibilité de la franchir. Qui pourrait t'enlever à moi ?

— Nous serons séparés, reprit la jeune fille ; mais promets-moi de m'aimer, de me rester fidèle au milieu des beautés de Pétersbourg, et cette séparation me sera moins pénible.

Boris lui fit les protestations les plus passionnées. Il l'aimait réellement, bien que jusque-là il ne se le fût pas avoué à lui-même ; il aimait pour la première fois et de toutes les forces de son cœur.

La cloche du village sonna onze heures, le son de l'horloge retentit au loin dans le silence de la nuit. Les amants se turent et se rapprochèrent l'un de l'autre.

— Non, s'écria soudain Utballa, je ne puis le croire,

mon âme ne peut contenir une telle félicité. M'aimes-tu réellement? Hier j'osais à peine me croire digne de toi.

— Hier je ne me comprenais pas moi-même. Et toi, comme tu changeais à chaque instant! Comme tu t'éloignais brusquement de moi!

— Ah! pour moi tu étais si froid! Tes paroles amicales ne servaient qu'à me montrer que je ne t'inspirais aucun sentiment d'amour. Quelquefois tu passais des heures entières, seul avec moi, à me parler de choses indifférentes. Comme tu m'as tourmentée! Mais dès que tu me montrais un peu de tendresse, j'oubliais mes souffrances, et l'idée me venait de me jeter à tes pieds, de te montrer mon cœur déchiré, de m'enfuir dans les steppes pour y vivre avec ton souvenir; puis, au même moment, tu me quittais, tu courais au bal, au spectacle : je refoulais dans mon sein mon amour et mes larmes, et je restais seule avec mes inutiles regrets.

— Utballa!

— Ne m'interromps pas. Il faut que je dise tout. Parfois je voulus te mettre à l'épreuve, je voulus voir si tu n'avais réellement pour moi aucun sentiment d'amour : je me mis à rire et à causer gaiement. En même temps je t'observais, et je ne voyais en toi aucun indice de trouble. Ah! Boris, tu te trompes, tu ne m'aimes pas...

A ces mots sa voix tremblait, et des larmes roulaient dans ses yeux!

Boris l'enlaça dans ses bras, et s'efforça de lui persuader ce dont il était lui-même persuadé.

— Soit, dit-elle en relevant la tête, pourquoi ne pas m'abandonner à un tel charme? Je ne veux pas sonder ton âme. Dis-moi seulement, dis-moi que tu m'aimes, et quand cet amour ne serait pas vrai, je veux y croire, je veux pour mon bonheur étouffer en moi jusqu'au moindre doute. Mon ami, mon frère, tu m'aimes?

En parlant ainsi, elle fixait sur Boris un regard pénétrant, un regard qui exprimait à la fois tant d'amour et d'espérance, que le jeune homme ne put répondre qu'en fermant les lèvres brûlantes d'Utballa par un long baiser.

Dans les circonstances les plus monotones, le temps s'écoule encore rapidement; les jours, les mois, les années fuient. Mais avec quelle rapidité devaient finir ces trois jours, dont les deux amants eussent voulu prolonger chaque minute, chaque seconde!

Pareils à ces voyageurs qui se hasardent dans une barque fragile au sein d'un fleuve impétueux, Boris et Utballa s'en allaient emportés par leur passion vers le moment fatal où ils devaient se séparer, vers ce précipice profond au delà duquel ils ne voyaient nulle espérance. Cependant plus le moment solennel approchait, plus le jeune enseigne savourait le bonheur fugitif qui lui appartenait encore. Chaque minute lui

donnait une nouvelle jouissance, tantôt par un regard, par un serrement de main, par un mot, par une foule de ces petits incidents inintelligibles pour les spectateurs, compris seulement de ceux qui s'aiment.

Les circonstances, du reste, favorisaient les deux amants. Tout le monde dans la maison étant occupé des préparatifs du voyage, on les laissait seuls s'entretenir à l'écart et continuer leurs promenades. La veille du jour où ils devaient se dire un long adieu, ils se trouvèrent encore le soir l'un à côté de l'autre. Quel émouvant aspect présente dans ses premiers moments de repos une habitation agitée pendant plusieurs jours de suite par les apprêts d'un long voyage! Le travail est achevé; les domestiques ne courent plus de chambre en chambre; les différents objets ne sont plus dispersés de côté et d'autre; les coffres sont attachés sur les voitures, les gens se reposent, les appartements sont vides. On dirait une maison de deuil à l'heure où le cercueil va être porté à l'église.

Les deux amoureux étaient dans le salon éclairé par deux bougies. Sophie écrivait une lettre d'adieu dans une chambre voisine, et tout dormait autour d'eux. Utballa, assise dans un fauteuil, regardait la flamme fantastique du foyer. En face d'elle était Boris, les bras croisés sur sa poitrine. Tous deux, saisis d'une profonde tristesse, gardaient le silence.

Enfin Boris prit la parole et dit :

— Je suis tenté de regretter que tu m'aies découvert le secret de ton cœur, que tu m'aies dévoilé ce que je n'osais pressentir. Nous aurions été affligés de notre séparation, mais je n'aurais point éprouvé les tourments que me donne l'idée de ton isolement. Mais non, s'écria-t-il avec vivacité, nous n'aurions pas goûté le charme de ces trois heureux jours... les premiers et les derniers peut-être!

— Non, Boris, reprit Utballa, ces jours ne sont pas les derniers. Mon cœur me dit que nous nous reverrons et que je serai à toi. C'est la volonté du sort, elle s'accomplira. Écoute : lorsque j'étais dans les steppes, une effroyable épidémie, la petite vérole, ravagea notre ulus. Des centaines de personnes, surtout des enfants, tombèrent victimes de ce fléau, et l'on n'osait les toucher. Les Kalmouks regardent cette maladie comme un signe de la colère de Dieu ; ils abandonnent dans le désert ceux qui en sont atteints, persuadés que nul secours humain ne peut les dérober à la vengeance céleste. Les habitants de notre ulus levèrent leurs tentes, s'éloignèrent, et m'abandonnèrent dans la steppe dépeuplée, près d'une cruche d'eau. Ma mère, bravant leurs menaces et bravant la faim, resta près de moi. J'avais alors six ans, et je me souviens comme d'un rêve des souffrances que me faisaient éprouver l'ardeur du soleil et la soif. Quand notre cruche fut épuisée, ma mère m'abreuvait de ses larmes. Exposée à une mort certaine, je

m'écriais pourtant que je ne voulais pas mourir, et je ne sais quel instinct me disait que je ne mourrais pas. Des Cosaques qui passaient par là eurent pitié de moi et m'emmenèrent avec ma mère dans leur village. De là je retournai guérie dans notre ulus. Un instinct pareil me dit aujourd'hui que nous nous reverrons... Où et quand?... je ne sais; mais je suis intimement convaincue que nous nous reverrons.

— Et moi aussi, s'écria Boris en lui prenant la main, je crois que nous nous reverrons, je crois que tu seras à moi. Qui pourrait m'empêcher de t'arracher à la puissance même de l'enfer?

Nous sommes jeunes, libres; encore quelques années, et ton sort sera à tout jamais lié au mien. Ce n'est pas notre avenir qui m'inquiète, mais cette cruelle séparation! Tu vas rester seule parmi les étrangers; près de qui pourras-tu trouver un appui dans ta tristesse? Comment pourras-tu soutenir le poids de ta douleur? Ton étoile sera loin de toi, hélas! Qui te consolera, pauvre âme abandonnée?

— Toi-même, mon bien-aimé. Dès le moment où tu seras loin, je ne mesurerai plus le cours de ma vie par les jours qui s'écouleront, mais par les lettres que je recevrai de toi. Chaque lettre me rafraîchira le cœur et me donnera de nouvelles forces. Dans le temps que nous avons passé ici, ma première pensée en m'éveillant était celle-ci : Le verrai-je aujourd'hui? Avec quelle joie je saluais les jours qui me donnaient

cette espérance! Avec quelle impatience j'attendais la fin de celui que je devais passer sans toi! Maintenant les jours, les années, ne m'apporteront que cette cruelle sentence : Tu ne le verras pas! Que deviendrais-je si tes lettres ne me consolaient de ton absence? Je puis tout supporter en pensant à toi. Ton oubli seul peut m'anéantir.

Minuit sonna; Sophie, qui avait achevé sa lettre, traversa le salon et rappela à son frère qu'il faudrait s'éveiller le matin de bonne heure. Utballa se leva lentement, jeta un regard d'adieu à Boris et essaya de suivre Sophie; mais elle était enchaînée à sa place par une sorte de puissance magique. Le visage baigné de larmes, elle regardait le jeune homme, qui restait pâle et tremblant devant elle.

Adieu! adieu! murmuraient-ils à la fois; et leur dernier baiser se perdit dans un sanglot. Boris la conduisit jusqu'à sa chambre, ferma la porte et s'enfuit sur le balcon pour aspirer l'air frais qui soulageait son cœur oppressé.

Aux premiers rayons de l'aurore, toute la maison était en mouvement. Après la prière du matin, madame Sneshin et ses enfants quittèrent en pleurant la pauvre jeune fille. Le même jour elle fut reconduite chez son père, où elle se trouva seule, livrée à ses souvenirs. Personne ne s'intéressait à sa situation. L'aristocratie de la ville, qui avait daigné un instant se rapprocher d'elle, la traita, après le départ du gé-

néral et de madame Sneshin, avec plus de mépris que jamais. La société ne peut se pardonner une erreur de ce genre. Seulement ce n'est pas elle-même qu'elle punit de cette erreur, c'est la personne qui en a été l'innocent objet.

Élevée par l'instruction qu'elle avait reçue, par les habitudes qu'elle avait prises au-dessus des gens de sa condition, Utballa se trouvait, par sa naissance, bannie de la haute société. Les femmes, les marchands l'appelaient la fière demoiselle, et les femmes du grand monde l'appelaient la hardie créature. Elle était ainsi comme une des péris de l'Orient, flottant dans une vague région, ne pouvant monter jusqu'au ciel, ni redescendre jusqu'à terre. Mais son cœur, inondé d'amour et de tristesse, était insensible aux petits chagrins de la vanité. Que lui importait un regard dédaigneux, un sourire sardonique, à elle qui ne voyait partout que son bien-aimé? Du reste, elle ne sortait presque pas et ne s'entretenait qu'avec son père, qui, le plus souvent, lui racontait ses achats de blé et de bois, et quelquefois se plaignait de la voir muette et pensive. Il ne devinait pas la cause de son chagrin, mais il la regardait en secouant la tête, et disait : « Tous ces beaux salons où tu as vécu ne valent rien!

Avez-vous quelquefois regardé, le soir, ces nuages qui, s'étendant à l'horizon et dans l'obscurité, présentent aux regards tant d'images variées? Tantôt ils

apparaissent comme une montagne azurée, tantôt comme une forêt ou comme un château aérien. Voyez! voilà qu'ils se rapprochent, s'obscurcissent et forment une masse compacte, noire, menaçante. Un bruit sourd résonne dans le lointain, un rayon de flamme jaillit des ténèbres, serpente dans l'espace ; la foudre gronde, éclate ; le vent orageux agite la cime des arbres ; la pluie tombe à flots, et les hommes tremblent comme s'ils touchaient au dernier jour. Bientôt pourtant la tempête se calme, les nuées se dispersent, et il ne reste plus de traces du désordre des éléments. Le ciel reprend sa sérénité, la terre sourit comme un enfant effrayé sous les larmes qui brillent sur son visage. Un instant encore, et tout rentre dans le repos.

Les poëtes ont donné plus d'un sens différent à ces grandes commotions de la nature. Moi, j'y vois une image de la douleur, du désespoir de l'homme.

Mais il y a un nuage d'une autre nature. Celui-ci s'élève lentement d'un sol sec et stérile. Nul lac, nulle source ne contribue à le former. Il monte peu à peu à la surface du ciel. Au lever de l'aurore, il apparaît à l'orient, et semble attendre que la lumière mette fin à sa marche incertaine. Mais le soleil brille, poursuit son cours, et ne remarque point le pâle nuage. Le soir, le nuage se penche à l'occident, comme s'il voulait se plonger dans les flots des mers avec les derniers rayons du jour. Mais le soleil le repousse, et la pauvre

nuée erre solitairement à l'aventure dans l'immense espace.

C'est l'image de la douleur et du désespoir de la femme.

La femme n'effraye personne par l'explosion de son chagrin. Personne ne le voit ni le remarque. Caché au fond du cœur, il le ronge comme le ver ronge le sein d'une fleur. Si parfois la gaicté rayonne sur le visage de la malheureuse, l'indifférent la regarde avec plaisir en passant, comme il regarderait les fleurs argentées qui flottent à la surface de l'eau. L'idée ne lui vient pas que la pauvre fleur est atteinte dans les sources de sa vie, qu'un poison mortel coule dans ses veines, que la pierre du tombeau peut seule étouffer le mal qui la dévore.

Maintenant vous comprendrez la vie de la pauvre Utballa. Quelques mois se passèrent. L'unique joie de la jeune fille était de recevoir les lettres de Boris. Ces lettres passionnées l'animaient, l'exaltaient. Chaque jour elle les relisait avec émotion.

Un jour qu'elle venait d'en recevoir une, elle s'en alla pleine de douces pensées préparer le thé de son père. Plusieurs heures s'écoulèrent, et le vieillard, toujours si ponctuel, ne paraissait pas. Utballa surprise monta dans sa chambre. Elle vit le vieillard, couché, la tête tournée contre la muraille. Elle s'approcha de lui : il ne respirait pas. Elle lui prit la main : cette

main était glacée. Son père était mort dans la nuit d'un coup d'apoplexie!

La jeune fille tomba évanouie sur le parquet.

A peine les parents du marchand eurent-ils appris sa mort, qu'ils fondirent dans sa demeure comme des oiseaux de proie. Ils cherchèrent d'abord s'il n'existait point quelque testament en faveur d'Utballa. Par malheur, le vieillard, surpris par une mort si subite, n'en avait point fait. Alors ces hommes sans pitié formèrent entre eux un affreux complot. De peur que l'orpheline ne réclamât l'héritage paternel, et que ses droits ne fussent soutenus par un protecteur, ils résolurent de la reconduire près de sa mère au milieu des steppes.

Utballa était en ce moment en proie à une fièvre ardente. On la porta avec une partie de ses hardes dans une kibitka; un neveu du défunt se plaça à côté d'elle, et trois chevaux l'entraînèrent rapidement hors de cette ville où elle avait été ramenée sept années auparavant, où elle avait perdu peu à peu le sentiment de son existence première, où son esprit s'était éclairé, où son cœur avait fait un si beau rêve.

Son rude compagnon la fit voyager jour et nuit. Il eut beaucoup de peine à trouver l'ulus qu'il cherchait, mais enfin il y parvint. La pauvre enfant fut déposée à moitié morte dans une tente de Kalmouk. Celui qui l'avait amenée jusque-là prit à part le Saissan qui avait épousé la mère d'Utballa, lui donna

mille roubles, et promit de lui remettre chaque année la même somme, s'il voulait s'engager à garder sévèrement la jeune fille et à lui interdire toute espèce de communication avec le monde auquel elle venait d'être enlevée. Pour mille roubles, le Saissan jura par tous ses burchanes, par tous ses dieux, par le Dalai-Lama, par le Thibet, d'exécuter à la lettre ses instructions. L'impitoyable héritier, satisfait de son contrat, repartit, abandonnant dans le désert la malheureuse créature qui aurait pu devenir l'ornement de la société et faire le bonheur d'une famille.

Utballa était là, au sein de plaines immenses, au sein d'une horde sauvage, dont la langue, les mœurs, lui étaient devenues entièrement étrangères. Elle était là, condamnée à demeurer dans la hutte en peau sale et enfumée, à se nourrir d'aliments dont l'aspect seul soulevait en elle un profond dégoût, et à servir d'objet de curiosité à une quantité d'êtres grossiers qui venaient la regarder comme un animal extraordinaire.

Les événements s'étaient succédé pour elle avec tant de rapidité, que dans sa stupeur elle ne pouvait s'en rendre compte. Qui expliquera cette anomalie de la nature humaine? Un coup d'air, un verre d'eau froide tuera un homme robuste; et une frêle, délicate créature résistera aux atteintes d'une grave maladie, au fardeau des plus pesantes douleurs. Dans le chariot qui l'emmenait prisonnière, Utballa avait repris connaissance, mais elle était encore, si faible qu'elle

ne put demander où on la conduisait, et qu'elle se croyait le jouet d'un rêve fiévreux. Quand elle fut arrivée dans l'ulus, elle chercha à rassembler ses souvenirs, mais elle était encore dans une sorte de vertige, elle ne parvenait pas à retrouver le sentiment de la réalité. Quel bonheur pour elle si elle l'eût à jamais perdu ! Qu'est-ce que la folie, sinon la mort de l'esprit ? Privé de ces deux principaux moyens d'action, du souvenir ou de la réflexion, l'esprit reste immobile, ou s'attache de toutes ses forces à un objet unique. Il est heureux, parce que le passé ou l'avenir lui est fermé, parce qu'il vit tout entier dans ses songes, qu'il s'en fait un monde au gré de sa fantaisie. Il peuple ce monde de toutes les images qui lui sont chères, il y contemple l'être aimé dont une éternité le sépare, il voit l'invisible et touche à l'impossible. Ainsi faisait Utballa dans son égarement : elle parlait à Boris, et prêtait l'oreille à ses tendres discours ; elle errait avec lui dans les steppes, rentrait avec lui sous la tente, et à chaque endroit, à chaque instant, dans la lueur des étoiles, comme dans celle du foyer, elle voyait ses yeux étincelants d'amour. Dans toute son existence elle ne comptait que trois jours. Le reste était enveloppé d'un voile épais. Elle vivait du premier au troisième jour, puis retournait au premier.

Deux mois se passèrent ainsi pour elle, deux mois heureux. Peu à peu, elle reprit le sentiment des choses et reconnut toute l'étendue de sa misère. Cette

heure de réveil fut terrible; elle apparut comme un spectre hideux et menaçant, et la première pensée d'Utballa fut de fuir, en quel lieu? n'importe, pourvu qu'elle échappât à ces steppes, à ces hommes, à elle-même.

Comme elle craignait les suites d'une tentative de fuite inutile, elle voulut d'abord faire connaître à Boris sa situation. Mais comment se procurer de l'encre et du papier, et comment envoyer sa lettre au plus prochain village? Il ne lui restait donc qu'à supporter avec courage et patience sa destinée. Sa captivité lui devenait de jour en jour plus insupportable. Elle combina plusieurs moyens de fuite, mais il n'en était pas un qui lui présentât quelque chance de succès.

Le Saissan la gardait comme un capital vivant qui lui rapportait mille roubles d'intérêt. Chaque matin, elle formait un nouveau plan, et, chaque soir, en reconnaissait l'inutilité. Ce projet d'évasion la préoccupait pourtant si vivement, qu'elle était indifférente à tout le reste. Assise tout le jour sur sa natte, les mains sur son visage, elle ressemblait à une statue de marbre. Une seule pensée l'animait, une pensée qui se résumait en deux mots : Boris et liberté. Chaque parcelle de son existence était comme l'aiguille aimantée dirigée vers le nord. Dans l'ardeur de ses vœux, elle appelait à son secours la nature entière, le vent qui soufflait dans les steppes, le chamois qui traversait le désert. Hommes, animaux, éléments, autour d'elle

tout était libre, elle seule restait enchaînée à un sol aride et sauvage. Elle perdit l'espoir et résolut de mourir. Une nuit, quand elle eut vu ses gardiens endormis, elle se leva doucement de sa natte, prit un poignard et se glissa avec précaution hors de la tente.

Quelques Kalmouks étaient couchés sur le sol, à l'entrée de l'habitation nomade. Elle s'en alla plus loin, tomba à genoux, et les yeux tournés vers le nord, la pensée fixée sur Boris, elle se frappa au sein. Le poignard tomba à terre. Utballa sentit son visage baigné d'une sueur froide. Épouvantée de son crime, elle demanda pardon à Dieu. Au même instant, elle entendit prononcer son nom dans la tente. On avait remarqué son absence. Dans un nouvel accès de désespoir et de vertige, elle reprit son poignard et se frappa une seconde fois.

Quelques minutes après, on la trouva baignée dans son sang, mais vivante. Sa faible main n'avait pu pousser assez avant l'arme meurtrière. Sa blessure légère fut bientôt guérie. Mais le Saissan accusa sa femme de négligence et prit à sa solde une vieille mégère qui fut chargée de garder jour et nuit la captive. Pour plus de sûreté, on lui liait chaque soir les pieds.

Que faire? Utballa devait renoncer à la liberté et à la mort.

Elle ressemblait à un homme qui, essayant de gravir une montagne escarpée, chancelle près du but et tombe dans l'abîme. D'abord, il est tout est étourdi

de sa chute, puis il s'efforce de sortir du précipice, et quand il en a reconnu l'impossibilité, il se résigne à rester dans son affreuse situation. De temps à autre, il élève ses mains vers le ciel, qui apparaît à peine au-dessus du gouffre. Il songe à tout ce qui lui est ravi, puis il retombe au fond de sa prison.

Les jours succédèrent aux jours. Le temps, se grand médecin, cicatrisa les plaies du corps et les plaies de l'âme de la jeune fille. Elle s'habitua à la vie nomade des hordes et recommença à parler la langue qu'elle avait apprise dans son enfance. Elle s'attacha surtout à sa mère, à laquelle elle était unie par un autre lien que celui du sang : par le souvenir. Dès son arrivée, Dschala s'était montrée pour elle pleine de bonté et de sollicitude. Elle ne s'occupait point de la malheureuse enfant comme son mari, par un vil calcul, mais par un sentiment d'amour. Toute sa jeunesse s'était passée au milieu des Russes; elle connaissait leur langue, leurs mœurs, et elle comprenait ce qu'il y avait de pénible dans ce passage subit de leurs villes élégantes à la hutte des Kalmouks.

Elle essayait d'adoucir, autant que possible, les souffrances matérielles de sa fille, en lui préparant une meilleure nourriture et un meilleur lit; et plus d'une fois, en la voyant si inquiète et si triste, elle se rappelait, en pleurant, le jour où elle s'était résolue à la quitter dans l'espoir de lui assurer un sort meilleur.

Mais elle s'était trompée dans ses calculs, et le sort avait converti en une profonde douleur l'heureuse situation qu'elle croyait préparer à sa fille.

Les semaines, les mois s'écoulèrent. Utballa ne pensait plus à mettre fin à sa vie. Soumise à sa destinée, elle vivait dans l'espérance de revoir un jour Boris et d'être un jour enlevée par lui à son affreuse retraite. Mais sa gaieté naturelle et son vif et gracieux esprit avaient fait place à une morne mélancolie.

Cependant, lorsque le vieux Saissan eut acquis la certitude que la jeune fille ne songeait plus à s'enfuir, il lui laissa plus de liberté, et elle en profita pour faire de fréquentes courses à cheval. Que de fois, montée sur son sauvage coursier, elle s'élança à travers les plaines immenses, poursuivant le chamois timide, ou devançant le tourbillon du désert! Elle volait avec la rapidité d'une flèche, comme si elle voulait échapper au présent ou atteindre le passé. Dans des courses impétueuses, ses sens et sa pensée s'étourdissaient, le ciel et la terre semblaient tourner autour d'elle; souvent elle errait ainsi dans l'espace, jusqu'à ce que son cheval s'arrêtât hors d'haleine, jusqu'à ce qu'elle sentît elle-même ses forces épuisées. Alors elle se jetait sur le gazon et y restait quelques instants dans une sorte d'anéantissement.

Parfois les Kalmouks dressaient leurs tentes près des rives du Volga. L'été, dans ses débordements, le

fleuve s'étend comme un lac entre de vertes forêts. Une quantité de navires voguent sur ses flots, des pavillons de différentes couleurs se déroulent au haut des mâts, et, de tous côtés, résonnent les chants des matelots. Puis soudain, à l'horizon, s'élève un nuage jaune qui porte la tempête. Le fleuve s'assombrit, mugit, écume, l'orage éclate, et aux chants joyeux des mariniers succèdent des cris d'angoisse. Utballa contemplait cette scène avec un plaisir sauvage, dans la tourmente des éléments elle respirait plus librement, et son imagination s'élançait au loin avec les vagues du fleuve à travers les champs, les bois, les villes qu'il traverse jusqu'à la mer où il s'épanche.

Elle devait aussi s'associer aux mouvements perpétuels de sa tribu, à ses fêtes, à son insoucieuse existence. Un matin, le chef donnait le signal. Aussitôt, les provisions étaient renfermées dans des coffres, les tentes repliées et posées sur le dos des chameaux. Jeunes et vieux montaient à cheval, et, agitant leur bonnet en l'air, se dirigeaient gaiement vers une autre station.

Cette agitation plaisait à Utballa. Mais, dès qu'elle retombait dans le calme du campement, dans la motonie de ce peuple de pasteurs, elle se sentait saisie d'un profond ennui et d'une fébrile impatience.

Lorsque les tentes sont rangées dans le pâturage, les femmes des Kalmouks pauvres ont une foule de devoirs à remplir, elles préparent les repas, elles

cousent les vêtements, elles nettoient les selles et les harnais pendant que les hommes se promènent en fumant nonchalamment leur pipe. Les femmes des praticiens font des broderies en soie ou des tresses en or, se rendent des visites et s'entretiennent des événements des steppes.

Leur grossière conversation, leur saleté, inspiraient à Utballa un profond dégoût, et elle évitait avec soin ces réunions.

Trois années après son arrivée dans la horde nomade, Noyon Dschirgal, le chef des ulus, devint veuf. C'était un vieillard de soixante et dix ans, affaibli par l'âge, mais d'un doux caractère et complétement asservi aux volontés d'un prêtre dont il avait fait son directeur. N'ayant point d'enfants, il devait laisser son héritage à son frère, Noyon Charzing, homme dur et farouche, élevé par le chef des prêtres, le bachtschigelong, dans une fanatique idolâtrie. Les Kalmouks le redoutaient, les Kalmouks le considéraient comme un des méchants esprits des ulus et s'affligeaient de penser qu'un jour il succéderait au bon et compatissant Dschirgal. Enfermé presque constamment dans sa tente, livré à de superstitieuses pratiques, il ne se montrait que de loin en loin à son peuple et ne se décidait à une partie de chasse qu'après avoir, à diverses reprises, consulté à ce sujet ses génies invisibles. Il ne pardonnait pas à son frère d'avoir introduit dans sa demeure quelques usages européens et ne lui té-

moignait qu'avec un amer regret son apparente soumission. Dschirgal pourtant l'aimait, et, pour vivre en paix avec lui, tolérait ses brutalités.

Depuis quelques mois, Charzing était absent des ulus. Dschirgal, ennuyé de sa solitude, résolut de se marier. Il n'osait se flatter de l'espérance d'avoir un héritier de son trône, il n'aspirait qu'à l'agrément que lui donnerait dans sa vieillesse la société d'une femme. Les lois lui défendaient d'en chercher une hors des familles princières, et dans ces familles pas une n'était libre. Après avoir longtemps réfléchi à son projet matrimonial, il lui vint une idée qu'il communiqua à quelques gellongs et que ces prêtres repoussèrent comme une idée impie. Mais cette fois, Dschirgal ne se laissa point émouvoir par leurs remontrances. Il savait par expérience que, lorsqu'il persistait dans un de ses désirs, les prêtres finissaient par s'y rendre, et, en effet, ceux qui d'abord l'avaient menacé de la colère du ciel s'inclinèrent devant sa ferme décision. Le vieux prince fit appeler le Saissan, le beau-père d'Utballa, et lui dit qu'il voulait épouser la jeune fille. Le Saissan se jeta à genoux pour le remercier d'une si grande grâce et courut porter cette nouvelle à sa famille, qui s'en réjouit comme lui. Mais quand on l'annonça à Utballa : — Non, non, s'écria-t-elle avec un sentiment d'horreur, non, jamais.

A ces mots, le Saissan se précipita sur elle comme une bête fauve, et, d'un revers de sa main, la jeta par

terre. Sans s'inquiéter de sa résistance, on fit les préparatifs du mariage.

Quelques jours après, la pauvre fille s'asseyait près d'un des descendants de Gengiskan, sur une misérable parcelle de ce trône des Mongols dont jadis la domination s'étendait de Pékin jusqu'à Novgorod et de la mer Blanche jusqu'à une embouchure du Gange. Elle apparaissait là cependant avec toute la dignité d'une princesse régnante, dans une tente richement ornée, au milieu des femmes des Saissans, courbées devant elle comme des esclaves, tandis qu'en dehors de sa royale habitation retentissaient les clameurs du peuple.

Cette union, qui l'avait révoltée, lui donna cependant une existence plus douce. Le vieillard l'aimait. Par égard pour elle, il renonça à plusieurs de ses anciennes habitudes, il admit dans son intérieur quelques nouvelles coutumes. Il fit placer dans sa tente des chaises, une table, il en vint même à se servir d'une fourchette à son dîner, et modifia sa cuisine selon les goûts de sa jeune compagne.

Le retour de Charzing mit toute l'ulus en rumeur. Il revenait furieux d'apprendre que son frère avait épousé la fille d'un simple Kalmouck, et, qui plus est, une fille qui avait passé ses premières années en Russie et qui ne professait pas le culte du grand Schagkia-Muni. Il accabla de ses reproches, de ses malédictions et Dschirgal et les prêtres qui avaient consenti à cet

odieux mariage et tous ceux qui y avaient assisté. Dans sa fureur, il menaça même d'égorger la jeune femme comme une magicienne qui avait ensorcelé le débile souverain.

Sa fureur et ses prédictions firent une vive impression sur l'esprit superstitieux du peuple. Déjà, avant son arrivée, l'éclatante fortune d'Utballa avait excité l'envie de plusieurs familles de Saissans. A présent, on répétait les paroles de Charzing et on se disait qu'un tel mariage ne pouvait manquer d'attirer la colère des dieux sur toute la tribu.

Utballa ne se laissa point troubler par cet injuste sentiment du peuple. Elle vivait fort retirée dans sa tente, ne voyait guère que sa mère, et lorsque, par hasard, elle venait à rencontrer le regard haineux de Charzing, elle se détournait en silence et se réfugiait dans son asile.

La première année de son mariage se passa paisiblement. Mais le monde parut justifier les prophéties de Charzing. L'hiver fut long et rigoureux. Les vieilles gens ne se rappelaient pas en avoir vu un pareil. Les troupeaux erraient tristement à travers la plaine, cherchant en vain un aliment sur le sol couvert de neige. Les chameaux poussaient de lugubres gémissements et tombaient d'inanition. Des troupeaux de chiens et de loups se précipitaient sur ces cadavres et les disputaient à des nuées d'oiseaux de proie. Les Kalmouks étaient découragés. Un grand nombre d'en-

ıre eux avaient complétement épuisé leurs provisions, et, de jour en jour, leur misère ne faisait que s'accroître. On vit alors des mères vendre leurs enfants pour un peu de farine. D'autres désertèrent le campement et s'en allèrent au loin, pâles et maigres, implorant un secours charitable.

Les murmures du peuple prirent alors un caractère menaçant. On accusa hautement Utballa d'avoir ensorcelé le prince pour lui faire contracter un mariage réprouvé par les dieux. Cependant l'aspect de Dschirgal suffit pour apaiser ce mouvement de révolte, car les Kalmouks ont pour leur souverain un profond sentiment de respect et de soumission. Puis le printemps, qui enfin succédait à un cruel hiver, apaisait bien des souffrances. Mais un grand nombre de familles ne pouvaient oublier les pertes qu'elles avaient subies, et les prêtres, au lieu de défendre l'innocente Utballa, la rendaient encore plus odieuse par leurs perfides insinuations. Ainsi, peu à peu, un torrent d'animosités s'amassait sourdement contre elle.

II

Nous sommes dans la steppe. Au loin, pas un arbre, pas une habitation humaine, pas une perspective de montagne. De toutes parts, l'uniformité du désert.

Çà et là seulement quelques arbrisseaux verdissent sur le sable jusqu'à ce qu'ils soient engloutis dans un tourbillon. Figurez-vous une mer pétrifiée dans un ouragan. Les flots de sable s'élèvent au souffle du vent. L'air est lourd, le ciel brûlant comme un plomb de Venise. Pas un signe de vie, pas un oiseau dans l'espace, pas un papillon sur le sol; partout le silence, un silence de mort.

Le soleil se penche à l'horizon. Une caravane apparaît dans le lointain. Vingt chameaux chargés d'outres et de valises s'avancent péniblement sur le sable profond. Ils sont suivis de deux carrosses traînés aussi par des chameaux. Quelques Kalmouks à cheval, fermant la marche, aiguillonnent les pauvres bêtes de somme et l'attelage.

Dans la première voiture dorment deux domestiques; dans la seconde sont leurs maîtres. L'un deux, vêtu d'un habit bourgeois, portant une décoration sur la poitrine et un fez sur la tête, paraît complétement abattu par la chaleur et ne se décide à faire quelque mouvement que pour écarter avec un mouchoir les essaims de moucherons qui voltigent autour de lui. L'autre, plus jeune, plus animé, porte l'uniforme militaire. Il promène autour de lui un regard curieux et paraît s'intéresser vivement à l'aspect de cette contrée.

— Mais, au nom du ciel, lui dit son compagnon impatienté, pourquoi te tournes-tu ainsi sans cesse à

droite et à gauche. Tu n'imagines pas que tu puisses voir ici une beauté de la nature.

— Comment! répond le jeune officier, cet immense espace n'a-t-il pas une imposante majesté? Regardez ce désert de sable, ce ciel sans nuage et l'escorte qui nous accompagne. Ne pourrions-nous pas nous figurer que nous sommes en Afrique et que nous nous rendons avec la caravane d'Haroun-el-Raschid à la Mecque ou à Médine?

— Quelle plaisanterie! Haroun-el-Raschid faisait étendre des tapis sur son chemin depuis Bagdad jusqu'à la Mecque, et nous, regarde, nous plongeons dans le sable avec ces deux navires du désert, avec ces affreuses bêtes attelées à notre voiture, qui me déchirent leurs oreilles par leurs gémissements. Il y a deux ans que j'ai traversé ces steppes maudites, et il faut une complaisante imagination pour transformer nos conducteurs en une cohorte de poétiques et vaillants Bédouins.

— Ah! il fut un temps où les Kalmouks n'étaient pas moins braves que les Bédouins. Leur ancienne ardeur s'est éteinte dans leur vie indolente. Mais voyez : comme celui-là se tient fièrement à cheval.

— Je me rappelle une histoire que j'ai entendu raconter dans le gouvernement d'Astrakan. Cette histoire, dont on pourrait faire un joli roman, montre en effet que ce peuple n'a pas encore entièrement perdu son ancienne énergie. La femme d'un prince kalmouk

entretenait des relations trop intimes avec un de ses sujets, un jeune Saissan. Le prince, en apprenant ces relations, chassa de l'ulus le coupable, et maltraita rudement sa femme. Longtemps elle supporta sans se plaindre le châtiment qui lui était infligé, puis elle perdit patience et résolut de s'affranchir d'un joug insupportable. Elle trouva moyen de faire revenir près d'elle en secret son amant, et l'engagea à tuer son époux. Le Saissan essaya de résister à cette volonté cruelle, et finit par y céder. Le crime fut découvert, et le Saissan mis en prison. Dans son interrogatoire, il assuma sur lui seul le meurtre qu'il avait commis, et déclara que la princesse y était restée entièrement étrangère. Il resta plus d'une année enfermé, fut soumis à de nouveaux interrogatoires, et ni les supplications de ses parents ni les promesses des magistrats ne purent le déterminer à avouer la complicité de sa maîtresse. Comme il n'existait point contre elle de preuves positives, elle fut mise en liberté, et le Saissan condamné aux travaux forcés. Connais-tu les steppes qui s'étendent entre Zarizino et Astrakan? Il n'y a là que quelques rares villages et il n'y passe qu'un petit nombre de voyageurs. Dix soldats conduisaient par ces steppes le coupable en Sibérie.

Un jour que l'escorte fatiguée reposait sur le sable, des Kalmouks arrivèrent à cheval et se mirent à causer avec le prisonnier. Le chef du convoi voulait les chasser; mais ils le prièrent de leur laisser dire quelques

mots d'adieu à leur ami, et comme ils semblaient ne point avoir d'armes, cette permission leur fut accordée. Les Kalmouks annoncèrent alors au Saissan qu'ils étaient envoyés par la princesse pour le délivrer.

— C'est difficile, répondit le jeune homme, ces soldats sont deux fois plus nombreux que vous, leurs armes sont chargées, et moi je suis enchaîné.

— Mais nous avons des armes, nous mettrons en déroute ton escorte et nous briserons tes chaînes.

— Mon frère, vous péririez dans la lutte, et j'ai bien assez de ma tache de sang.

— Mais comment te laisser ainsi aller dans une région lointaine où tu auras tant à souffrir? Nous ne pourrons sans toi retourner près de la princesse.

— Ah! je ne la reverrai jamais, et il ne vous reste qu'un moyen de me délivrer, c'est de me tuer.

Au mouvement d'effroi que firent les Kalmouks en entendant ces mots, il reprit :

— Oui, me tuer. Ne vaut-il pas mieux pour moi mourir dans mon pays, que de périr de faim et de soif sur un sol étranger? C'est ici que je suis né, que j'ai vécu : ici mes os reposeront près de ceux de mes pères. Camarades, si vous m'aimez, tuez-moi!

Comme ils lui répliquaient qu'ils n'avaient point d'armes à feu :

— Cela ne se peut, s'écria-t-il, vous n'êtes pas venus ici sans autre instrument que vos fouets; vous avez du moins votre couteau, et d'ailleurs regardez, il y a

là assez de pierres pour me lapider. Prenez la plus grosse et jetez-la-moi sur la tête. Schagkia-Muni, notre dieu, vous en récompensera.

Cet entretien devenait suspect au chef du convoi. Il ordonna aux soldats de chasser les Kalmouks. Le Saissan s'écria : « Frères, ne m'abandonnez pas, tuez-moi. » Les Kalmouks étaient déjà à quelque distance quand un jeune et alerte cavalier, mieux habillé que les autres, passa au galop devant l'entrée et lâcha un coup de pistolet. Le Saissan tomba la tête fracassée.

— Arrêtez-le ! arrêtez-le ! s'écria l'officier. Mais il était trop tard. Le meurtrier disparut dans un tourbillon de poussière et rejoignit ses compagnons. Quelque temps après, la princesse mourut. A son dernier moment, elle avoua que c'était elle-même qui avait donné la mort au prisonnier.

— Et ce n'est pas un conte ? dit le jeune officier.

— Interroge les Kalmouks, ils attesteront la vérité de ce récit. J'ai seulement oublié le nom des principaux personnages. Mais il est temps que nous arrivions. Holà ! hé ! cria-t-il au cocher, dépêche-toi !

Le fouet siffla, les chameaux doublèrent le pas.

— Ah ! reprit le voyageur, il ne faut pas que j'oublie de te donner un avis. Garde ton cœur à deux mains. Tu vas voir aujourd'hui une merveille, une Kalmouke très-belle et très-bien élevée.

— Qui donc ?

— La femme du vieux prince qui nous a invités.

— Quand l'avez-vous vue?

— Je t'ai dit que j'avais déjà visité ces tribus. Quelle fut ma surprise de découvrir au milieu de ces grossières figures des steppes un charmant visage européen! Je fus bien plus étonné encore d'entendre la princesse nomade me parler très-correctement en russe. Ce fut un grand regret pour moi de n'avoir pas quelques heures de plus à passer dans l'ulus : je lui aurais fait la cour.

— Vous auriez au moins dû demander par quel hasard elle avait une telle éducation. Est-elle d'origine kalmouke?

— On m'a raconté tout un roman dont je ne me rappelle plus les détails. Le père était Russe, la mère Kalmouke, ou plutôt, non, la mère était... Mais qu'as-tu donc? Te voilà tout pâle!

— Comment s'appelle-t-elle?

— N'y pense plus. Bois un verre d'eau froide. C'est la chaleur qui t'a fait mal.

— Ce n'est rien. Tranquillisez-vous. Mais, au nom du ciel, comment s'appelle cette princesse?

— Diable! comme tu t'enflammes! Qui pourrait retenir ce nom barbare? Aujourd'hui tu verras cette reine des steppes, et elle te dira elle-même ce que tu désires tant savoir.

— La verrai-je aujourd'hui?... murmura le jeune homme. Et il s'abandonna en silence à ses souvenirs.

Plus la caravane avançait, plus le sol était ferme et

aplani. A la place du sable apparaissait un vert gazon et des rameaux de tamarins chargés de fleurs rouges. Plus loin on apercevait des lacs couverts d'une couche de sel pareille à une légère glace d'automne, où se reflétaient tous les rayons du soleil. Dans les endroits où cette enveloppe de sel était interrompue, une troupe de cigognes au plumage sans tache se balançait sur les flots empourprés. Un gazon touffu et des joncs élevés bordaient les rives de ce lac. Bientôt les voyageurs entendirent les aboiements d'un chien.

Le soleil venait de se coucher, la brise rafraîchissait l'atmosphère.

Les voyageurs approchaient de l'Orga, résidence du prince kalmouk. Au milieu d'un cercle régulier formé par une centaine de tentes, s'élevaient les chorules (temples) et les habitations des chefs. La porte de plusieurs demeures était ouverte. On voyait le feu flamboyer dans leur enceinte, et les pères de famille assis près du foyer, la pipe entre les lèvres; des femmes étaient assises sur le seuil de leur hutte; d'autres s'en allaient voir leurs voisines. Des enfants nus couraient de côté et d'autre, où se roulaient sur le gazon avec les chiens. Mais, près du palais du souverain, il n'y avait ni jeu ni rumeur. Les Kalmouks passaient par là dans un silence respectueux. Parmi eux on distinguait, à leur robe rouge, à leur bonnet rond, les prêtres, marchant d'un pas grave et s'entretenant à voix basse.

Les équipages arrivent au terme de leur voyage. Une foule de curieux les entoure. Les gens du prince sont en mouvement. Lorsque les voyageurs mettent pied à terre, Noyon Dschirgal, accompagné de son frère, vient leur tendre la main en leur disant : « *Mendi, mendi* (Soyez les bienvenus). »

M. de Serkow, fonctionnaire du ministre de l'intérieur, lui présenta, par l'entremise d'un interprète, son jeune compagnon, et suivit le jeune prince dans la tente préparée pour les étrangers. C'était une tente ronde en feutre, assez spacieuse, recouverte à l'intérieur de précieux tapis. Sur le sol s'étendaient des nattes d'un tissu délicat. Dans le fond, un rideau de soie rouge couvrait un lit, et de chaque côté s'élevaient des coffres recouverts de la même étoffe. A gauche du lit on voyait, dans une petite pagode, une statuette d'homme assise sur un trône et revêtue d'une robe brodée en or. C'était une image de Bouddha ou de Schagkia-Muni, le grand dieu de la tribu.

Devant l'idole brûlaient des cierges parfumés du Thibet; autour d'elle, on voyait des coupes en argent pleines de fleurs, de boissons ou d'aliments de diverses natures, et, au-dessus, un portrait du Dalai-Lamas, le grand prêtre du Thibet.

Un autre côté de la tente était couvert de fusils, de sabres, de poignards d'un riche et ancien travail. Chez les Kalmouks, les armes se transmettent comme un héritage précieux de génération en génération ; à

chaque panoplie est attachée une série de traditions, qui remontent parfois jusqu'au temps de Gengiskan.

Dschirgal conduisit ses hôtes à la place d'honneur, c'est-à-dire sur des coussins posés devant le lit, s'assit à côté d'eux, et, dans un langage pompeux, se mit à faire des protestations d'amitié que l'interprète, peu exercé dans la langue russe, traduisit de la façon la plus risible. M. de Serkow, qui connaissait les usages mongols, répondit à cette harangue orientale par des compliments de la même sorte. La pipe et le thé interrompirent ce premier échange de courtoisie.

Le thé fut servi à la façon européenne. Deux Kalmouks apportèrent un grand vase en bois, vidèrent les coupes placées devant les idoles, les remplirent d'une boisson fraîche, répandirent à la porte un peu de thé pour le méchant esprit. Après avoir accompli toutes ces cérémonies, ils placèrent sur une petite table des tasses en écorce artistement ciselées, dans lesquelles il y avait du beurre, du lait, du sel. Ils présentaient tour à tour à genoux chaque tasse au prince, à son frère et au gellong.

M. de Serkow s'entretint avec Dschirgal de la situation de son peuple, de ses ressources matérielles, de ses bestiaux. Chaque fois que la porte s'ouvrait, son jeune compagnon tournait vivement la tête, mais il ne voyait que des physionomies inconnues, des figures au nez aplati, et il reprenait sa pipe éteinte depuis

longtemps. Enfin, Dschirgal se leva et invita ses hôtes à venir souper dans une autre tente.

— Allons, Boris, dit à voix basse M. de Serkow, prends garde à toi, tu vas être présenté à la princesse.

Boris ne répondit rien.

La tente où les voyageurs furent introduits était ornée à peu près comme la première; seulement, à la place du lit, était une table disposée selon les usages européens, éclairée par des flambeaux de bronze, entourée de siéges et de bancs grossiers. Au moment où Boris franchissait le seuil de la porte, un cri retentit dans l'intérieur de la tente, et l'on entendit le bruit d'un corps qui tombe. Un sentiment d'effroi saisit le cœur de chacun, et le vieux prince, oubliant sa gravité habituelle, se précipita du côté où le bruit s'était fait entendre.

Boris le suivit et vit une femme étendue sur le sol. Près d'elle était un petit bonnet brodé en or, et deux longues tresses de cheveux noirs flottaient sur ses épaules.

Les gellongs relevèrent la princesse. Ses paupières étaient fermées, et sur son visage pâle on ne distinguait pas un signe de vie. On l'emporta dehors. Serkow resta seul dans la tente avec Boris, qui contemplait, immobile, la place où il venait de voir la jeune femme évanouie. Tout à coup il poussa un profond soupir, mit la main à son front, comme s'il s'éveillait d'un rêve, et porta ses regards autour de

lui. Dans un enfoncement obscur de la tente, il vit briller deux yeux noirs et étincelants, qui étaient fixés sur lui comme ceux d'un tigre.

En ce moment, Dschirgal rentra, demanda pardon à ses hôtes pour le trouble causé par l'indisposition subite de sa femme, et les pria de prendre place. Le vin coula en abondance. Le vin de Champagne petilla dans les verres; ce vin de Champagne, cette boisson de luxe du monde civilisé, coulant dans la tente d'un Kalmouk nomade, quelle profanation!

Bientôt tous les convives oublièrent la princesse, tous, excepté Boris et un autre homme.

Il était tard lorsque les voyageurs se retirèrent dans la tente où ils devaient coucher. Serkow se déshabilla et se mit au lit; mais Boris ne pouvait pas dormir. Une foule de pensées se croisaient dans sa tête; son cœur était oppressé; devant lui flottaient deux images: la fraîche et riante figure d'Utballa, et le pâle visage de la princesse.

Incapable de rester plus longtemps dans la tente, il sortit, et bientôt se trouva au milieu des steppes. Il se jeta sur le gazon, et essaya de se recueillir dans le trouble de son esprit.

Rien ne calme autant les agitations de l'âme que l'aspect d'une paisible et silencieuse nature. Devant sa majesté, toutes nos passions et nos anxiétés apparaissent si petites, qu'elles nous font honte. Le ciel, de

nuit, a toujours un charme particulier pour les femmes et les jeunes gens.

Boris l'avait contemplé avec délices partout où il avait été, sur les bords de la Néva, où les rayons de la lune éclairent tant de palais et de colonnades ; sur les rives de la mer Noire, où il voyait s'élever devant lui une chaîne de montagnes dont les sommités se perdent dans les nuages ; mais nulle part le sentiment de l'infini ne l'avait aussi vivement saisi que dans les steppes.

Ordinairement apparaît à l'horizon un clocher, une forêt, une colline, un village qui borne le point de vue et donne au ciel un cadre terrestre. Dans les steppes, rien de semblable, rien qui interrompe l'immensité de la perspective.

Des myriades d'étoiles luisaient à la voûte céleste, d'autres glissaient et disparaissaient en traçant dans les airs un sillon de feu. Boris observait leurs clartés fantastiques, et se plongeait dans le souvenir du passé, dans le souvenir de trois jours heureux, puis des longues années qui avaient anéanti ses espérances.

Cinq années ! quelle période dans la vie d'un jeune homme entouré de toutes les jouissances du luxe et de la société ! Cinq années, à l'époque où il est entré dans le monde, où chaque jour est pour lui un événement, où chaque bal lui donne un nouveau rêve, et chaque parade à Tsarko-Selo un nouvel espoir ! Ces

premières années sont, pour un homme, la base de l'avenir. Elles forment son caractère, développent son esprit, ou le jettent dans un état subalterne dont il lui sera difficile de sortir.

Boris entrait dans cette grave époque au moment où il venait de dire adieu à la compagne de son enfance. Quels souvenirs pouvaient se maintenir dans une âme agitée sans cesse par le conflit des passions ? Quel amour pouvait résister aux combats que lui livraient les désirs ambitieux, les obligations d'un service régulier, les relations d'amitié, les devoirs de société, de cette société, couleuvre à cent têtes, qui attire à elle le cœur inexpérimenté, le séduit par ses formes chatoyantes, l'enlace dans ses replis, l'entraîne par l'appât de nouvelles jouissances dans un labyrinthe où, après lui avoir sucé sa séve de poésie, elle le laisse retourner froid et stérile parmi les hommes!

Boris ne renonça pourtant pas aisément à son amour. Après son arrivée à Pétersbourg, au milieu de toutes les obligations qu'il avait à remplir, il écrivit plusieurs fois à Utballa, reçut avec bonheur ses lettres, et répéta souvent au fond de son âme le serment de s'unir à elle. Il voyait avec indifférence les yeux bleus et les tailles élancées des beautés du Nord. Mais tout à coup, plus rien d'Utballa, les lettres passionnées du jeune officier et celles de sa sœur Sophie restèrent sans réponse.

Il voulut pourtant connaître la cause de l'inexpli-

cable silence d'Utballa. Il écrivit à un de ses amis qui habitait encore la ville où elle avait vécu. Alors il apprit les catastrophes qui avaient frappé la jeune fille. Toutes les tentatives qu'il fit pour découvrir sa retraite furent inutiles. Longtemps encore il espéra recevoir quelques nouvelles d'elle ; mais rien ne vint. Utballa était morte pour lui.

Les années s'écoulaient. L'adolescent au visage rose était devenu un beau et intéressant jeune homme portant des cheveux frisés et une longue moustache. En même temps son esprit s'était mûri. Après les premiers éblouissements des fêtes, les distractions de salon, Boris avait voulu s'appliquer à des occupations sérieuses et acquérir les moyens de servir dignement son pays. Il ne se posait point en misanthrope, il ne s'écriait point qu'il était las de la vie, il ne croyait pas devoir nier l'honneur des hommes parce qu'un ou deux camarades étaient partis en congé sans lui payer leurs dettes de jeu ; ni la vertu des femmes, parce qu'il avait eu quelques rapports passagers avec des actrices et des modistes françaises. Il passait dans le monde comme un voyageur qui parcourt une contrée étrangère.

Bienveillant envers tous, il n'accordait son entière confiance à personne, ne courait point après les plaisirs bruyants, employait ses loisirs à l'étude des lettres et des arts, et marchait ainsi pas à pas, sans crainte et sans remords.

Au bout de quatre années, l'amour de Boris pour Utballa semblait complétement éteint dans son cœur. Il se plaisait encore à parler d'elle à sa sœur, à rappeler les jours de son enfance, et la surprise qu'il avait éprouvée en trouvant, à son retour dans la maison maternelle, la belle jeune fille. Mais ces entretiens n'excitaient plus en lui aucune douleur. Quelquefois seulement, lorsque la musique réveillait dans son âme une poétique émotion, ou lorsqu'il s'en allait le soir errer dans une barque sur les bords de la Néva, il voyait reparaître une image chérie qui fascinait ses regards et l'appelait dans une région lointaine. Alors il sentait se raviver ses anciennes impressions, il se souvenait de l'ardeur d'un premier baiser, et le nom d'Utballa s'échappait de ses lèvres. Mais sa barque s'arrêtait sur le rivage, l'illusion disparaissait, et Boris rentrait en soupirant dans la vie pratique.

Sur ces entrefaites, la guerre éclata. Les régiments sortirent de Pétersbourg. Les boulevards et les théâtres devinrent déserts ; les églises se remplirent d'une foule de femmes inquiètes, mères, sœurs, épouses, fiancées, qui s'en allaient, dans l'anxiété de leur âme, invoquer la protection des saints. Le temps s'écoulait dans une pénible attente : plus de bals, ni de grandes soirées ; l'*invalide* occupait dans les boudoirs la place d'honneur.

Avec la paix revint Boris, le bras en écharpe, l'ordre de Waldimir sur la poitrine. Nulle beauté ne

l'attendait, nulle douce fiancée ne lui souriait à son passage. Mais sa mère le reçut avec ivresse dans ses bras.

Cependant sa blessure était assez grave, et quand les docteurs y eurent inutilement employé pendant tout un hiver leurs conseils dogmatiques et leur latin, le jeune officier résolut de s'en aller au printemps à l'un des bains du Caucase. Un de ses parents, le conseiller d'État Serkow, devait, à la même époque, parcourir le gouvernement d'Astrakan pour y prendre des renseignements sur la situation des Kalmouks. C'était un homme instruit, éclairé, agréable, et pour jouir de sa société, Boris se décida sans peine à faire un détour de quelques centaines de verstes.

Dès que la saison le leur permit, tous deux traversèrent les terres marécageuses des provinces du Nord et arrivèrent à la fois dans la Mongolie russe.

Boris, que nous avons laissé plongé dans ses rêves sur le gazon des steppes, se leva aux premiers rayons de l'aurore et rejoignit l'Orga. Bientôt tout fut en mouvement. On allait célébrer la fête d'été. Les tentes étaient couvertes de rameaux, les chemins parsemés d'herbes vertes, l'habitation du prince et les temples ornés de fleurs champêtres. Hommes et femmes portaient leurs plus beaux vêtements : pantalons larges, kaftan bleu, et sur la tête un bonnet jaune carré, entouré d'une bande de fourrure. Les femmes ne se distinguaient des hommes que par deux tresses de

cheveux flottant sur leurs épaules, et liées avec un ruban noir.

En s'éveillant, Serkow fut surpris de voir la pâleur et la triste physionomie de son compagnon, qui se montrait ordinairement riant et animé.

— Qu'as-tu donc? lui dit-il; hier tu es devenu tout à coup pâle comme la mort, et maintenant encore il semble que tu n'aies pas une goutte de sang dans les veines. Serais-tu malade?

— Non... pourtant... je ne sais... un malaise... C'est, je crois, ma blessure.

— Il faut t'en aller, aussi vite que possible, dans le Caucase. Ne viens pas aujourd'hui chez le prince, je t'excuserai.

— Non! non! s'écria Boris, je veux la voir! je veux la voir!

— Qui donc?

— La cérémonie que l'on prépare.

— Quelle passion subite pour le culte de Lama! Eh bien, allons!

Les gellongs appelaient le peuple à la prière, avec des chalumeaux et des conques marines. Serkow et Boris entrèrent dans la tente qui servait de temple. Elle était tapissée à l'intérieur d'étoffes précieuses et entourée d'idoles grotesques, celles-ci dorées, celles-là peintes en rouge ou en blanc.

Quelques-unes de ces divinités étaient assises les jambes croisées; d'autres avaient l'apparence d'une

flamme qui serpente ; d'autres étendaient cent bras dans les airs. Sous l'image de Schagkia-Muni ou de Bouddha était un lama doré dans une pagode, et tout autour on voyait des rubans, des pièces d'étoffes, des bouquets de fleurs, des tasses remplies d'huile d'olive et de froment. De l'autel à la porte du temple, on comptait vingt gellongs rangés sur deux lignes, vêtus d'une robe rouge avec une écharpe jaune, la tête rasée et les bras nus jusqu'aux épaules. Les uns avaient devant eux des sonnettes et des assiettes en étain ; d'autres portaient des flûtes faites avec les os des morts et ornés de plaques d'argent. Quelques-uns tenaient de la main gauche un coquillage servant de tambour, et de la main droite une baguette surmontée d'une pointe de fer. De chaque côté de l'entrée étaient quatre hommes avec des trompettes en étain de trois aunes de longueur.

Un grand silence régnait dans cette retraite sacrée. Les gellongs s'inclinaient de côté et d'autre et commençaient à voix basse leurs prières en langue thibétaine. Peu à peu, leur voix s'éleva, et ils commencèrent à faire vibrer leurs instruments. Puis les tambours, les trompettes, les conques marines, les flûtes, résonnèrent à la fois dans un tel désaccord, dans un tel vacarme, que les deux voyageurs furent obligés de se boucher les oreilles. A ce premier tumulte succéda un instant de silence, puis le concert recommença avec un *crescendo* effroyable. Malgré cette horrible caco-

phonie, malgré les mouvements burlesques des gellongs, les spectateurs conservèrent une attitude respectueuse.

Le service religieux dura plus d'une heure. Quand il fut terminé, Dschirgal s'approcha des étrangers et les invita à revenir chez lui. En ce jour solennel, Dschirgal avait, comme les prêtres, revêtu ses plus beaux habits.

Sur son *archaluk* orné de boutons de perles, il portait une robe en soie bleue, avec des manches rejetées sur l'épaule, le tout enrichi de galons d'or. A sa main, il tenait un bonnet de martre couvert de broderies. Son frère et les Saissans étaient comme lui splendidement vêtus. Plusieurs d'entre eux portaient aux oreilles de gros pendants de perles, à la ceinture de magnifiques poignards. Quelques-uns suivirent le prince, d'autres se dispersèrent dans l'ulus.

Boris sentit battre vivement son cœur en entrant dans la tente où il avait éprouvé la veille une si terrible commotion. Dès le matin, il cherchait en lui-même un moyen de revoir la princesse ou de parler d'elle ; mais il était retenu par la crainte d'éveiller un soupçon. Maintenant il se disait : Vais-je la revoir? La porte s'ouvrit. La table était préparée comme la veille; au fond de la tente se tenait Utballa si émue et si tremblante, qu'à peine put-elle répondre au salut de ses hôtes.

On s'assit. Dschirgal dit quelques mots à sa femme,

qui aussitôt engagea la conversation avec M. de Serkow. Tant que dura le repas, Boris put à peine échanger un mot avec elle, mais que ne se disaient-ils pas l'un à l'autre par leurs regards! A tout instant, la princesse changeait de couleur : tantôt le sang lui montait au visage, tantôt il refluait au cœur, et ses joues devenaient blanches comme la neige ; un frémissement insurmontable agitait tout son corps, et les larmes roulaient dans ses paupières.

Après le repas, tous sortirent, malgré la chaleur, pour assister aux jeux du peuple.

Dschirgal se plaça, avec les voyageurs et quelques femmes de Saissans, sur un monticule ombragé par un pavillon.

Les jeux commencèrent. Des hommes et des enfants s'exerçaient à dompter des chevaux sauvages. Il les prenaient par la mâchoire et s'élançaient sur leur dos avec l'agilité d'un oiseau. L'animal fougueux cherche à se délivrer de son hardi cavalier, se cabre, danse, bondit, s'élance dans la plaine, se précipite par terre, puis se relève et fuit de nouveau. Mais le Kalmouk semble cloué à ses flancs et ne le quitte que lorsqu'il l'a vaincu, fatigué, assoupli.

Après ce premier spectacle, deux lutteurs s'avancent presque nus. Leurs membres huilés reluisent au soleil. Longtemps ils se mesurent du regard, puis ils se saisissent. Leurs muscles se tendent. Leurs yeux étincellent. Ils se séparent un instant, courent dans

l'arène, se rapprochent, s'enlacent de nouveau, tombent à la fois sur le sol et se relèvent en continuant le combat. A la fin, l'un d'eux roule par terre sur le flanc; son antagoniste lui appuie le genou sur l'épaule, mais ne peut, malgré tous ses efforts, le renverser sur le dos, ce qui est le signe d'une victoire complète.

Pendant ce temps, d'autres Kalmouks tiraient à la cible ou se livraient à toutes sortes d'exercices burlesques, et puisaient à des barils d'eau-de-vie que le prince leur faisait distribuer.

Boris épiait sans cesse le moment où Serkow serait occupé avec le prince pour se rapprocher d'Utballa. Enfin cette occasion tant désirée se présenta.

— Utballa, lui dit-il à voix basse, est-ce bien toi? Comment es-tu venue ici? Est-tu vraiment la femme de ce Kalmouk?

— M'aimes-tu encore? répondit Utballa.

— En peux-tu douter? Mais dis-moi, je t'en conjure, quel destin t'a conduite ici. Depuis quand?

— Hélas! comment te dire ce que j'ai souffert, par quelle torture mon cœur a passé!... Mais j'ai peur, je n'ose m'entretenir plus longtemps avec toi.

— Eh bien! quand te reverrai-je sans témoins? Tu voulais passer ta vie avec moi : maintenant, je te demande un instant, un seul instant.

— Mon Dieu! comment? en quel lieu? Ma tête est dans un tel désordre! Ah! j'y pense, là-bas dans les

steppes, près du petit lac entouré de roseaux, quand tout le monde sera endormi.

A ces mots, elle se détourna du jeune officier et se mit à causer avec ses femmes. Les luttes et les courses durèrent jusqu'au coucher du soleil. Une troupe de Kalmouks enivrés faisait un bruit affreux; d'autres jouaient aux cartes ou aux échecs. La passion du jeu est si ardente parmi ces hordes grossières, qu'on a vu des hommes jouer successivement leur troupeau, leur demeure, puis jouer leur propre liberté pour un certain nombre d'années.

Boris comptait chaque minute par les battements de son cœur, et attendait avec une indicible impatience l'heure où cette foule bruyante se livrerait enfin au sommeil. Mais les Kalmouks continuaient à rire, à crier, à chanter. Quelle torture pour un pauvre amoureux! Enfin, ne pouvant plus résister à son agitation, il laissa les Kalmouks continuer leur vacarme et s'en alla au lieu désigné.

Le silence régnait sur les bords du lac, on n'entendait que le souffle du vent dans les roseaux. De temps à autre le jeune officier croyait distinguer le son d'une voix chérie... Il s'arrêtait, écoutait en tressaillant. Vain prestige! C'était un canard sauvage qui sortait de son nid, une mouette qui glissait sur les flots; et de nouveau il attendait, et il tremblait que son amante ne pût venir.

Mais, direz-vous, il ne l'aimait plus : le temps

avait effacé cette première passion. Oui, quelques jours auparavant, il ne songeait guère à Utballa. Mais à présent!... On le sait, l'amour des hommes ressemble à un volcan qui, pendant un certain temps, apparaît couvert d'une cendre froide. Les habitants de la vallée voisine oublient le péril passé, s'établissent au pied de la montagne et y plantent leurs vignes et leurs arbres. Des jardins fleuris s'étendent sur le sol inondé autrefois par des torrents de lave. Personne ne pense plus au cratère; les enfants le regardent en riant, et se disent que sa flamme est éteinte. Mais tout à coup voilà que le volcan assoupi se réveille, éclate, la terre tremble, et le feu dévastateur se répand sur la terre naguère si paisible. Ainsi était l'amour dans le cœur de Sneshin. Le temps l'avait seulement assoupi, et maintenant cet amour se réveillait avec une nouvelle force. Ce n'était plus le timide amour d'un adolescent; c'était l'ardente passion de l'homme.

Fatigué d'attendre, Boris s'assit sur le gazon, en proie à de tumultueuses pensées. Soudain il entend un léger bruit ; il se lève : Utballa tombe hors d'haleine dans ses bras; puis elle ôte le manteau dont elle était enveloppée, et apparaît aux yeux de son amant, non plus avec son vêtement brodé de princesse, mais avec la robe qu'elle portait le soir même où elle lui avait dit adieu.

Tous deux s'assirent au bord du lac, et pendant quelques instants il leur fut impossible de coor-

donner leurs questions précipitées et leurs réponses.

— Ah ! dit Boris, j'attendais toujours une lettre de toi. J'ai cherché de tous côtés un renseignement, un indice : tout a été inutile. A la fin, j'ai désespéré... Et toi, tu as épousé ce prince !

— Boris, ne me fais point de reproches. J'ai cédé à la force. Jamais, jamais je ne pouvais appartenir volontairement à un autre que toi. C'est toi seul que j'aimais. C'est à toi seul que mon âme était consacrée. Mais comment résister à cette troupe de sauvages? Plains-moi, et ne m'accuse pas !

— N'y a-t-il donc nul moyen de rompre ces liens? Qu'est-ce qu'un tel mariage? Une chrétienne unie de force à un païen ! Non ! non ! tu es libre, Utballa, je te prends avec moi, tu ne peux rester ici.

— Oh ! s'écria-t-elle avec joie, emmène-moi vers ta mère, vers ta sœur !... Mais devenir ta femme ! Hélas ! le puis-je? Comment oserais-je me montrer avec toi?

— Toi que mon cœur a choisie, tu ne dois pas craindre de paraître avec moi aux yeux du monde entier.

— Ce n'est pas moi seulement, c'est toi qu'on repoussera avec moi. Songe au mépris qui m'accablait dans la ville où nous étions. Et alors j'étais riche, et maintenant je n'ai rien !

— Notre bonheur, reprit Boris, est en nous-mêmes.

— Je trouverai bien tout mon bonheur dans ton

amour; mais toi, tu ne peux restreindre ainsi le tien. Comment oserais-tu me conduire dans les salons? Comment pourrais-tu prendre pour ta femme la femme fugitive d'un Kalmouk? Non, non, c'est impossible!

— Fausse honte qui ne doit pas troubler notre félicité!

— Ah! je ne survivrais pas au moment où je verrais en toi le premier signe de regret, où je sentirais que je t'ai privé d'une destinée meilleure.

— Jamais!

— Tu le crois à présent, et je suis sûre que tu me cacherais avec soin toute réflexion pénible, mais je la devinerais.

— Non, jamais! répéta Boris. Quelles folles pensées!

— Il y a longtemps que ces pensées m'occupent. Je me suis souvent demandé ce qu'il arriverait si je parvenais à m'échapper et à te rejoindre. Mon cœur se réjouissait de ce rêve, mais ma raison me disait que ce serait notre perte à tous deux. Laisse-moi donc me perdre toute seule.

— Eh bien! répliqua Boris avec fermeté, dût-il en être ainsi, mieux vaut mourir ensemble que de traîner dans l'isolement une malheureuse existence. Ne me parle ni d'obstacles ni de pressentiments. Nul obstacle ne doit empêcher l'homme de suivre la voix de son cœur. Tu viendras avec moi!

— Pour te rendre malheureux! Abandonne-moi à

mon sort. Vois comme mon visage est pâle, et quel cercle noir entoure mes yeux! Dernièrement une devineresse m'annonçait que je mourrais bientôt. Laisse-moi!

— Tu viendras avec moi si tu m'aimes comme je t'aime.

A ces mots, il quitta le bras de la jeune femme, qu'il tenait enlacé au sien, et se leva.

— Que dis-tu? s'écria Utballa en tombant à ses pieds et en embrassant ses genoux. Prends-moi, prends-moi, emmène-moi où tu voudras, fais de moi ton esclave, si je ne suis pas digne d'être ta femme. Dans quelque situation que tu me places, je te bénirai.

Dans leurs doux entretiens ils oubliaient la fuite du temps. L'aurore les rappela à eux-mêmes. Les étoiles s'effaçaient, et une teinte de pourpre s'élevait à l'horizon.

— Il faut nous quitter, dit le jeune homme, sans avoir parlé de nos moyens de fuite. Peux-tu revenir ici ce soir?

— La mort seule peut m'arrêter.

— Eh bien! adieu! Quelle clarté! Je crains qu'on ne nous voie.

— Sous ce manteau, personne ne me reconnaîtra. D'ailleurs tout le monde est encore endormi. Adieu! adieu!

Utballa s'éloigna rapidement et bientôt disparut aux regards de son amant.

— Oh! oh! mon cher compagnon, dit Serkow à Boris, en le voyant rentrer, je ne pourrai rendre à ta mère un bon compte de toi. Voici la seconde fois que tu passes la nuit, Dieu sait où! Quelque Vénus kalmouke aurait-elle pris ton cœur?

— Ah bah! répondit Boris, je ne pouvais dormir, et j'ai été voir les jeux de ces sauvages.

— Bien! bien! Regarde tant que tu voudras les jeux des autres, mais ne t'y mêle pas. Au reste, nous partons demain.

— Pas du même côté.

— Comment donc? Où veux-tu donc aller?

— Tout droit au Caucase.

— Es-tu si vite las de la vie du désert? Il est vrai que tout cela est plus intéressant dans les contes arabes que dans la réalité. Mais pourquoi ne m'avoir pas dit ta résolution plus tôt?

— Je viens seulement de la prendre, et comme j'ai ma voiture ici, il m'est facile de la mettre à exécution. Nous nous retrouverons dans le Caucase.

— Je ne veux pas essayer de te retenir. Cependant je te dirai que le prince m'a proposé de partir demain avec moi pour me montrer toute sa horde, qui est dispersée sur un espace de trente verstes. N'es-tu pas curieux d'assister à un pareil spectacle, qui durera une quinzaine de jours?

— Non! non, dit Boris, tout joyeux d'une nouvelle si favorable à ses projets.

Et il se hâta d'aller faire ses préparatifs. Dschirgal, de son côté, faisait les siens, donnait ses ordres et désignait les gens qui devaient l'accompagner.

Le soir, Boris courut au lieu du rendez-vous. Utballa y arriva un instant après. Tous deux mirent en délibération et décidèrent de quelle façon ils se rejoindraient. Boris devait partir seul le lendemain avec une escorte obligée de Kalmouks. Mais, au premier village russe, il devait prendre quelques Russes avec lui et venir attendre Utballa près d'une petite forêt qu'elle lui désigna. Cette question ainsi résolue, l'avenir leur sourit de nouveau. Tous deux étaient heureux. Sous le charme de leurs espérances, ils oubliaient leurs anciennes douleurs.

Au moment de s'éloigner, Utballa se pencha pourtant avec une subite tristesse sur le sein du jeune officier ; son cœur battait violemment et des larmes coulaient de ses yeux.

— Qu'as-tu donc? lui dit-il. Pourquoi ces larmes ?

— Je ne sais, j'ai peur, j'ai goûté ici un si grand bonheur !

— Ce n'est que le premier rayon de celui qui nous attend. Ne pleure pas, cher ange, ou que du moins ces larmes soient les dernières que tu verses. Demain commencera pour toi une autre vie.

Mais ces paroles ne pouvaient calmer Utballa.

— Je ne puis me résoudre à te quitter, disait-elle

avec une indéfinissable anxiété. Je voudrais mourir à l'instant.

— Eh quoi ! tu désires la mort, lorsque nous sommes si près de réaliser nos vœux !

— Ah ! ils ne se réaliseront pas. Mais passer cinq à six jours avec toi, puis mourir, voilà l'unique félicité que je puisse désirer. Des années de bonheur pour moi ? Non ! non ! c'est impossible. J'ai un sombre pressentiment pareil à celui qui me saisissait quand tu partais pour Saint-Pétersbourg.

Boris essaya d'écarter d'elle ces sombres pensées en lui peignant sous les couleurs les plus riantes l'avenir qui s'ouvrait devant eux. Elle le quitta avec plus de tranquillité. Boris, en retournant vers sa tente, crut voir une ombre noire qui de loin le suivait. Il s'arrêta, l'ombre disparut. Il supposa que c'était un fantôme de son imagination.

Au lever du soleil, le signal du départ fut donné, et tout se mit en mouvement. Les Kalmouks endormis dans leur ivresse se levèrent, rassemblèrent leurs troupeaux, sellèrent leurs chevaux. Les femmes ployèrent les tentes, emballèrent les provisions ; les gellongs emportèrent du Choral les idoles. Dschirgal monta dans la voiture de M. de Serkow avec son frère et un des anciens de la tribu. Les chameaux aiguillonnés par le fouet du cocher se mirent en marche, précédés d'une escorte d'hommes d'armes qui portaient l'étendard de leur maître.

Boris partit aussi ; Charzing le rencontra en passant et lui jeta un regard si pénétrant, que le jeune officier en fut troublé. Mais de graves projets détournèrent bientôt sa pensée de cette émotion.

Le même soir, la horde alla s'établir au bord d'une forêt. Les feux s'allumèrent, les Kalmouks s'assoupirent autour de leur foyer.

Quelques instants après, tout reposait dans le silence. Utballa sortit de sa tente, enveloppée dans son manteau. Elle se glissa parmi les broussailles et disparut dans l'obscurité. Dès qu'elle eut perdu de vue les habitations, elle hâta sa marche. Les branches d'arbre déchiraient ses vêtements, meurtrissaient son visage ; mais elle s'avançait rapidement sans s'arrêter à ces obstacles. Déjà elle entendait le murmure du fleuve au bord duquel Boris devait l'attendre. Quelques pas encore, et elle touchait au rivage désiré. Soudain elle distingua le son de deux voix connues, et se jeta tremblante sur le sol.

A quelque distance, Charzing et Batschi le gellong causaient vivement entre eux et prononçaient le nom d'Utballa et celui du jeune Russe. Charzing semblait furieux ; il serrait les poings, proférait des menaces et des malédictions. Le gellong, plus prudent, cherchait à l'apaiser et portait de tout côté un regard inquiet.

— Tu jures donc, dit Charzing, que tu as tout vu et tout entendu ?

— Je le jure, répondit le vieux prêtre; si j'ai proféré une seule parole mensongère, puisse Schaykia-Muni réduire à l'instant mon corps en poussière et la jeter à tous les vents! Puisse mon âme passer dans le ver le plus hideux!

— Maudite sorcière, qui, avec ses ruses diaboliques, a obligé mon frère à l'épouser, qui a attiré la colère des dieux sur notre ulus, et qui maintenant projette de jeter la honte sur la tête blanche de Dschirgal! Non, cela ne sera pas; je lui plongerai plutôt mon poignard dans le sein; j'égorgerai son amant. J'arroserai le sol de votre sang, misérables, plutôt que de vous laisser accomplir votre hideux dessein. Qu'on ne m'appelle plus Charzing, que mes os deviennent noirs, si je ne vous...

— Fais d'elle ce que tu voudras, reprit le prêtre; elle te sépare de ton frère, et, tant qu'elle vivra, la colère du ciel pèsera sur nous. Mais ne touche pas à l'étranger, les Russes le vengeraient.

— Non! je les poignarderai tous deux.

— Prends garde! Mon avis est que tu épargnes cet homme. Quant à celle qui se raille de nos dieux, et qui foule sans crainte à ses pieds le vermisseau qui renferme peut-être l'âme d'un de nos frères, tu pourras la livrer à la vengeance du peuple, la déchirer en pièces, ou l'abandonner vivante à la fureur des loups.

Ils se turent. Utballa n'avait pas perdu un mot de ce terrible entretien. Cachée dans les broussailles,

accroupie sur l'herbe, immobile comme une statue de pierre, elle avait entendu avec fermeté son arrêt de mort. Nul soupir ne s'échappait de son sein, nulle larme ne tombait sur son visage; seulement elle tremblait pour Boris et ne tremblait que pour lui.

— Mais, reprit Charzing après un instant de silence, ne t'es-tu pas trompé ? Est-ce bien ici le lieu qu'ils ont choisi ?

— Comment me serais-je trompé ? Je comprends très-bien le russe, et ils ont répété une dizaine de fois : « Au bord du fleuve, à l'entrée de la forêt, près d'un grand arbre. » Voici l'arbre creux ; il n'y en a pas un autre dans ce bois.

— Il est tard, et ils ne viennent pas. Peut-être a-t-elle eu peur. Et lui, qui peut l'arrêter ?

— Il viendra certainement aujourd'hui ou demain. Il aura peut-être rencontré quelque obstacle.

— Eh bien ! qu'il arrive, je le laisserai partir. Mais elle, la maudite, elle ne m'échappera pas ! Elle s'est rendue coupable envers nous, elle sera punie par nous.

Ils firent quelques pas en silence le long du rivage; puis une nouvelle discussion s'éleva entre eux.

— S'il revient, dit le prêtre, voici ce que je ferai : je lui donnerai l'hospitalité, et je lui laisserai la liberté de voir Utballa, afin que tout le monde soit témoin de leurs relations. Le peuple n'aime point cette femme dont la mère vient d'un autre ulus. Nous la

laisserons seule ensuite dans les steppes, selon l'usage de nos pères, et alors tu pourrais...

— Oui, oui, répéta Charzing avec impatience, si seulement il venait ! Je me retire dans ma tente, je les laisse ensemble un jour, deux, trois, une semaine entière. Personne ne les troublera, mais ils seront observés, et je les tuerai tous deux plutôt que de laisser échapper cette fille de l'enfer.

— Agissons prudemment, reprit le prêtre, afin de ne laisser aucune trace.

— Nous laissons partir la tribu; je reste ici avec toi, et nous les enterrons vivants à cette place.

Utballa se sentit baignée d'une sueur froide ; ses genoux tremblèrent ; elle tomba sur le sol.

Toute la nuit, Charzing et le prêtre errèrent sur le rivage, comme des loups affamés qui flairent et cherchent leur proie. Quelquefois ils s'asseyaient sur l'herbe, puis se relevaient un instant après. Enfin, ils jetèrent un dernier regard autour d'eux ; ne voyant personne, ils sifflèrent et se dirigèrent vers leurs tentes. A leur coup de sifflet, deux Kalmouks, armés de la tête aux pieds, sortirent des broussailles et les suivirent.

Au lever de l'aurore, un des serviteurs de Dschirgal, qui allait puiser de l'eau dans le fleuve, trouva la princesse évanouie et la rapporta dans sa demeure.

Utballa s'assit dans sa tente, la tête appuyée sur sa main, ses longs cheveux flottant en désordre ; ses

femmes parlaient à voix basse et remarquaient avec surprise qu'elle portait un vêtement étranger.

Tout à coup on entendit dans l'ulus un piétinement de chevaux, des aboiements de chiens et des cris confus.

— Le Russe est arrivé, dit une des femmes, qui s'était avancée sur la porte.

Utballa releva subitement la tête.

— Quel Russe?

— Le jeune, celui qui est parti seul.

C'était, en effet, Boris accompagné des mêmes Kalmouks avec lesquels il avait quitté la horde. Il se rendit près de Charzing, lui raconta qu'à une quinzaine de verstes, sa voiture s'était brisée, qu'il avait passé la nuit dans les steppes, et que, se trouvant très-éloigné d'un village, il avait, d'après le conseil de ses guides, pris le parti de revenir. Il pria le prince de vouloir bien envoyer quelques-uns de ses gens pour réparer, s'il était possible, sa voiture. Le principal motif de son retour était le désir de tranquilliser Utballa sur son retard et de concerter leur fuite.

Le défiant Charzing interrogea les hommes qui avaient escorté le jeune Russe, et convaincu de la vérité de son récit, il lui promit d'agir selon ses vœux.

En apprenant cette nouvelle, Utballa sourit amèrement. Une sorte de désespoir sauvage éclata dans ses yeux. Elle se leva, fit signe aux femmes qui l'entouraient de s'éloigner, marcha précipitamment dans sa

tente, rougissant, pâlissant tour à tour et tremblant. Parfois elle se serrait la tête dans ses mains, puis marchait encore avec une sorte de convulsion. Tout en elle annonçait une lutte terrible : la lutte de la vie et de la mort ; la lutte de l'esprit qui tend à s'élever vers une éternelle félicité, et du corps qui veut rester dans ses chaînes.

Elle se trouvait placée à la limite de deux chemins qui devaient décider de son sort. Il fallait qu'elle se déterminât à renoncer à tout jamais à son amant pour sauver une misérable existence, ou à sacrifier cette existence pour le bonheur de le revoir et de jouir encore quelques instants de son amour. Que faire? Renoncer, pour se sauver, à tous les songes ravissants qu'elle venait de faire, s'enfermer dans sa tente, annoncer à Boris qu'elle avait changé de dessein, et le conjurer de s'éloigner, ou lui révéler le péril de leur situation? Dans ce dernier cas, il voudrait sans doute l'enlever de vive force ; mais que pourrait-il contre une troupe de gens fanatisés par le prêtre et par le frère du prince? Elle connaissait la cruauté de Charzing, elle savait que cet homme et les gellongs l'abhorraient à cause de l'influence qu'elle exerçait sur le prince.

En se montrant indifférente envers Boris, en restant sourde à ses prières, elle pouvait déjouer les projets du sanguinaire Charzing et vivre encore longtemps peut-être d'une vie monotone et paisible.

L'instinct de la conservation la portait à prendre ce parti. D'un autre côté, si elle s'abandonnait au penchant de son cœur, elle pouvait goûter en quelques jours toutes les jouissances accordées à l'humanité en compensation de ses douleurs; elle pouvait se dévouer tout entière à celui qu'elle aimait si ardemment.

Après un long combat, Utballa s'agenouilla devant son lit, appuya son visage brûlant sur son oreiller et resta immobile. Quand elle se releva, la lutte était achevée. Ses traits annonçaient une résolution ferme et même une sorte de gaieté; elle était résolue à ne point laisser deviner à Boris quelles seraient les suites de leur réunion, à ne pas lui révéler par une larme, par un soupir, ce que devaient lui coûter quelques instants de bonheur.

Elle ordonna d'élever près de sa tente, qui était écartée des autres, une tente pour le jeune étranger.

Elle-même s'occupa avec ses femmes à la parer, elle y fit transporter les meilleurs meubles et les tapis les plus précieux.

En entrant là, Boris reconnut aisément à quelle attention délicate, à quelles mains ingénieuses il était redevable de ces apprêts. A midi, elle l'invita à dîner: il accourut et la trouva seule avec ses femmes. Charzing s'était excusé de ne pouvoir venir, sous le prétexte que des affaires pressantes l'appelaient pour quelques jours hors de l'Orga.

Le visage d'Utballa ne portait aucune trace du combat qu'elle venait de soutenir. Elle reçut Boris avec un doux sourire, lui fit raconter l'accident qu'il avait éprouvé, et après le dîner resta seule avec lui. Alors elle lui demanda combien de temps il comptait passer dans l'ulus. Il répondit qu'il lui fallait au moins cinq à six jours pour faire venir du plus prochain village un forgeron et pour réparer sa voiture.

— Ainsi donc, dit-elle, six jours avec toi! nous ne nous quitterons pas un instant! Oh! pendant ces six jours, du moins, je serai heureuse; et toi, Boris, le seras-tu?

— Peux-tu le demander? répondit Boris. Mais comment nous voir souvent sans éveiller le soupçon?

— Quel soupçon? murmura Utballa, en secouant la tête : que nous importe? Notre sort est décidé.

— Mais cet affreux Charzing!

— N'y pense pas, mon ami, je jouis ici d'une entière liberté, je fais ce qui me plaît. Puis elle ajouta à voix basse, de peur que son accent ne trahît l'émotion de son cœur : Charzing n'oserait nous troubler. D'ailleurs il est parti.

— Mais les gens qui l'entourent!... le peuple!...

— Je ne crains personne, je suis trop haut placée pour redouter leur méchanceté; puis je suis sûre de mes gens. Nul d'entre eux n'oserait élever la voix contre moi. Sois sans inquiétude, ne trouble point ces jours par une vaine terreur; figure-toi que nous avons ac-

compli notre projet, que nous sommes loin des steppes, loin des hordes sauvages, loin de tout ce qui nous séparait. Figure-toi que je suis ta femme, ta femme jusqu'à la mort.

Elle prononça ces derniers mots avec une expression singulière.

Boris, qui ne connaissait ni le caractère ni les mœurs de ce peuple, la crut. Il la voyait à toute heure joyeuse et confiante : cette quiétude apparente le trompa. Il pensa que la jeune femme, dans l'espérance de quitter bientôt à jamais les steppes, ne s'inquiétait plus de l'opinion de sa tribu. Il en vint à un tel degré de sécurité, qu'il ne faisait plus attention aux Kalmouks qui, de temps à autre, jetaient sur lui un regard scrutateur et farouche.

Boris et Utballa étaient inséparables. Renfermés dans leur tente, on eût dit qu'ils étaient enveloppés d'un nuage magique, et que rien n'existait pour eux hors de leur atmosphère. Quelquefois Boris dépeignait à son amie les magnificences de la capitale, ses œuvres d'art, ses palais, quelquefois l'existence des camps, le bivouac.

De temps à autre, il lui parlait aussi des écrivains les plus illustres ; il lui citait des fragments de poésie qu'elle écoutait avec une vive émotion. Puis elle l'interrogeait sur le plus petit incident de sa vie ; elle voulait savoir tout ce qui lui était arrivé et quels rêves d'avenir il faisait avant de la retrouver.

Quand la chaleur du jour était passée, ils allaient s'asseoir à l'ombre d'un arbre, et, sous un ciel sans nuage, goûtaient tous les charmes d'une soirée d'Orient. L'air était embaumé par l'arome des plantes, tout dormait en silence, et le murmure du fleuve ou le cri de la cigale résonnaient seuls comme des voix mystérieuses dans le calme majestueux de la solitude. Dans les broussailles, sur le gazon, brillaient comme des étoiles des milliers de scarabées.

Souvent les deux amants se promenaient sur le bord de l'eau au milieu d'arbustes fleuris et portaient leurs regards vers l'horizon lointain. En ce moment, sans se rien dire, ils étaient encore tout occupés l'un de l'autre.

Mais le sort qui pesait sur eux comme un créancier implacable, en leur accordant un délai de quelques jours, leur en rappelait le terme. Les deux amants vidaient leur calice de bonheur jusqu'à la dernière goutte.

Le moment de la séparation approchait. Utballa résolut de dire à Boris qu'elle ne pourrait le rejoindre que quelques jours après qu'il serait parti.

Elle savait qu'en essayant de la sauver il ne ferait que se perdre lui-même. Elle voulait être la seule victime du complot qu'elle avait découvert. A force de prières, de supplications, elle parvint à le déterminer à s'en aller au Caucase, à attendre une lettre où elle lui fixerait le jour et le lieu de leur rendez-vous. Il fal-

lait, disait-elle, pour plusieurs raisons graves, qu'il se résignât à rester encore séparé d'elle pendant deux ou trois mois; elle évitait, du reste, de parler de l'avenir et concentrait toute sa pensée sur le présent.

Boris allait partir, pressé par Charzing, qui craignait que son frère ne revînt et ne s'opposât à ses projets sinistres. Pour la dernière fois, le jeune officier se rendit avec Utballa au bord de la forêt. Malgré ses espérances, il éprouvait un malaise inexprimable, et l'air du soir ne rafraîchissait plus comme la veille son cœur oppressé. L'âme d'Utballa était en proie à une affreuse angoisse. Le spectre de la mort lui apparaissait alors dans toute son horreur.

En vain elle essayait de chasser loin d'elle ces terribles pensées; il lui semblait déjà sentir le froid poignard pénétrer dans son sein, et son sang se glaçait dans ses veines. Elle s'en allait pas à pas à côté de son amant, gardant un morne silence, de peur qu'une parole ne trahît son agitation.

Boris étendit machinalement la main vers un arbuste et y cueillit une fleur. Des rameaux de cet arbuste sortit un ramier qui plana sur la tête d'Utballa et s'éleva dans les airs en poussant un cri.

— Sais-tu, dit la jeune femme, qu'il existe parmi notre peuple la croyance qu'après la mort les âmes pures entrent dans le corps des oiseaux, voltigent dans l'espace éthéré, tandis que les mauvaises, enfermées dans le corps des animaux lourds, ne peuvent quitter

la terre? Peut-être mon âme aura-t-elle un jour les ailes d'un oiseau! Avec quel plaisir je m'en irais alors vers le Nord! Je bâtirais mon nid sous ton toit; je me nourrirais des miettes de ta table; je chercherais à répandre un souffle d'amour et de bonheur dans l'air que tu respirerais. Si je te voyais triste, je chanterais pour te distraire.

La nuit, je me reposerais sous tes fenêtres pour t'envoyer quelque doux songe. Crois-moi, Boris, tu reconnaîtrais le voisinage de cette âme unie à la tienne, de cette âme qui, dans une autre vie comme dans celle-ci, t'appartient tout entière.

Boris la regarda avec tendresse et la pressa dans ses bras. Bientôt pourtant il se sentit troublé par ce rêve de mort; il lui dit : Pourquoi t'abandonner ainsi aux songes fantastiques de ton imagination? Pourquoi penser à la mort? Tu l'as cherchée dans un moment de désespoir, et elle t'a fuie. N'est-ce pas un signe que le sort te réserve un heureux avenir, qu'il veut te récompenser de tout ce que tu as souffert?

— Non, Boris, répondit-elle sérieusement, ne regarde pas ce que je te dis comme un vain rêve. Qui sait si mes jours ne sont pas comptés? Mais, quoi qu'il arrive, mon ami, sois-en sûr, la mort brisera les liens de mon corps sans séparer mon âme de toi!

— Utballa, au nom du ciel, calme-toi! Tes paroles me remplissent de terreur. Non, je ne te quitterai pas, je t'emmènerai avec moi. Je ne crains personne, je

t'enlève à travers cette horde sauvage, je t'emporte dans mes bras comme un trésor.

A ces mots, Utballa reprit sa fermeté, et, pour ne pas exposer son ami à une résolution fatale, réprima l'anxiété qui tourmentait son cœur.

Tous deux rentrèrent encore une fois dans leur tente. Boris lui peignit de nouveau, avec l'ardeur de sa passion, le bonheur qui les attendait. A ce tableau d'une destinée dont elle ne devait jamais jouir, la jeune femme ne put se maîtriser plus longtemps, elle se pencha en sanglotant sur l'épaule de son amant et fondit en larmes. Mais un instant après elle élevait la tête avec calme : son cœur était soulagé.

— Ne t'inquiète pas de ma tristesse, lui dit-elle avec un sourire mélancolique. Je suis comme un enfant, je pleure sans raison... Il est tard, mon ami, demain matin tu dois partir. Dors, dors, je veillerai sur ton sommeil !

A ces mots, elle prit la tête du jeune homme entre ses mains, lui donna un baiser sur le front, et de ses longs cheveux flottants l'entoura comme d'un voile de deuil.

Pour mieux le tranquilliser, elle fit elle-même semblant de dormir; mais dès qu'elle reconnut qu'il était plongé dans le sommeil, elle arrêta sur lui un regard ardent, comme si elle eût voulu imprimer de nouveau en traits ineffaçables son image dans son âme. A la voir ainsi, immobile et muette, on l'eût prise pour

une Niobé de marbre pressant entre ses bras son dernier enfant.

Longtemps elle resta dans cette situation. Tantôt ses yeux s'élevaient vers le ciel, tantôt elle les baissait sur Boris comme pour appeler sur lui les bénédictions du ciel. Puis, comme elle sentait ses paupières s'humecter, elle détourna la tête pour ne pas laisser tomber une larme sur le visage de son bien-aimé.

Cependant l'aube commençait à dorer l'horizon; les fleurs, rafraîchies par la rosée, se relevaient sur leurs tiges; les oiseaux quittaient gaiement leurs nids, et une troupe d'enfants sortait des tentes, comme des abeilles de leurs ruches. Le silence régnait encore dans la demeure de la princesse : la lumière du jour y pénétrait à peine, et Utballa avait fini par céder au sommeil.

Tout à coup résonnèrent les trompettes des prêtres appelant le peuple à la prière. Utballa se leva avec effroi, pressa le jeune officier sur son sein, hors d'état de lui adresser un mot et frissonnant comme l'oiseau que la flèche vient d'atteindre.

Quelques minutes après, on entendit un bruit de chevaux. La voiture de Boris était prête et ses conducteurs l'attendaient.

— Il faut donc nous séparer! dit-il. Adieu, ma bien-aimée! Au nom de notre amour, ne t'abandonne point à ta douleur : nous nous reverrons et nous serons heureux!

— Boris, répondit-elle avec fermeté, en lui montrant un escabeau, assieds-toi là, je t'en prie.

Elle s'agenouilla devant lui, détacha la croix qu'il portait sur sa poitrine, et lui dit :

— Donne-moi ta bénédiction.

— Quelle idée ! s'écria-t-il ; tu me dis adieu comme si nous ne devions jamais nous rejoindre !

— Oui, nous nous rejoindrons en un lieu sûr ; mais, je t'en prie, donne-moi ta bénédiction !

Boris fit sur elle, en pleurant, le signe de la croix. Utballa ne pleurait pas.

— Je te remercie, dit-elle en se relevant, et maintenant adieu ! adieu !

Ils s'embrassèrent tous deux dans une étreinte convulsive.

Ils se séparèrent, puis se réunirent encore. Enfin Boris franchit le seuil de la tente, la porte se referma derrière lui. Utballa tomba sur le sol. Elle venait de se percer le cœur d'un coup de poignard.

Quelques instants après, un mouvement extraordinaire agitait la tribu. Les Kalmouks se pressaient autour du prêtre et de Charzing qui leur parlait avec véhémence. Soudain tous coururent à leurs habitations. En une demi-heure toutes les tentes furent enlevées, les femmes, les enfants, partirent avec les troupeaux, et une foule d'hommes armés se précipita, en poussant des cris féroces, dans la tente de la princesse. Ces fanatiques, poussés par Charzing, se disputaient l'hon-

neur d'outrager et de dépouiller celle qui, selon les usages de la nation, devait, après son crime, être abandonnée nue dans les steppes.

Ses coffres, ses meubles, furent enlevés, ses vêtements mis en lambeaux; mais l'œuvre de la mort était déjà faite : Charzing ne trouva qu'un cadavre. Un ramier blanc plana quelques instants au-dessus d'Utballa et s'élança dans l'air en décrivant une longue spirale.

Près d'un des bains du Caucase, dans une grotte cachée par des broussailles, on trouva, deux ans plus tard, le corps d'un jeune officier russe qui s'était fait sauter la cervelle et dont on ne pouvait plus reconnaître les traits. Quelques personnes prétendirent que c'était le parent du conseiller Serkow; d'autres assuraient que Boris Sneshin était retourné à Saint-Pétersbourg, où il avait fait un brillant mariage.

Quelle version croire?... La dernière nous paraît la plus vraisemblable.

DSCHELLALEDIN

PAR MADAME HAHN

La Tauride était devenue une province russe; ses habitants se reposaient des orages qui avaient agité la Crimée pendant douze ans, surtout à la fin du règne du malheureux Chan-Sahib-Girey. Ce prince, dans un séjour qu'il avait fait à Pétersbourg, avait été si frappé de l'organisation militaire impériale, des usages et du caractère russe, qu'il prit la résolution d'opérer une grande réforme dans ses États, d'y introduire avec une nouvelle discipline plusieurs coutumes européennes; mais comme toute réforme irrite toujours ceux qui ont joui des abus, comme il faut pour l'accomplir une volonté de fer, le chan, qui était faible et qui n'avait que peu d'influence sur l'esprit de son

peuple, n'excita que la haine et la rébellion. Son frère Baty-Girey se mit à la tête des révoltés et assiégea Caffa, où le chan s'était retiré avec quelques serviteurs fidèles. Saïb s'enfuit en Russie. L'impératrice Catherine le replaça sur le trône; mais bientôt il eut à lutter contre un ennemi plus dangereux que son frère, contre l'empereur de Turquie. Sous la conduite de leur pacha, les janissaires envahirent l'île de Taman. Hors d'état de leur résister, le chan chercha à faire la paix; il envoya à Taman, comme négociateur, un jeune prince en qui il avait confiance; les Turcs le décapitèrent. Les dissensions et le désordre s'accrurent. Saïb effrayé abandonna son sceptre à Catherine et se retira en Russie, où il lui fut alloué une pension considérable.

Les troupes russes entrèrent en Crimée, le peuple prêta serment à Catherine et bientôt s'habitua à sa douce administration. Les grands seuls étaient mécontents : c'en était fait de leur puissance. Il ne leur restait qu'à s'enfermer dans leurs harems, à exercer leur despotisme sur leurs femmes, ou à se réfugier dans une autre contrée mahométane. Un grand nombre d'entre eux s'exilèrent volontairement du pays soumis au pouvoir des chrétiens; d'autres, n'ayant pas le courage d'abandonner leurs riches possessions, se résignèrent à leur sort et fumèrent leur pipe en poussant de profonds soupirs. Parmi eux était Tschagir-Agadur, le père du jeune prince égorgé par les Turcs.

S'il restait sur la terre natale, ce n'était pas qu'il ne pût se décider à abandonner ses propriétés, ni qu'il fût indifférent à la domination des Russes, c'était par haine pour les Turcs qui avaient fait mourir son fils aîné. Il alla s'établir avec le seul fils qui lui restât dans un de ses domaines à trente verstes de Cargapoul. Il avait occupé le premier rang à la cour du dernier souverain de la Tauride : par amour pour le chan, il avait adopté plusieurs usages européens ; il avait fait apprendre la langue russe à son jeune enfant et s'était mis en relation avec les fonctionnaires russes qui se trouvaient à Bachtschisserai. Alors il ne prévoyait point le cours des événements. Quand il vit de quelle façon Sahib avait terminé son règne, il rompit toute relation avec les nouveaux maîtres de la contrée, s'enferma dans la solitude et s'efforça d'inculquer dans l'âme de son fils une haine vigoureuse contre les oppresseurs de sa patrie ; c'est ainsi qu'il appelait les Russes. Le jeune homme répondait parfaitement aux espérances paternelles. Fier, hardi, entreprenant, il éprouvait avec vivacité chaque émotion. Toutes les passions trouvaient place dans son cœur, et une fois qu'elles y étaient entrées, elles s'y endurcissaient comme une lame de Damas s'endurcit au feu. Ses parents le regardaient avec orgueil, ses amis le nommaient la palme de la jeunesse du pays. Nul n'était ni si brave ni si beau que lui. Nulle balle n'atteignait aussi sûrement que la sienne son but.

Lorsqu'il s'élançait sur son cheval impétueux, ses camarades l'observaient avec admiration.

Après l'invasion des Russes, Dschellaledin renonça à ces jeux bruyants. Ce fut une triste chose pour lui de passer tout à coup d'un genre de vie si animé et de la magnificence de Bachtschisserai à l'inactivité, à la solitude, à laquelle la volonté de son père le condamnait. Comme lui, il rompit toute relation avec les Russes; il leur attribuait les désagréments de sa situation, et, comme il n'apportait aucune mesure dans ses émotions, il éprouva pour eux une telle haine, qu'il bondissait à l'aspect seul d'un giaour: mais comment éviter ces ennemis des vrais croyants! Les régiments russes s'étendaient sur toute la rive de la mer Noire,, occupaient toutes les villes et tous les villages. Le jeune homme, dont l'existence était naguère si riante et si remplie, n'avait plus d'autre distraction que d'assister aux graves entretiens des musulmans du voisinage. Quelquefois seulement, lorsqu'il ne pouvait plus supporter l'ennui de son oisiveté, il s'en allait sur la montagne au milieu de la forèt sombre, peuplée de loups et d'autres animaux sauvages; là il passait des journées entières, tantôt assis à l'ombre d'un arbre séculaire, tantôt penché sur la source fraîche, suivant du regard le cours impétueux du torrent, observant les effets de lumière produits par les rayons du soleil, qui brillaient à travers le feuillage sombre. Puis il errait par les sentiers les plus

escarpés, il se plaisait à gravir les précipices, à s'élancer de roc en roc, à se suspendre à une branche au-dessus de l'abîme, heureux de lutter contre les obstacles, de vaincre les difficultés, d'atteindre à une hauteur que le pied de l'homme n'avait point encore touchée. Parfois, le soir, une pierre couverte de mousse lui servait d'oreiller. Les étoiles brillaient sur lui, comme des yeux de houris, veillant sur son repos. Il se levait au chant de l'alouette avec un nouveau sentiment de bien-être. Avec quelle volupté il aspirait cet air pur que le souffle des hommes n'avait point empoisonné! Avec quelle joie il contemplait l'azur du ciel, l'azur de la mer, où flottait le léger nuage du matin! Nul être vivant n'interrompait encore le silence de cette merveilleuse nature. L'aigle dormait au-dessus du précipice, la tête couchée sous son aile; le cerf dormait sous les rameaux de l'olivier. Au loin s'étendaient des collines, des bois, des vallées, des villages; plus loin apparaissait la mer, dont le brillant éclat se confondait à l'horizon avec la voûte bleue du ciel. Bientôt les premiers rayons de l'aurore répandent çà et là sur les vagues leurs lueurs d'argent et de pourpre; puis le soleil se lève, et tout s'anime et tout se revêt d'une lumière splendide. L'aigle ouvre ses ailes, s'élance dans l'espace et trace de longs cercles dans l'air. Le chamois dresse la tête et, à la vue d'un homme, s'enfuit effrayé dans les broussailles. Dans la vallée résonne le cri du moullah, dans la for-

teresse la cloche de l'église grecque, partout la vie et le mouvement. Dschellaledin fait ses ablutions à la source, récite avec piété quelques passages du Koran, puis reprend sa course vagabonde au sein de cette nature poétique.

Ainsi se passent des jours, des années. De plus en plus, les Tartares s'accoutumaient à leur nouveau gouvernement; de plus en plus leur haine traditionnelle contre les chrétiens s'affaiblissait. Les Russes se montraient aussi plus confiants. Plusieurs fonctionnaires firent venir leur femme et leurs enfants. Des familles entières s'établirent au bord de la mer Noire, de jolies maisons s'élevèrent dans les villes, au milieu des habitations des Tartares. Les temples construits quelques siècles auparavant par les Génois, qui étaient tombés en ruines ou qui avaient été convertis en mosquées, furent rendus au culte chrétien. Les Russes remplacèrent le croissant par le symbole de leur foi. Tout se soumit au nouvel ordre de choses, tout, excepté Tschagir-Agadur et son fils. Sur la côte méridionale, les montagnes s'étendent en demi-cercle autour de la mer et forment une vaste vallée, riante comme un fécond jardin. Des collines la protégent, des peupliers, des châtaigniers, des mûriers, enlacés l'un à l'autre par des rameaux de vigne sauvage, l'entourent de leur fraîche verdure. De tous côtés elle est sillonnée par des ruisseaux limpides, qui, tantôt se perdent dans les bosquets, tantôt reparaissent à la

surface du sol et se précipitent dans la mer. Au-dessus de ces champs féconds s'élève un roc escarpé, qui garantit leurs habitations contre l'ardeur du soleil. Plus loin est un autre roc, moins élevé, mais non moins remarquable. De trois côtés il est entouré par les murs et les tours de l'ancienne forteresse génoise; de l'autre, il plonge dans les flots de la mer; à sa cime s'élève une tour majestueuse, et près de là sont les ruines d'une ville jadis superbe.

Un Tartare, monté sur un beau cheval, s'en allait lentement par la vallée, vers la forteresse. Ni la beauté du jour, ni le ravissant aspect du paysage, ne pouvait le distraire de la pensée rêveuse dont on lisait l'expression sur son large front et sur ses lèvres serrées. Son extérieur, ses vêtements, le riche harnachement de son cheval, tout annonçait en lui un personnage considérable. Les Tartares qui le rencontraient le saluaient profondément, en posant les mains sur leur poitrine; le cavalier leur faisait un signe de tête, murmurait : *Aleykum selam*, et poursuivait sa route. Arrivé au pied du roc, il descendit de son cheval, l'attacha à un arbre et monta par le sentier qui conduisait à la forteresse. L'ombre du soir s'étendait sur la vallée, le Tartare erra longtemps au milieu des ruines; puis, entrant dans la tour, s'approcha de la fenêtre et se pencha sur l'abîme.

La mer était agitée, les vagues frappaient le pied du roc, se retiraient en écumant, puis, de nouveau, bon-

dissaient avec fureur. D'un autre côté, tout était calme et le ciel sans tache. Çà et là, on distinguait seulement, à la flexion des rameaux de vigne, les traces de l'orage qui avait éclaté la veille.

Le Tartare observait un navire flottant au loin, quand, tout à coup, il fut arraché à sa rêverie par le son de plusieurs voix étrangères.

— Encore ces giaours! dit-il.

Et il s'élança précipitamment hors de la tour; mais il dut s'arrêter. Le sentier qui conduisait en ce lieu était si étroit, que deux personnes ne pouvaient le suivre à la fois. Des officiers russes venaient de le gravir. Près du rempart, à l'endroit le plus escarpé du roc, une place était encore libre; le Tartare s'y réfugia en silence, les yeux baissés, craignant d'être effleuré par le vêtement des infidèles. Les Russes riaient, causaient, tout en posant avec précaution leurs pieds sur la pierre glissante. Plusieurs étaient arrivés à la porte de la tour; un d'eux, jeune encore, portant un uniforme rouge avec des brandebourgs en velours noir, parfumé, paré, s'arrêta au haut de l'escalier, et s'écria d'un ton joyeux :

— Triomphe! les difficultés des Thermopyles sont vaincues! A présent, ma belle cousine, permettez-moi de vous aider : donnez-moi votre petite main.

— Me voici, répondit une voix douce et argentine.

Le son de cette voix retentit au fond du cœur de Dschellaledin. Il la connaissait et l'aimait depuis

longtemps. Au-dessous de lui était une jeune fille, vêtue d'une robe verte d'amazone qui dessinait gracieusement ses formes et tombait en larges plis sur ses pieds; un chapeau noir faisait ressortir la blancheur de son teint; une légère teinte de pourpre brillait sur ses joues; des boucles de cheveux blonds flottaient sur ses épaules. Elle s'avance, soutenue par son conducteur; elle est déjà si près du Tartare, qu'il respire le parfum de ses cheveux. Il reste là, immobile et comme pétrifié, mais le cœur palpitant d'émotion. Soudain, un cri d'effroi : l'officier avait glissé et avait laissé échapper la main de la jeune femme; elle perd l'équilibre, elle chancelle; les officiers accourent près d'elle, pour la soutenir; mais le Tartare les devance : d'un bras vigoureux il enlace le corps de l'étrangère, l'enlève comme un enfant, et, avant qu'elle fût revenue de son trouble, la dépose à la porte de la tour. Elle le remercie avec embarras, tandis que l'élégant officier se confond en excuses. Le Tartare veut s'éloigner, mais deux femmes lui ferment de nouveau le passage, et derrière elles viennent encore d'autres officiers. Il se mord les lèvres avec impatience, irrité surtout de voir la jeune étrangère s'entretenir avec son guide.

— N'est-ce pas là, dit-elle, la fenêtre dont vous me parliez hier?

Précisément, mademoiselle; voyez cette pierre rouge, c'est la tache de sang!... mais les gens du pays doivent connaître cette histoire mieux que moi...

Écoute, Tartare, n'est-ce pas de cette fenêtre que la princesse génoise se précipita, lorsque tes aïeux s'emparèrent de la forteresse?

Le Tartare jeta sur le petit officier parfumé un regard fier, et lui répondit :

— Je ne sais si cette histoire est vraie, mais ce que je sais positivement, c'est que mes aïeux précipitèrent plus d'une fois, du haut de ce roc, les téméraires qui osaient leur manquer de respect.

A ces mots, il disparut.

— Ah! ah! s'écria l'officier d'artillerie en éclatant de rire, voilà un grossier personnage. On devrait pourtant bien corriger ce peuple; notre gouvernement le traite avec trop d'indulgence.

— Comment! monsieur Belogradow, dit la jeune fille; il me semble que vous ne devez attribuer qu'à vous-même cette réponse. A en juger par son extérieur, ce n'est point un homme commun; vous ne l'avez pas traité assez poliment et vous l'avez blessé.

— Pardon, mademoiselle Zudmilla, faut-il que nous, qui sommes les vainqueurs, nous fassions des compliments aux vaincus?

— Que parlez-vous de vainqueurs et de vaincus? La Crimée n'a point été conquise par les armes.

— Voilà de belles paroles! reprit une autre dame. Que de fois j'ai conseillé à ta défunte mère de ne pas te laisser lire tant de livres dangereux! mais elle voulait t'instruire, t'éclairer. Nous voyons, à présent, le fruit

de ses principes. Tu tranches les questions comme un professeur.

— Pourquoi ce reproche, chère mère? répondit la jeune fille, les larmes aux yeux. J'ai seulement voulu...

— Je vous prie de vous taire.

C'était là l'ordre qui ordinairement terminait toute discussion entre la belle-mère et la belle-fille.

Les jeunes gens s'efforcèrent d'apaiser cet orage. L'artilleur raconta de point en point l'histoire de sa princesse génoise; tout fut inutile, la gaieté ne se rétablit pas. Bientôt la société sortit de la tour et rejoignit sa voiture et ses chevaux. La jeune fille monta sur un petit cheval anglais, tandis que sa mère prenait place dans un droschki.

Le long de la route, la cavalcade rencontra le Tartare qui retournait lentement à son village; quand l'artilleur l'aperçut, il se serra près de ses camarades. La jeune fille, qui cheminait pensive, passa à côté de l'inconnu sans le remarquer; mais lui vit bien qu'elle avait le visage triste et qu'elle essuyait encore quelques larmes dans ses yeux. Il la suivit de loin, en se demandant quelle pouvait être la cause de son chagrin.

— Pourquoi pleure-t-elle? se disait-il. Les houris éprouvent-elles aussi nos douleurs humaines? Oh! si je pouvais l'enlacer un instant dans mes bras et changer cet instant en une éternité! jamais une larme ne mouillerait sa paupière. Je voudrais prendre pour

moi chacune de ses peines. Mais quel rêve! puis-je songer à elle? n'est-elle pas la fille de mon ennemi, de l'ennemi de la foi? En se parlant ainsi, le Tartare ne pouvait détourner ses yeux de la jeune fille, et la suivait pas à pas le long des détours du chemin.

Il la suivit ainsi jusqu'à ce qu'il la vit entrer dans la cour d'une large maison. Alors il donna un coup d'éperon à son cheval et traversa le village au galop. C'est le prince Dschellaledin, s'écriaient les paysans en le voyant passer, et ils restaient les yeux fixés sur le tourbillon de poussière soulevé par son cheval.

Pour la première fois, en rentrant dans sa demeure, Dschellaledin évita son père, et, pour ne pas le rencontrer, s'en alla droit au jardin. Là, retiré au fond d'un taillis solitaire, il s'abandonna au cours de ces vagues rêveries dans lesquelles flottent tour à tour l'image du passé et l'image indécise de l'avenir.

Perpétuellement occupé par la chasse ou par les entretiens de son père, Dschellaledin n'avait jamais recherché les femmes ni songé à elles. Mais un soir qu'il errait dans la vallée, il s'arrêta tout à coup surpris par les sons d'un instrument de musique et d'une voix mélodieuse. Cette voix était celle d'une jeune fille assise toute seule près d'une fenêtre. Son chant avait une expression touchante comme celle de la douleur. Tantôt il s'élevait harmonieusement comme celui d'un rossignol, tantôt il ressemblait à un soupir plaintif; puis de nouveau, il reprenait le joyeux élan

d'une romance populaire, et charmait l'oreille, et pénétrait dans le cœur. La chanteuse se tut, ferma sa fenêtre; le Tartare s'en alla dans la forêt, poursuivi par ces sons que chaque feuille d'arbre agitée par le vent semblait répéter. Souvent, depuis ce jour, il revint au même lieu, et son cheval fidèle s'arrêtait de lui-même sous un châtaignier en face de la fenêtre de la jeune fille. Si, par bonheur, elle était seule, Dschellaledin la contemplait longtemps, écoutait son chant ; puis, lorsqu'elle avait disparu, restait encore immobile à la même place, et se trouvait heureux. Si, au contraire, il la voyait entourée d'un cercle d'étrangers, causant avec les jeunes officiers, son sang bouillonnait dans ses veines. Il eût voulu s'élancer au milieu de ce cercle, le disperser avec son poignard, puis revenir au pied de son arbre chéri contempler son trésor, et le contempler de loin; n'importe, pourvu qu'il fût seul à jouir de ce regard, de ce sourire, de cette voix céleste.

Et, tout à coup, voilà que le hasard ou la Providence, ou la fatalité, jette cette jeune fille dans ses bras. Le foyer de la passion était dans son sein, une étincelle devait suffire pour l'allumer.

Un homme qui, dès son enfance, a vécu au milieu des femmes, qui a pu les voir à tout instant, leur prendre la main pour danser ou les conduire à la promenade, ne connaît pas la puissance du premier contact de la femme. Cette pensée seule faisait bouil-

lonner le sang du jeune homme, s'emparait de son cœur entier. Que d'images, que de désirs, jusque-là étrangers à son âme, s'élevaient tout à coup dans son esprit! Mais quel rapide élan que celui de l'imagination! Elle vole comme la flèche, elle s'élance dans les nuages; puis, après cet essor impétueux, elle retombe affaiblie, épuisée. Ainsi, après ces rêves ardents, Dschellaledin se réveillait dans la froide réalité. Déjà pourtant un nouveau pressentiment s'élevait dans son cœur. L'amour subjuguait en lui la haine qu'il avait vouée à une race étrangère, et il savait gré à son père de lui avoir fait apprendre le russe.

Le colonel Nicolas Laurentiewitsch de S.... avait, pendant quarante ans, fidèlement servi son pays. Il était couvert de blessures et de décorations, aimé de ses supérieurs, estimé de ses subalternes; les soldats le nommaient leur père. Il y avait vingt ans qu'il avait épousé une orpheline, pupille de la comtesse de G..., sage, honnête, intelligente jeune fille, pour laquelle il ne cessa de conserver une tendre affection. Les deux époux vivaient dans leur modeste intérieur, heureux de leur amour, heureux surtout de voir grandir près d'eux leur unique enfant Ludmilla. La mère consacrait tous ses soins à l'éducation de sa fille et se réjouissait de voir fructifier ses leçons, quand soudain elle fut enlevée à cette douce tâche par une maladie mortelle. Sa fille avait alors treize ans.

M. de S... fut d'abord inconsolable, puis sa douleur se calma, et, peu à peu, il rentra dans le monde, qu'il avait abandonné. Il fut appelé à faire une nouvelle campagne. Où placer sa fille? à qui la confier? Dans cette perplexité, il rencontra une veuve, Anissia Iwanowna, qui, par amitié pour lui, s'offrit à prendre Ludmilla près d'elle, promettant d'en avoir le plus grand soin. Elle remplit si bien sa promesse, que M. de S..., à son retour, pénétré de reconnaissance, mit à ses pieds son cœur et ses titres, ce que la veuve accepta avec empressement, et le colonel partit avec elle pour la Crimée. Mais la bonne Anissia ne fut plus telle qu'elle s'était montrée avant le mariage. Le pauvre colonel, habitué au doux caractère de sa première femme, souffrit mortellement de l'humeur querelleuse de sa seconde compagne. Potemkin avait loué son courage dans le combat; on l'avait vu s'élancer le premier contre les barricades ennemies; ni le sabre ni le canon ne le faisaient pâlir; mais, dès qu'il entendait Anissia s'écrier, en frappant du pied : « Je ne veux pas! », il eût voulu se cacher sous la table.

Socrate, le plus indulgent des hommes, comparait les clameurs de sa chère épouse au tonnerre, et l'eau sale qu'elle lui jetait sur la tête à la pluie qui suit le tonnerre. Anissia avait recours aux larmes : nouvelle invention. Le colonel essaya d'abord de reconnaître le côté faible de l'ennemi, afin de le mettre hors de

combat; mais, lorsqu'il vit que son épouse était un vrai Gibraltar, il se résigna à son sort et déposa les armes.

Sa fille eut plus à souffrir que lui de ce second mariage. Elle avait en elle le germe des meilleurs, des plus nobles qualités; mais il fallait encore une main habile pour les développer. Abandonnée à elle-même, quand elle n'était point livrée aux sots entretiens de sa belle-mère, elle se mit à lire, pour se distraire, tous les livres qu'elle pouvait se procurer, et se laissa aller à tous les rêves capricieux enfantés par ses lectures. Son cœur était encore calme, mais prêt à s'ouvrir à la première émotion. Un des traits de son caractère était une opiniâtreté inflexible dans les idées qu'elle s'était formées. C'était une cause de dissension fréquente entre elle et sa belle-mère; ce qui pourtant n'empêchait pas celle-ci de s'occuper de la toilette de la jeune fille, de rêver pour elle un riche mariage.

Quelques jours après sa promenade à la forteresse, elle était assise avec Zudmilla, près d'une table de travail; le colonel se promenait de long en large dans sa chambre, fumant sa pipe et donnant ses ordres à ses subordonnés. Un cavalier entra dans la cour, suivi de deux domestiques, monta l'escalier d'un pas précipité et franchit le seuil de la porte. Le colonel le salua avec politesse, madame de S... se hâta de mettre son bonnet, Zudmilla resta les yeux baissés sur son travail. Son instinct féminin lui disait que cette visite

était pour elle, et, sans savoir pourquoi, elle se sentait rougir.

— Qui me procure le plaisir de vous voir? dit le colonel, en remarquant que son hôte avait l'air embarrassé; puis, se tournant vers le planton : Faites venir, dit-il, l'interprète.

— Cela n'est pas nécessaire, répondit le Tartare, je parle russe. Je suis le fils de Tschagir-Agadur, seigneur du village voisin. Mon père prie Dieu de prolonger votre vie.

— Merci, reprit le colonel, je me réjouis de faire connaissance avec vous. Voici ma femme et ma fille. Ayez la bonté, prince, de vous asseoir.

Dschellaledin raconta une histoire qu'il avait imaginée chemin faisant pour s'ouvrir l'entrée de la maison. Il s'agissait d'un cheval qu'il voulait acheter; le colonel, atteint dans une de ses prédilections, se mit à louer la beauté, les qualités de ses chevaux avec l'enthousiasme d'un amateur. Le prince écoutait attentivement, et, de temps à autre, jetait à la dérobée un regard sur Zudmilla, qui, la tête penchée sur sa tapisserie, travaillait avec une ardeur sans pareille.

— Mais, dit madame de S..., fatiguée de garder si longtemps le silence, vous parlez parfaitement le russe. Où donc l'avez-vous appris?

— J'ai été fréquemment en relation avec des Russes.

— Eh bien, il serait temps aussi que vous devinssiez Russe. Dites-moi donc, ne voulez-vous pas pren-

dre nos usages, renoncer à vos harems et conduire vos femmes dans le monde?

— C'est contre nos principes de religion.

— Ah ! ce sont de barbares principes. Mais, dites-moi, avez-vous beaucoup de femmes dans votre harem.

— Je ne suis point marié et n'ai point de harem, répondit le prince en rougissant.

— Bonjour, ma cousine, bonjour, ma tante, s'écria Belogradow en se précipitant dans l'appartement. Il baisa la main d'Anissia, puis celle de Zudmilla. Le Tartare se leva, son visage s'assombrit.

— Où allez-vous, prince? Attendez donc, je vous montrerai ma Nalet, un cheval superbe, un cou de cygne, un front élevé, et quels yeux ! des yeux comme n'en a nulle Grusienne. Attendez donc !

Mais le prince s'éloigna, en promettant de revenir.

— Charmants hommes que ces païens, dit la femme du colonel ; il me semble que c'est celui-là même que nous avons rencontré dans la forteresse ; ne l'as-tu pas remarqué, Zudmilla ?

— Non, ma chère mère, répondit la jeune fille en rougissant.

— Celui-là, ou un autre, dit Belogradow, ils sont tous taillés sur le même modèle. En vérité, ma tante, je ne comprends pas quel plaisir vous éprouvez à recevoir ces barbares chez vous; ils ont des manières ! des allures !...

— Allons, ne voudrais-tu pas les voir danser le menuet? Tu sais que mon mari doit avoir des rapports avec eux, et, d'ailleurs, je trouve leur conduite très-convenable. Si tu avais vu avec quelle bonté notre impératrice reçut les princes tartares lorsqu'ils lui furent présentés! J'allai pour les voir à Bachtschisserai. C'était un beau spectacle.

Et Anissia se mit à raconter en détail tout le voyage de Catherine et le cérémonial de la cour.

— Avez-vous des nouvelles de votre frère? se hâta de dire le colonel au moment où sa femme reprenait haleine. Où est-il à présent?

— A Pétersbourg; j'ai reçu hier une lettre de lui. C'est un homme heureux, toujours dans les fêtes, et montant de grade en grade. A propos, je viens vous dire adieu.

— Où allez-vous donc?

— Au quartier général, mais pour peu de temps, j'espère. Ma vie est au milieu de vous. Je reviendrai le plus tôt possible me mettre à vos pieds, ma belle cousine.

L'élégant artilleur s'éloigna. Pendant qu'il place dans sa valise ses pots de parfums et de pommades, nous dirons quelques mots de lui. C'était le fils d'un parent d'Anissia. Il l'appelait sa tante, suivant l'usage des Russes, qui conservent leurs titres de parenté jusqu'au dixième degré. Il jouissait d'une certaine fortune, et avait été convenablement élevé. Mais, vani-

teux et léger, il se glorifiait de la forme de ses habits, et ne manquait pas une occasion de parler pompeusement de ses biens, de ses hautes relations, et de son frère, officier aux gardes. On se moquait de ses fanfaronnades; du reste, on le regardait comme un bon garçon.

Le Tartare revint le lendemain, ainsi qu'il l'avait promis. Cette fois, il avait l'air moins gêné; il plut beaucoup à madame de S .. en écoutant ses longs récits, et au colonel en louant avec admiration et en achetant sans marchander la superbe Nalet. Tous deux l'engagèrent à revenir souvent les voir. Un mois après, Ludmilla écrivait la lettre suivante à une de ses amies :

« Tu me reproches, Daschinka, de t'écrire trop rarement. Crois-moi, c'est le temps qui me manque; pense que, depuis que nous sommes en Crimée, j'ai déjà brodé deux robes pour ma mère, et tu sais combien ce travail est long. C'est pourtant bien singulier, que je ne puisse m'habituer à donner à cette femme le nom de mère. Chaque fois que je l'appelle ainsi, il me semble que j'outrage l'ange de mon enfance, ma vraie mère. Hélas! chère Daschinka, on ne me permet pas même de pleurer. Je m'efforce d'étouffer mon chagrin, Dieu seul le voit. Souvent j'ai l'âme si lourde, si triste, qu'il me semble que toutes mes joies m'ont été enlevées par le ciel, et qu'il ne m'en reste plus aucune à attendre en ce monde.

« Que te dirai-je de notre Crimée? Je ne connais que la vallée occupée par le régiment de mon père. C'est un lieu ravissant : quels beaux jardins et quelles fleurs! Tu ne me croiras pas si je te dis que les amandiers et les oliviers croissent ici comme les bouleaux dans notre pays. Et quelles sources! quels ruisseaux limpides! J'ai recueilli pour toi des coquilles de mer. D'abord j'ai été très-effrayée quand j'ai vu la mer agitée par un orage, et ses vagues se soulevant comme si elles voulaient inonder le monde. Mais, par un beau temps, elle est riante et transparente comme un ruisseau ; maintenant, je me plais beaucoup à l'observer.

« Nous avons ici une très-bonne société, nous faisons de fréquentes courses dans les environs, quelquefois même nous allons au bal. Notre musique militaire est excellente, et les danseurs ne nous manquent pas. Mais il faut que je te parle d'une nouvelle connaissance que nous avons faite, d'un jeune prince tartare très-riche, qui vient souvent nous voir. J'ai remarqué que Belogradow lui est très-désagréable. Tu connais ce fat, je ne puis le souffrir. Belogradow l'a offensé à leur première rencontre, et le blesse encore dès qu'il en trouve l'occasion. Plusieurs fois le prince était si irrité, que mon père a eu beaucoup de peine à empêcher un duel; maintenant ce vaniteux oison est parti, et la maison est tranquille. Ma mère, qui est toujours très-occupée d'une foule de choses, me laisse souvent

seule avec le prince. Nous causons ensemble des heures entières. L'originalité de son langage et de ses jugements me plaît beaucoup; il est spirituel, et nos dames le trouvent beau. J'avoue aussi qu'il n'est pas laid; mais quels yeux il a! Je ne puis te rendre leur expression, je ne puis m'y habituer; et comme ses yeux me regardent! En ce moment je suis seule dans ma chambre, et je me sens rougir en me souvenant d'un tel regard. Dix fois dans le jour il m'arrive d'être très-appliquée à mon travail; mais dès qu'il fixe sur moi ses yeux noirs et ardents, quoique je ne les voie pas, je les sens comme si le soleil de midi lançait ses rayons sur moi, comme si deux charbons brûlants luisaient dans mon âme. Je m'assois devant mon piano pour échapper à mon trouble; je joue, je chante; le prince m'écoute avec une attention extrême. Il doit aimer beaucoup la musique; quelquefois il me vient une pensée, mais je me hâte de la repousser. Ne me demande point quelle est cette pensée, j'ose à peine me l'avouer à moi-même. Adieu, chère amie, on m'appelle. »

Un mois s'était encore écoulé; Dschellaledin était de plus en plus empressé près de Ludmilla, et pouvait à peine réprimer sa passion. Plus d'une fois, lorsqu'il se trouvait seul avec elle, il eût voulu lui exprimer ses sentiments; mais alors il se sentait tout à coup saisi d'une crainte insurmontable : il se taisait. Et Lud-

milla? Elle ne pouvait se rendre compte de ses émotions, et n'essayait pas de les analyser. L'hommage respectueux, silencieux du beau musulman flattait sa vanité; l'étrangeté de cette relation charmait son imagination. Elle ne songeait pas à ce qui pouvait en arriver. Elle ne voyait point naître l'amour dans le plaisir qu'elle éprouvait à regarder le jeune prince, à écouter ses paroles, à sentir le feu de ses regards.

Mais, diront les lecteurs, à quoi songeaient les parents? Le père songeait à ses chevaux, aux exercices de son régiment; la mère, occupée de sa toilette et de celle de sa fille et de son mariage, se disait qu'il ne manquait au prince mahométan que le baptême chrétien pour en faire un parti très-désirable. Peu à peu cette dernière idée se développa dans son esprit; elle savait que le prince devait hériter de deux domaines considérables, de plusieurs jardins dans la plus belle vallée de l'empire russe, de plusieurs maisons à Bachtschisserai et à Caffa. C'étaient là les propriétés immobilières; de plus, le père du jeune homme possédait de l'argent et des bijoux. Ah! si seulement l'amoureux musulman pouvait se décider à changer de religion, tous les obstacles disparaissaient, et Ludmilla devenait une très-riche princesse.... princesse tartare, il est vrai; mais qu'importe, ce n'en est pas moins un beau titre. Un soir que madame de S.... cueillait des fruits dans son jardin et que le colonel était dans son salon avec sa fille et le prince, soudain entra Belogradow.

— Grande nouvelle ! grande nouvelle ! s'écria-t-il. La guerre !...

— Avec qui? Pourquoi ? demanda le colonel.

— Avec la Turquie. Le divan, après avoir proposé à notre ambassadeur des conditions absurdes, l'a enfermé au château des Sept-Tours. Naturellement, la Russie ne peut subir un pareil outrage. Bien ! bien ! une guerre ! une campagne !

— Allons, quel conte !

— Comment ! j'arrive du quartier général, on venait d'y recevoir des dépêches.

— En tout cas, on ne laissera pas la Crimée sans troupes...

Le colonel s'arrêta, probablement pour ne point offenser son hôte par un soupçon. Mais Belogradow n'avait point de pareils scrupules.

— Vous avez raison, s'écria-t-il, les enfants de Mahomet sont tous liés ensemble et tous complices des mêmes projets.

— Pierre !

— C'est dommage, en vérité, qu'on ne chasse point cette race de l'Europe. Verrons-nous encore longtemps les barbares occuper la plus belle partie du monde.

— Pierre ! silence !

— On devrait faire une croisade, envahir la Turquie, égorger les musulmans, et alors Constantinople

est à nous. Oh ! que de richesses ! les belles filles ! les belles filles ! Sur ma foi, je veux être le premier à m'enrôler dans cette croisade.

— Silence donc ! s'écria le colonel ; comment pouvez-vous parler ainsi ? Et il lui montrait le prince.

En ce moment, du haut du minaret voisin, le muezzin appelait les fidèles à la prière du soir. Le prince se leva, porta tour à tour ses regards sombres sur le colonel, sur Ludmilla, puis sur Belogradow.

— Pourquoi donc me gênerais-je ? reprit l'étourdi. Voici l'heure du reste où il doit faire ses ablutions et sa prière.

— Monsieur le lieutenant, dit le prince en le saisissant par le bras, Dieu sait qui de nous a plus raison de prier. En attendant, vous plairait-il de faire avec moi une ablution selon votre usage européen ?

L'officier recula interdit de cette brusque proposition.

— Quoi donc ! s'écria-t-il, que voulez-vous de moi ?

— Une preuve de la bravoure du futur croisé. Je veux voir si votre main est aussi sûre que votre langue est acérée.

— Un duel ! et avec un Tartare ! ce serait joli. L'édit du 21 avril défend les duels.

— Vous refusez ; je me suis tu par respect pour cette maison, lorsque vous attaquiez mon pays et mes coreligionnaires. Maintenant, vous m'attaquez moi-même. Ce serait une honte pour vous de rejeter ma proposition.

Le colonel chercha à apaiser la colère du prince, en même temps qu'il engageait Belogradow à lui faire des excuses.

— Nulle excuse, dit le prince, ne peut effacer cet outrage. Dès notre première rencontre, cet homme a été impertinent envers moi ; j'ai pu lui pardonner sa grossièreté; mais il semble vouloir faire de moi l'objet de ses sarcasmes... Savez-vous que mille autres à ma place lui auraient déjà arraché la langue ? Je ne veux point souiller de sang votre demeure ; mais il faut qu'il me donne une réparation selon vos usages.

Toutes les instances du colonel furent inutiles. Le prince était furieux, et Belogradow ne voulait ni accepter le duel ni faire des excuses. Le colonel l'emmena dans une autre chambre. Ludmilla tremblait et pleurait. Le prince s'approcha d'elle :

— Vous ici ! dit-il. Vous avez tout entendu et vous pleurez. Sans doute vous avez peur pour lui ?

— Non, prince ; mais un duel c'est si affreux ! l'un tombe, l'autre est envoyé en Sibérie ! Ah ! quel horrible souvenir je conserverai de cette journée ! Comme vous nous payez de notre hospitalité !

— Vous demandez grâce pour lui ?

— Non pas pour lui. Pour moi, pour le repos de mon père, je vous en conjure, prince, consentez à une réconciliation. Je n'ai de ma vie rien demandé à personne, et, vous le voyez, les larmes m'étouffent.

- Mais pourquoi ces larmes? cette anxiété? Vous l'aimez?

En parlant ainsi, il fixait sur la jeune fille un regard pénétrant. Ludmilla releva la tête.

— Lui! s'écria-t-elle, je ne l'ai jamais aimé; à présent je le hais.

Hors de lui-même, le prince lui prit la main en tremblant, la mit sur son cœur, la porta à ses lèvres. En vain Ludmilla essaya de la dégager.

— Prince, lui dit-elle, si quelque chose vous est cher en ce monde, s'il est un être que vous aimiez, je vous en conjure, renoncez à ce combat sanglant.

— O Ludmilla! il est un être que j'aime plus que mon repos, plus que mon honneur. Dites, que dois-je faire? Ordonnez: en ce moment, je pourrais me jeter aux pieds de mon ennemi.

— Eh bien, réconciliez-vous.

— Soit! qu'on me traite de lâche. Je pardonne chaque offense pour vous, Ludmilla, et maintenant, demandez-moi si j'aime!

En ce moment, le colonel rentrait, suivi de Belogradow. Le prince s'avança rapidement vers lui, et, lui tendant la main: « Vous voulez, dit-il, me réconcilier avec cet officier, j'y consens. Je n'ai pas besoin de ses excuses. » A ces mots, il se précipita hors du salon, laissant les deux Russes stupéfaits.

Quelques jours après, Ludmilla écrivait à son amie:

« Elle a donc éclaté cette pensée à laquelle j'osais à

peine m'arrêter. Il m'aime, ma main et mon cœur tremblent en écrivant ces mots. Oh! pourquoi ne l'ai-je pas fui dès notre première rencontre? Mais je n'aurais jamais cru qu'il pût oublier la barrière que la religion met entre nous. Pourquoi s'est-il expliqué si clairement ? Pourquoi Dieu n'a-t-il pas écouté mes prières, lorsque, dans un vague pressentiment, je le conjurais de me venir en aide? Et maintenant, quelle prière lui adresser? Maintenant, je sens que j'aime aussi le musulman. Ah! comment effacer jusqu'à la dernière trace de cet amour coupable? A présent, n'est-ce pas? tu as horreur de moi. Mais, vois, je suis seule, toute seule, je n'ai personne pour me donner un conseil, et pourtant, ma résolution est prise, je ne le verrai plus. Hélas! pourquoi est-il d'une autre religion que la mienne? Je ne le verrai plus. »

Ludmilla tint sa parole, elle prétexta une maladie, s'enferma dans sa chambre et ne parut plus au salon. A toutes les questions du prince, on répondait : « Elle est malade. » Ses parents ne mentaient point, ils la croyaient réellement malade, tant elle était changée ; seulement sa belle-mère lui reprochait de se tenir ainsi constamment enfermée et la suppliait de descendre, ne fût-ce que pour un instant, au salon. « Le prince, lui disait-elle, demande de tes nouvelles, le prince désire te voir. » Rien ne pouvait ébranler la jeune fille dans sa détermination.

En vain Dschellaledin revenait, matin et soir, chez le colonel ; en vain il passait dix fois par jour devant ses fenêtres, dans l'espoir de distinguer les traits de sa bien-aimée, d'entendre sa voix. Ludmilla ne se montrait pas. Dschellaledin la cherchait avec l'ardeur d'un Oriental qui ne connaît de mesure ni dans l'amour ni dans la haine. Il était insensible aux reproches que son père lui adressait sur ses perpétuelles excursions, aux sollicitudes de sa mère, qu'il voyait pâlir.

Un soir, les Tartares venaient de se retirer dans leur demeure ; la mosquée était vide, les troupeaux quittaient le pâturage. Le mollah et quelques-uns des principaux chefs de la tribu se réunirent chez Tschagir-Agadur. Sous un des arbres du jardin, un tapis fut étendu sur le gazon. Sur ce tapis, on apporta une petite table ciselée et couverte de sorbets. Les convives s'assirent en cercle, fumèrent d'abord plusieurs pipes et savourèrent en silence plusieurs tasses de café noir. Puis on se mit à parler de la cherté des denrées, des mauvais temps, et, un peu plus bas, des Fusses.

— Puissant est le vautour, dit Tschagir-Agadur ; il y a pourtant un oiseau qui peut le vaincre.

— Que Dieu te bénisse ! dit le mollah à barbe grise. Mais où est cet oiseau ? Il serait temps qu'il prît son vol.

— Il a déjà aiguisé ses serres. Ne le savez-vous pas ?

— Quoi donc?

— Le pacha a déclaré la guerre à la Russie.

— Allah est grand et Mahomet est son prophète. Maintenant, iras-tu en Turquie ou y enverras-tu ton fils? demanda le mollah.

— Que Dieu éclaire ton esprit, Abdul-Melech : ne sais-tu pas que les Turcs ont déjà égorgé mon fils aîné? Non, je ne sortirai point d'ici jusqu'à ce que...

— Mais où est ton fils? demanda un des convives. Il y a plus de deux mois qu'on ne l'a vu. Que lui est-il arrivé?

— Qui peut sonder le cœur de l'homme? Moi-même, je ne reconnais plus mon fils. Nuit et jour, il erre dans les forêts et sur les montagnes; il a déjà tué deux chevaux; chaque jour, je le vois dépérir, et il ne répond plus à mes questions.

— C'est triste, très-triste, dit le vieux mollah en secouant la tête et en passant la main sur sa barbe grise; mais sais-tu ce que son âme désire?... Une compagne. Penses-y; son temps est venu. Il a vingt et un ans.

— Tu as raison. Mais où trouver la perle digne de mon Dschellaledin? répliqua le prince avec un orgueil paternel.

— Par le prophète! tes prétentions sont bien élevées! Toutes les roses de Bachtschisserai ne sont point flétries, toutes les beautés n'ont point disparu de la

terre des croyants. Connais-tu la fille du prince Chadschi? Voilà une fiancée digne de ton fils!

La pensée de marier Dschellaledin plut au vieillard. Il s'informa des qualités de la jeune fille, et tous ceux qui étaient là se plurent à faire son éloge.

Un instant après, un cheval passait au galop sur le chemin et entrait dans la cour. Dschellaledin mit pied à terre, jeta la bride de son coursier entre les mains d'un domestique, et, le regard abattu, la tête baissée, il se dirigea vers le jardin.

Le cheval a fait une terrible course, dit le valet, et il ne lui a pas seulement passé la main sur le poitrail, il ne lui a pas jeté un regard. Que se passe-t-il donc avec notre prince?

— Cela va mal, dit un autre domestique. Tous deux se mirent à causer à voix basse.

En entendant les voix des convives réunis dans le jardin, Dschellaledin se retira dans un endroit écarté et s'assit sur un banc; son cœur était profondément triste. Chaque jour, il se précipitait hors de sa demeure avec l'espérance de voir Ludmilla, et chaque jour, on lui répondait : Elle est malade.

La tête appuyée sur sa main, Dschellaledin restait plongé dans les rêves de son amour, tristes rêves qu'il n'eût pourtant pas voulu abandonner pour tous les trésors de l'Orient.

Les hôtes de son père venaient d'abandonner le jardin, tout dormait dans le village, et lui était encore

immobile sur son banc. Tout à coup, il entendit un léger bruit dans les arbres, un voile blanc flotta dans l'obscurité.

Encore triste et seul, dit une voix d'enfant, la joie a-t-elle donc pour toujours abandonné ton âme?

— Ah! c'est toi, ma petite nièce. Bonsoir, mon enfant. T'es-tu bien amusée aujourd'hui?

— Émina ne peut s'amuser quand ses amis pleurent.

— Qui donc pleure?

— Toi, Dschellaledin.

Le prince se tut.

— Ta mère t'appelle pour souper.

— Je ne veux pas souper.

— Que lui dirai-je donc?

— Dis que je n'ai pas faim; dis ce que tu voudras.

— Sais-tu, Dschellaledin?...

Après un moment de silence :

— Bientôt tu reprendras ta gaieté.

— Pourquoi?

— On a découvert le secret de ton chagrin, et on a trouvé un talisman.

— Qu'a-t-on découvert? s'écria Dschellaledin en se levant précipitamment.

— Ne te fâche pas; je n'ai pas voulu te faire de peine. Mais je suis heureuse de penser que bientôt tu seras heureux.

— Je ne me fâche pas, Émina; mais raconte-moi ce que tu as appris; ne me cache rien.

— On veut te marier. On dit qu'une femme chasse le chagrin.

— Me marier, moi! Et avec qui?

Mina lui raconta qu'étant dans le jardin, elle avait entendu la conversation de son père et du mollah !

— Ah ! c'est là qu'ils en sont ! dit Dschellaledin; mais ils ne me tiennent pas encore. Ludmilla, il faut que je te voie, fusses-tu séparée de moi par une triple muraille. Mon cheval! mon cheval! cria-t-il.

— Où veux-tu donc aller si tard?

— Bonsoir, Émina; dis à ma mère qu'elle ne m'attende pas aujourd'hui.

Dix minutes après, Dschellaledin galopait de nouveau sur le chemin de la vallée.

Quand il arriva au terme de sa course, l'aube commençait à poindre, l'alouette chantait, et Ludmilla, qui, à cette heure, ne craignait pas de rencontrer le jeune homme, venait de descendre dans le jardin. A l'extrémité d'une allée de peupliers, sous un bosquet de jasmins et de rameaux de vigne, elle s'agenouillait avec piété, elle priait dans toute l'innocence de son âme, elle priait en songeant à sa mère et à celui dont elle était séparée par une barrière infranchissable. Dschellaledin la vit, s'arrêta à quelque distance, n'osant s'approcher. Enfin, il entra dans le jardin; la jeune fille jeta un cri et fit un mouvement pour s'eloigner.

Ne me fuyez pas, au nom du ciel, lui dit-il; Dieu

lui-même a eu pitié de moi ; Dieu m'accorde ce moment.

En parlant ainsi, il tremblait, et une larme glissait sur son visage pâle. Ludmilla, touchée de sa souffrance, s'assit sur un banc. Le jeune homme était devant elle, immobile et muet ; mais, en pareil cas, la femme la plus inexpérimentée sait trouver une parole convenable.

Ce fut elle qui commença l'entretien.

— Je ne vous ai point encore, dit-elle, remercié de votre condescendance... Il y a un mois... vous vous souvenez...

— Oui, je m'en souviens. Alors, que n'eussé-je pas fait pour vous ? que ne ferais-je pas maintenant et toujours? Depuis que je vous ai vue pour la première fois, je n'ai plus ni volonté, ni raison, ni jugement. Je n'ai plus qu'un désir, celui de vous voir à tout instant. Ma haine contre les Russes, ma soif de vengeance, tous les sentiments que j'avais puisés dans le lait maternel, tout s'est évanoui sous votre regard. Ce regard me brûle, il me perdra. Je le sais, vous avez horreur du musulman. Eh bien, rompez donc le charme que vous avez jeté sur moi, délivrez-moi de la douleur qui me dévore. Oh ! Ludmilla, pour moi il n'y a plus de beautés en ce monde, plus de houris dans le ciel ; il n'y a plus que vous, il n'y a plus que vous.

En parlant ainsi, il se jetait à ses pieds et baisait avec ardeur le bord de ses vêtements.

— Levez-vous, prince, remettez-vous, écoutez-moi, dit la jeune fille en recueillant toutes ses forces. Je n'ai point horreur de vous, je ne vous méprise point à cause de votre religion et de votre origine. Il y a là pourtant un rempart que nul amour ne peut renverser. Renoncez donc à votre amour ; ne cherchez plus à me revoir; allez en Turquie ou dans quelques contrées étrangères : vous m'oublierez, et alors vous trouverez en ce monde plus d'une beauté...

— Il te serait plus aisé de faire reverdir un chêne brûlé par la foudre que de me donner une joie en dehors de toi. Si tu répondais seulement à mon ardent amour par la plus légère affection, tu briserais comme des toiles d'araignée ces remparts dont tu parles. A mes yeux, il n'y a nul obstacle sur le chemin qui conduit à toi; je puis, pour te trouver, m'élancer jusqu'au ciel et descendre jusqu'au fond de l'abîme. Qu'importe mon origine? j'oublie en toi la fille russe, oublie en moi le Tartare. Mais si tu ne m'aimes pas, dis-le-moi donc. Mieux vaut m'anéantir d'un coup que verser chaque jour une goutte de poison dans mes veines. Tu ne m'aimes pas, tu ne m'aimeras jamais. A tes yeux, je ne suis qu'un insensé, un vil Tartare. Eh bien, parle, ajouta-t-il en portant la main sur son poignard, parle, il me reste encore un moyen de salut.

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! murmura la jeune fille, à quelle épreuve tu me soumets! Par pitié,

prince, ne me tourmentez pas ainsi. Voyez combien j'ai souffert loin de vous; mille fois j'ai été tentée de rompre le vœu que j'avais formé dans un moment de repentir... Oui, Dschellaledin, je vous aime, et je vous en prie, laissez-moi, fuyez-moi.

— Ludmilla! s'écria le Tartare dans le ravissement; tu m'aimes, tu l'as dit.

— Ne vous réjouissez pas, prince, dit la jeune fille. Je vous aime, il est vrai; mais, je vous le répète, il faut vous éloigner : la Providence nous a assigné deux chemins différents; il faut les suivre.

— Que voulez-vous dire?

— Chrétienne, je ne puis être la femme d'un musulman; russe, je ne puis épouser un homme qui hait la Russie.

— Eh quoi! peux-tu me fermer ainsi le paradis que tu viens de m'ouvrir? Tu me dis que tu m'aimes: ce mot n'a-t-il pas lié ton sort au mien? Le glaive d'Asraïl peut seul nous séparer.

— Mon sort ne peut être uni qu'à celui d'un chrétien, reprit Ludmilla avec fermeté. Puis elle ajouta à voix basse, comme si elle craignait d'être entendue : Dschellaledin ne peut être chrétien.

— Chrétien! murmura-t-il; qu'exiges-tu de moi? Traître et renégat! Sais-tu ce qu'il y a d'affreux dans de tels mots? Penses-tu que ma patrie ne m'est point aussi chère ni ma croyance aussi sacrée que la tienne l'est pour toi? Sais-tu qu'une croix sur la poitrine

d'un Tartare attirerait sur lui cent poignards? que la main même de mon père ne tremblerait pas d'arracher de mon sein le cœur qui l'aurait trahi?

— Pardonnez, prince: c'était une folle pensée. Séparons-nous.

— Non, reste, reste. Je n'ai pas la force de te quitter. Un moment sans te voir est plus cruel que la mort. Reste encore, donne-moi le temps de rentrer en moi-même.

Il prit sa tête entre ses mains, et s'en alla de long en large, à pas précipités, dans le jardin. Son visage indiquait la lutte terrible de son âme. Enfin, il s'arrêta devant la jeune fille.

— La condition que tu me prescris est inimaginable, et mon amour pour toi est sans bornes. Pour toi, je puis abandonner mes parents, ma terre natale, livrer mon nom à la calomnie; mais je ne puis te sacrifier ma conscience; viens avec moi, nous partirons pour la Russie; avec le temps tu obtiendras le pardon, la bénédiction de ton père. Le mien ne me pardonnera jamais; jamais je ne rentrerai dans mon pays. Pour toi je me ferai Russe, je n'offenserai point ta religion, et je te cacherai les pratiques de la mienne. Mais ne demande rien de plus, ne m'impose pas le baptême.

— Mais ma conscience ne me reprochera-t-elle pas, à tout instant, cette alliance avec un mahométan? Pourquoi empoisonner la vie de mon père? Pourquoi le

fuir, quand je sais qu'il nous donnera sa bénédiction si vous renoncez à votre religion? Dans l'un et l'autre cas, vous encourez également le reproche de votre peuple, de vos parents.

Je sais que, dans votre Europe, on se laisse guider par la crainte du jugement des hommes. Moi, je ne connais pas cette façon d'agir. Mon jugement est dans mon âme, un seul reproche de ma conscience est plus grave pour moi que le blâme de toute ma tribu. Penses-y, Ludmilla, pourrais-tu te fier à l'honneur d'un homme qui serait devenu infidèle à sa croyance, à tout ce qu'il est habitué à aimer et à respecter? Que t'importe ma religion? Puisque tu es mon idole et que ta volonté est ma loi, nous irons nous établir dans quelque secret asile. Là, sous la sauvegarde de mon amour, tu fleuriras comme une rose dans les jardins de Stamboul. Jamais mortel n'aura connu un tel bonheur. Dis, le veux-tu? le veux-tu?...

Ludmilla se leva avec effort et fit un pas vers la porte. Les larmes l'étouffaient et elle se hâta de dire, comme si elle eût eu peur que ses forces ne la trahissent : J'admire votre générosité; je vous le répète, je vous aime, je vous aime de toute mon âme; mais nous ne devons nous revoir qu'au pied d'un autel chrétien.

A ces mots, elle disparut. Le prince voulut la suivre; mais au même instant le colonel entrait dans le jardin et sa fille se précipitait, toute bouleversée, dans ses bras.

—Elle m'a trompé! s'écria Dschellaledin, ô giaour

maudit! maudite soit l'heure où mon oreille entendit sa voix! Il s'enfuit précipitamment, déchirant avec son éperon les flancs de son cheval, dont les pieds touchaient à peine le sol. Le soir, le colonel se promenait dans le salon, ayant envie de parler, prononçant quelques mots inintelligibles, puis se taisant :

— Qu'as-tu donc? lui demanda sa femme, on dirait que tu es malade.

— Non, je suis bien ; mais j'ai de la peine à m'expliquer.

— De quoi s'agit-il donc ?

— Tu te rappelles l'entretien que nous avons eu hier au sujet du prince.

— Eh bien, eh bien, il sait lui-même qu'il ne peut devenir l'époux d'une chrétienne, tant qu'il portera le turban.

—Et voici où en est l'affaire.

Le bon colonel raconta à sa femme tout ce qu'il avait appris par Ludmilla.

— Ah! ah! répondit Anissia en secouant la tête, ceci n'est plus une plaisanterie. Il faut serrer ses chaînes et l'obliger à changer de religion. Un galant comme celui-là n'est pas facile à trouver.

— Sans doute, il me plaît beaucoup, mais s'il refuse de se convertir, il n'y a plus à y penser.

— Il cédera. On ne plaisante pas avec l'amour.

— Mais si le père irrité le déshérite....

— Sois sans crainte, c'est un fils unique ; d'ailleurs;

dès qu'il sera des nôtres, le gouvernement russe prendra son parti. Son père est vieux ; à sa mort, tout peut s'arranger. Mais où est donc Ludmilla ? Il semble qu'elle m'évite ; ne suis-je pas sa mère ?

— Contre l'attente de la famille, le prince ne vint pas, et l'on apprit qu'il était parti pour aller voir un de ses parents. Ludmilla tomba malade. Le médecin qui vint la visiter trouva toutes sortes de raisons pour expliquer son état de fièvre, et prescrivit différents remèdes. Malgré ces conseils, la maladie de la jeune fille empirait de jour en jour. Un autre médecin fut appelé, qui n'obtint pas plus de succès. Elle n'avait pas encore quitté son lit, lorsqu'un matin Dschelladedin entra, pâle et défait, tout couvert de poussière, dans le salon du colonel.

— Nicolas Laurentiewitsch ! s'écria-t-il avec une émotion extrême, je remets entre vos mains mon sort, mon honneur, mon âme ; disposez-en, comme vous voudrez ; mais laissez-moi la revoir, la revoir un seul instant. J'ai appris qu'elle était malade, je voudrais finir ma vie à ses pieds.

Le colonel lui serra la main avec affection.

— Calmez-vous, répondit-il, le danger est passé, mais vous ne pouvez encore la voir. Elle est encore si faible, que la plus légère excitation la rejetterait au bord du tombeau. Il me semble que vous arrivez de voyage, que vous êtes fatigué : venez d'abord vous reposer ; puis ensuite nous causerons.

— Non, je n'ai pas besoin de repos, je veux la voir. Vous savez tout, sans doute, et vous savez aussi combien il m'était difficile de renoncer à mes devoirs de musulman, à mes devoirs de fils; mais l'amour m'a vaincu. Je suis prêt à rompre tous mes liens si vous voulez me donner votre fille. Mais, au nom du ciel, ne m'outragez point, ne m'appelez point renégat.

— Non, non, noble jeune homme, votre résolution ne mérite que des éloges; encore quelques années, et un grand nombre de vos compatriotes suivront votre exemple. La Russie vous recevra à bras ouverts: quand vous aurez appris à la connaître, vous verrez que tout ce qu'on dit d'elle et de son gouvernement ne sont que des fables enfantées par la haine et le fanatisme. Ludmilla sera à vous; mais attendez, le parti que vous allez prendre est grave. Étudiez d'abord nos principes, nos coutumes; comparez-les avec les vôtres; sondez votre cœur, ne vous laissez point entraîner par la passion, obéissez à votre jugement. Les années calment l'ardeur de la jeunesse, la passion s'éteint. Songez que nos lois interdisent la polygamie, les voluptés du harem asiatique; pensez sérieusement à ce que vous voulez faire; le bonheur de ma fille m'est cher, et si vous me confiez le vôtre, j'en rendrai compte à Dieu.

— Si j'avais encore des préjugés contre la Russie, vos nobles paroles suffiraient pour les détruire. Non, je n'aurai point à me repentir, je n'ai point cédé du premier coup à l'impétuosité de mes sentiments. La

raison a assez lutté en moi contre l'amour, et l'amour est resté le maître.

— Mais votre père, connaît-il vos projets? ne s'y opposera-t-il pas? Ne me cachez rien.

— Mon père ne sait rien et ne doit rien savoir. Sa haine contre la Russie est implacable, ses préjugés sont invincibles. Bien plus, je dois vous l'avouer, je ne puis me faire baptiser ici. Je ne puis rester plus longtemps en Crimée. Ici, je ne suis pas sûr.

— Alors, allez en Russie, allez à Pétersbourg; je vous donnerai des lettres de recommandation pour mes amis. Vous trouverez partout un bon accueil, et, pendant ce temps, nous ferons tous nos efforts pour apaiser votre père. Je vous conseillerais de vous engager au moins pour quelque temps au service russe. Vous inspireriez par là plus de confiance.

— Et Ludmilla?

— Ludmilla est à vous. Moi-même, je dois faire au commencement de l'hiver un voyage à Pétersbourg. Là, je vous donnerai à tous deux ma bénédiction.

— Mais, jusqu'à l'hiver, il y a encore trois ou quatre mois!

— O jeunesse! jeunesse! Ludmilla ne peut entreprendre un si long voyage avant d'être complétement rétablie. Je pense que vous ne voulez pas la faire mourir.

Ce retard désespérait le jeune homme, mais il fallait

céder à la nécessité, et il se retira dans la chambre de son futur beau-père.

La santé de Ludmilla se rétablit; peu à peu, on lui apprit ce qui s'était passé. Elle osa s'abandonner aux sentiments qui s'étaient emparés d'elle. Elle revit son bien-aimé, et sa présence fut pour elle plus efficace que tous les remèdes prescrits par les médecins.

Dschellaledin avait fini par quitter la maison paternelle. Tschagir-Agadur ne tarda pas à apprendre la cause de son absence et lui ordonna de revenir chez lui. Dschellaledin reçut cet ordre avec douleur, mais resta inébranlable. Déjà Ludmilla lui enseignait les préceptes de sa nouvelle religion. Il l'écoutait attentivement, répétait avec une naïveté d'enfant les prières chrétiennes, et quelquefois, il lui disait : Jusqu'à présent, quand je voulais prier, je me tournais vers la Mecque; désormais, je me tournerai vers toi, vers toi, qui est l'aurore de ma nouvelle existence.

La veille de son départ, Dschellaledin alla prendre congé de la famille sur laquelle étaient concentrées toutes ses espérances. Le colonel lui donna une quantité de lettres de recommandation. Anissia lui remit des adresses de divers magasins où il devait faire, dès son arrivée, une quantité d'emplettes, promettant de lui en envoyer le prix à la première occasion.

Dans une petite chambre était Ludmilla, assise près de la fenêtre, au pied d'une image de la Vierge. Par

cette fenêtre, on voyait les cimes des montagnes où Dschellaledin était né. Tout était calme, on n'entendait que le murmure d'un frais ruisseau coulant sous les rameaux de vigne.

Dschellaledin s'approcha d'elle :

— Je t'ai fait beaucoup de sacrifices, lui dit-il, mais le plus pénible de tous est de me séparer de toi. Ludmilla, si jamais tu pouvais oublier mon amour, ni dans ce monde ni dans l'autre, il n'y aurait de punition assez cruelle pour toi.

— Que la bénédiction de mes parents se change en malédiction, si chaque battement de mon cœur n'est pas pour toi seul. En quelque lieu que tu sois et quelque événement qui t'arrive, je suis à toi ici, partout, jusqu'au tombeau. Dschellaledin, je veux te faire un présent. Pour rien au monde je ne me serais séparée de cette relique : c'est le dernier don de ma pauvre mère mourante. Puisse-t-il te porter bonheur et te rappeler sans cesse mon souvenir!

Elle détacha de son cou une croix en or et la suspendit sur la poitrine du jeune prince.

— Maintenant, dit-elle, nous sommes fiancés, nous sommes unis par un lien que rien ne peut rompre. A tout jamais je t'appartiens.

— Ma Ludmilla, murmura Dschellaledin en la prenant dans ses bras. Et pour la première fois leurs âmes se confondirent dans un long baiser. Au même

instant on entendit dans le jardin un soupir, un léger bruit. On aperçut un voile blanc à travers les arbres, et une voix tremblante dit en langue tartare : Sois heureux, Dschellaledin !

— C'est toi, Émina ! Comment donc te trouves-tu ici?

— J'ai dû profiter de l'obscurité pour arriver jusqu'à toi. Dans le jour, les domestiques de notre maison m'auraient remarquée. Je t'apporte un message de ta mère.

— Qui est cette jeune fille? demanda Ludmilla avec inquiétude, car elle ne comprenait pas ces paroles. D'où vient-elle? Qui est-elle?

— Ne crains rien, c'est la fille du frère que j'ai perdu... Parle, Émina ; que dois-tu m'apprendre?

— On nous a dit que demain tu dois partir pour la terre des giaours, que tu voulais te séparer des vrais croyants et devenir giaour toi-même. Ta mère arrose tes pieds de ses larmes et te conjure, par les rayons du jour, de ne pas te précipiter dans la perdition. Abandonne les chrétiens, reviens au sein qui t'a nourri.

— Je ne le puis, Émina, je ne le puis.

— Elle te conjure de revenir; elle réunira dans ton harem toutes les beautés de la Géorgie et de Stamboul.

Le prince sourit avec dédain.

— Dschellaledin, ton père te menace de sa mal

diction. Ta mère voulait venir elle-même, mais tu sais qu'elle est vieille ; la douleur a achevé de briser ses forces. Elle est très-malade.

— Ah ! Ludmilla ! Ludmilla ! s'écria le prince, en portant la main sur son cœur, comme s'il voulait en arracher un dard mortel.

— Viens au moins conjurer la colère de ton père et fermer les yeux de ta mère!

— Non, Émina, c'est impossible; j'abandonnerais volontiers ma vie pour apaiser mon père, pour sauver ma mère; mais la vie de mon âme, je ne puis y renoncer. Prends soin de mes parents, aime-les, tâche d'écarter de ma tête leur malédiction...

En parlant ainsi, il se détournait pour cacher les larmes qui coulaient de ses yeux.

— Écoute, Dschellaledin, ce n'est pas tout : ta mère a appris que des gens devaient t'attendre sur le chemin... sois sur tes gardes, prends une autre route. Quand je l'ai quittée, elle m'a dit : « Si ni prières ni larmes ne peuvent nous le ramener, dis-lui que je ne puis cesser de l'aimer et de faire des vœux pour lui. » Elle m'a chargée aussi de te remettre ces bijoux dont elle n'a plus besoin et qui peuvent te servir en pays étranger. Les voilà. Adieu, adieu, Dschelladedin!

— Arrête, Émina ; où vas-tu?

— Je retourne à la maison.

— Seule?

— Oui.

— Sans craindre une mauvaise rencontre?

— J'ai un poignard.

— Enfant ! Attends-moi, je te conduirai.

Il s'élança dans le jardin, mais la jeune fille avait disparu. Le lendemain matin, une voiture entraînait Dschellaledin vers les régions étrangères.

La Russie avait déclaré la guerre à la Porte, les troupes étaient en mouvement, et la plupart des généraux avaient rejoint l'armée. A son arrivée à Pétersbourg, Dschellaledin ne trouva qu'un très-petit nombre des personnes auxquelles il était recommandé. Il eut pourtant le bonheur de rencontrer le comte de ....., qui l'accueillit avec une cordiale bienveillance.

L'aspect de Pétersbourg, le mouvement de cette capitale, ses larges rues, ses édifices publics, ses palais, excitèrent la surprise et l'admiration du jeune étranger, qui n'avait jamais rien vu de plus beau, que Bachtschisserai. Bientôt aussi le cercle de ses connaissances s'élargit. Les grandes villes sont pleines de gens oisifs, qui recherchent avec avidité tout ce qui peut faire quelque diversion à la monotonie de leur existence. Un jeune prince tartare était alors une apparition curieuse à Pétersbourg. Celui-ci attirait en outre l'attention par son roman d'amour. Il fut invité à une quantité de dîners, de soirées ; on s'occupa

beaucoup pendant quelques semaines de sa physionomie, de son caractère ; puis on n'y pensa plus.

Dschellaledin acheva de perdre à Pétersbourg ce qui lui restait de préjugés contre la Russie, et tout ce qu'il voyait augmenta en lui le désir de s'instruire, afin de se rendre par là plus digne de Ludmilla. Le comte de ....., qui était un homme très-éclairé, l'encouragea dans cette louable résolution, et lui donna d'excellents conseils.

Ainsi se passa l'hiver. Diverses circonstances obligeaient le colonel à retarder son voyage à Pétersbourg. Dschellaledin, tourmenté de ce délai, voulait s'en aller rejoindre sa bien-aimée. Mais déjà il était enlacé dans les liens du monde et dans ceux de l'étude. Une autre raison l'arrêtait encore ; les lettres tendres, respectueuses, qu'il avait écrites à son père, étaient restées sans réponse ; ses amis, ses parents, ne voulaient plus entendre parler de lui. Il n'avait qu'une consolation et une joie, c'était d'écrire à Ludmilla et de recevoir ses lettres. Et un jour il lui écrivait ces lignes douloureuses :

« Ludmilla, mon unique amie, soutiens-moi par ton amour. Quelle affreuse nouvelle ai-je appris ! Mon père a pris les armes contre la Russie. Il s'est allié aux Turcs ! aux Turcs ! qui ont égorgé mon frère. Il combat avec eux ; il a quitté sa demeure pour les suivre. Qu'est devenue ma mère ? Qu'est devenue ma nièce ? dis-le-moi, je t'en prie. Tu ne peux t'imaginer quelle

commotion j'ai ressentie de cet événement. Hélas! il porte un coup fatal à nos projets. Mon père a disposé, en faveur d'un parent éloigné, de la plus grande partie de ses biens, peut-être du tout. On me conseillait d'intenter un procès à ce parent ; mais je n'en ai pas le courage. J'ai pu lutter contre mon père quand il voulait m'éloigner de toi ; je ne puis m'opposer à sa volonté lorsqu'il ne s'agit que d'une question d'argent. Je suis jeune, plein de force, de résolution, et nous sommes régis par un gouvernement qui sait récompenser les services qu'on lui rend. Pour moi, je n'ai besoin de rien.

« Tu es ma richesse, mon honneur ; mais je ne veux pas que tu souffres pour moi la pauvreté. Je veux t'entourer de splendeur comme tu m'as entouré de félicité. Pour cela, il faut ajourner notre réunion. La Russie est en guerre des deux côtés ; je me jette dans cette guerre. On voulait m'envoyer en Turquie, mais j'ai demandé à servir contre la Suède. Là, du moins, je puis combattre sans craindre de rencontrer mon père. Demain matin, je quitte Pétersbourg ; plus la lutte sera dangereuse, plus elle sera honorable. C'est à travers la gloire des dangers que je veux arriver jusqu'à toi. Mais si je meurs sur la terre étrangère, ne m'oublie pas, ma bien-aimée. Crois-moi, chaque larme de toi tombera sur ma poussière, et ton regard me suivra dans le monde des étoiles. »

Le noble jeune homme s'élança, comme il l'avait dit, sur les champs de bataille. Il exposait sa vie pour celle à laquelle il avait déjà fait tant de cruels sacrifices. Une pensée constante l'animait, la pensée qui avait vaincu en lui tous ses sentiments de famille, de patrie, de religion.

Dans la difficile expédition qu'il avait entreprise, il trouva partout l'occasion de se distinguer. Son colonel se plaisait à louer son courage. Puis vint une bataille où il enleva aux Suédois un drapeau, deux canons, et tomba, couvert de blessures, dans les bras de ses camarades.

Ses blessures le retinrent quelque temps à l'hôpital. Lorsqu'il en sortit, le général en chef lui donna l'ordre de Saint-Georges, et l'engagea lui-même à quitter temporairement l'armée, pour qu'il achevât de se guérir.

La nuit commençait à descendre, un vent aigu venait de la mer; une masse de nuages flottait sur les montagnes. Les forêts avaient déjà pris cette teinte jaune qui annonce l'approche de l'hiver.

Les vallées étaient encore vertes et parsemées, çà et là, de quelques fleurs. Dans les vallées, dans les taillis, couraient des chevaux sauvages. Sur la route déserte résonnaient le bruit d'une voiture et les cris du postillon, frappant à grands coups de fouet ses chevaux fatigués. Au sommet d'une colline, une des

roues de la voiture se détacha de son essieu. Il était impossible de la remettre : un voyageur, frémissant d'impatience, abandonna son équipage au postillon, détela un des chevaux et partit. La pauvre bête était tellement épuisée, qu'à peine pouvait-elle encore marcher. Le cavalier, malgré la vivacité de ses désirs, dut se résigner à suivre pas à pas son sentier.

Il s'en allait vers la vallée, rêvant à la demeure de l'unique objet de ses vœux. Soudain le soleil couchant projeta un dernier rayon sur les bois, sur la prairie ; puis cette lumière passagère s'éteignit dans une obscurité profonde. On eût dit le dernier sourire d'un ami enveloppé par les ténèbres de la mort. Le voyageur se sentit saisi d'une tristesse inconcevable. Il approchait pourtant de son but, il allait revoir celle qui, par un baiser, devait le récompenser de toutes ses souffrances. Pourquoi donc son cœur est-il si lourd? Pourquoi n'ose-t-il plus se fier au bonheur? Les souvenirs du passé se joignent dans son esprit aux rêves qu'il s'est fait de l'avenir ; et, malgré lui, il soupire. Cependant le ciel s'assombrit encore : des nuages épais en voilent la surface ; le vent agite les rameaux des arbres et emporte des tourbillons de fleurs flétries; le cri lugubre des oiseaux de nuit se mêle au souffle de l'orage. Le jeune cavalier éprouve une sorte d'effroi, s'enveloppe dans son manteau, presse les flancs de son cheval pour sortir au plus vite de la forêt.

Bientôt il aperçoit les minarets de son village, les

lumières qui brillent dans les demeures des Tartares. Mais que va-t-il trouver? Où sont ses parents? où sont ses amis? Peut-être, pourtant, sa mère est-elle encore en vie? et sa mère ne lui refusera pas une parole d'affection. Il avance, il promène autour de lui un regard inquiet : aux rayons fugitifs de la lune, qui tout à coup perce les nuages, que voit-il? A la place de la maison paternelle, des murs renversés, des poutres brûlées, un amas de ruines.

Dschellaledin se couvre le visage de ses mains, et les larmes coulent à travers ses doigts. Un instant après, il se dirige à pas lents vers l'habitation du mollah, Abdul-Melech, que jamais étranger ne quitta sans louer son hospitalité. Il frappe à la porte, un enfant vient lui ouvrir. Le mollah était sur son divan, près du foyer, où brillaient quelques tisons, et tenant sa pipe éteinte à la main. Dschellaledin s'arrêta sur le seuil, puis salua en langue tartare le mollah. Celui-ci leva la tête, le regarda et ne répondit rien.

— M'as-tu reconnu, Abdul-Melech?

— Allah seul est Dieu! C'est toi, fils de Tschagir-Agadur, toi, le renégat!

— Mets un frein à ta langue; je viens réclamer ton hospitalité, et l'injure ne doit point sortir de tes lèvres.

— Toi! mon hospitalité? murmura le mollah en se levant de son divan. Les Russes n'ont-ils plus un asile, plus un morceau de pain pour leur frère?

— Je te payerai, s'il le faut, l'asile que tu me don-

neras cette nuit. Au surplus, tu n'es pas le seul habitant du village. Adieu!

— Arrête... Je ne veux point de ton or, qui souillerait les mains d'un vrai croyant. Mais je dois te remettre le legs de ton père et de ta mère.

— Où sont-ils?

— Ils sont là où ton âme maudite n'ira jamais. Ils s'abreuvent aux sources célestes. La félicité éternelle est leur partage, comme l'éternelle douleur sera le tien.

— Ils sont morts? dit en sanglotant le jeune homme.

— Ils sont morts, victimes de ceux que tu nommes à présent tes frères. J'ai trouvé sous un amas de corps russes ton père expirant; j'ai reçu son dernier soupir, et ce soupir était une malédiction pour toi.

Dschellaledin s'appuya contre la muraille.

— Ta mère, continua le mollah, a succombé à sa douleur. Elle ne t'a pas maudit, mais ses yeux aveuglés par les larmes, ses cheveux blanchis dans le chagrin, accusaient celui qui a causé la mort de son père et la ruine de sa famille. Va voir leurs tombeaux, si tu ne crains pas que la malédiction n'en sorte pour t'écraser. Allah a dit : « N'aie point de rapports avec les traîtres. » Retire-toi de mon seuil, car le droit de l'hospitalité ne te sauverait pas.

Dschellaledin, pâle et chancelant, semblait ne pas entendre cette menace. Le vieillard ajouta d'une voix solennelle :

— Dieu a donné la vie à l'homme pour qu'il en jouisse et fasse le bien autour de lui, et l'homme manque à sa vocation... Tu reconnaîtras ton erreur, mais trop tard.

Puis, prenant un ton plus doux :

— Ton père, dit-il, était mon ami. Écoute ma parole. Rejette loin de toi ce vêtement profane, repens-toi de tes fautes, implore le pardon d'Allah, et peut-être...

Le jeune homme lui jeta un regard sombre et s'avança vers la porte.

— Eh bien! s'écria le mollah, que ta propre progéniture déchire tes entrailles; que les corbeaux et les vautours fassent leur nid sur ta tombe; que...

Dschellaledin n'entendit pas la moitié de ces imprécations. Il se retira et ne songea plus à chercher un gîte pour la nuit. Quel repos eût-il pu trouver dans ce village où tout était pour lui rempli de deuil et de désolation; où, dans le murmure du vent, il croyait entendre les sanglots de sa mère et les malédictions de son père? Il s'enfuit sans savoir où il allait. Une sueur froide inondait son visage; une douleur mortelle torturait son cœur.

Arrivé sur le penchant d'une colline, il promena ses regards effarés autour de lui : il était au milieu du cimetière. Là reposaient plusieurs générations de la race princière qui avait gouverné ce pays. Au milieu des tombes en pierre ou en marbre décorées du tur-

ban, s'élevaient deux monuments nouveaux. Un sentiment inexprimable saisit l'âme de Dschellaledin. Une force invincible l'attirait vers ces deux sépulcres. Il se jeta à genoux, il arrosa le sol de ses larmes, il implora le pardon de ses parents ; puis, enlaçant de ses deux bras le turban de marbre, tomba dans une sorte de sommeil léthargique.

L'aurore commençait à éclairer l'horizon. Dschelladedin se réveilla et vit une femme enveloppée d'un voile blanc. C'était la taille, le vêtement de sa mère La pieuse femme, attendrie par les larmes de son fils, revenait-elle en ce monde pour lui apporter son pardon? Dschellaledin, interdit, palpitant, s'élança vers cette apparition. L'inconnue jeta un cri de joie, puis se précipita dans les bras du jeune homme.

— Dieu! c'est toi! c'est toi! Ah! comme j'ai désiré te revoir!

— Émina! savais-tu donc mon retour?

— Je ne savais rien; mais souvent, le matin, je reviens ici sur cette terre où reposent mes derniers parents. Te voilà! te voilà! Je ne suis plus orpheline.

Cette rencontre ramena Dschellaledin au sentiment des choses terrestres.

— Émina, dit-il après un instant de silence, l'astu vue? as-tu entendu parler d'elle?

— De qui? demanda la jeune fille.

Dschellaledin prononça le nom de Ludmilla.

— Oui, répondit la jeune fille en baissant la tête, je l'ai vue ; elle est toujours aussi belle.

— Où l'as-tu vue ? quand ?

— Dernièrement ; elle se promenait à cheval, au milieu d'un cercle d'hommes. Un officier en uniforme rouge et une femme étaient de chaque côté d'elle.

Dschellaledin fronça le sourcil.

— Où loges-tu ? reprit la jeune fille.

— Nulle part ; je m'en vais.

— Déjà ! où donc ?

— Dans la vallée, près de ma fiancée. Et toi, Émina, chez qui demeures-tu ?

— Chez Fatime, ta vieille nourrice. Viens avec moi, Fatime t'aime.

Dschellaledin la suivit.

Quelques heures après, le jeune officier s'élançait, sur un cheval superbe, vers la maison de sa bien-aimée. L'uniforme russe le paraît à merveille : deux croix achetées au prix de son sang brillaient sur sa large poitrine. Il avait pris la grâce européenne, sans rien perdre de sa dignité orientale. L'espoir d'un bonheur prochain animait son regard et donnait un riant éclat à sa physionomie.

Il approche de la maison chérie, il met pied à terre, il entre ; personne. Mais la chambre dont il a ouvert la porte est décorée comme pour une fête. Il ouvre une autre porte...

— Ah ! prince, dit Anissia, c'est vous ! comment,

de si bonne heure! Attendez un instant; je suis à vous.

Elle jette un châle sur ses épaules, puis revient vers lui. Dschellaledin la serre dans ses bras, elle rougit, elle semble embarrassée.

— Asseyez-vous, prince, vous m'avez effrayée. Nous ne vous attendions pas.

— Comment, n'avez-vous pas reçu ma dernière lettre?

— Oui... mais non, en vérité, nous n'avons rien reçu, et nous vous croyions mort.

— J'ai été gravement blessé; c'est à ces blessures que je dois d'avoir pu quitter l'armée. Mais où est Ludmilla? conduisez-moi vers elle.

Anissia rougit de nouveau.

— Ludmilla n'est pas à la maison; elle est allée chercher des fleurs qu'on lui apporte de la ville pour ce soir.

— Qu'y a-t-il donc ce soir?

— Rien, prince... rien. Ludmilla va venir.

— Et le colonel?

— Il dort encore. Vous ne le reconnaîtrez pas, cette guerre avec les Turcs lui a donné de tels soucis qu'il en est tombé malade.

— Mais Ludmilla est bien, j'espère? Elle ne m'attendait pas si tôt peut-être?

— Dieu soit loué! elle est parfaitement rétablie. Mais elle ne vous attendait pas plus que nous, car

nous ne recevions point de lettres, et nous avions appris par les journaux que vous étiez mortellement blessé.

— Comme elle tarde à venir ! s'écria le prince avec inquiétude.

Après un instant de silence, Anissia lui dit :

— Eh bien, avez-vous mené joyeuse vie à Pétersbourg ?

— Ma joie était ici, et Pétersbourg ne m'est apparu que comme un magnifique tombeau.

— Oui, c'est vrai, la capitale est maintenant dépeuplée, tous les officiers sont de côté et d'autre. Nous en avons un ici qui a eu du bonheur, c'est le colonel Belogradow. Il s'est signalé dans la guerre contre les Turcs ; il a été comblé de témoignages de distinction, et, presque en même temps, voilà que son oncle meurt et lui lègue une immense fortune. C'est un homme très-aimable.

— Je vous félicite du bonheur de votre parent... Mais Ludmilla ?

— Patience, dit Anissia avec embarras.

Puis, essayant de prendre un ton dégagé...

— A propos, dit-elle, ne vous êtes-vous point marié à Pétersbourg ?

— Vous plaisantez, madame ; moi, me marier !...

— Pourquoi pas ? Vous êtes jeune, et il y a de belles personnes à Pétersbourg.

— Pour moi, il n'y a qu'une belle personne dans le monde.

— Oui, oui, mais enfin... Aujourd'hui l'une nous plaît, demain une autre, et deux ans d'absence, mon cher, c'est quelque chose.

— Ce sont deux siècles de tourment.

— Mais on ne peut toujours se tourmenter, on ne peut blâmer un jeune homme de chercher à se distraire. Ainsi va la vie : on espère, on pleure, on oublie... et on est oublié... Si vous vouliez vous marier, Ludmilla ne s'y opposerait pas.

— Quoi ! Ludmilla ?

— Eh ! eh ! voyez : dans la jeunesse, tous les sentiments nous semblent éternels ; puis, lorsqu'ils sont passés, nous sommes les premiers à en rire.

— Voilà, madame, des principes tout nouveaux pour moi. Mais si seulement je pouvais détourner un instant ma pensée de Ludmilla, je croirais mériter le plus cruel châtiment.

— Pourquoi donc ? On punit le vol, le meurtre ; mais l'infidélité en amour n'est point un vol.

— C'est pire, car c'est un vol commis envers un cœur confiant.

— Par bonheur, prince, vous n'êtes point législateur, car la plus grande partie du monde chrétien n'échapperait pas à vos jugements. Mais peut-on être si sévère au temps où nous vivons ? Vous apprendrez quelque jour à mieux connaître nos usages.

— Sur ce point là je ne le désire pas.

— Comme il vous plaira. Mais songez-y, une fille qui va se marier ne doit-elle pas se préoccuper de l'avenir de ses enfants, de la vieillesse, des mauvais jours?... Nous ne recevions point de lettres de vous... Nous vous croyions mort... nous vous avons pleuré... mais enfin on ne peut pas toujours pleurer.

— Que signifie un tel langage? s'écria Dschelladedin en se levant.

— Ludmilla est sans fortune; vous-même, vous n'avez que vos appointements. En vérité, vous devriez chercher l'un et l'autre un parti avantageux.

— Ce que vous me dites m'effraye... parlez plus clairement.

— Pourquoi vous effrayer? Ludmilla n'est point la seule fille qui existe en ce monde.

— Mon Dieu!

— Elle croyait son fiancé mort et ne pouvait rester vieille fille. D'ailleurs Belogradow est un favori de la fortune.

— Que dites-vous? que dites-vous?

— Je pense que je me suis expliquée assez clairement. Ludmilla épouse Belogradow.

— C'est impossible; vous mentez! s'écria Dschelladedin hors de lui-même.

— Je ne souffre point qu'on m'insulte chez moi. Adieu, prince.

—

— Je ne vous quitte pas, dit-il en la saisissant par le bras. Avouez que vous calomniez Ludmilla.

— Grand Dieu! vous avez la fièvre; vous m'écrasez le bras.

— Ah! je me jette à vos pieds; je vous en conjure, avouez que vous n'avez pas parlé sérieusement; avouez que Ludmilla n'a pas cessé d'être à moi.

— J'ai parlé sérieusement. Depuis deux mois, Ludmilla est fiancée. Elle aime son fiancé. Nous vous l'avons écrit.

— Mensonge! mensonge! Vous me l'avez enlevée, vous l'avez vendue à un autre. Rendez-moi Ludmilla, ou il vous en coûtera cher.

— Au nom du ciel, que voulez-vous de moi! Ludmilla n'est pas une enfant; elle a pu se jeter autrefois au cou d'un prince tartare, à présent elle a dix-huit ans, elle est raisonnable.... Nous l'avons tendrement élevée.... Elle n'est point habituée à la pauvreté, et un fiancé comme Belogradow....

— Mais ce fiancé n'a pas une poitrine de fer! s'écria Dschellaledin en fureur; croyez-vous qu'on puisse ainsi se jouer impunément d'un homme, lui enlever son pays, son bien, son amour, tout, jusqu'à la vie de son âme? Non, je jure par la cendre de mon père, elle est à moi, elle restera à moi; je lui plongerais mon poignard dans le sein, plutôt que de laisser la main d'un autre toucher un de ses cheveux!

— Insensé! insensé! Au secours! s'écria Anissia en ouvrant la porte.

Au même instant, on entendit une voiture dans la cour; Ludmilla en descendit gaiement, un bouquet de roses blanches à la main.

—Ludmilla, ma bien-aimée! s'écria le jeune prince.

— Dschellaledin! murmura la jeune fille.

Elle tomba sur le parquet, plus pâle que ses roses. Le jeune homme la prit dans ses bras, sans s'inquiéter des cris d'Anissia. Quelques instants après, Ludmilla ouvrit les yeux, puis les referma avec effroi.

— Dschellaledin! répéta-t-elle, on m'avait dit qu'il était mort... Malheur, malheur à moi!...

— On t'a trompée! chère enfant, dit le prince. Me voilà! me voilà! J'arrive à temps pour t'arracher à ceux qui ont fait de toi l'objet d'une spéculation odieuse. N'est-ce pas, cette femme a menti, tu n'en aimes pas un autre, tu ne m'as pas oublié?

— Ludmilla se tut.

— Oh! ne crains pas de parler devant elle; ne crains personne au monde, je suis avec toi.

— Ludmilla ne répondit pas un mot.

— Que signifie ce silence? ne reconnais-tu plus ton ami? ou ton cœur est-il fermé à la pitié? Oh! parle, parle, je t'en conjure... C'en est donc fait! s'écria-t-il avec désespoir. Après un moment de silence :

— Tu m'as trahi; eh bien, achève ton œuvre : tue-moi.

Ludmilla s'élança vers la porte. Le prince se précipita sur ses pas. Mais il s'arrêta à l'aspect de la pâle figure du colonel, qui s'avançait vers lui, maigre, défait, semblable à un spectre.

— Prince, lui dit le vieillard, votre colère est juste. Nous sommes coupables envers vous, coupables envers Dieu. Nous vous avons tout enlevé, et, pour prix des plus généreux sacrifices, vous ne trouvez près de nous que la plus cruelle trahison. Le ciel m'est témoin que je ne suis pour rien dans un pareil malheur. Depuis plus d'une année, mes souffrances physiques ne m'ont pas permis de quitter ma chambre, ni de m'occuper de ma famille. Belogradow est arrivé au moment où l'on répandait le bruit de votre mort. En perdant l'espérance de vous revoir, Ludmilla a accepté le nouvel avenir qui lui était offert; elle est fiancée à un autre, elle ne s'en séparera pas. Pardonnez-lui, pardonnez-nous. Je reconnais trop tard qu'avec toutes ses qualités elle n'était point digne d'un amour tel que le vôtre. Ses regrets se sont dissipés et ont fait place à d'autres joies. La nature l'a formée ainsi. Ne la condamnez pas. Exigez de moi ce que vous voudrez, ma vie est entre vos mains. Mais épargnez l'honneur de ma fille, ne jetez point une tache sur mes derniers jours.

Le vieillard pleurait en parlant ainsi, et Dschelladedin l'écoutait en silence.

— Ah! reprit le colonel, si je pouvais, avec le peu

de jours qui me restent à vivre, racheter le passé, que je serais heureux de vous nommer mon fils! Mais je ne puis que vous souhaiter un bonheur que vous méritez si bien. Cherchez un cœur qui se donne à vous tout entier. Vous êtes jeune, qui sait quelle consolation le ciel vous réserve?

Dschellaledin l'écoutait en silence, il l'écoutait comme s'il eût en vain cherché à le comprendre. Le colonel lui prit la main, la serra avec affection, puis se retira, appuyé sur le bras d'un de ses domestiques. Le prince sortit à pas lents de la maison et monta à cheval.

Une heure après, il était dans la demeure de sa nourrice, la tête enfoncée dans un oreiller; on eût dit qu'il dormait, si ses profonds soupirs et ses sanglots n'eussent, de temps à autre, fait voir que son immobilité était celle de la souffrance et non pas du repos. A ses pieds était Émina, qui, les mains jointes, fixait sur lui un regard plein de compassion.

Dans l'après-midi, un Cosaque s'approcha de la vieille nourrice et causa longtemps avec elle, sans que le prince prêtât la moindre attention à leur entretien. Enfin il se leva.

— Où vas-tu? lui demanda Fatime.

— Je retourne dans la vallée. Je voudrais assister au mariage de la fille de notre colonel.

— Doit-on le célébrer sitôt?

— Dans deux heures, je crois. C'est un joli couple:

la jeune fille est charmante et lui est un très-bel homme.

Dschellaledin releva la tête.

— Et quelle fête nous allons avoir!... reprit le Cosaque, tout un tonneau d'eau-de-vie et dix tonnes de bière; il y a là de quoi porter la santé des mariés et de leurs parents.

— Non, non! cela ne sera pas! s'écria Dschellaledin. En apercevant l'uniforme d'un officier russe, le Cosaque s'éloigna. Le prince se promena de long en large dans la chambre; son âme était en proie à une lutte violente.

Émina, dit-il à la jeune fille, qui était devant lui comme une esclave, veux-tu me rendre un service? un important service? le dernier, peut-être?

— Te servir est tout ce que je demande.

— Eh bien! viens, le temps est précieux. En route, je t'expliquerai ce que tu dois faire.

Il la prit dans ses bras, l'assit à côté de lui sur son cheval et disparut.

Pierre Belogradow était devant son miroir, près d'une table chargé de flacons, de pommade, de peignes, d'anneaux et d'autres ustensiles de toilette. Sa frisure était achevée, de magnifiques ailes de pigeon flottaient sur ses tempes, et déjà il avait mis ses bas en soie et ses souliers à boucle; il s'occupait gravement des importants détails de sa parure. Quand le coiffeur eut

achevé son œuvre, il revêtit son uniforme écarlate, tira ses manchettes, s'arrosa d'eau de senteur, tourna trois fois devant le miroir et demanda à son valet de chambre si la voiture était arrivée.

— Non, monsieur, répondit le domestique.

— Mon frère est insupportable; comme il me fait attendre!...

Dans ce moment on lui apporta un billet; en le lisant, il changea de couleur.

— Qui a remis cette lettre?

— Une jeune fille tartare.

— Fais-la entrer.

— Qui t'a envoyée? dit-il, qui a écrit cette lettre?

La jeune fille fit signe qu'elle ne comprenait pas.

— Qu'on appelle l'interprète.

— Je puis le remplacer, dit un jeune officier qui arrivait au même moment, paré et parfumé comme Belogradow.

— Ah! Alexandre, tu arrives à propos; apprends-moi donc qui est cette fille, ou plutôt cette sorcière, qui m'apporte cette lettre.

— Une lettre... qui t'invite à faire une promenade dans la forêt, avec une vieille connaissance... et quelle menace, si tu n'acceptes pas!...

— Je ne sais, en vérité, à quoi me résoudre.

— Il n'y a pas à hésiter, il faut te rendre à cette invitation; mais on te permet de prendre avec toi un témoin : prends-moi.

— Demande donc à cette statue d'où elle vient et qui l'envoie.

— Cette statue a, ma foi, des yeux superbes. D'où viens-tu, mon enfant?

— De la forêt.

— La réponse est brève.

— Qui t'envoie?

— Tu l'apprendras dans la forêt.

— Ah! c'est une aventure?

— Et fort désagréable, reprit Belogradow. Tu vois que je suis habillé, dans une heure on doit se rendre à l'église.

— On promet de ne pas te retenir plus de dix minutes. Tu as encore le temps, et pense que si tu refuses, on sait jouer ici du poignard.

— Tu as raison.

— Belogradow relut encore le billet, prit un pistolet, s'enveloppa dans son manteau et monta en voiture avec son camarade et la jeune fille qui devait leur servir de guide. A deux verstes environ de distance, la jeune fille fit arrêter la voiture et conduisit les deux officiers à travers un épais taillis, au bord d'une cascade, près de laquelle on aperçut un jeune homme portant l'uniforme d'officier russe.

— Soyez le bienvenu, dit-il à Belogradow d'un ton ironique. Je vous remercie d'avoir bien voulu ne pas mépriser mon invitation.

— Ah! prince!

— Vous m'avez reconnu, il n'est donc pas besoin d'explications.

— Au contraire, je vous prie de m'expliquer ce que signifient vos menaces.

Dschellaledin jeta par terre son manteau, et, lui présentant deux pistolets : Voilà, dit-il, une chose assez claire, qu'en pensez-vous?

Belogradow recula de deux pas.

— Êtes-vous fou? s'écria-t-il, pourquoi ces armes?

— Parce qu'il n'y a pas assez de place dans le monde pour vous et pour moi.

— Mais, au nom du ciel, il y a deux ans que nous ne nous sommes vus, et je suis prêt à vous demander pardon de l'injure que je vous ai faite, car je sais que vous êtes un fidèle enfant de la Russie.

— Je suis un enfant du diable, que j'irai rejoindre bientôt si vous n'y allez avant moi.

— Pourquoi donc cette rencontre? s'écria le camarade de Belogradow; si mon ami vous a offensé, je suis sûr qu'il vous donnera satisfaction. Mais ne peut-on au moins retarder ce duel? Vous avez choisi un mauvais moment. Nous sommes attendus à une autre réunion.

— Pas un instant de retard! dit Dschellaledin, voici deux pistolets, dont un seulement est chargé, monsieur voudra bien en donner un à chacun de nous.

— Et compter les pas, ajouta l'officier.

— Non, nous tirons à bout portant.

— Mais c'est un assassinat! c'est une boucherie! s'écria le malheureux Belogradow. C'est vous qui me provoquez et c'est vous qui fixez les conditions du duel. C'est contre toutes les règles.

— Vous accepterez ces conditions, reprit Dschelladedin d'un ton ferme. Pas un mot de plus!

— Non, je ne me battrai point avec vous, je ne me battrai point.

— Tu te battras! s'écria Dschellaledin, en le saisissant par le bras et en brandissant de l'autre main un poignard. Et son visage était si enflammé et sa voix et son geste si impérieux, qu'il fallut y céder. Belogradow prit machinalement des mains de son témoin un pistolet, le prince prit l'autre.

— Pense à ce que je t'ai recommandé, à ma dernière volonté, dit le prince à la jeune fille, qui tomba à genoux et s'enveloppa la tête de son voile.

Au signal du témoin, les coups partirent. Belogradow chancela et tomba sans proférer un cri. La balle lui avait traversé le cœur.

— Il est mort! s'écria l'officier.

— Mort! répéta le prince en se penchant vers le cadavre? Ah! que dira-t-elle en apprenant cette catastrophe? Puis, se tournant vers Émina :

— Rentre, dit-il, à la maison, je te remercie, je n'oublierai point tes services.

— Mais toi, où vas-tu? ils te tueront.

— Où je vais, je n'en sais rien; mais ne t'inquiète

pas de moi, et, si tu ne me vois point revenir, ne me cherche pas.

— Dschellaledin, murmura la jeune fille, laisse-moi te suivre ; je suis une orpheline, je n'ai ni parents ni amis ; je n'ai que toi au monde. Laisse-moi... laisse-moi...

— Cela ne se peut, je n'ai plus de patrie, je ne puis plus rester en Russie. Retourne dans ta demeure; prends ce que je t'ai confié pour ma fiancée ; prends pour toi mon cheval, mon argent, tout ce que je possède. Sois heureuse, prie pour moi. Adieu.

— Dschellaledin ! Dschellaledin ! s'écria en sanglotant la jeune fille. Mais l'écho seul répondit à ses cris.

Le mariage se célébrait pompeusement dans la vallée ; la maison du colonel était remplie d'une foule brillante. Au milieu des femmes couvertes des plus riches parures, Ludmilla se distinguait par sa simple toilette et par sa beauté. Qu'elle était charmante à voir, avec sa robe blanche, sa couronne de myrte sur la tête, son bouquet d'oranger sur la poitrine! Avec quel plaisir naïf elle écoutait causer son cher colonel ! Peu à peu le mouvement de la société se calma; les hommes se rangèrent à des tables de jeux ; les vieilles dames s'assirent sur des divans ; les jeunes se mirent à danser. Tout était riant, animé ; une seule figure portait une sinistre expression : c'était celle du témoin de Belogradow.

Sous les fenêtres était réunie une quantité de gens de différentes races : Russes, Tartares, Grecs, Arméniens, regardant d'un air curieux la fête.

— Mais où est donc le frère du marié ? demanda une jeune fille.

— Il paraît qu'il est malade ; on a fait dire au colonel de ne pas s'inquiéter.

— Que lui est-il arrivé ? Je l'ai encore vu aujourd'hui ; il avait l'air très-gai.

— C'en est fait de sa gaieté, dit un des spectateurs.

— Comment donc ?

— Demain on le saura.

— Vois, dit une autre jeune fille, comme les mariés sont beaux !

— Qui donc ai-je tué ? s'écria un inconnu, d'une voix terrible.

Ces paroles produisirent, au sein de la foule, une vivé rumeur ; mais il était nuit, on ne pouvait distinguer celui qui venait de les prononcer.

— Bah ! dit un valet, c'est quelqu'un qui aura par trop caressé la bouteille.

Un homme de haute taille et portant l'uniforme russe s'ouvrit un passage à travers les curieux et s'approcha de la fenêtre.

La danse était finie ; Ludmilla quitta la salle de bal, entra dans une autre chambre, où le colonel la rejoignit. Dschellaledin n'était qu'à quelques pas d'eux ; il voyait celle à laquelle il avait tout sacrifié

regarder avec bonheur le jeune colonel et lui sourire avec amour. Et lui, l'amant trahi, il était là, privé à tout jamais de tout ce qui lui avait appartenu en ce monde, des joies de la famille, des joies de la patrie, de son unique espoir, de sa dernière consolation.

En ce moment de douleur mortelle, il ne songeait point pourtant à tous les biens qu'il avait abandonnés, à sa misère, il ne songeait qu'à cet amour qui l'avait si cruellement trompé.

Le lendemain matin, Ludmilla entrait dans la salle à manger, et se préparait à faire le thé, lorsque le témoin de Belogradow s'approcha du colonel, et lui dit à voix basse :

— Je désirerais vous parler.

— Parlez, il n'y a ici aucun étranger.

— Colonel, je ne puis m'expliquer devant ces dames.

— De quel grave secret s'agit-il donc ? dit le colonel en quittant à regret sa place.

Le témoin le conduisit dans une autre chambre. Au même instant, on vint annoncer à Ludmilla qu'une fille tartare demandait à lui offrir un présent de noces.

— C'est singulier, dit la jeune femme avec un trouble visible, je ne connais point de Tartare.

— C'est un usage du pays, dit une des dames qui se trouvaient là. Faites-la entrer, ma chère, afin que nous voyions quel présent elle vous apporte.

Le domestique introduisit une belle jeune fille dont la physionomie avait pourtant une affreuse expression; ses longs cheveux flottaient sur ses épaules, et ses vêtements en désordre étaient tachés de sang. Elle s'approcha lentement de la table, se plaça en face de Ludmilla et fixa sur elle un regard menaçant, pareil à celui d'une autre Méduse. La jeune femme détourna les yeux ; elle voulait parler, et ne pouvait articuler une syllabe. La jeune Tartare mit la main à sa ceinture, et jeta sur la table une croix en or attachée à un ruban noir.

Ludmilla reconnut la croix de sa mère. Dschellaledin! Dschellaledin! s'écria-t-elle. Et elle tomba évanouie.

Le lendemain, un cortége funèbre se dirigeait vers le cimetière; les prêtres précédaient le cercueil avec des cierges et des bannières ; des soldats le suivaient, des officiers portaient sur des coussins les armes et les décorations du défunt. Une musique plaintive se mêlait au roulement du tambour; une quantité d'équipages fermait la marche.

Non loin de là, sur les bords de la mer, au milieu d'un taillis d'épines, on trouva un autre cadavre auquel la sépulture ne fut point accordée. Les traits du mort étaient horriblement défigurés; mais dans ses yeux à demi fermés il y avait encore une expression de passion et de douleur. Au milieu de sa poitrine,

était un poignard, sur lequel sa main droite s'était roidie.

En vain Émina conjura tour à tour tous les Tartares et les Russes d'ensevelir ce malheureux. Les musulmans ne voyaient en lui qu'un regénat maudit par le prophète; les chrétiens le repoussaient comme un suicidé. Le cœur généreux que les hommes avaient déchiré pendant sa vie était après sa mort condamné à être déchiré par les oiseaux de proie. Seule, sa fidèle amie ne l'abandonna point; assise sur une pierre, près du cadavre, elle enlevait les feuilles desséchées qui tombaient sur sa figure, et chassait un corbeau qui se précipitait vers lui. Un Cosaque, touché de la douleur de la jeune fille, voulut bien enfin creuser une fosse pour ce corps abandonné. On ramena la jeune fille au village, elle s'enfuit. On l'y remena une seconde fois, elle s'enfuit encore. Les Tartares se dirent qu'elle était possédée du méchant esprit et n'essayèrent plus de la retenir. La pauvre enfant retourna vers le tombeau de Dschellaledin; ni les orages ni la neige ne purent l'en éloigner; nuit et jour elle était là, immobile et muette, et recevant de temps à autre de la pitié des passants un morceau de pain. Un jour, on la trouva étendue sur le sol, glacée par la mort.

Le colonel Belogradow emmena sa jeune épouse à Pétersbourg. Anissia, devenue veuve, les rejoignit, et continua longtemps à raconter, à qui voulait l'enten-

dre, l'histoire de ses deux mariages et la mort du prince tartare.

Il y a deux ans, je rencontrai dans un salon de Moscou une dame d'une soixantaine d'années, qui avait encore de grandes prétentions à l'élégance et à la beauté. Les cartes à la main, elle parlait fièrement à ses partners; elle perdit soixante roubles, qu'elle oublia de payer, et réprimanda très-sévèrement sa petite-fille parce qu'elle avait causé trop longtemps avec un officier de hussards.

— Que sont devenus, disait-elle, les principes d'éducation? Dans quel monde vivons-nous? De mon temps, il n'en était pas ainsi.

Cette dame m'a paru comme une de ces rares vertus échappées au naufrage des mœurs du siècle passé.

— Qui est donc, demandai-je à ma voisine, cette sévère gardienne de l'innocence?

— Ah ! ma chère, elle voit une paille dans l'œil de son prochain, et ne voit pas une poutre dans le sien. C'est la veuve du général Belogradow.

II

SUÈDE

LA
FEMME DU PÈCHEUR

PAR ALMQUIST.

Par une belle matinée d'été, un jeune homme de vingt et quelques années, à la figure ouverte, riante, agréable, s'asseyait sur une de ces petites voitures légères dont se servent les voyageurs suédois. Après avoir placé derrière lui sa valise soigneusement liée, il prit les rênes de son cheval, et sortit de la ville de Calmar en jetant un regard amical, un regard d'adieu aux remparts couverts de mousse, aux ponts-levis et aux fossés de cette vieille cité. Dès qu'il fut en pleine campagne, il abandonna les rênes au valet de la poste assis à côté de lui, pour se livrer à ses méditations. Il avait reçu depuis peu de temps la consécration sacerdotale dans la cathédrale de Calmar.

l'une des plus belles, des plus imposantes qui existent en Suède. Il venait d'être nommé vicaire ou, pour me servir de l'expression suédoise, adjoint d'une importante paroisse située au bord de la mer, dans la province de Blekingue, et il se rendait à son poste ; c'était un dimanche. Il devait ce jour-là même faire son premier sermon : et comme Calmar n'était pas fort éloigné du lieu de sa destination, il espérait y arriver assez tôt pour y remplir son devoir à l'office divin.

Plusieurs affaires l'avaient retenu en ville au delà du temps qu'il eût voulu y passer ; mais il était convenu de se rendre à son église ce dimanche-là, et il voyageait sans inquiétude. Le soleil venait de se lever et éclairait de ses rayons toute cette belle contrée suédoise. Les oiseaux chantaient sur le chemin, et plus le jeune homme avançait, plus le pays lui semblait frais et riant. Arrivé à Kernaby, où il devait prendre un autre cheval, il dit au postillon de conduire la voiture, et s'en alla à pied le long du parc qui s'étend près du village de Vernanes. Peu de sites, en Suède, présentent autant de charmes que celui-ci. C'est là qu'est né le grand Oxenstiern, et le souvenir de cet homme célèbre ajoute encore un nouveau prestige à l'aspect attrayant de ces lieux. L'adjoint s'en allait à travers la prairie par un sentier serpentant sous une majestueuse allée de chênes. Il marchait à pas lents, rêvant à la bonté infinie de Dieu

qui éclate de tant de manières et qui se manifeste surtout dans les œuvres de la nature. Son cœur priait en silence, puis il pensait au sermon qu'il devait faire. Il ne se souvenait plus des pages qu'il avait écrites, mais il se sentait dans une heureuse disposition pour enseigner ses frères, pour leur parler de la douce morale et des douces vertus. Il atteignit ainsi le chemin qui se déroule entre Vernanes et la grève. Jusque-là il n'avait rencontré aucun être vivant, et il cheminait pensif le long de la route sablonneuse, lorsqu'il aperçut une petite fille d'une douzaine d'années, qui traînait une charrette remplie de langes et de vêtements d'enfant. Cette fille avait une figure pâle, sérieuse, intéressante. Il la pria de lui indiquer la direction qu'il devait suivre, et elle le conduisit à travers maints détours jusqu'à un endroit d'où il pouvait parfaitement distinguer sa route. Il remercia la jeune fille, dont la complaisance et la naïve candeur l'avaient intéressé, et la quitta à regret.

Bientôt il arriva près de la côte où s'élevait son église. Son cœur battit plus vivement ; il était au bord d'une haie, et à quelque distance de là il allait commencer ses graves fonctions. Tout à coup il aperçut un homme qui s'avançait vers lui le chapeau à la main, et qui, en le saluant poliment, lui demanda s'il n'avait point l'honneur de parler à M. l'adjoint. Sur la réponse affirmative du jeune homme, l'inconnu lui dit :

— Je suis envoyé par M. le pasteur pour vous prier de vouloir bien vous rendre directement à la succursale de la paroisse, située au bord de la mer. Le chapelain de cette succursale est malade, et il faut que le service divin y soit célébré aujourd'hui.

— C'est bien, dit l'adjoint, j'y vais.

Au même instant il fut rejoint par son postillon, qui heureusement connaissait le chemin, et qui le conduisit jusqu'à une hutte de pêcheur, où le prêtre s'embarqua sur un grossier bateau pour arriver au lieu qui lui était indiqué. Bientôt il aperçut la chapelle, dont les murailles blanches se détachaient sur la verdure du paysage.

Lorsqu'il descendit de sa barque, il fut frappé à l'aspect d'une misérable cabane devant laquelle étaient groupés six à huit enfants en haillons qui le regardaient avec curiosité. Quoi! se disait-il, de tels vêtements un jour de dimanche! Mais peut-être les malheureux n'en ont-ils pas d'autres. Il connaissait la pauvreté des habitants de la côte, et il s'approcha des enfants avec une affectueuse sympathie. Le plus jeune n'avait guère qu'un an, l'aîné neuf ou dix. A la ressemblance de leurs traits, on pouvait voir facilement qu'ils étaient de la même famille, et si leurs vêtements offraient le caractère de la misère, leur figure attestait au moins une louable propreté.

— Où sont vos parents, mes chers enfants? demanda le jeune prêtre.

— Notre père, répondit l'aîné, est sur mer, et notre mère est allée à l'église ; car c'est aujourd'hui dimanche.

— Oui, mes enfants, c'est aujourd'hui dimanche. Et vous, ne viendrez-vous pas l'église ?

— Non, répondit d'un air résolu le petit garçon.

— Et pourquoi donc ?

— C'est que nous n'avons point d'autres habits que ceux que nous portons, et notre mère ne veut pas que nous paraissions ainsi vêtus le dimanche.

— Qu'importe, mes chers enfants, avec quels vêtements vous vous présentez devant Dieu ? Si vous ne venez pas à l'église, comment connaîtrez-vous la parole sainte ?

— Notre mère nous répète, quand elle rentre, ce qu'a dit le prêtre.

— Votre père est-il depuis longtemps sur mer ?

— Il est parti pour la pêche il y a quelques jours, et reviendra probablement ce soir.

— On va donc ici à la pêche le dimanche ?

— Oui, sans doute.

— Alors il ne doit y avoir personne à l'église ?

— Il y aura tous les gens qui sont restés ici, les vieillards, les vieilles femmes et les enfants, et ma mère, qui est la seule jeune femme qui n'ait pas pu partir parce qu'elle était malade, et parce qu'elle devait soigner ma petite sœur Kirstine.

Le prêtre jeta un coup d'œil dans la cabane. On

n'y voyait aucune trace de feu, pas une armoire, rien qui indiquât qu'il s'y trouvât quelque aliment.

— Tous les habitants de ce hameau, dit-il, sont-ils donc si pauvres ?

— Pauvres ! Qu'est-ce que cela signifie?

— Je veux dire si tous les gens de ce lieu ont si peu à manger.

— Nous aurons bien assez quand notre père reviendra avec sa barque pleine de poissons. Voilà pourtant longtemps qu'il est parti, ajouta-t-il d'une voix qui trahissait son inquiétude.

— Ton père est donc parti depuis plusieurs jours?

— Depuis le commencement de la semaine, et c'est assez long. Un de nos voisins nous a dit qu'il l'avait vu faire naufrage et monter dans un autre bateau. Nous espérons qu'il sera de retour ce soir, et alors vous entendrez des cris de joie ; on sautera, on dansera, et notre père nous apportera de nouveaux vêtements.

Le jeune prêtre ne poussa pas plus loin ses interrogations, et s'en alla vers son église, étonné de tant de naïveté et de tant de confiance. — Quel auditoire vais-je trouver? se disait-il. Mais qu'importe? Une assemblée de vieillards décrépits est aussi une assemblée de frères. A la porte de la chapelle il rencontra un pauvre homme au visage pâle et fatigué, qui le salua avec un profond respect. La chapelle, qui, de loin, présentait au bord de la mer un aspect assez riant et

pittoresque, lui parut bien sombre et bien triste quand il en franchit le seuil. Des murs lézardés, des piliers en bois, des bancs usés et vacillants, voilà ce qu'il aperçut. Une quarantaine de personnes réunies dans l'enceinte du temple se levèrent à son approche et le regardèrent en silence, avec respect. Il chercha la mère des enfants qu'il venait de rencontrer, et ne l'aperçut pas. Son cœur fut saisi d'un sentiment de tristesse pénible. De quelque côté qu'il tournât ses regards, il n'entrevoyait que de pauvres gens à la figure blême, aux yeux à demi éteints, au front ridé, des cheveux blancs et des haillons. A peine dans cette réunion distinguait-on les hommes des femmes : les premiers n'avaient plus rien de mâle, les autres plus rien de féminin. La vieillesse et la misère avaient déformé tous les membres et dénaturé tous les visages. En ce moment il se souvint du sermon qu'il avait écrit avec l'enthousiasme d'un jeune vicaire qui va prêcher pour la première fois devant ses paroissiens. Il y avait mis toute la tendre poésie de son âme et toutes les fleurs de rhétorique de l'université. Mais comment prononcer un tel sermon devant ces pauvres gens? Il entra dans la sacristie avec cette réflexion, et trouva là un vieillard qui faisait l'office de sacristain, et qui lui souhaita la bienvenue. Le jeune prêtre lui ordonna d'aller entonner les psaumes que l'on devait chanter, et fut frappé de l'accord avec lequel ils furent répétés par tous les assistants. Certes, il n'y

avait là aucune voix remarquable; mais hommes et femmes s'associaient à cette musique religieuse et formaient ensemble des tons harmonieux. Le prêtre s'avança avec une émotion plus douce devant l'autel pour lire la prière, et, en jetant un regard sur son assemblée, il fut frappé de l'aspect nouveau qu'elle lui présentait. Les visages étaient animés, les yeux étincelaient. — L'esprit de Dieu est avec nous, se dit-il, et il reprit plus d'assurance.

Après avoir achevé la prière, il rentra dans la sacristie avec un profond sentiment d'humilité. — Voilà, se disait-il, de pauvres êtres abandonnés, souffrants, qui attendent de moi quelques consolations. O mon Dieu! venez à mon secours. Je ne suis qu'un pauvre pécheur, et je dois dire vos leçons à de pauvres pécheurs comme moi. Il monta en chaire dans cette religieuse disposition d'âme; son regard et sa pâleur trahissaient sa profonde émotion. Enfin il prit la parole, et, au lieu de faire le solennel sermon qu'il avait préparé à Calmar, il ne fit qu'une humble et tendre prière, une prière au Dieu du pauvre et du faible, au Dieu qui prend pitié de toutes les souffrances, qui soutient toutes les misères.

Les auditeurs l'écoutèrent avec une profonde impression; jamais peut-être ils n'avaient entendu un sermon prononcé avec un sentiment si vrai et qui s'adaptât si bien à leur situation. Le service fini, ils se rangèrent à la porte de l'église pour remercier leur

jeune pasteur. Au moment où il venait de franchir l'enceinte de la chapelle, il aperçut une jeune femme debout sur un rocher, et l'œil fixé sur les vagues du golfe. C'était sans doute la mère des pauvres enfants. Il la salua, et elle répondit respectueusement à ce salut en reconnaissant celui qui venait de faire ce touchant sermon. Le prêtre n'avait encore rien mangé de tout le jour, et il pensait à s'en aller dîner chez cette malheureuse femme.

— Venez, lui dit-il, vos enfants vous attendent. Il est midi.

— Et moi, dit-elle, j'attends l'arrivée des pêcheurs. Mon Éric est un hardi oiseau de mer. S'il n'est pas noyé, il sera sans doute bientôt de retour...

— Ayez confiance, ma bonne femme, ne restez pas ici plus longtemps à regarder ces flots déserts. Venez avec moi près de vos enfants.

— Quoi! monsieur le pasteur voudrait-il venir dans ma pauvre cabane?

— Oui, allons!

Elle jeta encore un regard sur la mer, puis suivit le jeune prêtre avec un sentiment de reconnaissance. Après avoir fait quelques pas, ils aperçurent le vieux sacristain qui, s'approchant du vicaire d'un air empressé, lui dit :

— Ah! monsieur le pasteur, je vous ai cherché partout; j'ai une prière à vous adresser.

— Parlez, mon ami, lui dit le prêtre.

— Vous savez que notre chapelain est malade. D'ailleurs la maison qu'il occupe est à une lieue d'ici, et si vous voulez aller dîner chez lui il faudrait y aller à pied; car, nous autres pauvres pêcheurs, nous n'avons point de chevaux. Si monsieur le pasteur ne voulait pas dédaigner l'hospitalité d'un vieux sacristain, je lui offrirais un humble repas, tel que les pauvres gens peuvent l'offrir.

— Je vous remercie, je ne suis point habitué à des repas splendides.

— Ah! c'est bien; vous daignerez donc entrer dans cette modeste habitation?

Et en même temps il montrait du doigt la plus belle maison du village.

— Il faut vous dire seulement que je suis veuf, et que je n'ai qu'une servante.

— Je vous remercie, mon ami; mais je suis déjà invité à dîner.

— Comment! dit le sacristain d'un air stupéfait, déjà invité! Qui donc a pu me prévenir? Il n'y a personne dans cette paroisse qui puisse recevoir monsieur le pasteur.

— Je vais dîner avec cette femme et avec ses enfants.

Rien ne pourrait exprimer la surprise que produisirent ces mots. La pauvre femme contempla le prêtre avec un trouble indicible et un sentiment de joie, et le vieux sacristain manifesta un profond dépit.

— Chez cette femme! dit-il d'un ton méprisant; la connaissez-vous?

— Je la vois aujourd'hui pour la première fois.

— Elle a huit ou neuf enfants. Je ne sais si vous trouverez une chaise chez elle, et ce que l'on vous donnera à manger; mais je vois ce qu'il en est : les gens comme il faut aiment à plaisanter.

— Je ne plaisante pas. Je connais la misère de cette femme; j'ai déjà été chez elle, j'ai vu ses enfants. Je suis moi-même un pauvre serviteur de celui qui a promis son paradis à ceux qui souffrent et qui sont pieux.

— Mais, monsieur le pasteur ne connaît pas cette femme, et, j'ai honte de le dire, c'est la plus misérable créature de la paroisse. Je ne parle pas de sa pauvreté, car nous sommes tous pauvres sur cette côte; je ne parle pas non plus de son imprévoyance, pas une femme raisonnable ne voudrait avoir donné le jour à tant d'enfants. Mais son père...

— Oh! taisez-vous, taisez-vous, Olaf Svindson! s'écria la femme.

Et son visage prit une expression de douleur et de dignité.

— Oui, oui, monsieur le pasteur, ajouta le sacristain, il faut que vous sachiez avec qui vous êtes; car un vieux proverbe dit : « Celui qui touche à la poix se salit. » Son père était un voleur qui a été publiquement fouetté à Calmar. Tout le monde le sait ici; et

les péchés du père seront recherchés jusqu'à la...

— Cette femme vous a-t-elle volé? dit le pasteur en jetant sur le sacristain un regard sévère.

— Non pas, non pas. Je dois même dire que c'est une personne honnête, et si quelqu'un voulait l'attaquer, je serais le premier à la défendre; car je la connais dès son enfance; c'est moi-même qui lui ai appris à chanter. Mais, je le répète, son père était un voleur, et, de plus, elle est pauvre et malheureuse.

— Eh bien! mon cher, reprit le pasteur, j'achèverai la sentence que vous aviez commencé à exprimer; Dieu dit : « Je rechercherai les fautes des pères dans les enfants de ceux qui me haïssent; mais je montrerai ma miséricorde envers ceux qui m'aiment. » Et j'ajouterai que si les bonnes œuvres des parents ne servent point aux enfants qui s'éloignent du droit chemin, les fautes et les crimes des parents ne peuvent, ni devant Dieu, ni devant les hommes, porter atteinte aux enfants qui sont sages et honnêtes. Cette femme est en lutte avec la pauvreté, et cette pauvreté est peut-être une suite des erreurs de son père, peut-être aussi des préjugés blâmables des gens de cette paroisse; mais Dieu condamne votre injustice et viendra au secours de celle que vous abandonnez. Je vais avec elle retrouver ses enfants. Je n'ai encore rien pris aujourd'hui, et peut-être n'a-t-elle rien à me donner, mais...

Le sacristain fit un salut et s'éloigna en murmurant.

— Je pensais qu'on saurait faire une différence entre les gens; mais voilà comme sont ces jeunes prêtres.

Le vicaire continua sa route avec la femme du pêcheur. Bientôt ils arrivèrent près de la cabane, et tous les enfants en sortirent impétueusement pour courir au-devant de leur mère. Pendant qu'elle était à l'église, ils avaient répandu sur le sol de leur demeure des branches de sapin qui exhalaient un doux arome, et ils se réjouissaient de lui causer cette agréable surprise.

— Vous êtes riche, ma bonne femme, dit le prêtre; car vous avez beaucoup d'enfants, et ils paraissent tous forts et bien portants. C'est dommage que vous-même soyez souffrante; mais ne vous laissez point décourager. Votre mari reviendra sans doute aujourd'hui avec une bonne provision de poisson.

— Du poisson! du poisson! s'écrièrent avec joie les enfants. Car, pour une grande partie des habitants de la Suède, le poisson est à peu près l'unique ressource. C'est la pêche qui donne de l'argent, des vêtements, qui suffit à tous les besoins; c'est la moisson, c'est la vendange des pauvres habitants de ces côtes.

— Dites-moi, reprit le pasteur, n'avez-vous jamais été à Calmar? Il me semble que j'ai vu vos traits quelque part.

— Non, je suis née ici, et je n'ai été dans aucune autre ville que Carlscrona.

— Ah! oui, dit un enfant, lorsque ma mère allait visiter mon grand-père qui était en prison.

Il prononça ces paroles avec l'ignorance du jeune âge qui ne se rend point compte des choses de la vie.

— Parlons d'autre chose, dit le pasteur d'un ton triste. N'avez-vous point perdu d'enfant?

— Non, aucun.

— C'est la bénédiction de Dieu. Les enfants du pauvre sont en général fermes et vigoureux.

— Oui, dit la femme du pêcheur; c'est une grande joie d'avoir beaucoup d'enfants quand on peut pourvoir à leur entretien, et qu'on n'a pas à craindre que quelque jour la misère...

— Veux-tu dire, s'écria l'aîné des garçons, que la misère les porterait au vol comme notre grand-père? Oh! non, cela ne sera jamais; je veux être un brave pêcheur, gagner beaucoup d'argent et faire sortir le grand-père de la prison.

Une étincelle de joie brilla dans les yeux de la pauvre femme; et le prêtre lui dit :

— Le sacristain n'a pas tant d'enfants que vous?

— Le sacristain! il n'en a point. Il n'avait qu'un fils qui est mort il y a longtemps. Il n'a personne à nourrir, et voilà d'où vient sa richesse.

— Oui, mais il ne jouit pas de la plus grande bénédiction de Dieu. Cet homme me paraît dur et fier.

— Oh! il ne faut point parler mal de lui; il est bon et honnête, quoiqu'il soit le plus riche du village, et

qu'il ait cinq bateaux de pêcheurs qui s'en vont sur mer pour lui. Il m'a donné des leçons de chant et je m'en souviens. Je voudrais que vous entendissiez chanter ma jeune fille.

— Laquelle? celle-ci?

— Non, une autre qui a douze ans et qui sert à Vernanes.

— Ah! maintenant je sais où j'ai vu vos traits; j'ai rencontré votre jolie fille; elle vous ressemble.

— Quoi! s'écrièrent à la fois deux ou trois enfants, vous avez vu notre sœur. Ah! qu'elle est bonne! Elle nous envoie toujours des cadeaux.

— Je crois, reprit le pasteur, que j'en ai un. Voilà un ruban qu'elle a perdu sur le chemin en m'accompagnant. Je vais vous le donner.

Les enfants prirent le ruban en poussant des cris de joie.

Le prêtre les regardait avec un tendre intérêt, quand soudain la porte de la cabane s'ouvrit, et le vieux sacristain entra.

— Éline, dit-il, tu n'as point encore préparé le dîner de M. le pasteur, et comme ton mari est absent, tu manques peut-être de provisions. Tu me connais dès ton enfance, et mon désir eût été de te faire dîner chez moi avec M. le pasteur et avec tes enfants; mais puisque je n'ai pas pu vous recevoir dans ma demeure, je te demande la permission de faire servir ici le dîner que ma servante avait préparé.

Éline jeta sur le vieux sacristain un regard qui exprimait une profonde reconnaissance, et le vieillard avait un air modeste et contrit.

La servante plaça sur la table un rôti d'oiseaux de mer, deux plats de poissons, du beurre frais ; toutes choses qui étonnaient fort les yeux des enfants, et qui leur firent pousser des acclamations de joie.

On s'assit à table avec bonheur ; le vieux sacristain, animé par la bonne action qu'il venait de faire, prenait un soin affectueux de la femme du pêcheur, de ses enfants, et causait gaiement.

— Buvez, monsieur le pasteur, disait-il. Il faut que je vous dise que les prêtres qui sont venus ici avant vous ne s'en allaient point ainsi chercher de préférence les pauvres gens. Ils ne faisaient attention qu'à ceux qui étaient à leur aise.

— Ne parlons point de cela, dit le vicaire. J'espère que votre action de générosité vous portera bonheur. Mais vous n'avez donc ni femme ni enfants ?

— Non, monsieur, tout est mort.

— Dieu vous a privé alors des dons les plus précieux.

— En me privant d'enfants ? Ah ! les enfants coûtent cher ! Quand ils sont indociles, mauvais, c'est une affreuse calamité.

— Mais une bonne mère sait les préserver de ces défauts.

— Une bonne mère ! Oui, sans doute, mais sur

cette côte nous cherchons la plus riche, c'est-à-dire la moins pauvre.

— D'après ces principes, vous n'avez pas dû penser à trouver la femme la plus douce ni la plus vertueuse.

— Ah! ah! monsieur le pasteur, ma femme est morte depuis quarante ans, et j'habite encore la maison qu'elle m'a donnée, et j'ai du poisson tant qu'il m'en faut. Un homme ne peut désirer rien de plus.

— Et votre fils, qu'est-il devenu ?

— Mon fils, c'était un grand coquin ; que Dieu lui soit en aide! Il y a dix ans qu'il n'existe plus.

— Oui, oui, dit l'aîné des garçons d'Éric, ce fut lui qui entraîna notre grand-père au vol.

— Qu'en sais-tu? s'écria le vieillard en colère.

— Hélas! ce n'est que trop vrai, ajouta la pauvre femme en poussant un profond soupir. Sans votre fils, mon père ne serait point en prison

— Oui, murmura le vieillard ; que Dieu ait pitié de nous, pauvres pécheurs !

Ainsi donc, se dit le prêtre, cet homme accusait cette malheureuse femme, et son fils était cause du crime qu'il lui reprochait. Puis, se tournant vers lui, il lui dit d'une voix compatissante :

— Si, comme je crois le remarquer, votre fils a plongé cette famille dans la douleur, vous pouvez offrir à ces pauvres gens une compensation et vous procurer sur vos vieux jours une grande joie.

Le vieillard le regarda avec surprise.

— Oui, reprit le prêtre, ma pensée est que vous devez prendre soin de ces enfants, les élever et les adopter.

— Mais ils ont encore leur père !

— Il est parti depuis plusieurs jours ; son bateau a fait naufrage, et à l'heure qu'il est, peut-être...

— Noyé, voulez-vous dire? Ah! c'est impossible. Éric est le plus fort, le plus hardi pêcheur qui existe.

— Quoi qu'il en soit, vous devez être l'ami de cette veuve et de ses enfants. Ce n'est pas sans raison que le ciel vous a ravi le vôtre.

Le vieillard regarda le prêtre, la femme du pêcheur, les enfants, et il allait répondre, quand tout à coup une vive rumeur retentit dans la cabane :

— Les voilà, les voilà ! criait-on ; la pêche est arrivée.

Les enfants s'élancèrent au dehors en disant :

— Notre père, notre père arrive.

La mère les suivit avec une émotion inexprimable. Le sacristain sortit aussi en songeant à ses cinq bateaux ; et le prêtre s'en alla sur une colline du haut de laquelle il pouvait voir la mer et les pêcheurs. Jeunes et vieux, tout le monde dans le village était en mouvement. On criait, on sautait ; et une trentaine de bateaux s'approchaient de la grève. Les pères embrassaient leurs enfants; les femmes couraient au devant

de leurs maris. C'étaient une agitation, une joie et des transports inexprimables.

Le jeune prêtre observait avec un vif intérêt ce spectacle, et s'associait à toutes les émotions de ces pauvres gens qui, après plusieurs jours d'attente pénible, goûtaient les plus douces joies de leur humble destinée, la joie de revoir leurs parents, leurs amis, et la joie de compter tous les poissons recueillis dans les flots de la mer.

Tout à coup il entendit retentir des cris de douleur et de désespoir : c'étaient les enfants d'Éline qui se séparaient de la foule en gémissant et en disant : — « Il n'est pas revenu! il n'est pas revenu! Peut-être ne le reverrons-nous jamais! » — Le jeune prêtre s'approcha d'eux, et vit un triste tableau. D'un côté, des familles transportées de joie, contemplant tous les trésors que les vagues leur avaient livrés, et calculant le produit qu'elles retireraient de la vente du poisson à Calmar, à Carlscrona, à Stockholm ; de l'autre, de pauvres orphelins couverts de haillons, et se retirant à l'écart avec une affreuse pensée. Près de là était leur mère, portant dans ses bras son plus jeune enfant, fuyant le mouvement, la rumeur bruyante de ses voisins, et cherchant à fuir jusqu'à la lumière du jour.

— N'y a-t-il donc point de nuages au ciel? disait-elle au prêtre qui s'avançait près d'elle avec une profonde commisération. Pourquoi ces rayons du soleil semblent-ils insulter à la souffrance?

— Tout n'est pas encore perdu, dit le vicaire.

Puis il ajouta, en se parlant à lui-même :

— Il faudra que le sacristain vienne au secours de cette malheureuse famille.

En même temps il aperçut le vieillard debout au milieu de la foule, tout occupé à compter, à évaluer la cargaison de ses bateaux, à donner des ordres, à mettre en mouvement ses serviteurs. Tout le monde le regardait avec respect ; c'était le plus riche du village, et lui n'éprouvait en ce moment qu'une froide pensée d'égoïsme.

Le prêtre l'observa avec tristesse, car il commençait à douter, en le voyant ainsi, qu'il pût jamais en attendre quelque acte de générosité.

La pauvre femme, cependant, était allée avec sa jeune famille s'asseoir sur un roc, et là, dans son amère douleur, elle répétait à son auditoire les paroles de consolation qu'elle avait entendues le matin à l'église. Elle les répétait avec une chaleur et un sentiment dont le prêtre, qui l'écoutait sans qu'elle le vît, fut très-vivement frappé.

— Espérons, disait-elle ; Dieu aura pitié de nous.

Et, en parlant ainsi, elle fondait en larmes. Pour cacher son émotion, elle se mit à entonner un de ces chants de pêcheur harmonieux et mélancoliques, doux à entendre dans leur triste et naïve expression. Les enfants en répétaient le refrain après elle, et le

pasteur les écoutait en invoquant le ciel pour ces pauvres êtres abandonnés.

Il s'approcha d'Éline pour lui dire adieu; car la nuit allait bientôt venir, et il devait se rendre, avant la fin du jour, au chef-lieu de sa paroisse.

— Prenez courage, dit-il, ma bonne femme; tout ce que je pourrai faire pour vous, je le ferai.

— Ah! monsieur le pasteur, répondit-elle, aujourd'hui le mal est encore tolérable; les nouvelles blessures ne font pas tant souffrir que les anciennes; mais demain tout sera fini, et après-demain encore mes larmes se sécheront, et je me remettrai au travail : la douleur sera le pain quotidien de ces pauvres enfants. Les petits oiseaux ne sont point séparés de leur père, et je vois mes enfants privés de leur meilleur appui, et rien ne pourra remplacer près d'eux mon cher Éric. Ma petite Anna ne peut pas encore marcher seule, et les autres n'ont point de vêtements. Oh! mes pauvres enfants! vous êtes plus à plaindre que les petits oiseaux.

En parlant ainsi, elle s'appuya, pâle et faible, contre un tronc d'arbre, et les enfants la regardaient avec un indéfinissable saisissement et sans pouvoir proférer une parole.

Soudain elle se lève impétueusement; son regard brille.

— Qu'ai-je entendu? dit-elle. C'est le chant d'Éric!

Le jeune prêtre, qui n'entendait rien, crut qu'elle

délirait. Cependant elle s'assit sur le roc, pencha l'oreille vers la mer, et s'écria de nouveau, avec un trouble indicible :

— C'est lui! c'est son chant! c'est Éric! Il approche de plus en plus! Je vais le voir!

Et, serrant son plus jeune enfant sur son sein, elle le déposa à terre et se précipita vers le rivage, suivie du prêtre, qui ne savait plus que penser d'une pareille agitation.. Mais voilà qu'on aperçoit la pointe d'un mât de navire, puis le navire même.

— Voyez-vous? voyez-vous? s'écria la pauvre femme; c'est le navire de mon Éric; et lui-même est assis au gouvernail.

Le navire approchait, les matelots ramaient joyeux, chantaient leurs chants de mer, et au moment où ils en faisaient entendre la dernière strophe, un homme s'élança sur la grève, prit Éline dans ses bras et la serra sur son cœur en poussant un cri de joie.

— A présent, à présent, disait-il, nous sommes riches, ma chère Éline.

— Ah ! que Dieu soit loué! On te croyait perdu.

— Je suis tombé à la mer et mon bateau a été englouti : mais de braves gens m'ont repêché dans leur chaloupe, et à présent, vive la joie! Vois-tu ces trois bateaux qui me suivent, ils m'appartiennent avec tout ce qu'ils renferment, et nous allons maintenant bâtir une maison aussi grande et aussi belle que celle du sacristain.

— Et nous ferons sortir, dit l'aîné des garçons, le grand-père de prison.

— Mais comment, dit Éline, es-tu devenu tout à coup si riche ?

— Tu sais que je suis un bon pilote, je n'ai peut-être pas mon pareil dans toute la contrée. Un bâtiment anglais se trouvait engagé dans les écueils qui avoisinent l'île d'Oeland. Le capitaine ne connaissait point ces parages ; ses gens m'avaient pris sur leur chaloupe et conduit à lui.

A peine avions-nous filé quelques nœuds que le navire tombe sur des bancs de sable ; et si Éric n'avait pas été là, c'en était fait de l'équipage. Je parvins à le sauver de ce péril, et, pour me récompenser, le capitaine m'a donné trois poignées d'or.

J'ai été sur le champ à Calmar changer cette monnaie étrangère ; j'ai raconté toute l'histoire : je suis devenu un homme célèbre, et j'ai acheté trois bateaux ; les voilà avec tout leur attirail, leurs provisions et quelques bons couples de matelots.

— Allons ! mes braves gens ! à terre ! à terre ! Voici ma femme, une brave et jolie femme, et nos huit enfants. L'année prochaine, vous verrez de plus la grande maison que je vais faire bâtir... Mais qui est ce monsieur étranger ? C'est sans doute notre nouveau chapelain. Pardonnez à un grossier pêcheur, monsieur, de ne vous avoir pas d'abord salué.

Puis... se retournant vers le golfe :

— Tiens, s'écria-t-il, voici notre quatrième bateau. Il n'est pas si leste que les autres, mais il porte mon plus précieux trésor. J'ai été à Vernanes prendre notre jeune fille, et la voilà qui arrive.

Au même instant la jeune Léna sauta à terre, s'élança dans les bras de sa mère, puis courut tour à tour embrasser ses frères et sœurs.

Je laisse à penser la joie de toute cette famille, accablée naguère par tant d'anxiété, et maintenant comblée des dons du cœur et de la fortune.

Le chapelain s'éloigna avec une douce quiétude.

Quelque temps après, celui qui remplissait les fonctions de prédicateur dans le village étant mort, le jeune prêtre le remplaça. Il se fit chérir et vénérer dans tout le canton, et, quelques années plus tard, il entrait dans la grande maison qu'Éric avait fait bâtir pour y célébrer ses fiançailles avec la douce et sage Léna.

UNE

SIMPLE HISTOIRE DE VILLAGE

PAR MADAME CARLEN

—C'est pourtant bien triste que le comte soit mort! disait Carine à une vieille femme en deuil qui l'écoutait en secouant la tête avec une expression mélancolique.

Carine est l'épouse d'un intelligent maître d'école, et celle à qui elle adresse ces paroles de regret est sa grand'mère Bette.

Longtemps attachée au service d'une noble famille, la vénérable Bette s'est retirée après la mort de son dernier maître dans une petite habitation attenante, où elle jouit d'une honnête aisance. Quoiqu'elle touche à ses quatre-vingts ans, elle vient à pied fréquemment voir sa petite-fille, et lorsqu'elle apparaît, c'est une fête

dans la maison. Mais cette fois elle est bien morne et abattue, la pauvre Bette! Elle porte le deuil de celui près duquel elle a vécu dès sa jeunesse. Elle a vu l'un après l'autre s'en aller la plupart de ses contemporains, et maintenant elle est comme un de ces épis oubliés après la récolte dans les champs, qui languissent sur le sillon moissonné et semblent attendre leur coup de faucille. Elle aimait pourtant le jeune ménage et se faisait un doux devoir de le visiter. Mais que de choses en elle que le jeune ménage ne pouvait pas comprendre! Plus près que lui de la fin de la vie, plus près du ciel, elle aspirait à un autre monde où elle devait rejoindre ceux qu'elle avait aimés.

Pour les voir, et surtout pour entendre parler du splendide héritage du comte, madame Clausen, la femme du bailli du village, venait aussi d'entrer chez le maître d'école. C'était une personne un peu singulière que madame Clausen, très-bonne au fond, mais fort peu communicative.

Carine la reçut avec toute la bonne grâce possible, quoiqu'elle eût mieux aimé être seule ce jour-là en famille, et la conduisit avec sa grand'mère dans une des allées de son jardin. C'était une de ces calmes soirées d'automne, dernier rayon des beaux jours, dernier sourire de la nature qui bientôt s'enveloppera dans son linceul.

Carine avait elle-même disposé une table rustique

sous un poirier. Sur cette table elle avait apporté du lait, du beurre, des œufs, des pruneaux et un large plat de grœte. Pendant qu'elle faisait les honneurs de sa champêtre collation, Hansen, son mari, ayant fini sa classe, avait endossé sa redingote du dimanche, relevé le col de sa chemise, et s'avançait vers elle avec la douce expression de figure d'un homme qui va se reposer de la tâche qu'il a consciencieusement accomplie.

— Nous parlions de toi, mon enfant, dit Bette, de toi et du généreux comte qui t'a fait élever ; je viens d'apprendre que madame Clausen a beaucoup connu ta pauvre mère, et je comprends l'intérêt qu'elle te témoigne à toi et aux tiens.

— Oui, répondit Hansen, en s'asseyant et en croisant ses mains sur ses genoux, je dois beaucoup au comte; mais c'est à vous, que j'aime à appeler, comme Carine, ma grand'mère, c'est à vous que je dois le plus; car, sans vous, le comte n'eût rien fait pour moi. Puisque madame Clausen a connu ma famille, elle sait dans quelle misère j'ai passé mon enfance. Autrefois, j'avais honte de l'avouer, mais c'était une sotte vanité dont je suis, grâce au ciel, guéri. A présent, je me réjouis d'entendre ma grand'mère dire en quel malheureux état elle m'a vue !

— Ah ! oui, dit Bette, je me rappelle ce petit garçon déguenillé qui venait souvent mendier à ma porte. Je lui remettais un morceau de pain, comme aux au-

tres pauvres, sans m'arrêter à causer avec lui. Cependant je me souviens qu'il m'avait frappée par son honnête et intelligente physionomie. Mais, un jour, il me mit en colère. Le matin, je lui avais donné de la viande, du pain et un pot de bière, et, le soir, il était de nouveau debout à ma porte. Je lui dis rudement de s'en aller. Il me regarda avec une impassibilité qui m'irritait encore plus. Je le chassai, et il se retira lentement, en se retournant vers moi de distance en distance, comme s'il espérait être rappelé. En même temps il regardait tristement sa besace vide. J'avais alors une servante qui me disait fort librement tout ce qui lui passait par la tête. Je m'aperçus qu'elle observait cette scène d'un air sévère, et je lui demandai ce qu'elle en pensait.

— Ah! le pauvre petit, me répondit-elle, il sera cruellement battu quand il rentrera chez lui.

— Pourquoi donc? m'écriai-je.

— Parce qu'il ne rapporte rien, et qu'il a un père bien dur et une cruelle belle-mère.

— Comment donc sais-tu qu'il est si maltraité?

— Chacun le sait. Chacun connaît ces méchantes gens qui pourraient travailler et qui aiment mieux vivre dans la paresse et envoyer cet enfant mendier pour les nourrir.

Émue de ces paroles, je courus à la fenêtre avec l'intention de rappeler ce pauvre malheureux; mais il était déjà trop loin pour entendre ma voix. Je le vis

qui continuait tristement son chemin, la tête baissée; puis, de temps à autre, il regardait les oiseaux voltigeant autour de lui, et je pense qu'il enviait leur sort; puis il s'arrêta, ôta un des sabots qu'il portait à ses pieds et le mit dans sa besace. Quelle singulière idée! me dis-je. Hélas! c'est peut-être pour se faire illusion à lui-même par la pesanteur de sa chaussure, ou pour tromper au moins un instant, à son arrivée, l'avidité de ses parents.

— Écoute, dis-je à ma domestique, j'ai eu tort, très-grand tort : je me suis mise en colère contre un enfant dont je devais avoir pitié; je lui ai adressé une violente réprimande, qu'il a écoutée avec une touchante résignation; quand il reviendra, il faudra avoir bien soin de lui.

Mais il ne revenait pas, et j'en étais très-occupée, et plus d'une fois sa pauvre figure souffreteuse m'apparut en rêve. Tantôt je le voyais couché sur la paille humide, tantôt grelotant à la porte de sa cabane et n'osant pas entrer avec sa besace vide. Une nuit, j'eus un autre songe, et, quand j'y réfléchis, je ne sais si j'étais réellement endormie, et si ce songe n'était pas une véritable révélation. Je vis une femme jeune et belle, mais pâle comme une morte, qui dépouillait l'enfant de ses hideux haillons, le plaçait dans un bain d'eau pure, lui donnait des vêtements neufs, puis lui enseignait à joindre les mains et à prier pour que le bon Dieu le délivrât de sa misère et pour que sa mère re-

posât en paix dans son cercueil. Puis cette femme, qui avait la forme vaporeuse d'une ombre, s'évanouit comme une ombre, l'enfant se retrouva seul dans une vaste prairie et sourit aux fleurs épanouies autour de lui. — C'était pourtant un rêve.

— Crois-tu ? dit la fille du maître d'école, une jolie petite fille aux cheveux blonds qui venait de s'asseoir sur les genoux de son aïeule et qui avait écouté ce récit avec une profonde sensation.

— Et comment veux-tu que ce ne soit pas un rêve ? lui répondit Hansen. Penses-tu qu'une mère puisse ainsi sortir de son tombeau pour prendre soin de son fils et se montrer avec lui ?

— Ah ! reprit Alète, dont cette question n'avait pas entièrement dissipé les doutes, si c'était un rêve, c'est le bon Dieu lui-même qui l'a envoyé à notre grand'-mère pour qu'elle fît sa bonne action.

— Oui, mon enfant, murmura Bette ; garde ces précieuses croyances, tu ne te tromperas pas. Le fait est, ajouta Bette, que ces rêves ravivaient en moi la pensée du petit mendiant, et comme je lui avais fait peur par ma méchante colère, et qu'il ne revenait pas, je l'envoyai chercher par cette même domestique qui m'avait reproché mon injustice.

— Et la bonne grand'mère, dit alors Hansen, me fit vêtir des pieds à la tête et me mit en pension chez un brave homme qui m'apprit à lire et à écrire. Deux fois par semaine, j'allais voir ma bienfaitrice, qui pre-

nait soin de moi comme une mère. A dix-huit ans, j'entrai à l'école normale. Deux ans après, je passai mon examen, puis j'obtins un petit emploi, et enfin je fus appelé à remplir ici les fonctions de maître d'école et de sacristain.

— Vous êtes heureux, monsieur Hansen, dit la femme du bailli, et vous avez eu une douloureuse enfance. Mais, lorsque j'entendis parler de vous pour la première fois, vous étiez déjà en bon chemin. Dieu connaît les siens : ce qu'il nous enlève d'une main, il le rend de l'autre. Par malheur, souvent les faibles souffrances que nous éprouvons nous font oublier les grâces nombreuses que nous avons reçues.

En disant ces mots, elle pencha la tête d'un air recueilli et murmura à voix basse comme si elle se parlait à elle-même :

— Votre mère, la douce Anna Thorson, il y a longtemps que je l'ai connue, mais jamais je ne l'oublierai.

La grand'mère, qui avait entendu ces paroles, témoigna le désir de savoir quels rapports madame Clausen avait eus avec la mère de son protégé.

— C'est toute une histoire qu'il faudrait vous dire, répétait la femme du bailli, une longue histoire assez triste ; mais, s'il vous plaît de l'entendre, je veux bien vous la raconter.

Et, comme les personnes qui l'entouraient témoignaient de leur empressement à l'écouter, elle leur fit ce récit :

Je suis née à une vingtaine de lieues de ce village. Mon père possédait une jolie habitation et vivait à son aise. J'avais deux frères plus âgés que moi. Ma mère me disait souvent que j'étais riche et jolie, et se plaisait à me voir élégamment habillée. Elle était, du reste, intelligente et bonne. Longtemps employée au service d'une grande maison, elle y avait pris des manières distinguées; mais, en épousant mon père, elle déposa le chapeau et prit sans regret le vêtement d'une femme de paysan. Moi, qui avais été vraiment favorisée par la nature, j'entendais toujours tellement vanter mon esprit et ma grâce, que j'en vins de bonne heure à me faire une brillante idée de ma petite personne.

Les parents d'Anna Thorson étaient de pauvres gens qui habitaient une des maisons de mon père. Anna venait souvent me voir, et je jouais volontiers avec elle, car elle ne me contredisait pas plus que les autres.

En ce temps-là, les écoles n'étaient point organisées comme à présent. Dans notre village, un vieux sous-officier donnait des leçons à une douzaine d'enfants. J'allais chez lui, chaque jour, avec mon frère. Anna nous regardait passer, les larmes aux yeux; elle eût voulu venir avec nous, mais ses parents ne pouvaient payer le modique tribut exigé par notre précepteur. Mon frère Pierre, qui avait le cœur généreux, obtint de mon père qu'il le payerait pour elle, et ce

fut pour Anna et pour moi une grande joie Nous allions ensemble à l'école, nous nous en revenions ensemble, nous ne pouvions nous séparer. Elle portait mes livres, ma corbeille de provisions, et cheminait à côté de moi sur les pierres ou dans l'herbe humide, pour me laisser la meilleure part du sentier. En revanche, je lui donnais quelques leçons; car, ayant été plus tôt qu'elle à l'école, j'étais plus instruite. Ainsi se passèrent plusieurs années, et nous nous préparâmes ensemble à faire notre première communion, et nous avions entre nous deux toute sorte d'innocents petits secrets. Un jour, à l'approche de la pieuse cérémonie, le prêtre, après nous avoir fait subir un examen, m'assigna une place inférieure à celle d'Anna.

— Vous savez, me dit-il, très-bien votre catéchisme, mais la modeste conduite et les judicieuses réponses d'Anna prouvent que son cœur est mieux pénétré que le vôtre des préceptes que j'ai pris à tâche de vous enseigner. Vous avez des qualités, mais vous êtes légère et un peu vaniteuse.

Les autres enfants ne manquèrent pas de faire là-dessus de malins commentaires, et, pour la première fois, je me suis irritée contre Anna. Cependant cette injustice ne fut pas de longue durée. Ma jeune amie était si bonne que je ne pouvais me passer d'elle, puis enfin elle était fort innocente des remontrances que le pasteur m'avait adressées. Quelques années s'écoulèrent encore. Anna était devenue une grande belle

fille. Elle entra au service de notre maison et partagea ma première douleur, la profonde douleur que je ressentis à cette époque en perdant ma mère. Je remarquai bientôt que mon frère, qui dès son enfance avait témoigné beaucoup d'affection à Anna, se montrait de plus en plus occupé d'elle. Un jour, il s'approcha d'un air résolu de mon père, lui avoua qu'il aimait cette jeune fille, qu'il en était aimé et que rien ne pourrait le séparer d'elle. Mon père l'écoutait en silence, avec une figure stupéfaite; mais quand Pierre ajouta qu'il épouserait Anna ou qu'il serait à jamais malheureux, mon père frappa sur la table, en colère, et s'écria qu'on lui avait déjà choisi une autre femme, une riche héritière du voisinage, et que cet engagement était irrévocable.

Anna fut renvoyée sur-le-champ avec l'injonction de ne pas remettre le pied sur le seuil de la maison.

La décision de mon père en cette affaire me sembla parfaitement juste. Dans ma légèreté de caractère, je ne fus émue ni par le souvenir de la tendre sollicitude que Pierre m'avait toujours témoignée, ni par la touchante amitié d'Anna; non, je m'emportai comme mon père, et je dis qu'il fallait que cette créature fût bien présomptueuse pour oser prétendre à épouser le fils d'un propriétaire, elle qui, naguère encore, s'estimait heureuse de porter mes vieilles robes. Telle était mon orgueilleuse révolte, et l'on n'essayait pas de me ramener à des sentiments plus chrétiens.

Nos amis, au contraire, m'encourageaient dans ma colère : Chassez cette fille au plus vite, disaient-ils, de peur qu'il n'arrive un scandale. Vraiment, il ferait beau voir qu'une mendiante s'installât ainsi dans une riche maison.

Peut-être que mon père, qui aimait beaucoup Pierre, eût fini par céder à ses vœux si quelque personne charitable lui en eût donné le conseil, ou si on lui avait représenté que cette pauvre domestique avait un noble cœur, qu'elle serait pour son fils une excellente femme et pour lui une fille soumise et dévouée. Mais les gens qui venaient nous voir, joyeux de s'asseoir à notre table, ne songeaient qu'à flatter nos penchants et nos préventions.

La pauvre Anna! Personne n'avait pitié d'elle. Elle prit son sac sous son bras, entra à la cuisine où j'étais assise à côté de mon père : « Adieu, monsieur, ne soyez point irrité contre moi, ce n'est pas ma faute si je vous ai affligé. Je m'en vais à présent et je ne reviendrai pas. » Elle ne put prononcer un mot de plus et se tourna de mon côté le visage baigné de larmes. Mais mon cœur était en ce moment dur comme la pierre et je ne voulus pas même lui tendre la main. Elle s'éloigna, et, en sortant, arrêta sur moi un regard d'une expression si touchante et si triste que, lorsque j'y songe, il me semble que je sens encore ce regard me pénétrer dans l'âme.

Quelques semaines après, nous apprîmes qu'elle

avait trouvé une place dans une paroisse assez éloignée de la nôtre. Pierre ne parlait pas d'elle et ne se plaignait pas, mais il était aisé de voir qu'il avait un profond chagrin dans le cœur, et, vers ce temps-là, mon autre frère étant parti pour l'armée, la maison devint bien triste. Plus de jeux, plus de joyeuses réunions comme autrefois. Mon père aussi s'était assombri. Il négligeait ses affaires et accusait Pierre de négligence, tandis que le malheureux Pierre languissait et dépérissait à vue d'œil. Il avait toujours été d'une très-délicate santé. L'éloignement d'Anna lui porta un coup mortel. Je l'assistais à l'heure de son agonie, il essaya de soulever sa main défaillante pour serrer la mienne, puis ferma les yeux en nous murmurant un dernier adieu.

Ce fut pour moi un deuil plus cruel encore que le premier. Quand ma mère mourut, ce frère chéri était près de moi et je recevais aussi les consolations de la patiente Anna. A présent, j'étais seule, cherchant en vain autour de moi une parole sympathique. Mon père se montrait de jour en jour plus morose, plus irritable, et me faisait souvent des réprimandes que je croyais ne pas mériter. Et moi je me faisais à moi-même d'autres reproches dont je souffrais cruellement. Il me semblait que mon frère, fixant sur moi ses yeux mourants, me disait : Méchante sœur, comment m'as-tu ainsi délaissé, moi qui avais toujours été si bon pour toi ?

La mort de Pierre affligea tous ceux qui le connaissaient; et ceux-là mêmes qui, quelque temps auparavant, encourageaient mon père à résister à ses projets de mariage, le blâmaient à présent de sa sévérité et disaient que, par une folle idée d'orgueil et d'ambition, il avait perdu un bon fils. Moi, je comprenais aussi combien j'avais été injuste dans cette circonstance, et je versais des larmes amères; mais j'en devais verser de plus amères encore.

Mon second frère Niels, ayant obtenu un congé, rentra au logis. Il revint alerte et riant, aimant le bruit, le mouvement et les fêtes. Sa gaieté me détourna de mes rêves mélancoliques.

Niels avait un camarade nommé Jens, un beau garçon, d'une tournure élégante, et parlant à merveille. Il dirigeait l'exploitation d'une ferme appartenant à un de ses parents, dont il devait, disait-on, épouser la fille. En même temps mon père préparait aussi mon mariage avec un veuf dont on parlait en fort bons termes. Il était venu me voir quelquefois, et ne m'avait pas déplu. J'aspirais d'ailleurs à quitter la maison paternelle, et je consentis sans peine à cette union.

Mais lorsque j'eus fait connaissance avec Jens, combien je regrettai l'engagement que j'avais pris! Ah! me disais-je, une misérable cabane avec celui-là, et le pain le plus dur et une vie de labeur, plutôt que la fortune avec l'autre! Alors, je me retirais à l'écart pour rêver à lui, pour gémir sur mon sort, et je né-

gligeais tous mes devoirs. De loin, je reconnaissais le pas de Jens, je tressaillais à son aspect, et plus d'une fois j'ai souhaité être à la place du chien sur la tête duquel il posait doucement la main en entrant. Quoique je ne lui eusse jamais avoué mes sentiments, il était trop habile pour ne pas les deviner. Mais je les dissimulais avec soin à mon père, à mon frère, et j'étais fiancée.

Dans l'adresse et la fermeté de Jens reposait mon dernier espoir. J'étais convaincue qu'il m'aimait, je pensais qu'il ne craindrait pas de dire ce que je n'avais pas le courage de dire moi-même, et que mon père, éclairé par les funestes conséquences de ses rigueurs envers Pierre, ne refuserait pas de me marier à un jeune homme pauvre, il est vrai, mais qui m'apparaissait comme le type de la plus parfaite distinction.

Jens venait chaque jour à la maison, et il voyait clairement combien je l'aimais, et il ne faisait rien pour empêcher l'union qui m'était devenue odieuse. Je touchais au jour fixé pour mon mariage. Mon fiancé, qui demeurait à une assez longue distance de nous, était en marche pour venir me chercher. Il devait traverser un étang dangereux ; oh ! mon Dieu, l'avouerai-je ! une âme humaine peut-elle concevoir de telles cruautés ?... j'étais si désespérée, que j'en vins à souhaiter que cet homme fût englouti dans l'eau avec ses présents de noces. De tels vœux sont comme les

pierres que les enfants étourdis jettent en l'air, et qui leur retombent sur la tête. Mon fiancé arriva sain et sauf, et mon père le reçut avec les plus cordiales démonstrations; moi, je m'efforçai de lui rendre son salut, et il me semblait que mon cœur allait se briser. La semaine suivante je devais me marier. Ah! quelle semaine! A toute heure je devais recevoir les témoignages d'affection d'un homme que je détestais, et je regrettais Jens qui ne se montrait plus. Que devais-je donc penser de lui? Pleurait-il aussi loin de moi, avait-il renoncé à tout espoir, ou cherchait-il un moyen de se réunir à moi? Jusqu'au dernier moment je l'attendais; mais, ce dernier moment venu, il fallut me résigner à mon mariage. Je m'appliquai alors à dissimuler ma douleur, j'essayai de paraître gaie; mon époux parut content de moi, et si je n'avais pas été aveuglée par un autre sentiment, j'aurais été de même contente de lui; mais à côté de Jens il me semblait hideux, et ses plus innocentes plaisanteries me choquaient l'oreille.

Le jour de mes noces, dès le matin, notre maison était remplie de convives en grande toilette; moi, je me tenais roide et embarrassée[1] dans le salon avec un lourd collier en or, une quantité de rubans sur la tête,

[1] C'est un usage général en Suède que, la veille ou le jour du mariage, la maison où le mariage doit se faire soit ouverte à tout venant, et que la fiancée, en grande toilette, reste immobile et silencieuse, exposée pendant plusieurs heures comme une image à tous les regards.

une robe en soie, et un tablier de mousseline brodée. Mes filles d'honneur, habillées à peu près de même, se tenaient debout à mes côtés ; les invités passaient devant moi, me saluaient en silence et s'en allaient dans une pièce voisine. Je restai ainsi plusieurs heures, pendant lesquelles je m'abandonnai à de nombreuses rêveries. Je cherchais dans la foule un visage aimé, hélas ! et ce n'était pas celui de mon époux.

Enfin une voiture s'arrêta à la porte. C'était celle qui devait me conduire à l'église. Une de mes filles d'honneur tenait mon manteau, une autre le voile que je devais placer sur ma tête. Tout à coup apparut Jens si élégamment vêtu, si beau ! Il me fit un respectueux salut, puis prit ma main dans les siennes, et j'entendis des enfants s'écrier : « Voilà le marié et la mariée! qu'ils sont charmants tous les deux! » Je retirai ma main, et me hâtai de poser mon voile sur mon visage.

A l'église, je priai ardemment; j'aurais voulu recouvrer la paix du cœur, mais selon mes propres désirs, et non pas en me soumettant avec humilité à la volonté de Dieu. Cependant je sortis du temple plus calme que je n'y étais entrée. Mon sort était décidé.

Un pompeux dîner nous attendait à la maison. Je m'assis à côté de mon mari, au bout de la table, et de chaque côté de nous se rangèrent les convives. Jens dînait dans une autre pièce. Je ne pouvais le voir, mais je l'entendais rire et plaisanter. J'écoutais avec

douleur les vibrations de sa voix joyeuse, et je me disais : Ah! il ne mérite pas que je souffre ainsi à cause de lui. Cette réflexion produisit en moi une heureuse réaction. Je me mis à rire aussi et à causer gaiement avec mes voisines, et lorsqu'on se leva pour boire, selon l'usage, au bonheur des nouveaux époux, Troïl (ainsi s'appelait mon mari) fit résonner son verre contre le mien et me regarda avec une expression de bonté dont je me sentis reconnaissante.

Après le dîner nous nous mîmes à danser, moi d'abord, selon la coutume, avec les femmes, Troïl avec les hommes ; puis ensuite lui et moi au milieu de l'assemblée, et il dansait vraiment assez bien. Mais je voyais Jens qui attendait l'instant où il pourrait venir m'engager, et j'éprouvais une violente émotion à l'idée de danser avec lui. Bientôt il se présenta. Il enlaça ma taille d'un de ses bras, et me fit tourbillonner dans une valse avec une telle rapidité, que je ne voyais plus ce qui se passait autour de moi, et que je ne m'aperçus pas qu'il m'entraînait hors de la salle de bal, dans une chambre déserte. Là il me fit asseoir et s'assit à côté de moi. Puis il me dit combien il m'aimait, et qu'il savait depuis longtemps que, sans moi, il n'y avait point de bonheur pour lui à espérer en ce monde, mais que sa pauvreté ne lui avait pas permis de demander ma main à mon père, et qu'il était obligé de me sacrifier à cet homme indigne de mon affection. J'appuyai ma tête sur son épaule en silence,

dans une délicieuse sensation, comme si j'avais conquis la seule place que je désirasse en cette vie.

Cependant on cherchait, on appelait la mariée. Jens se retira, et moi je restai encore quelques minutes seule, rêvant à ses tendres paroles. L'idée que nous aurions pu être à jamais l'un à l'autre me rendait plus cruelle notre éternelle séparation. Je voulais me venger de la destinée, m'en venger sur tous ceux qui m'entouraient. Pendant que je prenais cette affreuse résolution, un bruit tumultueux s'élevait dans la salle voisine. Des convives s'écriaient : « Mais, Jens, tu veux donc le faire rouler sous la table? Ménage-le, par pitié! »

Je m'approchai. Je vis Jens assis à côté de Troïl, lui versant du vin à plein verre, et Troïl le visage rouge, les yeux enflammés. Une fois plus tard, je l'ai revu dans cet état d'ivresse. Jamais je n'oublierai une telle image. Que Dieu me pardonne! En ce moment j'oubliai le respect que je devais à mon mari, et je l'outrageai par mes sarcasmes.

Le banquet nuptial dura encore plusieurs jours, puis je me préparai à partir, et le prêtre vint me dire adieu. C'était le même prêtre qui m'avait déjà adressé de sérieuses paroles. Au moment où j'allais quitter la maison natale pour entrer dans une nouvelle demeure, il me fit une digne admonestation :

— Celui-là, me dit-il, qui a un grave devoir à remplir et qui s'y applique selon ses forces, ne peut jamais

être malheureux ; car il y a dans l'accomplissement du devoir une vertu secrète qui nous soutient, nous encourage, nous donne le calme au lieu de l'inquiétude, et la joie au lieu des larmes.

Le joie au lieu des larmes, voilà les mots qui me frappaient surtout. Les autres, je n'y songeais pas.

Je dis adieu à mon village natal, aux amis de ma jeunesse, et je partis avec un homme que je n'aimais pas.

Les années s'écoulèrent longues, monotones, fastidieuses, toutes pareilles l'une à l'autre ; mais ma demeure natale était bouleversée, mon père était mort, et mon frère s'était marié avec une personne vulgaire et fort peu estimable. Jens aussi s'était marié avec la fille de sa parente. Je n'entendais plus que de loin en loin parler de nos anciennes connaissances, et je ne m'en souciais plus. Tout ce qui m'avait aimé autrefois m'était devenu indifférent. J'habitais une agréable maison, j'étais maîtresse d'une jolie fortune, j'avais un bon, honnête mari, et ses fils se montraient fort soumis envers moi ; mais tout ce qui aurait dû me rendre heureuse m'était à charge, et ceux que je devais aimer, je les dédaignais. Quant à mes voisins, je ne voulais avoir aucun rapport avec eux. Seulement, dans la ville où nous allions vendre nos denrées et faire nos emplettes, j'avais trouvé une famille qui me convenait, une famille hautaine comme moi, mais pauvre, qui, malgré sa fierté, me flattait pour m'entraî-

ner à ses parties de plaisir continues, dont je payais seule la dépense.

Quelques années après mon mariage, je devins mère. Mon mari, en cette circonstance, me combla de témoignages d'affection; mais tout m'était indifférent. à l'exception de mon petit garçon, devant lequel je voyais les deux fils de Troïl se tenir humblement comme des mendiants devant un prince.

Un matin de printemps, l'idée me vint d'aller à la ville avec mon enfant. Troïl me fit observer doucement qu'un de ses chevaux étant malade, il désirait que je remisse mon excursion à un autre jour.

— Nous avons plusieurs chevaux, lui répondis-je; il faut qu'on attelle.

— Mais, reprit-il encore, je dois me rendre aujourd'hui à une réunion cantonale. Notre plus sûr domestique est au bois, et je ne puis te laisser conduire par l'autre, qui est peu expérimenté.

Je ne voulus point me rendre à ses observations. A la place du cheval malade on attela un jeune cheval, et un valet d'une quinzaine d'années monta sur le siége. J'arrivai cependant heureusement à la ville, je passai une agréable journée avec mes amis, qui, selon leur usage, m'accablaient de compliments, et je m'en revenais avec mon enfant sur mes genoux, quand tout à coup les chevaux s'emportèrent et jetèrent la voiture dans un fossé. On accourut à notre secours. J'avais la jambe cassée, et mon enfant était mort.

Ce que je souffris de la mort de ce petit être, je ne puis le dire. Avec lui j'ensevelissais mon unique amour et mon unique joie. Dieu me châtiait rudement de ma méchanceté; mais cette punition même ne me corrigea pas. J'avais le cœur irrité, endurci. Je n'aimais personne, et personne ne m'aimait. Jamais une douce parole ne s'exhalait de mes lèvres. Tous ceux qui m'entouraient me craignaient. Mon mari et ses fils m'étaient étrangers. L'idée ne me venait pas de m'occuper de leur bien-être.

Je fus assez promptement guérie de la fracture de ma jambe; mais rien ne pouvait me faire oublier la perte de mon enfant. Alors ma pensée se reportait souvent vers Jens, que j'avais tant aimé, vers mon frère Pierre, qui, en mourant, arrêtait sur moi son dernier regard, et vers Anna.

Je savais que cette bonne fille s'était mariée avec un homme pauvre, qu'elle rendait heureux malgré sa pauvreté. Je me proposais d'aller la voir. J'étais sûr qu'elle ne se souviendrait pas de ma dureté envers elle et répondrait avec effusion à mes moindres prévenances. Hélas! je ne devais pas la revoir.

Un soir, Troïl rentra au logis accompagné de quelques voisins avec lesquels il s'était rendu à une vente de bois. Tous étaient dans un violent état de surexcitation produit par la boisson. En le voyant dans cet état, je voulus me retirer; mais Troïl, qui jamais ne

m'avait adressé un mot offensant, se mit à m'injurier à haute voix devant les gens de la maison.

— Apporte-moi, s'écria-t-il, un bol de punch, et dépêche-toi, si tu ne veux pas sentir la pesanteur de mon fouet. Ah! ah! vous verrez, mes amis, si je me laisse mener par une femme.

— Tu n'as que ce que tu mérites, lui dirent ses voisins. Tu aurais mieux fait de prendre une bonne femme parmi nous, au lieu d'aller chercher celle-là si loin.

— Au nom du ciel, qu'as-tu donc, Troïl? m'écriai-je, et pourquoi donc suis-je ainsi insultée?

— Va, va, me répondit-il, je te connais, et je vois la folie que j'ai faite en t'épousant. Mais désormais tu n'auras pas la vie si douce, sois-en sûre. Et maintenant, va me chercher à boire. Obéis sans réplique, sinon... Et il fit un geste comme pour me battre.

A ce mouvement, à ces paroles brutales, je me sentis défaillir. Une servante me reçut dans ses bras et me porta dans mon lit. Je fus saisie d'une fièvre violente, qui prit un caractère dangereux. Je me relevai de cette maladie, pâle, faible, et moralement bien changée. Ma roideur de caractère était vaincue, mon orgueil était brisé. Jusque-là rien ne s'opposait à ma fierté. L'affront que j'avais reçu m'écrasait aux yeux de tout le monde, aux yeux de mes domestiques.

Mon mari me témoigna, il est vrai, quelque repen-

tir de sa conduite, mais il ne paraissait plus guère se soucier de moi, et je reconnus que pendant le temps que j'avais passé dans mon lit, on ne s'était nullement aperçu dans la maison de ma disparition. Le service s'y était fait comme de coutume. Personne n'avait regretté de ne plus me voir. Personne ne s'était inquiété de savoir si j'étais morte, probablement personne n'aurait versé une larme sur mon cercueil. Cette réflexion me causait une peine profonde, et en la faisant, j'étais obligée de m'avouer que je méritais cet abandon. Je devais me dire aussi que Troïl n'était que trop en droit de se plaindre de ma conduite. N'avais-je pas été constamment pour lui une mauvaise épouse, pour ses enfants une mauvaise mère? Et je ne trouvais dans ma conscience nulle excuse à mes torts. S'il m'avait outragée par un transport de colère, ne s'était-il pas montré très-longtemps fort indulgent à mon égard, et n'avais-je pas moi-même, par ma légèreté, ma froideur et mes folles présomptions, épuisé sa patience?

Celui qui n'a point été dès son enfance aveuglé, perverti par la vanité, ne peut se faire une idée de ce qu'on souffre quand, du haut du fragile échafaudage qu'on s'était élevé comme un trône, on en vient par une soudaine révolution à retomber au juste sentiment de sa faiblesse, au mépris de soi-même.

Oui, mon orgueil était brisé, et je me voyais vieillir, languissante dans le mortel isolement que je m'étais fait à moi-même. Avec quelle reconnaissance j'aurais

reçu alors le plus simple témoignage de sympathie d'un de nos plus humbles voisins! Mais j'avais par mes duretés ou par mes dédains éloigné chacun de moi, et pas une âme autour de moi ne songeait à me venir en aide.

Un soir que je m'étais ainsi appesanti sur ma fatale situation, tout à coup je me mis à fondre en larmes. Il y avait longtemps que mes yeux étaient secs comme mon cœur. Je remerciai Dieu du soulagement que j'éprouvais à répandre ces pleurs, puis je m'endormis. Dans mon sommeil, je vis l'image de mon frère Pierre et celle d'Anna. Tous deux me regardaient avec une tendre compassion. Tous deux m'encourageaient à invoquer le secours du ciel dans mon affliction, à lui adresser mes prières, à espérer en lui.

« Anna ! Anna ! m'écriai-je, c'est le Seigneur miséricordieux qui t'envoie ; pardonne-moi, pardonne-moi le mal que je t'ai fait. Je veux t'aimer et t'assister en toute occasion. Et toi, mon cher Pierre, je t'ai déserté aussi en une grave circonstance ; toi qui fus si bon pour ta sœur, pardonne-moi mon ingratitude ! »

Le lendemain je m'éveillai avec un calme que je n'avais jamais éprouvé; je saluai l'aurore, les champs, comme si je les contemplais pour la première fois. Je reconnaissais toutes mes fautes et je voulus les réparer. Naguère j'avais souvent souhaité la mort, maintenant je suppliais le ciel de prolonger mon existence

pour remplir mes devoirs envers mon mari et mes enfants, pour leur faire oublier les duretés dont je me suis rendue coupable envers eux.

J'avais un sentiment de haine particulier contre notre commensal Clausen. C'était un proche parent de mon mari qui remplissait dans l'exploitation de notre domaine un emploi d'intendant. Tandis que tous les autres habitants de notre demeure se courbaient humblement sous mes ordres, lui seul se montrait ferme et fier devant moi, et parfois même ne craignait pas de braver ouvertement ma volonté. Un jour même que je donnais, selon ma coutume, un ordre impérieux à un de mes enfants, il protesta contre ma décision, prit l'enfant par la main comme pour le défendre, et me fit voir sans ménagement qu'il me considérait comme une très-méchante mère. Troïl était absent en ce moment. Dès qu'il rentra, je courus à lui et lui demandai le renvoi immédiat de Clausen. Troïl me répondit avec douceur qu'il avait encore grand besoin des services de cet auxiliaire laborieux, qu'il chercherait un moyen de le remplacer, et il me pria de patienter. Je me résignai à attendre, mais avec la ferme résolution de me venger dès que l'occasion s'en présenterait.

Quand je me fus humiliée devant Dieu, quand je me fus promis à moi-même de changer de conduite, je commençai ma réforme par étouffer le ressentiment que je conservais envers Clausen, je me rap-

prochai de lui et lui parlai avec bonté. Mes premiers témoignages de bienveillance ne subjuguèrent point la juste animadversion que je lui avais inspirée. Longtemps encore il garda dans ses rapports avec moi une froide et hautaine attitude ; et tandis que je m'efforçais de remplir la nouvelle tâche que je m'étais proposée, je le voyais qui m'observait en silence d'un regard sévère et défiant. Mais il méritait mon estime, et je devais conquérir la sienne.

Mon plan de conduite était tracé. Avec l'aide du ciel j'espérais le suivre. Jusqu'ici je n'avais fait de bien à personne, je voulais désormais agir tout autrement.

Je m'appliquai d'abord à une tâche que j'avais constamment négligée. Je visitai le cellier, les buffets, les armoires qui étaient dans un grand désordre. Je pris pour les réparer les vêtements, le linge de mon mari et de nos enfants. C'était un long travail. Je le commençai avec ardeur et le poursuivis avec persévérance. Chaque matin je me levais avant les gens de la maison, disant que l'air du matin m'était salutaire, et chaque jour j'étais récompensée de mon labeur par la satisfaction de cœur que je ressentais. Bientôt mes domestiques remarquèrent mon empressement à m'occuper de choses utiles et me témoignèrent plus de considération. Les enfants de Troïl, que j'avais éloignés de moi par ma froideur, furent témoins de mon changement à leur égard et me mon-

trèrent plus de considération. Clausen seul se tenait à l'écart, comme s'il ne pouvait croire à ma conversion.

Par la vie active, régulière, que je m'étais prescrite, par le bien-être moral que j'en éprouvais, peu à peu ma santé se raffermit; mon corps recouvrait ses forces, mon visage sa fraîcheur. A la place des physionomies contraintes, craintives, qui naguère évitaient mes regards, je voyais la gaieté, la confiance renaître autour de moi. Tous les jours je remerciais Dieu de la grâce qu'il m'avait faite de me ramener en une meilleure voie, et tous les soirs je m'endormais avec la paix de la conscience. Je me rappelai alors les paroles que le prêtre m'avait adressées au moment de mon départ : « L'accomplissement du devoir nous donne le calme au lieu de l'inquiétude, et la joie au lieu des larmes. »

Quand je me sentis complétement rétablie de mon long état de souffrances, je fixai un jour pour aller voir Anna. Elle demeurait à quelques lieues de moi; mes enfants devaient m'accompagner, et je me réjouissais de cette excursion comme un enfant. Je savais qu'elle était pauvre, et je me faisais une fête de lui porter quelques présents. Les voitures qui devaient nous emmener étaient attelées, j'achevais mes derniers préparatifs lorsque je vis Clausen prendre mon mari à l'écart et causer avec lui mystérieusement. Je ne pouvais entendre ce qu'il lui disait, mais je fus saisie

d'un fatal pressentiment. Un instant après, Troïl s'approcha de moi d'un air triste et embarrassé.

— Qu'as-tu donc? lui dis-je; t'est-il arrivé quelque malheur?

— Ma bonne Clara, me répondit-il, je viens d'apprendre une nouvelle qui t'affligera; il faut que je te la communique : reçois-la avec résignation.

— Quoi donc? m'écriai-je.

— Vois-tu, reprit-il lentement, comme s'il ne pouvait trouver une parole convenable, quand Clausen a su que tu te proposais d'aller voir Anna, il m'a pris à part pour m'annoncer... Mais comme te voilà pâle!... Enfin, il faut que tu le saches, Anna est morte depuis un mois, et son mari, à qui elle avait donné des habitudes d'ordre, de travail, a pris chez lui une mauvaise femme et se conduit très-mal.

A ces mots, je me retirai dans ma chambre, je me jetai à genoux, je priai Dieu en pleurant pour Anna, pour mon frère et pour moi; puis, je me relevai avec une nouvelle placidité.

Troïl, pour me distraire, m'engagea à sortir en voiture, à aller faire une visite à une de ses tantes. Clausen, me disait-il, te conduira.

— Clausen! m'écriai-je; eh bien, soit, mais je reviendrai promptement.

Autrefois, je n'aurais pas voulu recevoir les services de Clausen. A présent, je les acceptais volontiers. Je n'avais plus aucune haine dans le cœur.

La tante de Troïl habitait à trois lieues de distance, dans un village considérable, au bord de la grande route. Je n'avais jamais été chez elle que deux ou trois fois et la connaissais à peine. En arrivant, nous trouvâmes la cour de sa maison pleine de chevaux et de voitures, comme en un jour de fête, et plusieurs figures étrangères apparurent aux fenêtres. C'étaient des paysans qui, ayant conduit du blé à la ville, dînaient, à leur retour, dans cette demeure hospitalière. Ma tante les quitta pour venir à notre rencontre. Elle se montra très-affectueuse pour les enfants de son frère et très-froide envers moi.

Peu soucieuse de me mêler à la foule bruyante réunie chez elle, je la laissai retourner près de ses convives, et j'entrai avec les enfants dans le jardin. Tandis qu'ils couraient gaiement à travers les allées, je m'assis sur un banc solitaire. Je voyais passer sur la route des laboureurs qui venaient de vendre à un bon prix leur récolte; j'entendais les chants et les éclats de rire de ceux qui étaient assis à table chez ma tante. J'étais là seule, inconnue à tous ces gens heureux, et ma pensée se reporta vers ceux qui m'avaient connue, qui m'avaient aimée. Je songeais à mes parents, à mes frères, à celui que j'avais perdu, à celui qui vivait encore et dont je n'entendais plus parler; je songeais aussi à ce Jens qui avait eu une si fatale influence sur ma vie. Je me surprenais à murmurer encore des vers que j'avais, dans mes rêves de

jeune fille, composés pour lui. Si je les répète à présent, c'est pour montrer la folie de mes rêves.

Que m'importe un vaste domaine,
La fortune même d'un roi ?
Je suis plus riche qu'une reine
Quand tu t'assieds auprès de moi.

Rude labeur, chagrin, misère,
Rien ne me fait peur ici-bas,
Si tu dis que je te suis chère,
Si pour m'appuyer j'ai ton bras.

Le sentier par lequel tu passes
Est un sentier semé de fleurs ;
Quel qu'il soit j'y suivrai tes traces
Dans la joie ou dans les douleurs.

En mon cœur brille ton image,
Douce et pure comme un beau jour ;
Nulle infortune, nul orage
N'en détournera mon amour.

J'étais absorbée dans ma rêverie. quand soudain des cris violents, auxquels se mêlaient des rires grossiers, attirèrent mon attention du côté de la cour. Là, un homme ivre se débattait contre deux ou trois valets qui s'efforçaient de le placer sur un chariot. L'aspect d'un homme ivre m'a toujours causé la plus pénible impression ; mais qu'on s'imagine ce que je dus éprouver en reconnaissant, dans celui qui m'offrait ce hideux spectacle, ce même Jens dont je venais de me rappeler la jeune et belle figure.

Par un mouvement instinctif, sans me rendre compte à moi-même de ce que je faisais, je m'élançai vers lui. Il me regarda d'un air hébété, puis baissa la tête.

— Malheureux ! lui dis-je en l'appelant par son nom, dans quel état je te retrouve !

A ma voix, il se réveilla de sa torpeur.

— Allez, dit-il aux valets, je vous rejoindrai dans un instant.

Il s'avança de mon côté et me tendit une main tremblante.

— Est-ce vous, Clara ? me dit-il, ne m'avez-vous pas oublié ?

— Je n'ai que trop pensé à vous, lui répondis-je, mais jamais je n'aurais cru que vous deviendriez si misérable.

— Ah ! dit-il, si je vous avais épousée, je ne serais pas tombé dans de tels égarements.

— Taisez-vous, repris-je, vous avez une bonne et brave femme. J'avais bien tort de croire en vous. Que Dieu vous pardonne et à moi aussi !

— Clara, me dit-il d'une voix suppliante, donnez-moi votre main ; je vous promets de renoncer à ces funestes habitudes.

— Insensée ! me disais-je en retournant à ma demeure. Est-il possible que j'aie sacrifié mon repos, ma dignité à cet être dégradé ! Est-il possible que la folle impression qu'il avait faite sur moi m'ait si longtemps

rendue insensible aux vertus de l'honnête homme qui est devenu mon époux?

Dès ce jour, je puis l'affirmer, Troïl n'eut plus à se plaindre de moi, et bientôt j'eus une douloureuse occasion de lui montrer mon dévouement. Il tomba malade, et s'affaiblit tellement qu'il ne pouvait plus se mouvoir sans qu'on lui vînt en aide. Dieu m'est témoin que, pendant cette maladie qui dura une année entière, je ne l'abandonnai pas un instant, et que nuit et jour je fus tendrement occupée de lui. La mort me l'enleva et je le pleurai dans toute la sincérité de mon cœur. Vers la fin de sa vie il me demanda si je lui pardonnais l'offense qu'il m'avait faite en un moment d'ivresse.

— Et toi! m'écriai-je, peux-tu me pardonner toutes les fautes que j'ai commises depuis notre mariage?

Sa douce réponse, je ne l'oublierai jamais.

Une année de deuil s'écoula. La tombe de Troïl était couverte de fleurs. Ses enfants m'aimaient, et l'ordre régnait dans sa maison. J'avais gardé ses domestiques, et parmi eux le rigide Clausen dont j'appréciais depuis ma conversion les rares qualités.

Un jour il se présenta à moi avec une imposante expression de physionomie, et me dit :

— A présent vous avez conquis mon respect, vous me connaissez, je viens vous demander si vous voulez m'épouser?

J'acceptai sa loyale proposition, et depuis ce temps il n'y a pas eu une femme plus heureuse que moi.

Madame Clausen venait de terminer son récit quand son mari entra avec le prêtre de la paroisse.

— De quoi parliez-vous donc, mes amis? dit le prêtre, devant lequel toute la petite société se leva respectueusement.

Le maître d'école balbutia quelques mots d'un air embarrassé, mais sa petite fille, prenant vivement la parole, s'écria : Nous avons entendu raconter une charmante histoire, une histoire où l'on voit comment les morts se souviennent des vivants, et leur donnent de bons conseils, et les encouragent à suivre la loi de Dieu.

— Pardonnez, monsieur le pasteur, se hâta d'ajouter le maître d'école, pardonnez à la naïveté de cette enfant. Ce qu'elle vient de dire dans son ignorance serait une singulière superstition.

— Ignorance! superstition! répliqua le digne pasteur. Vraiment! mon cher Hansen, en êtes-vous bien sûr?

LE PASTEUR ADJOINT[1]

PAR WETTERBERGH

I

LES CAMARADES DE GYMNASE

La vue d'un ancien édifice éveille toujours dans mon esprit une foule de pensées. Il me semble qu'un siècle entier se lève devant moi dans ses longs corridors, et me parle de ses joies évanouies et murmure ses plaintes dans l'air humide qui me frappe au visage quand je franchis le seuil de la porte. J'ai éprouvé ce sentiment, lorsqu'il y a quelques années je visitai, par un beau jour d'été, la vieille maison du

[1] Titre que l'on donne en Suède au vicaire d'une paroisse.

gymnase de L. Tout était là silencieux et désert. Les étudiants étaient en vacances. Le soleil seul animait de ses rayons la demeure abandonnée, éclairait les petites vitres des fenêtres, projetait ses lueurs joyeuses dans le vaste auditoire et dorait le tableau de mathématiques sillonné de quelques signes confus. Les bancs étaient vides; çà et là on distinguait les lettres qu'un élève avait creusées dans le bois pour léguer son nom à la postérité. Où se trouvaient tous ceux qui s'étaient assis là et qui avaient commencé à y construire l'édifice de leur avenir? Voici un nom que je connais; maintenant il est célèbre dans la science, autrefois c'était celui d'un pauvre écolier qui travaillait péniblement, sans se douter encore de la puissante intelligence qui devait se développer en lui. En voici un second que je connais encore, et qui a acquis une autre illustration. Dans la fermentation des révolutions sociales, il se trouve des éléments de fortune qui grandissent rapidement et disparaissent avec la même rapidité, car leur existence ne tient qu'à cette fermentation même qui les a enfantés. L'étudiant qui grava ici son nom fut un grand politique. L'ambition anima et dévora sa vie. Il mourut couvert de chaînes d'or et de décorations. Sur sa tombe on prononça de pompeux discours, et ses armoiries furent incrustées sur son sépulcre. Mais voici encore un nom que je connais et que peu connaissent. Celui qui le portait était un homme à l'âme pieuse, un cœur

innocent. Il est mort simple prêtre de campagne. Nulle décoration n'a brillé sur son cercueil, mais nulle chaîne ne pesait sur lui à son heure suprême. Il ne s'est fait aucune réputation, sa vie ne sera racontée dans aucune page d'histoire, et cependant avec quel zèle et quelle fidélité il a répandu les lumières de son esprit parmi ses frères !

Des centaines et des centaines d'hommes sont ainsi sortis de cette enceinte pour s'en aller, à leurs risques et périls, à travers les rudes sentiers du monde, pour achever leur éducation par l'expérience amère. Un d'entre eux occupe en ce moment ma mémoire, un des meilleurs, un des plus chers, mon ami Frédéric Lindner.

Il y a trente ans que le gymnase de L. avait le même aspect qu'à présent ; peut-être ses murs ont-ils pris une teinte plus grise, mais il avait, avec ses petites fenêtres, la même sombre apparence. A cette époque, Frédéric Lindner étudiait là sans autre perspective que celle d'obtenir un jour quelque modeste emploi près du *hæradshæfding* [1]. Son père, caporal, était un honnête vieillard d'un extérieur un peu rude, mais d'une nature pareille à celle des cactus, dont les fleurs s'épanouissent au milieu des épines, et dont la tige reste forte et verte. Il demeurait dans le domaine assigné à son grade de caporal [2]. Car, malgré ses

[1] Administrateur civil d'un district.

[2] On sait qu'une partie de l'armée suédoise forme une colonie agri-

soixante-quatre ans, il voulait rester au service, et son capitaine n'avait pas le courage de l'engager à prendre sa retraite. A chaque revue du général, Lindner se présentait avec son fusil sur l'épaule, et quand le général lui disait : « Es-tu toujours aussi alerte? — Oui, répondait le caporal, aussi alerte qu'un nouvel hiver.» Et il s'engageait à servir encore pendant trois ans l'État et le roi.

Mais Lindner, qui s'était marié tard et qui n'avait point d'autre enfant que Frédéric, voulait que son fils étudiât le droit. Ordinairement les gens du peuple, qui mettent leurs enfants à l'école, désirent les voir se consacrer à la prêtrise. Aux yeux du paysan suédois, la prêtrise représente le point culminant de la science et de la dignité humaines. Lindner avait une autre intention, qui lui venait du vif chagrin que lui avait un jour causé l'aumônier d'un régiment. C'était pendant la guerre de Finlande : Lindner, qui était jeune encore, escortait un convoi qui fut enlevé par les Russes. Dans la lutte qui s'engagea entre les deux partis, plusieurs Suédois furent tués ou blessés. Parmi eux se trouvait un soldat nommé Storm, qui avait reçu un coup mortel, et qu'il fallut ramener au camp sur un brancard. Lindner, qui était son ami, marchait à

cole. Chaque officier, chaque soldat jouit d'une maison et d'un terrain, dont la valeur est mesurée selon les différents grades, et dont le produit remplace la solde que l'autre portion de l'armée reçoit en numéraire.

côté de lui, le soutenait, et tentait de soulager ses souffrances; mais son état empirait à chaque instant, et, lorsqu'on fut au camp, il demanda les secours de la religion. Lindner courut chez l'aumônier et ne le trouva point; après l'avoir longtemps cherché de côté et d'autre, il finit par le découvrir dans la demeure du capitaine Spaderhierta, assis à une table de jeu.

Lindner entra avec douleur dans cette chambre inondée d'aromes de punch et de fumée de tabac; puis, s'arrêtant en face des joueurs et prenant la position militaire :

— Monsieur l'aumônier du régiment, je viens, dit-il, vous annoncer que le soldat Storm est mortellement blessé, et qu'il réclame votre assistance.

— Ah! vraiment, répondit le prêtre; écoute, Lindner...

— J'écoute, monsieur le pasteur.

— Va-t'en chez moi, prendre mon calice qui est derrière ma boîte à tabac, puis une bouteille qui est à côté; mais aie soin de ne pas toucher aux bouteilles de vin qui sont aussi là.

— Soyez tranquille.

— Storm est-il donc si mal? demanda le capitaine en reprenant son jeu.

— Oui, capitaine.

— Où en étions-nous? dit l'aumônier; ah! vous annonciez sept et vous passiez. — Va, Lindner, je t'attends.

Quand le soldat revint, le prêtre se leva en disant à son partner :

— Laissez les cartes sur la table, et attendez-moi en buvant un coup.

— Serez-vous longtemps dehors? demanda le capitaine. C'est terriblement ennuyeux pour moi de rester ainsi seul, sans rien faire.

— Je reviendrai le plus tôt possible, répondit l'aumônier en se mettant en marche à la suite de Lindner.

Storm était un brave soldat qui avait une femme, une fille, et une agréable habitation. Il avait, dans plusieurs circonstances, combattu avec un rare courage, et maintenant il était là, étendu sur la paille, sentant sa vie s'en aller avec son sang.

Le prêtre entra sous la tente où une mauvaise lampe jetait une lueur vacillante. Il s'approcha du malade, tandis que Lindner s'arrêtait à l'entrée de la tente avec une profonde douleur. Le prêtre parla à voix basse à Storm, qui souleva sa tête et le salua avec vénération. Lindner contemplait en silence cette scène et songeait, avec colère, qu'au moment même où le prêtre accomplissait ainsi un de ses devoirs, sa pensée était fixée à la table de jeu du capitaine Spaderhierta.

L'aumônier acheva en toute hâte sa cérémonie et se retira suivi d'un regard de religieuse confiance par le blessé, et d'un regard de mépris par son camarade.

— Eh bien ! dit Lindner en s'avançant vers lui, tu

as satisfait au vœu de ta conscience. Que Dieu bénisse ta dernière heure! Es-tu résigné à mourir?

— Oui, cher ami, répondit Storm, mais ma femme et mes enfants! Ma pauvre fille Anna Keisa, qui n'a encore que treize ans, et qui va se trouver sans appui!

— Tu as raison, dit Lindner, mais Dieu est là.

— Oui, reprit en souriant Storm, mais prie l'auditeur[1] de protéger ces êtres abandonnés.

— Notre auditeur? veux-tu le voir?

— Oui, si c'est possible.

Lindner alla le chercher, et, quelques minutes après, il l'amenait dans la tente.

Cet auditeur était jeune encore, mais il avait un caractère auquel on pouvait se fier. Il s'assit près du blessé et écouta avec bonté les paroles que Storm lui adressait d'une voix défaillante. De plus en plus, le pauvre soldat s'affaissait, ses forces l'abandonnaient, et l'auditeur lui soutenait la tête, tandis que Lindner lui soutenait le corps, et lui lavait les tempes avec sa ration d'eau-de-vie. Mais bientôt tout fut inutile : Storm avait rendu le dernier soupir. A la lueur de la lampe, Lindner vit que l'officier avait les yeux pleins de larmes. Il le regarda avec attendrissement :

— C'est dommage que vous ne vous soyez pas fait prêtre, vous auriez été un bon ouvrier du Seigneur;

[1] Homme de loi attaché à l'administration du régiment.

mais prenez pitié de la veuve de mon camarade et de ses enfants.

— Oui, Lindner, répondit l'auditeur en lui serrant la main, je les aiderai tant que je pourrai.

Et, en effet, il les secourut efficacement; et, dès ce jour, le caporal conçut une profonde estime pour les hommes de loi.

C'est ainsi que, souvent, nos idées se forment d'après des circonstances accidentelles, et que la faute d'un individu nous rend parfois ingrats envers toute la corporation à laquelle il appartient. La conduite de l'aumônier du régiment porta l'honnête caporal à haïr les prêtres, à haïr même la religion. Et il voulait que son fils étudiât le droit, et il se délectait à l'idée que Frédéric deviendrait peut-être un jour un brave auditeur comme celui qui avait assisté Storm à ses derniers moments.

Lindner avait, à l'âge de quarante ans, épousé la fille de son fidèle camarade. Quelquefois sa jeune femme riait en le voyant faire, avec un naïf orgueil. tous ses projets d'avenir pour Frédéric, et le caporal lui disait avec impatience : Souviens-toi, Anna Keisa, que, sans le brave auditeur, ta mère et tes frères et sœurs auraient été réduits à la mendicité.

— Non, cher Lindner, répondait Anna, c'est toi qui as voulu m'avoir, et tant que ta maison était là. ma mère ne pouvait manquer de rien. M'aimes-tu?

— Oh! oui, je t'aime pour toi et pour ton père. Je

suis un vieux grison, mais toi, tu n'es plus si jeune. Voyons : tu as quarante ans et j'en ai soixante. Dans un temps, mon mariage avait l'air d'une folie. Mais tout est bien allé. Ton père est par là-haut qui prie pour nous. Il vaut mieux à lui seul que tous les prêtres et les évêques, et les papes même.

A l'âge de dix-sept ans, Frédéric, qui occupait tous les rêves ambitieux du caporal, était un beau jeune homme à la taille élancée, aux cheveux blonds, à l'œil riant et ouvert. Pas un élève du gymnase de L. n'avait plus de vigueur et de mouvement. Il était l'âme de tous les jeux et le protecteur des faibles envers les forts. Quand il eut suffisamment prouvé sa vigueur, personne n'osa plus lui contester ce patronage généreux, il devint le héros de sa classe, le Napoléon de l'école, et il se forma autour de lui une légion d'étudiants qui, dans toutes les occasions, suivait fidèlement son drapeau.

Frédéric était pauvre. Mais qu'importe? A un certain âge, on ne se laisse point éblouir par le prestige de la fortune. On ne voit que les qualités personnelles. Le fils d'un millionnaire peut être traité comme un roquet, et le fils d'un comte comme un poltron quand bien même il descendrait d'une lignée de héros.

Parmi les fidèles compagnons de Frédéric, il en était un qui lui témoignait une affection particulière. On l'appelait Philippe Nordenstrale; c'était le fils d'un baron propriétaire du domaine seigneurial de Kli-

tinge, chevalier de plusieurs ordres et honoré du titre de maréchal de la cour. Philippe était aussi vaillant, aussi fort que Frédéric, mais il avait plus d'aisance et de grâce dans le mouvement, surtout dans la maison de l'évêque et du lecteur[1] Klasmark, où les étudiants étaient régulièrement invités plusieurs fois dans l'année, et où le pauvre Frédéric se montrait fort embarrassé de ses mains et de son chapeau.

Philippe et Frédéric, le fils du riche baron et le fils du vieux caporal, se prêtaient l'un à l'autre, dans toutes les circonstances, un fidèle appui. Si parfois les jeunes gens de la ville attaquaient les élèves du gymnase, tous deux se jetaient des premiers dans la mêlée, et il était rare qu'ils ne remportassent pas la victoire. Dans les jeux de l'école on les voyait de même marcher en tête des élèves et imprimer l'élan à toute la bande joyeuse.

En face du gymnase était une maison bâtie pour servir de refuge aux pauvres. La philanthropie a été quelque peu modernisée par la révolution française On a donné un nom à l'amour de l'humanité, et la guillotine nous a appris à prendre pitié de nos frères. Mais cet amour de l'humanité se manifeste encore parfois d'une singulière façon. La philanthropique maison de L. était un vaste édifice orné d'un élégant péristyle et d'un fronton sur lequel on avait inscrit en lettres

[1] Titre que l'on donne en Suède aux professeurs des gymnases.

d'or : Maison des pauvres de L., 1808. Mais on avait dépensé tant d'argent à la construction et à l'ornement de cet édifice, qu'il n'en restait presque plus pour subvenir aux besoins des pauvres qui devaient y demeurer. Cependant, en voyant s'étaler sur la grande rue la façade de leur hospice, les philanthropes de la ville étaient tout fiers d'avoir si magnifiquement payé leur tribut au bien-être de l'humanité. C'était au pied de cet établissement de bienfaisance que les élèves du gymnase se livraient chaque jour à leurs jeux sous les yeux de quelques vieillards et de quelques enfants maladifs qui regardaient avec envie ou avec tristesse cette troupe turbulente.

Par une froide journée d'hiver, les étudiants étaient réunis sur le théâtre habituel de leurs exercices, très-occupés d'un jeu de paume dans lequel Frédéric se signalait toujours par son adresse et sa vigueur. De sa main robuste, il lançait sa paume avec tant de force, qu'elle se perdait dans les airs et ne retombait au milieu des spectateurs attentifs qu'après avoir décrit un cercle immense. Les fenêtres de l'établissement de bienfaisance étaient couvertes d'une couche épaisse de glace : à quel degré de température était l'intérieur de cette habitation philanthropique ! Mais, dès que le gymnase entrait en récréation, on voyait çà et là apparaître derrière les vitres glacées une tête d'enfant qui contemplait d'un cœur envieux les joyeux étudiants.

Lindner lança sa paume si loin qu'elle disparut. On la chercha longtemps de côté et d'autre. Personne ne pouvait dire où elle était tombée. En ce moment, l'heure de la classe sonnait, il fallut obéir à ce signal. Mais dès qu'il se retrouva libre, Lindner se remit à chercher sa paume, qui était une des plus belles qu'on eût encore vues à l'école, toute faite en laine très-élastique et recouverte d'un réseau en fil d'argent. Il finit par reconnaître qu'elle avait été frapper une des fenêtres de la maison des pauvres et qu'elle était restée prise entre les pointes de la vitre brisée. Il entra donc dans l'établissement pour la réclamer, et, pour la première fois de sa vie, il eut sous les yeux le spectacle de la misère dans toute son étendue. Les longs corridors étaient inondés d'un air méphitique dont on n'avait point encore entrepris de combattre la fatale influence. Lindner entra dans une chambre ténébreuse où deux vieilles femmes étaient serrées l'une près de l'autre autour du poêle, à quelque distance d'une fenêtre dont les vitres brisées étaient remplacées par des haillons.

— Je crois, dit-il, que ma paume est tombée ici.

— Oui, répondit une d'elles, ces maudits étudiants nous ont encore cassé une vitre, et il faut que nous restions ici livrées aux rigueurs du froid et de la neige.

— Bonne mère, reprit Lindner avec douceur, c'est moi qui ai cassé cette vitre, je la ferai remettre et je vous ferai allumer un grand feu.

— Que Dieu vous bénisse ! répondit la vieille.

Lindner sortit et courut chercher Philippe :

— Mon ami, lui dit-il, prête-moi un riksdaler.

— Qu'en veux-tu faire ?

— N'importe. J'en ai besoin.

Philippe lui remit cet argent. Lindner s'en alla tout joyeux chez le vitrier, fit réparer la fenêtre, acheta une charge de bois, quelques pains qu'il envoya chez les pauvres vieilles ; puis soudain, se rappelant qu'elles passaient leurs soirées dans les ténèbres, il alla prendre quelques chandelles dans sa chambre, puis se rendit à la maison des pauvres. La vitre fut replacée, le bois petilla dans l'âtre, les flambeaux furent allumés sur la table.

— Oh ! Seigneur Dieu ! s'écria une des vieilles, quel bonheur d'avoir de la lumière ! C'est justement aujourd'hui la fête de Noël.

— Mon Dieu ! s'écria une autre, si seulement nous avions quelque chose à manger !

— Voici des provisions, dit Frédéric.

— Que Dieu vous bénisse ! répondirent les deux vieilles ; et l'une d'elles, qui était aveugle, étendit une main avide vers la corbeille de pain.

Frédéric les regardait toutes deux avec une joie d'enfant, et ne comprenait pas qu'avec si peu de chose on pût rendre deux créatures si heureuses.

Quand ce modeste repas fut achevé, l'une des

vieilles prit un livre de psaumes et dit à sa compagne :

— Maria, ne prierons-nous pas ce bon monsieur de nous faire une lecture ? Je suis presque aveugle comme toi ; je ne puis même plus lire avec mes lunettes : nous ne pouvons aller à l'église dans ce rude hiver, vêtues comme nous le sommes, et il serait bon pourtant d'entendre la parole de Dieu.

— Donnez-moi ce livre, dit Frédéric, je vous ferai la lecture, et il leur lut plusieurs psaumes où il était parlé des souffrances du pauvre, de la patience qu'il devait conserver, et de l'espoir céleste qui devait soutenir son courage. Les deux femmes l'écoutaient avec une joie qui se peignait sur leur visage. L'aveugle releva la tête comme si elle eût vu le ciel s'ouvrir. Toutes deux étaient religieusement, profondément émues, et l'étudiant se sentit de plus en plus touché du sort de ces infortunées créatures oubliées, délaissées, qui, dans leur abandon, cherchaient l'appui de Dieu et l'attendaient avec confiance. Il lui sembla qu'il était fait pour venir au secours de ces pauvres êtres. L'idée d'une nouvelle carrière frappa tout à coup son esprit. « Ah ! se dit-il, ne dois-je pas consacrer ma vie à porter la lumière et la consolation dans le cœur de ceux qui souffrent, à me réjouir avec ceux qui se réjouissent et à pleurer avec ceux qui pleurent ? »

Il remit le livre sur la table. L'aveugle chercha sa main, et, la serrant entre les siennes :

— Je ne puis, lui dit-elle, que vous remercier et appeler sur vous la bénédiction de Dieu. Cela vous suffit-il ?

— Oui, répondit Frédéric. Et je reviendrai chaque dimanche soir vous faire une lecture.

— Merci ! merci ! s'écrièrent à la fois les deux femmes, et, au bas de l'escalier, l'étudiant entendit encore leurs paroles de reconnaissance.

La neige tombait, le vent grondait ; mais Frédéric, insouciant de l'orage, regardait la fenêtre où brillait par ses soins une douce lumière, et éprouvait un noble sentiment de satisfaction à penser qu'il y avait là deux êtres auxquels il pouvait être utile, deux êtres qui sans lui ne pouvaient compter sur personne. « Naguère, se disait-il, c'est moi qui invoquais le secours des autres, j'en ai besoin encore, mais je puis aussi faire du bien, si pauvre que je sois. Je puis faire entendre la parole de Dieu à ceux qui sont abandonnés des hommes.

Il rentra chez lui avec bonheur, et passa la nuit sans dormir.

Le lendemain, quand il rencontra son ami Philippe :

— Je veux, lui dit-il, t'annoncer une résolution que j'ai prise cette nuit.

— Et laquelle ?

— C'est que je deviendrai prêtre.

— Prêtre !

— Oui. Ne me regarde donc pas d'un air si étonné. Je veux être prêtre. Qu'y a-t-il de plus beau que de consoler, de diriger le cœur de ses semblables? et telle est la mission du prêtre.

— Ce qu'il y a de plus beau, repartit Philippe, c'est de suivre ta vocation première, de tenir en ce monde la balance de la justice de Dieu.

— Ne plaisante pas, s'écria Frédéric; en remplissant les fonctions de juge, que de fois je pourrais me tromper et m'écarter malgré moi de la véritable équité! car il nous est si aisé, à nous autres pauvres hommes, d'errer dans nos meilleures intentions, et de ne savoir discerner la vérité du mensonge!

— N'as-tu pas le même danger à craindre dans ta condition de prêtre? Que de nuances diverses se présentent à nous dans les dogmes du christianisme, et que de doctrines différentes! Laquelle est la vraie? le sais-tu?

Frédéric sourit. Il y avait dans son cœur un sentiment qui répondait à toutes ces objections.

— Mon devoir comme prêtre, dit-il à son ami, est d'éclairer, de consoler, de secourir quiconque a besoin de moi. Comme juge, je ne puis rendre un homme heureux sans en désoler en même temps un autre; comme prêtre, j'obtiendrai la satisfaction de moi-même en me dévouant au service des autres. Tu supposes que je puis m'égarer dans les différents dogmes religieux, et égarer par là l'esprit de mes

frères. Non, je ne ferai que leur montrer le ciel; je leur enseignerai à s'aimer l'un l'autre, à aimer leur père céleste. En suivant cette doctrine, je ne puis me tromper.

— Voilà déjà un bon commencement de sermon, répliqua Philippe. Mais refléchis encore, et ne prends pas ta décision avant d'être entré à l'université.

II

LE LECTEUR KLASMARK

Se trouver, à l'âge de dix-sept ans, avec sa libre et joyeuse humeur d'écolier, obligé de revêtir un habit noir, de mettre une cravate blanche et d'entrer dans une société où l'on ne sait si l'on doit s'asseoir ou se tenir debout, parler ou se taire : c'est là une de ces situations dont chaque étudiant a pu éprouver la difficulté. Et c'était dans cette situation que se trouvaient une douzaine d'élèves du gymnase de L., invités, avec le jeune baron Nordenstrale, à figurer dans le salon du lecteur Klasmark.

M. Klasmark était un petit homme de cinquante ans environ, légèrement voûté, qui, dès sa jeunesse, avait passé son temps au milieu des livres, mais qui. malheureusement pour lui et pour ses disciples, n'avait guère porté ses regards hors de son cabinet de

travail. Le grand livre de la nature était pour lui à peu près lettre close. Son cœur ne se dilatait qu'avec Euclide. Il enseignait l'algèbre et les mathématiques.

Il se trouvait aussi gêné dans le monde et aussi inexpérimenté que ses plus naïfs élèves. Cependant, grâce aux visites qu'il rendait de temps à autre à l'évêque ou au landshœfding, lorsque ce magistrat honorait la petite ville de L. de sa présence, Klasmark avait fini par prendre un certain ton de société très-respectueux envers les riches et les puissants, et paternellement bienveillant envers ses inférieurs.

Les hommes d'étude sentent, en général, instinctivement en eux une certaine faiblesse qui les porte à se chercher un appui, et prennent une femme à laquelle ils abandonnent le gouvernement des affaires extérieures. M. Klasmark avait agi ainsi. Sa femme était connue dans toute la ville pour son caractère viril et pour l'énergie de sa volonté. Mais le digne lecteur, maîtrisé par sa fière compagne, l'était encore par tous les gens titrés et décorés. Ce n'était certainement pas une ambition de fortune qui le déterminait à revêtir ses habits de cérémonie et à s'en aller présenter ses devoirs à tous les personnages un peu importants qui arrivaient dans la ville; c'était un indicible sentiment d'humilité et de respect qui l'attirait irrésistiblement vers ces hauts personnages. Lorsqu'il se trouvait devant eux, il se courbait jusqu'à terre, et quiconque l'eût vu dans cette pénible attitude eût pu

croire qu'il sollicitait une grande faveur. Il ne sollicitait rien ; seulement il tremblait comme un moineau sous le regard du faucon, et sentait son cœur lui monter au gosier.

Maintenant, le lecteur devait donner chez lui un *kalas*[1], un vrai kalas, et cela pour un bon motif. Le vieux baron Nordenstrale était en ville, et l'honnête Klasmark était en robe de chambre et en pantoufles, assis près de sa table au milieu d'un amas de livres et de dissertations, lorsque sa femme s'approcha de lui et lui dit :

— Klasmark, tu peux t'habiller, car nous avons du monde ce soir, et tu devrais aller chez le baron pour le prier de vouloir bien nous faire l'honneur de venir nous voir.

— Mais pourquoi, répondit le lecteur en se passant la main sur le menton, aurons-nous du monde ce soir?

— Pourquoi? tu ne te rappelles donc pas que le pastorat de Wingeltofta et Tranarpe est vacant?

— Ah! vraiment? Mais...

— Mais la chose est claire. Tu chercheras à obtenir ce pastorat. Si nous sommes polis envers le baron, nous aurons sa voix.

— Oui, oui. Et il faudra donc que je prêche? répliqua le lecteur, qui, quelques années auparavant,

[1] Repas solennel. Le mot vient évidemment de notre mot *gala* et a la même signification.

était entré dans la prêtrise, mais qui n'avait pas encore prêché.

— Oui; et, je te le répète, si tu obtiens la promesse du baron, peu importent les voix des paysans. Tu as d'ailleurs tant d'années de service et tant de mérite qu'on ne peut te refuser cette prébende. Habille-toi donc, et va bravement à ton affaire.

Le bon lecteur, habitué à obéir en tout point à sa femme, s'arracha à ses livres, sortit, et dans l'après-midi, le baron et la baronne, leur fille et leur fils, se réunissaient chez lui avec quelques étudiants pour prendre le thé et pour souper. Les pauvres collégiens se tenaient entre la porte et le poêle, la cravate blanche au cou, la figure sérieuse, dans une attitude qui montrait assez leur embarras. Le jeune Nordenstrale était le seul qui s'en allât librement à travers le salon, et ses camarades le trouvaient bien heureux d'oser ainsi s'exposer à tous les regards. Si l'un d'eux était appelé à répondre à quelque question du lecteur, il rougissait jusqu'aux oreilles et tremblait de penser que tout le monde le regardait. Dès qu'il avait satisfait à l'appel du maître, il revenait se cacher tout confus derrière ses compagnons. Frédéric lui-même, qui était d'un caractère assez déterminé, se collait contre le poêle, les mains derrière le dos, et craignait que Philippe n'attirât l'attention sur lui. Plusieurs fois il se sentit rougir en voyant son ami causer avec sa sœur. Tous deux parlaient évidemment de

lui, car ils tournaient les yeux de son côté, et semblaient prendre plaisir à voir un beau jeune homme, debout à l'écart comme une statue d'Apollon. Ils disaient certainement du bien de lui ; mais il suffisait qu'il fût l'objet de leur attention pour qu'il se sentît embarrassé. Mais quelle fut son émotion, quand tout à coup Philippe, s'approchant de lui, le prit par la main et lui dit : « Il faut que je te présente à ma mère et à ma sœur ! » Il n'osa cependant résister à cette invitation et suivit résolûment son ami. Nous n'essayerons pas de décrire l'angoisse dont le modeste étudiant se trouva saisi en se voyant près de deux belles dames du grand monde. Mais la baronne engagea si habilement l'entretien, que Frédéric, en murmurant d'une voix timide quelques monosyllables, crut avoir bien répondu, et se dit qu'il n'était pas si difficile qu'il le pensait de causer avec les gens de l'aristocratie.

Mademoiselle Julie Nordenstrale était une vive, riante et jolie fille de quinze ans. L'étiquette du salon ne lui avait point encore comprimé le cœur. Elle était assez innocente pour être libre, et assez libre pour être joyeuse. Elle s'entretint avec Frédéric comme avec une vieille connaissance.

— Sais-tu, Julie, s'écria tout à coup Philippe, que Lindner a résolu de se faire prêtre ?

— Prêtre ! répondit en riant la jeune fille. Il me semble que monsieur devrait plutôt songer à devenir officier.

— Prêtre! murmura le lecteur. Ah ! ah !

— Oui, dit Philippe.

Et il se mit à raconter l'histoire de la paume lancée dans une vitre, et dépeignit d'une façon comique les lectures que Frédéric allait faire le dimanche dans la chambre des vieilles femmes. Frédéric, en l'écoutant, était sur les épines, car il pensait que mademoiselle Julie allait se moquer de lui. Peu lui importait la raillerie de Philippe ou du lecteur ; mais celle de Julie lui eût fait mal. Quand l'indiscret Philippe eut terminé son récit qu'il avait prolongé à plaisir, le lecteur partit d'un bruyant éclat de rire. La baronne sourit aussi, mais d'un sourire de bienveillance. Frédéric se hasarda à lever les yeux sur Julie, et elle ne souriait pas ; au contraire, sa physionomie avait une expression sérieuse, et elle regardait avec émotion le jeune étudiant. Dès ce moment, il éprouva pour elle un sentiment de reconnaissance. Elle le regarda encore, puis elle baissa les yeux ; mais elle ne riait pas.

— Mais votre père, dit le lecteur, votre père veut que vous étudiiez le droit. Vous n'êtes pas fait pour devenir prêtre, quoique vous soyez un brave garçon ; oui vraiment, un brave garçon.

— Qui est votre père, monsieur Lindner? demanda la baronne.

— Il est caporal, répondit l'étudiant, et, pour la première et la dernière fois de sa vie, il se sentit un peu confus d'une si humble situation.

— Et vous l'aimez beaucoup? dit Julie.

— Oh! oui, s'écria Frédéric avec un accent de cœur. Dieu sait que je l'aime beaucoup.

— Eh bien! reprit la baronne, si vous l'aimez, comment pouvez-vous ne pas suivre le plan qui lui tient à cœur?

— Ah! dit Philippe, il pourra bien changer d'idée quand il entrera à l'université. Peut-être se fera-t-il militaire? Et voyez s'il n'aurait pas bonne mine en uniforme. Avec un dolman, des épaulettes et des aiguillettes, il serait, ma foi, beau comme un dieu.

— Un dieu en uniforme, répliqua Julie, serait un drôle de dieu!

La conversation fut interrompue par le baron, qui vint prendre son fils par le bras, et lui parla, en se promenant de long en large, du vieux caporal Lindner, qu'il avait connu à l'armée.

Le lecteur suivait pas à pas le baron. C'était pour lui le pôle magnétique vers lequel il se tournait comme l'aiguille aimantée. De temps à autre, il s'arrachait à cette puissante attraction pour aller dire quelques mots à sa femme, puis il revenait bien vite près du noble baron, l'écoutait avec un profond respect, et ne répondait à ses paroles que par quelques mots pleins de déférence, tels que : *certainement*, *sans doute*, *très-juste*, et autres expressions approbatives.

Une seule fois il se hasarda à discourir un peu plus

longuement, c'était pour faire un pompeux éloge des vertus et de l'esprit de Philippe, éloge dont Philippe riait en lui-même, car il en connaissait la raison secrète.

Enfin la soirée était finie, à la grande joie des collégiens, et chacun se prépara à partir.

— Frédéric, dit Philippe, aide ma sœur à mettre son manteau.

— Merci, monsieur Lindner, dit à voix basse la jeune fille ; n'oubliez pas vos pauvres vieilles, continuez à leur faire des lectures et à les consoler. Merci ! bonne nuit !

L'étudiant rentra dans sa chambre, et, pour la première fois, sentit la tristesse de la solitude. Il y avait en lui un vague sentiment qu'il eût voulu pouvoir confier à un ami, mais il ne pouvait se rendre compte lui-même de ce qu'il éprouvait. Seulement, il entendait toujours résonner à ses oreilles ces simples mots : « Merci, monsieur Lindner, » et il voyait toujours briller ces beaux yeux bleus. Mais il ne pouvait ni s'expliquer ni surmonter le trouble qu'il éprouvait.

Le lendemain matin, Philippe lui dit :

— Mes parents sont partis et m'ont chargé ainsi que Julie de te saluer. Que penses-tu de Julie ?

— Elle me paraît très-bonne, répondit Frédéric avec embarras.

— Oh ! oui, c'est une excellente fille. Mais l'heure de la classe a sonné. Allons.

III

UN PAUVRE ÉTUDIANT

—Ainsi donc, mon enfant, disait le caporal Lindner, tu vas à l'université, et ce qu'on ma raconté est vrai : tu veux te faire prêtre ?

— Oui, mon père, répondit Frédéric, non sans crainte, car il savait que ce projet n'était pas du goût de son père.

— Prêtre ! soit ; pourvu que tu ne sois pas un prêtre comme l'aumônier de notre régiment. En ce cas, tu pourrais te dispenser de reparaître devant moi ; et, vois-tu, sans la bénédiction de ton père, tu n'irais pas loin. Fais ce que tu voudras ; mais souviens-toi que si la parole est bonne, l'action vaut encore mieux. Souviens-toi qu'il ne suffit pas de dire, mais qu'il faut prouver sa foi par ses œuvres.

Après cette recommandation, le vieux caporal ouvrit une armoire et en tira une vieille montre en argent, seul bijou de la famille :

— Tiens, tu t'en vas dans le monde, et je veux te donner cette montre. Elle m'a été léguée par Storm, le père de ta mère, au moment où ce brave soldat répandait son sang pour son ingrate patrie. En la

voyant, rappelle-toi que tu dois être, comme lui, un homme de cœur et d'honneur, et qu'en ne déviant point de la bonne voie, de quelque façon que tu meures, tu mourras avec la paix de l'âme... Allons, adieu, mon enfant, murmura le caporal dont les yeux étaient pleins de larmes. Adieu. Ne pleure pas; c'est un enfantillage, et va-t'en bravement par ton chemin en pensant à ton père, et à la garde de Dieu!

Frédéric se mit en marche, et longtemps encore il vit son père et sa mère qui le suivaient du regard et qui le bénissaient.

Il arriva par une sombre soirée d'automne dans la ville universitaire. Les tours de la cathédrale étaient enveloppées dans une brume épaisse. Les rues étaient obscures et silencieuses, çà et là seulement une pâle lumière tremblotait dans l'ombre. Il traversa plusieurs quartiers sans apercevoir une seule figure de connaissance, et s'arrêta enfin devant la maison d'un bourgeois nommé Hagelin, chez qui le lecteur Klasmark lui avait fait retenir une chambre par l'entremise du professeur adjoint Wenzel.

Cette chambre était froide et tristement éclairée. Un bois de lit, quelques chaises boiteuses et une table grossière en formaient tout l'ameublement.

Lindner s'assit dans une mélancolique rêverie. Jamais il ne s'était senti si seul, si abandonné. Il n'apportait pour tout bien qu'une très-petite somme d'argent qu'il avait empruntée en partant, et il se disait

qu'il lui faudrait bien du temps pour s'acquitter de toutes ses obligations. Il fut interrompu dans ses pénibles réflexions par son hôte qui introduisait sa grosse figure rouge à travers la porte.

— Bonsoir, cher monsieur Lindner, dit-il; j'espère que cette chambre vous plaît... Une belle chambre fort commode! Je voulais seulement vous demander si vous vouliez avoir des draps et une couverture?

— Oui, sans doute.

— Bien, bien. Je vous loucrai tout cela. De plus, je puis vous louer encore un secrétaire, un très-bon secrétaire, quoiqu'il soit un peu ancien. Il ne vous en coûtera pour ces meubles que trois riksdalers.

— Soit. Donnez-moi ce qui est nécessaire.

— Vous l'aurez. Permettez-moi seulement de vous prier de vouloir bien payer d'avance le loyer pour ne pas laisser de comptes en retard. Bien entendu que, si vous endommagiez quelque objet, vous seriez assez juste pour ne pas me faire supporter cette perte.

Lindner tira de sa maigre bourse ce qui lui était demandé, et son hôte se retira.

Cet hôte, dont le métier était de louer des chambres aux étudiants, exerçait sur ses locataires une inquiète surveillance. Il fallait qu'il se mêlât à toutes les affaires de ceux qui étaient riches. Quant aux pauvres, il les observait de près, et s'ils se trouvaient en retard avec lui de quelques écus, il était homme à proclamer cette infortune dans toute la ville, à écrire

aux parents ou aux bienfaiteurs du malheureux élève pour leur signaler sa folle conduite.

Lindner rencontra avec joie ce Wenzel, à qui le lecteur Klasmark l'avait recommandé, un homme d'une tout autre nature, un homme bienveillant, généreux. Il donnait des leçons de botanique, ce qui n'entrait point dans le programme des études du jeune candidat en théologie. Mais il s'informa avec bonté de sa situation, de ses projets.

— Vous voulez être prêtre, lui dit-il ; j'espère que c'est un sentiment de cœur qui vous porte vers cet état, et non point un calcul d'intérêt ?

— Oh ! vous pouvez en être sûr, répondit Lindner.

— Bien. Nos prêtres, en général, ne savent point ce qu'ils perdent à ne pas étudier la nature, qui est la vivante et perpétuelle manifestation de Dieu. C'est une chose singulière qu'on applique constamment l'esprit des prêtres à l'interprétation que les hommes ont donnée à la parole de Dieu, et qu'on n'attire pas leurs regards sur cette chaîne immense de la nature où, à chaque anneau, on reconnaîtrait la sagesse, la puissance, l'amour de l'Être suprême. Il est singulier qu'on ne remarque pas que les vrais naturalistes, je ne parle point de ceux qui n'assemblent que des nomenclatures, mais que les vrais naturalistes comme Linnée et Davy, ont été des génies religieux, qui, avec une sorte de candeur enfantine, pénétraient au sein

de la nature et y entendaient résonner la voix de leur Père céleste.

Le regard de Lindner s'anima à ces paroles. Il avait eu déjà quelque vague pensée de la sorte, et cette pensée lui apparaissait à présent nette et lucide.

— Ah! dit-il, que n'ai-je le moyen d'étudier quelque chose de plus que la théologie!

— Le moyen! reprit Wenzel en souriant. Vous pouvez, sans qu'il vous en coûte rien, venir, à vos heures de liberté, prendre des leçons chez moi.

— Merci, monsieur, je viendrai.

— J'en serai charmé. Le lecteur Klasmark m'a écrit que vous étiez un excellent garçon. Soyez donc le bienvenu chaque fois que vous voudrez me trouver.

De là, l'étudiant s'en alla au cours du professeur Huskors, qui enseignait la géographie de la terre sainte. Lindner, qui avait entendu vanter avec emphase, par Klasmark, la science du docteur de l'Université, accourut avec impatience à sa première leçon,

Le professeur Huskors parla de la mer Morte, et dit : « L'eau de cette mer renferme de la magnésie, ou sel anglais, qui lui donne un goût amer. On peut nager sur cette eau sans courir risque de s'y enfoncer, car sa *gravita specifica* l'emporte sur celle de l'homme. De là vient aussi que le vent ne peut en soulever les flots. C'est de cette immobilité que lui vient le nom de mer Morte. »

Le professeur disserta ainsi pendant une grande

heure devant ses auditeurs, qui, en sentant leurs nez et leurs doigts se geler dans la grande salle académique, avaient la joie d'apprendre que la mer Morte renfermait du sel anglais.

Lindner prit fort peu de goût au pédantesque enseignement de Huskors. Cependant il travaillait avec ardeur et visitait assidûment Wenzel. Ses camarades riaient de le voir se livrer à des études dont il ne comprenaient pas l'utilité; mais Lindner n'en continuait pas moins à suivre les leçons de Wenzel, et plus il s'y appliquait, plus il sentait ses idées s'élargir, et la nature était pour lui une autre Bible, un autre livre portant à chaque page l'empreinte de la loi divine.

Au milieu de ces jouissances intellectuelles, il se trouva surpris par une douloureuse contrariété. Il espérait recevoir quelque argent de son pays. et il n'en reçut point. Le jour où il devait payer son terme, Hagelin se présenta à lui la main ouverte; l'étudiant le pria de vouloir bien lui accorder un délai, mais Hagelin n'était pas homme à temporiser. Il somma rudement le pauvre étudiant d'avoir à solder sur-le-champ son compte, ou, s'il ne le pouvait, de lui remettre sa montre en gage, le menaçant, en cas de refus, d'aller porter ses plaintes au recteur, car il ne voulait, disait-il, avoir chez lui que des gens sûrs.

— C'est bien, répondit Lindner, je vous payerai; retirez-vous.

Hagelin, qui était physionomiste, vit qu'il avait

gravement offensé l'étudiant, et se retira en le saluant avec respect; mais sa colère tomba sur un malheureux chien qu'il rencontra sur l'escalier, et auquel il administra une rude correction.

Le soir, Wenzel, en parlant de botanique à Lindner, s'arrêta tout à coup et lui dit :

—Mais vous ne m'écoutez pas. Qu'avez-vous donc?

Lindner lui raconta avec anxiété l'embarras où il se trouvait à l'égard de son hôte, et les menaces que celui-ci lui avait faites.

— Je lui dois quinze écus, ajouta-t-il, et, pour ces quinze écus, il peut me calomnier et me faire un tort extrême.

— Ah! ce misérable Hagelin, répondit Wenzel, je le reconnais bien là, et ce n'est qu'après avoir inutilement cherché une chambre ailleurs que j'ai fini par vous en procurer une chez lui. Ne vous tourmentez cependant pas. Je puis vous prêter ce dont vous avez besoin. Je suis pauvre, mais je ne le suis pas autant que vous.

— Hélas ! dit l'étudiant, je n'ose accepter cette offre, car je n'ai rien, et, si je venais à mourir, votre argent serait perdu.

— C'est possible, reprit Wenzel, mais il est possible aussi que vous viviez, et, en ce cas, n'est-ce pas, vous vous acquitteriez?

— Oh! sans doute.

— Je le sais; et, si vous vous trouvez encore dans

le besoin, ne vous désespérez pas, venez à moi. Écoutez : je me suis trouvé dans la même situation que vous, et j'ai eu le bonheur de rencontrer un maître qui me donnait des avis comme un père et m'aidait comme un frère. Je lui ai rendu l'argent qu'il m'avait prêté, mais jamais je n'ai pu m'acquitter envers lui de la reconnaissance que je lui devais pour tant de bons offices, et, quand je trouve l'occasion d'obliger un de mes semblables, je m'imagine que je paye les intérêts de ma dette. Je me réjouis de faire pour les autres ce que mon maître a fait pour moi. Je veux que vous agissiez de même, que vous aimiez vos frères et que vous trouviez de la satisfaction à les aider. Voici cinquante riksdalers. Mieux vaut vous donner maintenant un peu plus que le nécessaire.

Lindner, délivré de l'inquiétude qui lui avait été si pénible, continua avec assiduité et intelligence ses études. A la fin de sa première année, il reçut de l'Université une stipende qui le mit en état de travailler plus librement et plus gaiement. A la fin de son cours de théologie, il avait acquis une foule de connaissances précieuses qu'on ne trouve point ordinairement parmi le clergé suédois. Pendant ce temps, le lecteur Klasmark, dirigé par les conseils et contenu par l'activité de sa femme, avait obtenu un pastorat important et le titre de *prost* (prêtre de canton). Il résolut de remplir sérieusement ses nouveaux devoirs. Mais son cher Euclide et ses mathématiques lui

donnaient, au milieu de son service religieux, des distractions qui lui firent sentir la nécessité de prendre un adjoint. Il se souvint alors de Lindner et lui écrivit pour lui proposer cet emploi, avec cent riksdalers d'appointements. Lindner accepta avec empressement cette place si modeste et si peu rétribuée, mais qui lui assurait au moins l'existence.

IV

LE DINER ÉPISCOPAL

Le jour où les jeunes théologiens reçurent la consécration sacerdotale, l'évêque Slingerback les invita à dîner. Ce prélat cherchait par tous les moyens possibles à se rendre populaire, et, s'il n'y parvenait pas, ce n'était point qu'on eût de graves reproches à lui faire, c'est qu'il n'y avait en réalité rien de bon à dire de lui. C'était un petit homme d'un large embonpoint, rose et joufflu, habillé avec un soin minutieux. Il portait toujours le plus beau caftan, le plus élégant collet du diocèse, et ne quittait point sa croix de commandeur. Courtisan habile et sans cesse occupé de rêves ambitieux, on le voyait tantôt se courber humblement devant ceux qui pouvaient favoriser ses projets, tantôt se relever avec orgueil devant ses

inférieurs. Mais quelquefois il se complaisait à prendre avec son jeune clergé un air de bienveillance et de douceur paternelles, à parler au plus simple prêtre et à l'écouter parler avec une condescendance affectueuse. Il était précisément dans une de ces dispositions le jour où les théologiens se réunissaient chez lui, ravis de l'honneur de paraître dans son salon.

— Soyez le bienvenu, monsieur le magister, dit-il à Lindner en s'approchant de lui. Il y a longtemps que nous ne nous sommes vus : mais je me rappelle votre excellente conduite au gymnase. Il serait à souhaiter que le diocèse eût beaucoup de sujets comme vous.—Bonjour, cher Drangstedt, je me réjouis de vous voir entrer dans le sacerdoce, car je fonde sur vous de grandes espérances.

Celui à qui il s'adressait en ce moment était le fils d'un de ses fermiers, un grand jeune homme à l'œil hardi, qui avait fait ses études avec Lindner, mais sans pouvoir se lier avec lui. Il eût été difficile de rencontrer deux hommes plus dissemblables que ces deux jeunes prêtres qui allaient s'asseoir à la table du prélat. Lindner avait le front ouvert, le regard franc : un caractère de force et de bonté se manifestait dans toute sa personne. Sa figure mâle, mais impressionnable, laissait voir à découvert toutes ses émotions. Chacune de ses pensées se peignait dans ses regards et sur les contours de ses lèvres mobiles. L'harmonie de son esprit se montrait dans son extérieur. Il était

vêtu simplement, sans prétention mais avec grâce, et tout en lui, jusqu'à ses moindres mouvements, annonçait le sentiment intime d'un homme qui connaît sa dignité. Drangstedt au contraire avait dans sa démarche, dans sa voix, dans son accent, une sorte de discordance qui révélait les défauts de son esprit. Mais il avait un principe qui devait lui être utile, c'est qu'on doit être soumis aux puissances de ce monde.

Après le dîner, l'évêque conduisit les jeunes prêtres dans un cabinet pour s'entretenir plus librement avec eux.

—Monsieur le magister Lindner, dit-il, sera bien placé chez notre cher Klasmark. C'est un plaisir de voir avec quel zèle ce bon vieillard travaille à propager les vérités religieuses. Il a fait preuve d'une énergie que je n'osais plus attendre de lui. Mais monsieur Lindner a cependant là un poste difficile, car, depuis longtemps, cette paroisse n'a pas eu un bon directeur. Le bon Slentriander et son vicaire n'étaient pas pénétrés de cet esprit de Dieu qui doit être notre guide. J'espère que monsieur Lindner est animé du désir de répandre l'enseignement du christianisme.

— Oui, monsieur l'évêque, répondit Lindner en posant la main sur son cœur. Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir, et, avec la grâce de Dieu, j'espère opérer quelque bien. J'ai appris que l'école de Traleboda est dans un état de décadence. Dès que je serai là, je chercherai à la relever.

— Sans doute, sans doute, reprit le prélat avec une expression de surprise désagréable ; l'école est une institution nécessaire, et je rends hommage à la mémoire de l'honnête négociant de Gothembourg qui a fondé celle de Traleboda ; mais ce n'est point là cependant pour un prêtre la chose essentielle. Avant tout, il faut qu'il songe à la doctrine religieuse et ne se laisse point troubler dans sa mission par la science mondaine. C'est une des prétentions singulières de notre époque de vouloir donner le goût de la lecture aux paysans suédois ; mais, mon ami, ce n'est point en leur apprenant à lire, à écrire correctement le suédois, en leur enseignant la géographie et l'histoire, qu'on les conduit au royaume de Dieu. Au contraire, en éclairant le peuple, on le conduit dans le domaine de la politique, il devient orgueilleux et méprise à la fois la religion et ceux qui la lui prêchent.

— Monsieur l'évêque a raison, bien raison, dit Drangstedt.

— Mais, monsieur l'évêque, reprit Lindner, permettez-moi de penser que l'étude de l'histoire et de la nature ne peut porter préjudice à notre foi, je l'ai éprouvé moi-même. J'ai senti que l'histoire de l'humanité, avec toutes ses vicissitudes dans lesquelles se manifeste la loi providentielle, et le tableau de la nature, qui est un des miroirs du Créateur, peuvent être considérés comme d'éloquents commentaires de la parole de Dieu, et je crois qu'on ne peut altérer la

croyance du peuple en éclairant son esprit, en lui apprenant à reconnaître ces œuvres de la Providence.

L'évêque se tourna vers Drangstedt et lui dit :

— Que pensez-vous de ces maximes?

— Ce que j'en pense? répondit celui-ci en affectant un air de dédain. Il me paraît que mon confrère attache trop de prix aux connaissances terrestres, et je me permettrai de lui citer cet axiome :

Méprisez, méprisez le savoir de ce monde,
Vous dont le cœur aspire aux promesses du ciel;
Ici-bas nous vivons dans une ombre profonde,
C'est là-haut qu'on arrive au bonheur éternel.

J'ajouterai que, selon mon humble opinion, on court grand risque de détourner le peuple de ses pieuses croyances en l'initiant aux distractions de ce monde. Je ne crois pas qu'on puisse voir Dieu dans la nature ni dans l'histoire, où l'on ne reconnaît à tout instant que l'action du diable.

— Drangstedt, dit l'évêque, a dans un sens parfaitement raison; car l'histoire ne nous présente que les égarements de l'homme. Elle commence à la chute d'Adam et arrive à la Révolution française, où le peuple, dans l'orgueil de sa science, menaçait d'anéantir tout dogme chrétien. La nature, qui émeut nos sens, est, comme toute chose matérielle, issue du péché, et porte en elle le germe du péché, c'est-à-dire le

germe de la mort. Un prêtre qui étudie la nature étudie donc un enfantement du péché. Mais ce péché réside aussi dans le cœur de l'homme, et c'est celui qu'il faut connaître pour apprendre à l'extirper. Que Dieu vous bénisse, mes enfants; allez dans vos paroisses et faites-y un bon usage de votre intelligence. Je recevrai avec plaisir des renseignements sur l'école de Traleboda, mais je prie monsieur Lindner de ne pas trop s'en occuper. J'aime la science certainement, mais la science répandue parmi le peuple est comme un brandon qui peut allumer l'incendie le plus désastreux.

A ces mots, il congédia les deux jeunes prêtres. A la porte, Drangstedt se sépara de Lindner, car il ne voulait point se montrer dans la rue avec un homme qui osait proclamer une autre opinion que celle de l'évêque.

V

TRALEBODA

Le dimanche où Lindner devait célébrer l'office divin, toute la paroisse du Traleboda fut surprise de l'ordre, du calme qui régnait dans l'église et de la dignité du jeune prêtre. Les autres dimanches, Klasmark oubliait toujours quelque chose, et faisait signe

au sacristain de s'approcher de la chaire pour lui demander ou un mouchoir ou un livre. Son prédécesseur avait une autre coutume plus fâcheuse encore, c'était de s'interrompre à tout instant dans son sermon pour faire la police du temple. « Fermez la porte, » s'écriait-il au milieu d'une période pathétique, » ou : « Chassez ce chien de la nef. »

Le peuple avait cessé de respecter cette église où le prêtre lui-même se montrait si distrait dans ses fonctions. Il y entrait en tumulte, et n'y apportait aucun recueillement.

L'attitude sérieuse de Lindner lui imposa une réserve inaccoutumée, et, pour la première fois depuis longtemps, l'église de Traleboda présenta vraiment l'aspect d'une enceinte religieuse.

Quand le jeune prêtre prononça son discours, il était aisé de voir que toutes ses paroles venaient du cœur. En même temps son langage était si simple, que le plus ignorant pouvait le comprendre. Il se voyait au milieu d'une communauté de pauvres gens qui, toute la semaine, luttaient par le travail contre les difficultés de la vie, qui, le dimanche seulement, se réunissaient à l'église pour ouvrir leur cœur à la parole de Dieu. Il sentit que, dans une telle assemblée, il ne devait prononcer que des paroles de paix, de concorde, d'espoir. Cependant il ne put s'empêcher d'exprimer le mécontentement qu'il avait éprouvé en voyant à la porte du temple une boutique qui arrêtait

au passage ceux qui venaient à l'office et les détournait de leur devoir. Le propriétaire de cette boutique, nommé Thranstrœm, était un de ces hommes hautains, turbulents, qui, dans les villages, prennent un ascendant que leur audace seule justifie, et le conservent par la crainte qu'ils inspirent. Thranstrœm, en écoutant les observations que Lindner avait cru devoir faire sur son industrie, tourna vers lui son regard animé d'une sombre colère, et dès ce moment devint son ennemi. Le même jour, le prêtre se fit encore un autre ennemi en visitant l'école, où il trouva un sot et ridicule instituteur, et en adressant à cet homme quelques sages remontrances.

VI

LE BARON ARENROTT

A la paroisse de Traleboda appartenait un vieillard dont la famille habitait depuis un temps immémorial le pays. On l'appelait le baron Arenrott. Sa fortune, son nom, lui donnaient une haute considération. Tous les fonctionnaires du district lui témoignaient les plus grands égards. Les paysans lui reprochaient de trop aimer l'argent. C'était en effet là sa passion impé-

rieuse, ce qui ne l'empêchait pas de vouloir se montrer fidèle à ses devoirs de chrétien.

Lindner devait naturellement faire connaissance avec cet important personnage. Il alla le voir dans son château, fut très-courtoisement accueilli, et, dans la même semaine, invité à dîner. Le matin même du jour où il devait se rendre à cette invitation, il fut appelé à visiter un malade qui cultivait une des terres d'Arenrott, et demeurait dans une propriété à laquelle la baronne avait donné le nom de Sans-Souci. Le jeune prêtre aperçut une misérable cabane tombant en ruines de tous côtés. Près de là, de pâles et chétifs enfants jouaient au bord du lac, et une femme couverte de haillons arrachait d'un petit champ quelques pommes de terre grosses comme des noix.

— Vous récoltez trop tôt vos pommes de terre, dit Lindner. C'est dommage : elles sont encore si petites !

— Oui, sans doute, murmura-t-elle, mais que faire ? Je n'ai rien à donner à manger à mon enfant, et il est si faible !

— Mais ce n'est pas là une bonne nourriture pour un malade.

— C'est possible. Mais voyez, monsieur, nous n'avons pas un brin de nourriture à la maison. Nous sommes si pauvres, si pauvres ! et l'on tient note de toutes les journées de travail que mon pauvre André ne peut pas faire. Tout irait bien si André recouvrait

la santé, il finirait par acquitter nos dettes envers M. le baron.

Dans cette cabane si triste à voir au dehors, il y avait un ordre et une propreté remarquables : les petites fenêtres avaient été lavées avec soin, le plancher était parsemé de branches vertes de sapin, quelques assiettes en faïence brillaient sur une planche, et un géranium fleurissait dans un vase rustique. Une pensée d'art se révélait même dans cette pauvre demeure, car des gravures sur bois étaient collées contre la muraille, et quelques livres apparaissaient sur un rayon.

Le malade reposait dans son lit, les mains jointes sur la couverture. A l'aspect du prêtre, il chercha à prononcer quelques paroles ; mais sa voix fut étouffée par une toux violente. A voir la douce clarté que le soleil répandait autour de lui, on eût dit un rayon du regard de Dieu ; à entendre les petits oiseaux chanter sur les branches de la haie, on eût dit les concerts d'anges attendant une âme prête à s'envoler. Lindner, en s'approchant de celui qui attendait les dernières consolations de la religion, se rappela ce que son père lui avait raconté de la mort de Storm, et accomplit son devoir sacerdotal avec onction.

Le malade fit sa confession. Une seule faute lui pesait lourdement sur la conscience : il avait reçu un jour de l'intendant du baron douze skillings de plus que ce qui lui était dû, et ne les avait point rendus.

— Ces douze skillings[1], dit-il, sont dans cette Bible; je vous prie, monsieur le pasteur, de vouloir bien les remettre à celui à qui ils appartiennent, et le prier de me pardonner, afin que je repose en paix dans le tombeau.

Cette pièce de monnaie était la seule qu'il y eût dans la maison, et la mère et les enfants souffraient de la faim. Cependant le malade la regardait comme un dépôt si sacré, qu'il n'osait y toucher.

— Avez-vous, lui dit le prêtre, quelque colère, quelque inimitié dans le cœur?

— Non, monsieur le pasteur, grâce au ciel je ne hais personne; lorsque quelqu'un a été dur pour moi, à tort ou à raison, j'ai fait tout ce qui dépendait de moi pour l'amener à d'autres sentiments. Non, je ne hais personne, et j'aime beaucoup de gens.

Lindner administra le dernier sacrement à ce vertueux malade, emporta les douze skillings qui lui causaient une si pénible sollicitude, et, en sortant, remit à la pauvre mère de famille quelque argent pour subvenir à ses premiers besoins.

De là il se dirigea vers le château du baron, et y arriva au moment où l'on servait le dîner.

— Soyez le bienvenu, lui dit en souriant la baronne. Vous avez été à Sans-Souci; n'est-ce pas que

[1] En Suède, la monnaie courante est en papier, depuis le billet de huit skillings (huit sous) jusqu'à celui qui s'élève à plusieurs centaines de francs.

c'est une ravissante situation, un délicieux vallon, et une vue magnifique sur le lac? J'ai souvent engagé mon mari à faire construire là un temple ou un belvédère.

— La situation est belle, en effet, répondit Lindner avec un triste sourire; mais les gens qui demeurent là sont bien pauvres.

— Oh! oui, repartit la baronne, les malheureux!... et Dieu sait de quoi ils vivent!

Puis, se tournant vers ses convives :

— Qu'en pensez-vous, messieurs? dit-elle, si nous allions ce soir prendre le thé là. J'aime à montrer ce site, qui est, sans contredit, l'un des plus beaux de la province.

— Je remarque avec joie, dit un des invités, que madame la baronne a conservé l'esprit poétique qui la distinguait déjà lorsque j'eus l'honneur de la voir pour la première fois. Je me rappelle avec quel goût exquis madame la baronne chantait en s'accompagnant de la harpe. J'espère qu'elle n'aura point cessé de cultiver un si rare talent.

— Oui, oui, répondit-elle, je chante encore quelquefois. A la campagne, c'est une distraction nécessaire.

On s'assit à table. Le dîner était préparé avec la plus grande recherche, la société riante et animée. Lindner seul conservait, au milieu de cette réunion, une pénible pensée; si quelquefois il se maîtrisait pour ré-

pondre à une parole obligeante, bientôt il retombait dans sa morne préoccupation. Il ne pouvait cesser de songer à la malheureuse cabane de Sans-Souci, à ce père mourant, à ces enfants délaissés, à ces légères paroles de la baronne : « Dieu sait de quoi ils vivent ! » Ah ! se disait-il, si seulement ces pauvres gens avaient la centième partie de tout ce luxe, de toutes ces superfluités !... Dieu sait de quoi ils vivent ! Et ils ne sont qu'à quelques centaines de pas de ces riches insouciants.

Le soir, au moment où le soleil se penchait à l'horizon, où une brise rafraîchissante s'élevait dans la vallée, toute la société du baron se dirigea vers Sans-Souci. Déjà on y avait fait porter une table, un service à thé, et la harpe de la baronne. Lindner saisit un instant où personne ne faisait attention à lui, prit quelques biscuits dans sa poche et entra dans la cabane. Les convives de M. Arenrott s'assirent de côté et d'autre en causant sur le gazon, et, pendant que le prêtre allait voir ceux dont le sort l'avait si vivement ému, une belle et élégante jeune fille écoutait en souriant un de ses adorateurs qui lui parlait d'amour, de fidélité et du bonheur céleste dont on peut jouir en ce monde.

Le soleil n'éclairait plus l'intérieur de la demeure du pauvre. La femme était à genoux, près du lit du malade, lui récitant d'une voix tremblante quelques prières.

— Ah! monsieur, dit-elle en apercevant le prêtre. André, mon cher André, touche à sa fin, et je priais pour le salut de son âme. Pauvres enfants! Pauvre femme que je suis!

— Où sont les enfants? demanda Lindner en tirant de sa poche un biscuit.

— Ils dorment en paix, sans songer au malheur qui les menace... Mais, quoi! ces biscuits sont-ils pour eux? Ah! les pauvres chers, qui n'ont rien eu à manger aujourd'hui. Pella, Stina, levez-vous, voici un monsieur qui vous apporte de bonnes choses.

Les enfants se frottèrent les yeux et tendirent avec avidité leurs petites mains vers le jeune prêtre.

Le malade s'affaiblissait de plus en plus. Déjà ses lèvres pâles et contractées par le froid de la mort n'exhalaient plus qu'un léger souffle. Le prêtre priait à ses côtés, la femme était à genoux, au pied de sa couche, les mains jointes sur sa poitrine. Pendant ce temps, la baronne chantait, et les sons de sa harpe résonnaient au loin dans le silence de la vallée.

— Ah! murmura d'une voix défaillante le mourant, j'entends une musique, une musique céleste.

Et, à ces mots, il rendit le dernier soupir.

Ce petit coin de terre vanté par la baronne présentait en ce moment un étrange tableau. Ici, un pauvre père de famille expirant, une femme baignée de larmes, des enfants qui, dans leur naïve ignorance, se réjouissaient de tenir quelques biscuits ; là,

un jeune couple amoureux qui s'égarait dans les rêves d'un avenir idéal, et, de côté et d'autre, des gens du monde qui tantôt causaient gaiement, et tantôt écoutaient le chant de la baronne. Et ce lieu s'appelait Sans-Souci.

Quand tous les convives se furent retirés, Lindner présenta les douze skillings d'André au baron, qui sourit de cette délicatesse de conscience.

— C'était, dit-il, un brave garçon, il faut que je lui rende cette justice.

— Monsieur le baron, dit le jeune prêtre, me permettra-t-il d'invoquer sa commisération en faveur de la veuve de cet honnête homme et de ses enfants? Les malheureux sont dans la dernière des misères.

— C'est très-bien, monsieur le magister, répondit le baron avec un sourire sardonique, c'est très-bien d'avoir pitié de ceux qui souffrent. Mais mettez-vous à ma place, et voyez si je puis tendre la main à tout le monde. J'ai pour principe qu'il faut aider ceux qui travaillent, et Dieu sait que je ne puis secourir toutes les veuves et tous les enfants. Vous avez raison de vous intéresser à ces pauvres gens; mais il ne faut pas s'abandonner trop aisément aux émotions de son cœur. Il faut tâcher de faire le plus de bien avec le moins de frais possible, et, avant tout, ne témoigner sa sympathie qu'à ceux qui la méritent.

— Mais, monsieur le baron, répliqua le prêtre,

André était un bon ouvrier. En mémoire de lui, ne pourriez-vous?...

— Monsieur le magister, je respecte vos observations; croyez-moi, je ne suis pas dur; au contraire, j'ai le cœur tendre comme de la cire. Je parlerai de ces gens à mon intendant, nous verrons ce qu'on peut faire.

Quinze jours après, la veuve d'André venait avec ses enfants frapper à la porte du presbytère. Elle avait été, par l'intendant, expulsée de sa cabane.

Le dimanche suivant, Lindner prit pour texte de son sermon l'hypocrisie du pharisien, et prononça d'un ton de douleur des paroles qui frappèrent le cœur du baron et qu'il écouta en courbant la tête.

Quelques mois après, le baron était sur son lit de mort. Le prost Klasmark se présenta chez lui pour l'administrer; mais le baron déclara qu'il ne voulait recevoir que Lindner.

— Eh bien, lui dit-il quand il le vit entrer dans sa chambre, vous devez me regarder, n'est-ce pas, comme un grand pécheur, comme un homme bien dur?

— Oui, monsieur le baron, je dois l'avouer.

— Je le sais, répliqua le baron, qui semblait recueillir toutes ses forces pour cette dernière entrevue. Mais écoutez : j'ai été pauvre. Mon père était un homme d'une nature faible. Il fut la dupe d'une quantité de fripons, aliéna ses domaines et laissa ses enfants dans le

besoin. Dès mon jeune âge, je conçus un sentiment de répulsion profonde pour cette espèce de bienfaisance qui naît d'un élan instantané et rapide. Je voulus me conduire tout autrement. Je m'efforçai de réprimer en moi tout mouvement de compassion, et j'y parvins.

— Mais la compassion, répliqua Lindner, est un don de Dieu.

— Sans doute, de même que l'amour. Mais la raison nous a été donnée pour résister à nos penchants, et la bienfaisance, de même que l'amour, peut nous faire tomber en bien des erreurs. Écoutez encore. En étouffant en moi toutes ces idées de compassion qui naissent d'une circonstance accidentelle et passagère, je me disais : « En surmontant la tentation du moment, tu travailleras pour le temps à venir, et, pour pouvoir faire plus de bien un jour, tu en feras peu maintenant. » N'est-ce pas là une conception raisonnable?

— Raisonnable, peut-être, mais non chrétienne. Il ne nous appartient pas, à nous autres hommes, d'ajourner ainsi nos bonnes œuvres. Il faut faire le bien dès que l'occasion s'en présente, de peur que cette occasion ne nous échappe. Quant aux projets formés pour l'avenir, c'est un noble rêve qui peut se réaliser, mais ce n'est qu'un rêve.

— Vous pensez donc que j'ai consacré tous les efforts de ma jeunesse, toute ma vie à un rêve? C'est possible; mais il est trop tard pour y revenir. Ce

rêve est mon unique consolation, et c'est ce rêve qui m'a décidé à vous appeler près de moi; car je vous ai haï, je dois vous l'avouer, je vous ai haï parce qu'il y avait dans vos sermons des paroles qui me semblaient prononcées particulièrement pour moi, des paroles qui répondaient au reproche secret qui s'élevait au fond de mon âme. Mais c'est à vous pourtant que je voulais adresser ma confession et confier mes dernières volontés. Voici mon testament. Vous verrez, en le lisant, pourquoi j'ai eu tant de dureté dans le cours de ma vie.

Ce testament causa une fort triste surprise à la baronne. Son mari ne lui laissait que la jouissance d'une petite propriété. Le reste de ses biens devait être employé à la fondation d'un établissement de bienfaisance et d'une école. Après la mort de la baronne, le domaine qui lui était assigné devait être converti en un fonds de pension pour de pauvres veuves. Le baron confiait en outre au jeune prêtre le soin de distribuer une somme de trois mille riksdalers aux indigents de sa seigneurie.

— Ah! pauvre cœur égaré! dit Lindner en s'arrêtant sur la tombe du baron le soir de ses funérailles, tu as fini ton œuvre de bienfaisance, tu as subi un rude combat pour te faire haïr toute ta vie. Pauvre vieillard, que je plains ton égarement! Avec ta sévère volonté, tu n'étais qu'un enfant, un grand enfant. Que Dieu te juge selon sa miséricorde!

VII

L'EXAMEN PASTORAL

Il y avait huit ans que Lindner remplissait avec un zèle infatigable ses modestes fonctions d'adjoint. Pendant ce temps, son habile collègue, Drangstedt, avait fait un mariage par ambition et obtenu un pastorat. Lindner était resté dans son humble situation. Sa charité lui enlevait la meilleure part de ses modiques revenus; ses sentiments de religion, pleins d'indulgence, mais inflexibles sur certains points, lui avaient créé des ennemis, qui souvent lui causaient de pénibles contrariétés; enfin, madame Klasmark, dont l'âge ne faisait qu'augmenter l'humeur altière, s'était tournée contre lui, et lui rendait, par toutes sortes de tracasseries journalières, l'habitation du prost insupportable.

Lindner, après avoir longtemps souffert avec patience et résignation, résolut enfin de sortir de sa fâcheuse position, de passer, comme Drangstedt, son examen pastoral, et d'acquérir par là le droit de solliciter un autre poste.

Il se rendit dans la ville universitaire où l'évêque Slingerback venait d'arriver, remportant de la diète,

où il avait siégé à la tête de l'ordre du clergé, la plaque de l'Étoile polaire, qui le rendait plus fier que jamais. Il reçut très-froidement le jeune prêtre, et, au lieu de l'encourager à poursuivre son projet d'examen, parut très-surpris qu'il eût une telle prétention. Une douzaine de prêtres qui se trouvaient réunis dans l'antichambre du prélat, et qui furent témoins de cette rude réception, affectèrent de ne pas reconnaître l'humble et doux adjoint qui semblait si mal noté dans l'esprit de son évêque. Lindner rentra chez lui profondément triste et presque découragé; mais une circonstance inattendue devait bientôt lui donner un singulier relief. Quelques jours après sa malencontreuse visite, il reçut, à sa grande surprise, une invitation à dîner chez l'évêque, et fut bien plus étonné encore lorsque, en entrant dans le salon, il vit le prélat s'avancer à sa rencontre d'un air riant et affectueux.

— Soyez le bienvenu, mon cher Lindner, lui dit-il, je suis charmé de vous revoir.

Lindner ne comprenait rien à un tel changement, mais il allait en avoir l'explication.

— Tenez, monsieur le baron, dit l'évêque en se retournant vers un de ses convives qui était entouré d'un cercle respectueux, voilà votre homme.

L'étranger fit un mouvement, et Lindner reconnut son ancien camarade, Philippe Nordenstrale.

— Bonjour, mon bon cher Lindner! s'écria Philippe, as-tu donc oublié ton vieux camarade?

Lindner était près de s'élancer dans ses bras, mais un sentiment de modestie le retint, et il s'inclina devant lui.

— Oh! ta main, ta main, mon brave ami! s'écria Philippe avec un accent cordial.

Puis, passant son bras sous le sien, il l'entraîna à l'écart pour causer plus librement avec lui.

— Eh bien, lui dit-il, te voilà donc encore simple pasteur adjoint? As-tu toujours le même plaisir à t'occuper des pauvres et des aveugles?

— Oui, répondit Lindner.

— Oh! tendre et honnête cœur, et que gagnes-tu à tes bonnes œuvres?

— J'y gagne la satisfaction de moi-même et la joie d'inspirer quelque affection.

— Et moi, sais-tu ce que je suis devenu?

— Non.

— Je suis chambellan.

— Et heureux de ta dignité?

— Oui, oui, quoique je regrette Paris, où j'ai passé plusieurs années attaché à la légation suédoise. Les longues rues silencieuses de Stockholm ne valent pas les boulevards.

Les deux amis s'entretinrent avec une affectueuse expansion de tous les souvenirs du passé, puis s'assirent à table l'un à côté de l'autre. A ce dîner, se trouvait aussi Julie, la sœur de Philippe. Mais ce n'était plus la candide jeune fille que Lindner avait connue.

C'était une grande belle dame toute fière d'avoir épousé un haut fonctionnaire et gazouillant dans les salons comme un oiseau léger. Elle reçut d'un air distrait le modeste prêtre qui lui avait causé autrefois une généreuse émotion et le quitta bientôt pour répondre en souriant aux compliments d'un jeune officier qui se tenait près d'elle en frisant, d'un air fort satisfait, sa blonde moustache.

— Allons, dit Frédéric, qui remarqua avec chagrin la froide attitude que sa sœur avait prise envers son ami, ne fais pas attention à ma sœur ; depuis que tu l'as vue pour la première fois, elle est bien changée. Elle s'est mariée avec un homme dont le cœur est comme un parchemin chargé d'un sceau nobiliaire. Laisse là ces deux êtres qui souvent m'irritent, et parlons un peu de tes affaires. Tu vas donc passer ton examen pastoral ?

— Oui.

— Et j'espère que tu en sortiras avec la plus brillante attestation.

— Je ne le pense pas.

— Et pourquoi donc ?

— Parce qu'on ne donne point cette attestation à celui qui a aussi peu de connaissances que moi.

— Bah ! bah ! Écoute, tu te distingueras, j'en suis sûr, à cet examen. Je te ferai donner le titre de prédicateur de la cour, et dès qu'un bon pastorat deviendra vacant, ce sera pour toi. Que penses-tu de ce projet ?

[redacted]

[redacted]

[redacted]

touchante que de voir la paisible
la joie qui règne autour de lui.
iment heureux.
qua Drangstedt, sa place ne lui
quelques centaines de francs;
il mérite.

— Je ne veux pas du titre de prédicateur de la cour.

— Quelle idée?

— Non, la manie des titres n'est déjà que trop grande ; et il convient aux prêtres moins qu'à tout autre de s'y laisser aller. Comment pourrais-je prêcher contre la vanité, si je m'abandonne moi-même à cette vanité? Ma conduite ne serait-elle pas en contradiction manifeste avec mes paroles?

— Tu as de singuliers scrupules.

— Non, cher Philippe, ce ne sont pas de vains scrupules. C'est un acte de raison.

— Tu es un singulier être! mais comme que tu sois, je ne puis m'empêcher de t'aimer.

Ce dîner dans lequel on avait vu un chambellan du roi montrer tant d'affection à Lindner, le traiter comme un camarade et le tutoyer, donna une importance extraordinaire au pauvre adjoint. Il fut interrogé avec les plus grands égards par ses examinateurs, obtint d'eux un honorable témoignage, et, quelque temps après, fut appelé à un poste meilleur que celui où il avait passé les belles années de sa jeunesse ; un très-simple poste pourtant, mais le modeste Lindner n'en demandait pas plus.

Il épousa une douce et honnête jeune fille qui avait su apprécier ce noble cœur, et dont il avait su, de son côté, apprécier les vertus Une année après, on disait devant Drangstedt :

— C'est une chose touchante que de voir la paisible maison de Lindner, la joie qui règne autour de lui. Votre collègue est vraiment heureux.

— Heureux! répliqua Drangstedt, sa place ne lui rapporte pourtant que quelques centaines de francs; mais c'est tout ce qu'il mérite.

III

AMÉRIQUE DU NORD

L'AURORE DE POURPRE

Il n'y a pas longtemps que les grands lacs qui s'étendent sur la frontière septentrionale des États-Unis étaient encore entourés de déserts silencieux, sauvages; leur onde n'était sillonnée que par les canots d'écorce de l'Indien ou par le marchand aventureux. Beaucoup de gens se rappellent encore avoir vu cette vaste contrée soumise à la domination des farouches tribus indigènes. L'intrépide voyageur qui entreprenait d'explorer ces districts incultes n'y pénétrait qu'en se résignant aux plus rudes fatigues et en s'exposant à de nombreux périls. Rien n'altérait encore là l'œuvre primitive de la nature. Le sauvage indompté y campait au milieu des animaux sauvages. C'était pourtant une grande

et belle chose à voir que ces larges lacs avec leurs rives imposantes, ces baies, ces îles, cette verdure des forêts unie à l'azur des eaux, et ces solitudes profondes.

Toute cette scène a été transformée par une sorte de magie. Les lacs intérieurs du pays sont maintenant couverts de navires de commerce, leurs baies et leurs îles sont parsemées de villages, et sur les rivières on voit passer les bateaux à vapeur, qui, par la grandeur, l'élégance de leur construction, ressemblent à des palais flottants. L'œuvre de l'industrie est là, active, féconde, puissante.

Au milieu de ces merveilleux changements, un seul lac, le lac Supérieur, a conservé son premier aspect, ses rives et ses forêts silencieuses, ses huttes de chasseurs nomades; et longtemps encore le climat, la topographie de cette région, opposeront de graves obstacles aux progrès de la civilisation.

Au delà du Sault-de-Sainte-Marie, c'en est fait de ces champs fertiles, de ces verts enclos qui égayent les regards du voyageur sur les bords des lacs de l'est et du sud. Là, on ne trouve plus que les rigueurs d'une latitude élevée et les tristes images d'une contrée stérile : des précipices de rocs et des landes arides qui offrent à peine quelque aliment à l'homme et aux animaux. Pas un tableau riant, pas une place féconde. Le paysage est cependant parfois pittoresque et grandiose. Du milieu des flots s'élèvent perpendi-

culairement des remparts de rocs qui présentent toutes les lignes de l'architecture gothique : tours gigantesques, arceaux majestueux, pyramides aiguës qui surprennent l'imagination et étonnent le regard. L'onde se brise sur une côte escarpée, dangereuse, où brille à peine un peu de verdure. De temps à autre, l'œil est trompé par l'apparence d'un vallon, où l'on croit voir se déployer de larges rameaux d'arbres ; on dirige son canot de ce côté, et l'on s'aperçoit que cette fraîche prairie n'est qu'un étroit canal qui aboutit à un autre lac ou à un marais. Ces lacs, ces canaux, ces marais, coupent le pays dans toutes les directions, l'enlacent comme un réseau, et y forment une sorte de labyrinthe inextricable.

La sombre plage déserte où nous avons l'intention de conduire le lecteur est d'une assez grande élévation au-dessus du niveau des lacs. Les cours d'eau qui y conduisent sont traversés par des chutes rapides, par des cataractes dont quelques-unes ont la magnifique extension du Niagara. Nulle rame et nulle barque n'ont jamais effleuré leurs vagues impétueuses. Quand les Indiens atteignent à ces passages insurmontables, ils prennent leur canot sur leurs épaules et le transportent par terre au delà de l'écueil. C'est du sommet de ces plateaux, du sein du cet immense continent, que jaillissent le Saint-Laurent et le Mississipi. Les deux fleuves, issus de la même source, coulent dans deux directions différentes, et, après avoir parcouru

un espace de mille lieues, tombent dans l'Océan sur deux points séparés l'un de l'autre par trente dégrés de latitude.

Pendant plus de la moitié de l'année cette terre est couverte de neige et de glace. Toute trace de végétation disparaît, et les animaux s'enfuient vers des régions plus tempérées. Les seuls êtres humains que l'on rencontre encore sur ce sol désolé sont les Indiens Ojibway, désignés plus communément sous le nom de Chippeways. Pas une race au monde n'a une existence aussi précaire que ces Indiens. La chasse, les produits sauvages du sol, sont leurs seuls moyens de subsistance. Ils n'ont point d'agriculture et point de demeures fixes. Tant qu'ils ont des provisions, ils mangent à l'excès, puis tombent tout à coup de cette aveugle satisfaction dans un dénûment absolu. Leur principal aliment est le riz sauvage, qui croît sans culture dans les marais. Les femmes, qui sont chargées de le recueillir, en font parfois une abondante récolte, mais leur imprévoyance détruit les dispositions providentielles qui leur offrent dans cette moisson une ressource pour l'hiver. Tout est bientôt dissipé, épuisé, quand vient la mauvaise saison, il ne leur reste rien. Les oiseaux et une partie des autres animaux sont partis ; le pays est en proie aux horreurs de la famine. Les malheureux en sont alors réduits à entreprendre de longues et périlleuses excursions dans l'espoir de découvrir quelque aliment, à manger leurs chevaux

et leurs chiens, à mâcher leurs vêtements en peau de buffle et leurs mocassins. Puis, un grand nombre d'entre eux périssent, épuisés par la faim ou emportés par des tourbillons de neige. Leurs excursions, qui pourraient les sauver, sont même restreintes dans de certaines limites ; ils ne peuvent poursuivre le buffle et le daim jusque dans les parages méridionaux, car ils y seraient arrêtés, égorgés par des tribus ennemies.

Quoiqu'ils soient fort nombreux et qu'ils occupent une immense étendue de terrain, les Chippeways n'ont aucune organisation nationale; à peine même reconnaît-on parmi eux des indices d'un régime local, d'un gouvernement particulier. Çà et là quelques familles se groupent, il est vrai, autour d'un chef; mais leur association temporaire ne dure qu'autant que leur bien-être est assuré. Dès que les provisions deviennent plus rares, chaque famille est livrée à elle-même : tous les membres du clan se dispersent comme des feuilles que le vent d'automne emporte de côté et d'autre. Puis, au retour de la belle saison, quand le gibier se retrouve dans les bois, quand le riz est mûr, ceux qui ont résisté aux rudes épreuves de l'hiver se rassemblent de nouveau, et le chef qui, comme les autres, a été obligé de chercher péniblement, pendant plusieurs mois, sa subsistance, reprend sur son petit cercle l'exercice de son autorité.

La force des différentes tribus varie selon diverses

circonstances. Si un chef est heureux à la guerre ou à la chasse, de nouveaux partisans viendront se ranger sous sa bannière. Si la fortune l'abandonne, beaucoup d'entre eux ne lui seront pas plus fidèles que la fortune : ils le quitteront pour s'en aller ailleurs chercher un meilleur guide. Cependant, à moins que le chef ne soit dépourvu de toute espèce de qualité, il n'est jamais entièrement abandonné. Il conserve, au milieu d'une agrégation plus ou moins étendue, le prestige de son nom. Il a des amis dévoués; il occupe la première place dans les fêtes, dans les cérémonies religieuses et dans les réunions où l'on discute les intérêts de la tribu.

Une de ces communautés de Chippeways avait un chef nommé Notin ou le Vent. C'était le fils d'un chef illustre et le descendant de plusieurs chefs qui avaient porté le même nom ; car parmi ces peuplades la grandeur est héréditaire, et l'on croit généralement que les qualités essentielles se transmettent de père en fils. Ce principe de légitimité très-puissant chez les Indiens n'est pourtant pas si rigoureux qu'on n'y apporte quelque modification dans la pratique. Si l'héritier direct, légitime, d'un chef, est d'une nature indolente, la tribu est gouvernée en son nom, mais ce n'est point lui qui conduit les braves au combat. S'il est, comme nous l'avons déjà dit, privé des vertus morales et physiques, on lui enlève son pouvoir, et son plus proche parent le remplace. S'il n'y a pas dans sa famille un

homme capable d'occuper ce poste important, la tribu se choisit parmi les guerriers les plus vaillants un maître, qui à son tour peut dire :

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.

Notin était roi par droit d'hérédité. Un sang généreux coulait dans ses veines, et il pouvait raconter avec un légitime orgueil les exploits de ses ancêtres dans leurs longues guerres contre les Dacotas. De plus, il était marié avec la fille d'un chef de la grande race des Ojibways, ce qui assurait à ses descendants les avantages d'une double origine royale. A la fierté que lui donnait sa noble naissance Notin voulait joindre celle de son mérite personnel. Il s'était fait un collier des griffes d'un ours monstrueux égorgé par lui ; il avait enlevé des cheveux aux Anglais, aux Américains, aux Sioux ; les chevelures de ses ennemis ornaient les parois de sa demeure, et, dans les jours solennels, il portait sur la tête sept plumes d'aigle, symbole des sept guerriers qu'il avait tués. Il montait bien à cheval, pêchait avec patience et fumait sa grande pipe avec dignité. Il excellait à découvrir le gîte de la loutre, du castor, et, lorsqu'en été il se préparait à chasser le buffle dans les grandes plaines, les braves venaient se ranger autour de lui, heureux d'avoir pour guide un tel homme ; car ces expéditions les conduisaient sur les domaines des Dacotas, et, pour oser s'a-

venturer contre cette belliqueuse tribu, il leur fallait un chef hardi et expérimenté.

Tel était Notin, roi de la bande des Chippeways qui occupait les rives du lac de Tonnerre. Son pouvoir s'étendait sur vingt habitations, et dans une des journées mémorables de sa vie, il avait conduit cent cavaliers à la chasse dans les prairies du Mississipi. Sur plusieurs points Notin était resté fidèle aux coutumes traditionnelles de sa race. Comme chef, il ne violait aucune des lois, aucun des usages de ses ancêtres. Il fumait dans la même pipe que son père, la tenait dans la même position, et chassait de la même manière les bouffées de fumée par ses narines ; de telle sorte que les vieillards, frappés de sa ressemblance avec celui auquel ils aimaient à obéir, de sa piété filiale, de son respect pour l'opinion publique, le contemplaient parfois avec une vive émotion. Mais, comme homme, il avait ses idées à lui ; dans ses relations privées, il n'écoutait que ses propres sentiments, et il n'avait épousé qu'une femme, chose étrange dans une contrée où non-seulement chaque chef, mais chaque individu, prenait autant de femmes qu'il pouvait en nourrir.

L'épouse à laquelle Notin avait donné cet unique témoignage d'affection était d'une taille gracieuse et élevée, d'une figure à la fois agréable et imposante. Son mari l'aimait avec ardeur et lui accordait une confiance extraordinaire. De leur union était née une fille,

qui portait le nom de Misquabunokwa, ou l'Aurore de Pourpre, et qui était douée de toute la beauté, de toute l'intelligence de sa mère. Cette mère et cette fille étaient ambitieuses; elles voulaient exercer un empire absolu sur l'esprit de leur chef. Nulle autre femme n'était admise dans leurs entretiens, et, en même temps qu'elles éloignaient ce péril, elles s'appliquaient par tant de soins délicats à rendre le foyer de la famille cher à Notin, que peu à peu il devint plus sédentaire et laissa à d'autres le soin de conduire les hommes de son clan à la guerre et à la chasse.

Une telle manière d'être porta une grave atteinte à sa popularité. On l'entourait encore de marques de respect, mais on se disait que c'était une triste chose de voir un vaillant homme s'assoupir sous l'influence d'une femme. L'hiver approchait ; plusieurs familles, sans consulter ce chef jadis si actif et maintenant si indolent, avaient déjà quitté leur habitation pour s'en aller de côté et d'autre chercher leur subsistance. Il ne restait autour de Notin qu'un groupe d'amis dévoués, mais pourtant moins confiants en lui qu'autrefois. Ces amis se réunirent avec lui en conseil pour aviser aux moyens de pourvoir à leur existence pendant les cruels mois d'hiver. Lorsque le calumet eut circulé, tous s'assirent dans un profond silence. Puis un vieillard se leva et prit la parole en ces termes :

« Frères, en hiver le vent vient du nord, et il est très-froid; en été il vient du sud, fond la glace et fait

reverdir le gazon et les arbres. Nous savons par là qu'un des sites de cette grande île est froid et l'autre chaud. Il n'y a point de lieu qui soit agréable toute l'année si ce n'est l'heureux monde où les hommes braves s'en vont après leur mort. Écoutez, frères; nous ne savons pourquoi le Maître de la vie a disposé ainsi les choses, mais nous savons que l'été est fini et que l'hiver approche. Le Grand-Esprit a enseigné aux animaux à fuir le vent du nord et à se cacher tant que les orages sont déchaînés sur la terre. Écoutez, frères : les oiseaux ont quitté les lacs et les îles où ils ont couvé leurs petits; ils s'envolent en troupes nombreuses et passent dans les airs comme un nuage. Ils battent des ailes à l'aspect d'une contrée brillante où ils trouveront une abondante nourriture, où les eaux ne sont point couvertes de glaces. Soyons aussi prudents que les buffles, qui se retirent dans les pâturages du Missouri, et que les oiseaux aquatiques. qui vont se poser au bord des lacs d'une région plus chaude. Prenons pitié de nos femmes, de nos enfants, et conduisons-les dans les grandes plaines où ils auront un aliment assuré. Frères, j'ai dit. »

Chaque mot de ce discours fut écouté avec une visible satisfaction, et, lorsqu'il fut achevé, tous les auditeurs éprouvèrent un sentiment de bien-être comme s'ils venaient d'être affranchis de leurs perplexités.

Notin retira la pipe de ses lèvres et chassa lentement la fumée par ses narines, comme s'il était absorbé

dans de profondes réflexions. Puis il promena ses regards sur l'assemblée, et chacun garda le silence, car on voyait que le chef allait parler. Il dégagea son bras droit de son manteau de laine et se leva. Son attitude était noble et gracieuse, sa figure aurait pu servir de modèle à un artiste. Il parlait d'une voix grave, claire, et tournant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, comme s'il s'adressait successivement à chacun des membres de l'assemblée. « Mes enfants, dit-il, j'ai écouté le discours de mon frère; c'est un vieillard; la neige est tombée si souvent sur sa tête, qu'elle l'a blanchie; il ressemble à l'arbre couvert de givre; il est plus sage que moi; faites attention à ses paroles. Je ne voudrais pas mettre mes doigts dans les oreilles de mon peuple pour les fermer aux conseils des vieux braves. Mes enfants et mes frères, le Grand-Esprit révèle à chacun ce qu'il doit faire; obéissons à son inspiration.

« Le Grand-Esprit ne visite point de jour ses enfants rouges. C'est pendant la nuit, lorsqu'ils dorment, qu'il leur parle dans leur sommeil. Les insensés ne connaissent point sa voix; ils ne savent pas que le Maître de la vie leur parle, parce qu'ils ne le voient pas.

« Écoutez-moi. La nuit dernière, dans mon sommeil, j'ai eu un songe. J'ai entendu un bruit pareil à celui d'un grand troupeau de buffles. J'ai voulu me lever et n'ai pu y parvenir. Alors une voix m'a dit: « Ne t'en « va pas dans la plaine des buffles; ta bande est disper-

« sée, et il ne te reste plus assez d'hommes pour livrer « bataille aux Dacotas, qui sont en grand nombre, qui « massacreront les femmes et les enfants de ta tribu, « si tu t'avances sur leurs domaines. »

« La voix s'est tue. J'ai entendu un autre bruit pareil au souffle du vent du nord et au murmure des vagues qui se brisent contre les rocs. La voix ne m'a plus rien dit, mais j'ai vu sur les bords d'un large lac une crique protégée contre les vents. Dans l'eau paisible de cette crique il y avait de gros poissons, en telle quantité qu'à peine avaient-ils assez de place pour se mouvoir. Je connais le lieu, car j'y ai été.

« Écoutez. Je sais qu'il n'est pas bien de raconter ses rêves. Le Maître de la vie ne permet pas que l'on répète ce qu'il murmure dans notre sommeil, et nos pères ont recommandé de ne pas commettre cette faute. Mais j'ai voulu rapporter mon songe parce qu'il doit être utile à mes enfants, et j'espère que le Grand-Esprit me pardonnera de vous dire : N'allez pas sur la terre des Dacotas ; ils sont nombreux comme les feuilles des arbres, préparés à la guerre et ennemis des gens du Nord.

« Frères et enfants, je ne crains pas les Dacotas ; j'ai tué quatre de leurs plus vaillants hommes ; leurs chevelures sont suspendues dans ma demeure. Ils tremblent quand ils entendent le cri de bataille de Notin ; leurs chevaux indiens me connaissent et s'enfuient à mon approche Mais je n'ose désobéir au Grand-Es-

prit. Que chacun de vous agisse comme il voudra. Si quelques-uns veulent rester avec moi, je serai heureux de leur servir de guide. J'ai dit. »

Le chef alors s'assit, et l'assemblée garda le silence. Il secoua la cendre de sa pipe, déroula son manteau sur ses épaules, se leva, et tous les braves se retirèrent. Mais à quelque distance de la demeure de Notin ils se réunirent de nouveau pour se consulter sur ce qu'ils devaient faire. L'un disait : « Il vaut mieux se nourrir de chair d'ours et de daim que de poisson. » Un autre : « Que celui qui a eu un rêve suive son inspiration ; pour moi, je n'ai rien vu dans mon sommeil. » Un troisième : « Celui qui n'a qu'une femme pourvoit aisément à ses besoins ; moi j'en ai trois, et la pêche ne peut me suffire. » D'autres disaient : « L'homme a tort de raconter ses rêves. »

Après ces réflexions, ils se séparèrent. Le lendemain, tous les membres de la tribu étaient en mouvement ; mais il n'y avait plus entre eux aucune communauté de sentiments ; ceux-ci s'en allaient par un sentier, ceux-là par un autre. Vers la fin du jour, toutes les habitations étaient désertes. Pas un être vivant n'apparaissait dans le village.

Notin s'embarqua avec sa femme et sa fille dans un canot d'écorce, et se dirigea vers le lac Supérieur. Le temps était déjà très-froid, et ils eurent beaucoup à souffrir des rigueurs de la saison. Cependant ils s'avancèrent avec courage vers les plages du Nord, tan-

tôt s'arrêtant pour pêcher, tantôt descendant à terre avec l'espoir d'y trouver quelque animal caché dans les bruyères, tantôt forcés de fuir devant l'orage. Un jour que la tempête grondait à l'horizon plus fort que de coutume. ils conduisirent leur barque à l'embouchure d'une rivière, dans une anse protégée par une enceinte de rochers. Tandis que devant eux le vent soulevait les flots du lac, ils jouissaient d'un refuge paisible, et trouvaient à leurs pieds assez de poisson pour se nourrir.

Fatiguée d'une pénible et périlleuse navigation, enchantée d'avoir découvert un tel asile, la femme de Notin demanda à passer là tout l'hiver. Son mari lui rappela qu'il avait reçu dans un rêve un avertissement auquel il devait obéir, et qu'il fallait aller plus loin. Mais sa femme lui objectait que c'était là précisément le lieu qui lui avait été indiqué par le Grand-Esprit. Puis l'orage continuait ; on ne pouvait songer à s'embarquer sur le lac. Le chef céda à toutes ses raisons. Les femmes élevèrent en peu de temps une cabane. L'existence de la famille était pour le moment assurée, et ce n'est pas peu de chose pour l'Indien, qui passe perpétuellement de l'abondance à la misère, et que la perspective de la famine terrifie, bien qu'il y soit perpétuellement exposé. Une provision d'aliments éloigne de lui tout souci ; car, lorsqu'il n'est point engagé dans une expédition, manger et dormir sont ses uniques occupations et son unique joie.

Plusieurs semaines s'écoulèrent sans apporter aucun changement dans la situation de la famille nomade. La petite rivière fournissait toujours du poisson, et la femme de Notin y joignait un reste de viande sèche, de riz sauvage, qu'elle avait apporté de sa demeure. Son mari allait à la chasse, souvent sans succès. Une fois pourtant il eut le bonheur d'abattre un daim, et une autre fois un ours, ce qui eût pu être pour les trois émigrés une ressource de longue durée, s'ils avaient su la ménager.

L'hiver pourtant commençait à exercer autour d'eux sa terrible puissance. Aussi loin que le regard pouvait s'étendre, le lac apparaissait chargé de blocs de glace que le vent poussait l'un contre l'autre. Des amas de neige remplissaient les vallées et les précipices. De tous côtés on n'apercevait que des arbres dépouillés de feuillage et des rocs nus. Aux rayons du soleil, ces champs couverts de neige, ces glaces flottantes, ces arbres parsemés de pointes de givre, brillaient comme du cristal, éblouissaient les regards par leur éclat splendide. Mais, quand les nuages voilaient la surface du ciel, quand le vent gémissait sur ces rives sauvages, toute cette magie de la nature s'évanouissait comme un rêve. Dans l'espace ténébreux, on ne voyait que l'écume des flots soulevés par la tempête, les pics des rocs pareils à des aiguilles de fer ; on n'entendait que le fracas des glaces qui se heurtaient dans leur course impétueuse, le tonnerre de

l'avalanche qui se précipitait du haut des montagnes, et les lugubres soupirs du vent du nord. Les pauvres gens étaient là renfermés dans leur cabane, défendus seulement par quelques planches légères contre les tourbillons de l'orage, et voyant de jour en jour avec effroi décroître leurs dernières provisions.

Mais ils ne devaient pas rester seuls dans cette terrible retraite. Un matin, trois hommes à la figure pâle, à l'œil hagard, entrèrent dans leur demeure, et, selon la coutume des Indiens, s'assirent près du feu sans prononcer une parole. Les femmes disposèrent devant eux quelques aliments. Ils les dévorèrent avec une sorte de joie féroce. Leur corps amaigri, leurs joues creuses, leurs yeux caves, tout en eux indiquait qu'ils avaient cruellement souffert de la faim. Un de ces trois hommes était un Chippeway distingué par sa bravoure ; les deux autres étaient ses fils, tous trois naguère forts et hardis, maintenant abattus et épuisés. Après qu'ils eurent mangé, ils commencèrent à raconter leurs aventures. Ils étaient restés avec plusieurs de leurs compagnons dans leur habitation d'été. Bientôt leurs provisions avaient éte tout entières consommées ; la chasse ne leur offrait plus aucune ressource ; il fallait fuir devant la famine, et ils avaient accompli un trajet de plusieurs centaines de milles, dans une misère profonde, au milieu des plaines désertes, par une température glaciale. Ils avaient d'abord mangé leurs chevaux, puis leurs chiens, puis l'écorce des

arbres. L'un après l'autre, ceux qui avaient entrepris avec eux cet effroyable voyage étaient morts de froid, de faim. Eux seuls avaient pu surmonter toutes les privations, résister à toutes les fatigues ; mais ils allaient aussi périr lorsque la fumée de la cabane de Notin leur avait rendu un dernier espoir, et ils avaient rassemblé toutes leurs forces pour atteindre ce refuge.

Lorsqu'ils eurent pris quelques repos, ces trois hommes se construisirent aussi une cabane et se préparèrent à passer en ce lieu le reste de l'hiver. Mais le produit de la pêche ne tarda pas à s'amoindrir. D'abord il fallut se résoudre à ne plus faire qu'un repas par jour, puis des jours entiers s'écoulèrent sans qu'on pût même parvenir à se procurer ce moyen d'alimentation. Les hommes s'en allaient au loin à la chasse et s'en revenaient les mains vides. Tous les animaux avaient fui vers des contrées meilleures, ou se tenaient cachés dans des tanières ignorées. De leurs courses aventureuses à travers champs, les pauvres Indiens rapportaient seulement la conviction qu'ils étaient les seuls êtres vivants dans cette solitude immense. Peu à peu ils en vinrent, dans leur dénùment extrême, à mâcher leurs mocassins, à faire bouillir les peaux desséchées qui couvraient le sol de leur demeure. Les os qu'ils avaient jetés de côté et d'autre furent recueillis, et les moindres atomes de matière nutritive recherchés avec soin.

Notin tomba dans un morne désespoir : c'est l'effet que le malheur produit souvent sur les Indiens les plus énergiques. Dans leur ignorance, ils ne savent point se rendre compte des événements qui leur arrivent, et, dans leur superstition, ils attribuent leur désastre à une puissance hostile contre laquelle ils ne croient pas pouvoir lutter. Souvent, sans en découvrir la cause, sans savoir quelle faute ils ont faite, ils se disent qu'ils ont offensé le Grand-Esprit, ou l'un de leurs nombreux manitous. Ils se croient placés sous le poids d'une main invisible qui déjoue tous leurs projets et paralyse tous leurs efforts. Leurs muscles n'ont plus de vigueur, leur cœur n'a plus de résolution. S'ils vont à la chasse, le gibier disparaît devant eux ; s'ils tendent un piége à l'ours, un méchant esprit l'en éloigne. Fatigués d'une lutte inutile contre une destinée implacable, ils tombent alors dans une froide apathie, l'apathie du païen ignorant la loi de Rédemption et regardant la mort comme une transformation paisible qui, de même que toutes les autres peines, doit être supportée avec indifférence.

Avec les préjugés de sa race, Notin découvrit aisément la cause de son infortune. Il s'imagina qu'il avait offensé le Grand-Esprit en révélant un rêve dont il devait garder le secret dans son cœur, et en ne suivant pas les indications qui lui avaient été données. Il se rappela avec douleur la dispersion de sa bande.

qu'il attribuait à son propre égarement. En vain sa femme essayait de le rassurer et de le consoler.

— Ne me dis rien, s'écriait-il; le Maître de la vie est irrité contre Notin. Quand le Maître de la vie sourit, les arbres reverdissent, le gazon grandit dans la plaine; quand il ferme les yeux et lance sa froide haleine sur la terre, les feuilles tombent et les êtres vivants périssent. Le Maître est irrité contre Notin. Il a arraché de ma poitrine mon cœur viril et y a mis le cœur d'un petit enfant. Bientôt il m'enlèvera mon dernier souffle, et mon esprit s'en ira dans je ne sais quelle région.

Mais la femme de Notin ne se laissait pas ainsi décourager. Un soir elle sortit de sa demeure et resta toute la nuit en prières près d'un buisson. Personne ne la suivit et ne s'inquiéta de son absence. Son mari et sa fille pensaient qu'elle cherchait un remède à leur misère, et les superstitions de la tribu ne leur permettaient pas de la troubler dans ses résolutions. Le matin, elle reparut, macérée par un long jeûne, transie de froid. Sa fille était assise près du foyer, son mari couché dans un coin de la cabane. Il n'y avait plus rien à manger, plus rien pour occuper leur attention, plus rien pour leur rendre quelque espoir. Pas un d'eux pourtant ne versait une larme ou n'exhalait une plainte. Ce n'était point une orageuse douleur qui brisait en eux les ressorts de la vie; c'était un morne chagrin qui en paralysait peu à peu l'énergie. Tous trois regardaient d'un air stupéfié la faible lueur du

foyer qui s'affaissait comme le dernier rayon de leur existence brisée. Après un long moment de silence, la femme de Notin prit la parole et dit :

— Écoutez-moi. Le Grand-Esprit n'est plus irrité contre nous. La nuit dernière, j'ai invoqué sa pitié. Je lui ai dit dans quelle indigence nous nous trouvions. Pendant que je priais, le sommeil est tombé sur mes yeux. Alors j'ai vu une tanière peu éloignée d'ici, une tanière entourée de broussailles, couverte de neige, dans laquelle il y a un grand ours. J'ai remercié le Grand-Esprit ; j'ai dit que j'allais avertir Notin, qui se réjouirait d'apprendre que le Maître de la vie prenait compassion de lui.

Le chef crut que sa femme divaguait et jeta sur elle un regard scrutateur. Mais sa contenance était calme ; elle avait été absente plusieurs heures, et Notin n'avait pas moins de confiance dans son caractère sagace que dans son affection. Il leva la tête d'un air languissant et dit :

— Quelqu'un vous a-t-il donné l'eau brûlante des hommes blancs ?

La femme répliqua :

— Vous ai-je jamais menti ? Je parle sérieusement. Un méchant manitou voulait nous faire périr, mais le Maître de la vie a entendu mes supplications. Prenez votre fusil et allons chercher notre proie.

Notin se décida à faire cette dernière tentative. Il prit son fusil, son tomahawk, son couteau, et se diri-

gea avec sa femme et sa fille vers le lieu indiqué. En peu d'instants ils y arrivèrent; mais dans leur état de faiblesse ils eurent bien de la peine à écarter, à enlever la neige qui cachait les broussailles. Tout à coup Notin s'écria :

— Il est vrai, le Grand-Esprit ne nous a pas trompés. Je flaire l'ours.

Bientôt il aperçurent l'animal couché au fond de son repaire dans un état de torpeur. En un instant il fut massacré et traîné en triomphe vers la cabane.

Par quel instinct, par quel hasard la femme de Notin avait-elle fait cette précieuse découverte? c'est ce que nous ne savons. Quoi qu'il en soit, le chef, délivré des sollicitudes religieuses qui tourmentaient son esprit, et pourvu de nouvelles provisions, reprit son énergie, sa hardiesse, recommença à s'en aller de côté et d'autre à la chasse, et parvint à alimenter sa famille tout l'hiver. Au printemps, il répara son canot et retourna sur le sol de sa tribu.

Pendant ce temps, les trois hommes qui étaient venus s'asseoir à son foyer avaient comme lui trouvé leur subsistance dans des chasses opiniâtres. Le père était un des plus braves guerriers de sa race; ses deux fils étaient alertes et vigoureux. Par leur figure, par leur taille, ils pouvaient être considérés comme des modèles de la beauté sauvage. L'aîné, appelé Ka-Kaik (épervier), avait une physionomie sévère et parfois

farouche; le second, appelé Meh-Kenank (tourtereau), était d'une nature douce et réservée.

Les charmes de la fille de Notin, de cette belle et gracieuse Indienne qu'on appelait l'Aurore de Pourpre, avait séduit les deux jeunes gens. Jaloux l'un de l'autre, ils cherchaient à cacher leur passion à tous les regards, et ne la montraient qu'à celle qui en était l'objet. Ceux qui ne connaissent les Indiens que par les livres nous objecteront peut-être que les hommes de cette race sont peu sensibles à l'amour, et qu'ils ne se marient que selon la volonté de leurs parents. Le fait est vrai en général; mais ici, comme en tant d'autres cas, la règle ne se présente point sans exception. Les deux frères étaient amoureux, et en même temps que l'amour leur cœur avait enfanté la haine. Ils épiaient chaque jour l'occasion de rencontrer la jeune fille, de fixer son attention, et en même temps ils s'observaient l'un l'autre d'un œil inquiet, défiant et sombre.

L'aîné, pour réussir dans ses projets, chercha à captiver, par la promesse d'un présent considérable, la bienveillance de la mère; le second osa s'adresser directement à l'Aurore de Pourpre, et eut la joie d'apprendre qu'elle ne lui était pas défavorable.

Notin apprit par sa femme ce qui se passait. La rivalité des deux prétendants menaçait de troubler la paix de sa famille. Il résolut de prévenir l'orage en temporisant. Il eut une entrevue particulière avec l'É-

pervier et le Tourtereau, et parla à l'un et à l'autre à peu près en ces termes :

— Pourquoi errez-vous autour de ma demeure pour enlever une fille, comme le loup qui pénètre dans un campement lorsque les chasseurs sont absents? Pourquoi ne m'avez-vous pas adressé, comme de coutume, une demande en mariage? Est-ce là le respect que vous montrez à un chef qui est votre ami? Vous êtes entré affamés dans ma demeure, et je vous ai reçus comme mes enfants; mais vous, vous agissez envers moi comme le perfide Dacota ou l'astucieux homme blanc. Êtes-vous si pauvres que vous n'ayez aucun présent à offrir, et, s'il en est ainsi, comment pourrez-vous subvenir aux besoins d'une femme? Je sais que vous êtes pauvres : votre fusil est en mauvais état ; vous n'avez ni poudre, ni plomb, ni cheval, ni chien. Comment, dans un telle situation, osez-vous lever les yeux sur la fille d'un chef? Allez au combat, et rapportez les dépouilles de nos ennemis; allez à la chasse, et vendez aux marchands les peaux des bêtes fauves. Montrez-moi ce que vous pouvez faire, et je verrai si vous êtes dignes de ma fille.

Quelques jours après que Notin leur eut ainsi parlé, les deux frères disparurent ; mais, parmi les Indiens, le lien social est si léger, qu'il n'arrête les mouvements et la fantaisie d'aucun individu. Le vieux Chippeway apprit sans émotion et sans surprise que ses fils s'étaient éloignés, et la famille de Notin, qui seule savait

la cause de leur départ, garda sur ce sujet un profond silence.

Deux mois environ s'écoulèrent, et grande fut la joie de l'Aurore de Pourpre lorsqu'un matin on apprit que le plus jeune des frères, celui qu'on nommait le Tourtereau, venait d'arriver, chargé de dépouilles qu'il avait conquises par son propre courage. Il avait eu l'audace de pénétrer seul dans le domaine des Dacotas; il y avait enlevé plusieurs beaux chevaux et un butin précieux, dont une partie était destinée aux parents d'Aurore de Pourpre. Notin ne pouvait plus refuser sa fille à un si brave guerrier. L'heureux Chippeway conduisit sa belle épouse dans la demeure qu'il avait préparée pour elle. Le lendemain, il partait pour une chasse lointaine et l'emmenait avec lui, soit qu'il ne pût se résoudre à se séparer d'elle, soit qu'il redoutât de la laisser exposée à la colère de son frère.

Ce frère revint plus fier, plus triomphant que son cadet. Il était entré la nuit dans un camp de Sioux, avait tué deux hommes et massacré le reste de leur famille. Il montrait avec orgueil les chevelures enlevées au crâne de ses ennemis, et sa tribu, glorieuse d'un tel exploit, l'accueillit avec des transports de joie. Une bande de jeunes gens le conduisit en grande pompe au village. Les guerriers dansèrent autour de lui en chantant le chant du combat; les femmes et les enfants le suivaient en le regardant avec admiration. Lorsque le cortége fut arrivé au centre des habitations,

on célébra encore par une danse solennelle la victoire du jeune héros ; puis tous les assistants s'assirent par terre autour de lui. Personne ne lui fit une question, personne ne lui adressa la parole, jusqu'à ce qu'on lui eût apporté des aliments et qu'il eût apaisé sa faim. Il mangea avec l'avidité d'un homme qui a jeûné longtemps ; car, pour échapper à toute poursuite, il avait fait de longues marches par des sentiers détournés. Lorsqu'il eut achevé son repas, il releva la tête d'un air joyeux. La pipe fut allumée et circula à la ronde. L'Épervier salua ses amis, et ils commencèrent à lui demander le récit de ses aventures avec la curiosité qui est un des caractères distinctifs de la race indienne. Quand ils eurent entendu le récit de ses exploits, ils se retirèrent avec orgueil, en disant que la tribu des Chippeways était la plus brave tribu de la terre, et que leur camarade en était un des astres brillants. Pour lui, il s'enveloppa dans son manteau, se coucha sur le sol et s'endormit profondément.

Il eût peut-être savouré en paix pendant plusieurs jours la joie de son triomphe, si un méchant oiseau, envoyé par un cruel manitou, n'était venu lui annoncer à l'oreille le mariage de son frère avec l'Aurore de Pourpre. En apprenant cette nouvelle, il ne prononça pas une parole ; mais l'expression sinistre de sa physionomie annonça l'orage qui grondait dans son sein. Tout le reste du jour, on le vit errer en silence à travers la tribu. Ce jeune guerrier qui venait de s'ac-

quérir une si grande gloire, ce héros de la tribu subissait le sort de tous les autres hommes : il était malheureux. Toute la nuit il resta en proie à de sinistres pensées, et, avant que le jour parût, il était parti.

Long et triste fut son voyage. Il ne songeait d'abord qu'à s'éloigner de son village, à rompre tout lien avec sa communauté. Son orgueil ne lui permettait pas de rester sur les lieux où ses plus ardentes espérances avaient été si cruellement déçues. Puis le succès de son rival enflamma sa colère, et le désir de la vengeance s'empara de son cœur. Sans se rendre peut-être compte à lui-même du sentiment qui le dominait, il chercha les traces des époux, et les suivit par une sorte de mouvement instinctif et irrésistible. Toute son intelligence de sauvage était appliquée à reconnaître ces traces à des signes dont nul autre homme n'eût pu tirer aucune induction. L'empreinte légère d'un pied sur le sol, les tisons d'un feu éteint, le froissement de l'herbe ou de la bruyère, étaient pour son œil perspicace autant d'indices à peu près assurés. Parfois, cependant, malgré ses efforts et sa vigilante attention, il perdait ces vestiges, il marchait à l'aventure; puis il les retrouvait de nouveau, et se réjouissait d'en suivre la direction. Après plusieurs semaines, il découvrit enfin, à certains signes, que le couple fugitif ne devait pas être loin.

Le soleil se penchait à l'horizon, l'ombre de la nuit commençait à s'étendre à la surface du ciel, lorsque

l'Épervier fit cette découverte. Il s'arrêta au bord d'une rivière azurée. Nul vent ne ridait cette onde, nul bruit ne troublait le silence de cette scène paisible. De l'autre côté de la rivière flottait un léger nuage de fumée. L'Épervier la regardait comme un tigre regarde la proie sur laquelle il va s'élancer.

Il resta plusieurs heures absorbé dans une muette contemplation, tandis que les furies implacables s'agitaient dans son sein. Fatigué de sa longue marche et de sa pénible attente, il allait pourtant s'endormir quand soudain il entendit le cri mélancolique et prolongé d'un hibou. Ce cri était précisément très-usité dans sa famille. Tous ses parents avaient appris à l'imiter. La nuit, dans une embuscade, ils s'en servaient pour se rallier. Il se releva, il écouta ; malgré son expérience, il ne savait si le cri qui vibrait ainsi à son oreille, dans le silence des ténèbres, était la voix de l'oiseau nocturne, ou celle de quelque esprit invisible, ou le signal d'un des siens. Mais le cri fut répété sur un des côtés de la rivière, un autre y répondit sur la rive opposée, et l'Épervier reconnut que c'était l'accent de convention de deux êtres humains.

Il se glisse sur ses genoux, sur ses mains, jusqu'au bord de l'onde; il distingue le mouvement d'une rame, puis le sillage d'un canot qu'une personne guidait avec précaution, s'efforçant de faire le moins de bruit possible. L'Épervier s'élança dans le canot et le fit chavirer. Une femme qui veillait à quelque distance

de là vit deux hommes se prendre corps à corps, s'étreindre dans l'eau. La lutte fut violente, mais courte. Au bout de quelques minutes, un gémissement de l'Épervier et un cri de triomphe de son adversaire en annoncèrent le résultat.

Le lendemain au matin le soleil éclaira ce triste spectacle. Sur le rivage était étendu le cadavre de celui qui avait accompli, avec une atroce pensée de vengeance, ce long trajet. Près de lui était son frère, qui lui avait porté le coup mortel, et la jeune femme qui avait été la cause de cette lutte horrible. Tous deux regardaient avec terreur ce cadavre ensanglanté. Tous deux muets retournèrent au sein de leur tribu; mais le lieu où l'Épervier avait été massacré fut signalé comme un de ces lieux maudits qui ne sont hantés que par les méchants esprits. Les Indiens, en naviguant sur cette rivière, détournent leur canot de l'endroit où le sang du guerrier a coulé sous la main de son frère, du banc de gazon qu'ils appellent la place du fratricide.

UNE

TACHE A LA JOUE

Vers la fin du siècle dernier vivait un homme d'un talent éminent, qui, après de longues et patientes investigations dans le domaine des sciences naturelles, avait éprouvé une affinité morale plus puissante que toute affinité chimique. Un beau jour, abandonnant son laboratoire aux soins d'un de ses disciples, il avait essuyé sur son visage la fumée de ses fourneaux, enlevé la trace des acides dont ses doigts étaient imprégnés, et épousé une charmante femme. A l'époque où la découverte encore assez récente de l'électricité et des autres mystères de la nature semblait ouvrir une nouvelle voie dans la région des merveilles, il n'était pas rare de voir l'amour de la science rivaliser avec l'amour de la femme dans toute son énergie et sa

profondeur. Cependant les études auxquelles Aylmer avait dévoué son intelligence lui étaient trop chères pour qu'il pût jamais y renoncer. Sa passion pour la science se joignit à celle que lui inspirait sa jeune femme. Toutes deux fortement unies l'une à l'autre devaient avoir d'étranges conséquences.

Quelque temps après son mariage, Aylmer se trouvant un matin seul avec sa femme, la regarda en silence avec une expression qui peu à peu devenait plus sérieuse.

— Georgina, lui dit-il tout à coup, l'idée ne vous est-elle jamais venue qu'on pourrait enlever cette tache que vous avez à la joue ?

— Non, répondit-elle en souriant, et, à vous parler franchement, on a même bien voulu plusieurs fois me faire sur cette tache des compliments auxquels j'ai eu la simplicité de croire.

— Elle ne déparerait point peut-être, reprit Aylmer, une autre figure ; mais sur la vôtre ; c'est un défaut. Oui, ma chère Georgina, la nature vous a faite si belle et à peu près si accomplie, que cette tache me déplaît comme un signe de votre imperfection terrestre.

— Elle vous déplaît ! s'écria la jeune femme en fondant en larmes. Pourquoi donc m'avez vous enlevée à ma mère ? Vous ne pouvez aimer ce qui vous déplaît.

Voici le fait qui provoquait cette pénible explica-

tion. Georgina avait au milieu de la joue gauche une tache singulière imprimée dans la contexture de son visage. Dans l'état ordinaire de sa saine mais délicate complexion, cette tache se dessinait comme un grain de pourpre sur la blanche surface dont elle était entourée. Si elle rougissait, la marque cramoisie s'effaçait, se fondait graduellement dans l'incarnat qui colorait ses joues. Mais, si quelque émotion subite la faisait pâlir, la tache reparaissait comme une goutte de sang sur la neige. Les galants disaient qu'une fée qui assistait à la naissance de Georgina lui avait, en lui posant le doigt sur la joue, imprimé ce signe de son passage.

Mais d'autres personnes, et surtout les femmes, au lieu d'admettre cette poétique fiction, regardaient cette tache comme un affreux trait de laideur, et Aylmer ne tarda pas à l'envisager à ce même point de vue. Si sa femme eût été moins belle, si l'envie eût pu l'attaquer sur quelque autre point, peut-être se serait-il plu à regarder cette jolie petite marque purpurine, qui dans ses diverses nuances et sa mobilité semblait suivre tous les battements de cœur de la jeune femme. Mais, comme cette femme était douée d'une beauté si rare, l'unique défaut physique qu'il remarqua en elle lui fut de plus en plus désagréable à observer. Son imagination naturellement mélancolique et sombre aggrava peu à peu cette impression, et la tache fatale lui causa plus de tristesse que jamais les grâces charmantes de Georgina ne lui avaient

donné de joie. Bientôt la pénible sensation qui l'avait un jour furtivement surpris domina toutes les autres, et devint pour lui une sorte d'idée fixe. Dès le matin, la première chose qui le frappait, c'était ce signe d'imperfection. Le soir, quand il restait assis en face de sa femme, il ne pouvait détourner ses regards de cette joue gauche, où il croyait voir un affreux stigmate. Georgina, sachant le fond de sa pensée, éprouvait près de lui une douloureuse anxiété. Il suffisait qu'il la regardât d'une certaine façon pour que son visage se couvrît aussitôt d'une mortelle pâleur, et alors la maudite tache éclatait comme un rubis sur un marbre blanc.

Une nuit Aylmer eut un effrayant rêve. Il lui sembla qu'à l'aide de son préparateur Aminadab, il tentait d'enlever la tache qui le désolait. Mais plus il creusait avec un scalpel dans la joue de sa fiancée, plus le stigmate semblait s'enfoncer dans ses chairs, jusqu'à ce qu'enfin l'instrument qui le poursuivait atteignit le cœur de Georgina et le déchira.

Quand il se retrouva en face d'elle après ce songe affreux, il se sentit embarrassé, inquiet comme un coupable. Mais elle surprit encore le secret de cette nouvelle agitation, et elle lui dit d'un ton solennel :

— Je ne sais ce qui m'arriverait si vous essayiez de me délivrer de la marque qui vous offusque. Peut-être ne pourriez-vous l'arracher sans me rendre difforme; peut-être tient-elle à la substance même de ma vie,

Cependant, si vous croyez qu'il y ait quelque moyen de hasarder cette opération, avouez-le-moi.

— Chère Georgina, s'écria vivement Aylmer, j'y ai beaucoup réfléchi, et je suis convaincu que je puis parfaitement réussir dans cette entreprise.

— Si elle est possible, reprit Georgina, quelles que puissent en être les conséquences, essayez. Le danger ne m'effraye pas, et je renoncerais avec joie à la vie s'il faut que je continue à porter cette tache qui vous fait horreur. Vous êtes un grand savant; tout le monde vous rend ce témoignage. Vous avez accompli des choses merveilleuses. Si celle-ci n'est pas au-dessus de votre pouvoir, mettez-vous à l'œuvre pour reconquérir votre repos, pour sauver votre femme de l'égarement qui la menace.

— Noble, chère, tendre Georgina! s'écria Aylmer avec enthousiasme, ne doutez pas de mon pouvoir; j'ai, je vous le répète, profondément pensé au problème que vous me proposez. Ma science secondera le vœu de mon amour. Je me sens capable de rendre votre joue gauche aussi parfaite que l'autre, et jugez de mon triomphe quand j'en serai venu à corriger une imperfection de la nature dans une de ses plus belles œuvres. Pygmalion animant sa statue n'aura pas éprouvé une joie pareille à celle qui me ravira après un tel succès.

— Eh bien, c'est décidé, dit Georgina avec un mélancolique sourire, agissez, Aylmer, agissez sans

crainte, dût votre main pénétrer jusqu'à mon cœur.

Aylmer l'embrassa tendrement et la remercia avec bonheur de sa confiance.

Le lendemain il lui développa le plan qu'il avait formé. Il devait, pendant quelque temps, la tenir enfermée dans le vaste appartement dont il avait fait son laboratoire. C'était là qu'aux jours de son active et intelligente jeunesse il s'était signalé, par ses découvertes, à l'attention des sociétés savantes; c'était là qu'il avait appliqué ses longues veilles à l'étude des phénomènes de la nature. Après avoir minutieusement observé les divers éléments dont le monde se compose, il en était venu à scruter l'organisation du corps humain. Il eût voulu apprendre par quelle assimilation de matière terrestre, aérienne, et d'élément spirituel, la nature forme l'homme, qui est un chef-d'œuvre. Bientôt pourtant il s'était arrêté dans cette dernière investigation, car il avait reconnu que la nature nous dérobait ses secrets et ne nous laissait voir que les résultats de sa mystérieuse action. Mais dans la circonstance qui exerçait sur son esprit un si grand ascendant, Aylmer en revint aux études qu'il avait abandonnées, par l'espoir de trouver dans ses combinaisons physiologiques un moyen d'accomplir un essai sur Georgina.

La jeune femme entra dans le laboratoire pâle et tremblante. Aylmer s'approcha d'elle pour la rassurer, mais il fut si impressionné de l'éclat de la tache mau-

dite, qu'il ne put comprimer une sorte de frémissement. Sa femme s'évanouit.

— Aminadab! Aminadab! s'écria le philosophe en frappant du pied le parquet.

Au même instant apparut un petit, mais vigoureux homme, aux longs cheveux flottants et à la figure noircie par la fumée des fourneaux. C'était le personnage qui avait suivi Aylmer dans toute sa carrière scientifique et qui lui avait rendu de grands services par son adresse mécanique, par l'habileté avec laquelle il exécutait les ordres de son maître. Avec sa mâle corpulence, sa chevelure touffue, sa rude physionomie, il représentait la nature physique de l'homme, tandis que le philosophe, avec son organisation délicate, sa pâle et intelligente figure, semblait être un type de l'élément spirituel.

— Ouvre la porte du boudoir, dit Aylmer, et brûle une pastille.

— Oui, maître, répondit Aminadab.

Puis, jetant un regard furtif sur Georgina :

— Si elle était ma femme, murmura-t-il, je ne voudrais point effacer l'empreinte de sa joue.

Lorsque Georgina recouvra l'usage de ses sens, elle se trouva dans une atmosphère embaumée dont le doux arome l'avait rappelée à la vie. Tout ce qui l'entourait était comme un enchantement. Aylmer avait converti en un appartement brillant, digne en tout point d'une jeune et jolie femme, ces chambres obscures où

il était resté seul pendant de longues années. Les murs étaient revêtus de riches et ondoyantes étoffes qui tombaient en plis larges et gracieux sur le parquet. Cette retraite mystérieuse était fermée à la lumière du jour, qui aurait pu troubler le philosophe dans ses opérations chimiques; mais Aylmer y avait allumé des lampes de diverses couleurs, dont les différents jets se confondaient en une tendre lueur de pourpre. Il s'était mis à genoux près de sa femme et la regardait d'un air sérieux, mais sans crainte, car il avait foi en sa science, et il sentait qu'il pouvait tracer autour d'elle un cercle magique.

— Où suis-je? dit Georgina d'une voix émue; ah! je m'en souviens.

Et elle porta sa main à sa joue pour la dérober à son mari.

— Ne crains rien, chère enfant, répondit Aylmer. Ne te détourne pas de moi. Crois-moi, je me réjouis de cette unique imperfection, puisque je dois avoir le bonheur de la faire disparaître.

— Oh! épargnez-moi, répondit la jeune femme. Je vous en prie, ne me regardez pas. Jamais je n'oublierai votre frémissement convulsif.

Pour apaiser les alarmes de Georgina, pour écarter de son esprit les sombres pensées qui l'agitaient, Aylmer eut recours à quelques-uns des procédés que sa science lui avait révélés. Des figures aériennes, des formes d'une beauté immatérielle apparurent dans

un flot de lumière et dansèrent aux yeux de la jeune femme. Bien qu'elle eût quelque vague idée de ce phénomène d'optique, ce spectacle produisit cependant sur elle une assez grande illusion pour lui faire croire que son mari commandait aux êtres d'une autre région. A ce fantastique tableau succéda une scène qui représentait les incidents, les personnages de la vie réelle. Un instant après, Aylmer la pria de porter ses regards sur un vase rempli de terre; elle y vit le germe d'une plante qui commençait à peine à poindre, qui bientôt grandit, se couvrit de feuilles, et de ces feuilles sortit une fleur éclatante.

— C'est une œuvre de magie, dit Georgina, je n'y toucherai pas.

— Non, cueillez cette fleur, répliqua Aylmer, et hâtez-vous d'en respirer le parfum. Elle se flétrira en quelques minutes, et il ne restera d'elle que ses étamines, d'où naîtront d'autres fleurs aussi éphémères que celle-ci.

Mais à peine Georgina eut-elle posé le doigt sur cette plante étrange, qu'elle la vit se couvrir d'une teinte noire comme si elle avait été brûlée.

— J'ai employé, murmura Aylmer, un stimulant trop fort.

Pour récréer la pensée de Georgina après cette dernière expérience, Aylmer lui proposa de faire son portrait en exposant une plaque de métal aux rayons de la lumière. Georgina y consentit; mais, quand l'essai

fut achevé, elle en regarda avec effroi le résultat. Tous ses traits étaient confondus, dénaturés, sa tache seule était distinctement marquée. Aylmer jeta avec dépit la plaque de métal dans un acide corrosif.

Bientôt, cependant, il oublia ces fâcheuses tentatives. De temps à autre, après s'être livré pendant plusieurs heures à ses études et à ses expériences chimiques, il s'approchait de sa femme, et lui parlait avec enthousiasme des ressources de son art. Il lui racontait l'histoire des alchimistes qui, pendant plusieurs siècles, avaient travaillé à dégager de la matière le principe d'or. Il semblait croire à la possibilité de résoudre ce problème. Il prétendait aussi pouvoir composer un liquide qui prolongerait indéfiniment la vie, mais dont l'emploi jetterait le désordre dans la nature.

— Aylmer, lui dit Georgina avec effroi, parlez-vous sérieusement? C'est une terrible chose que de posséder un tel pouvoir, que d'en rêver même la possession.

— Oh! ne craignez rien, ma bien-aimée, répondit le philosophe, je ne veux exercer ce pouvoir ni sur vous ni sur moi; mais, si je vous en décris les effets, c'est pour vous prouver combien il me sera facile d'enlever l'empreinte de votre joue.

Il la quitta pour se remettre à l'œuvre, et Georgina l'entendit donnant dans son laboratoire ses instructions à Aminadab. Quelques heures après il revint la

chercher pour lui montrer ses produits chimiques. Elle aperçut une petite fiole remplie d'un parfum exquis.

— Il y a là, lui dit son mari, de quoi embaumer toute l'atmosphère d'un royaume.

Et, en disant ces mots, il découvrit la fiole et répandit dans tout l'appartement un arome délicieux.

— Et qu'est-ce donc que ce globe de cristal où brille une si belle liqueur d'or? Est-ce l'élixir de longue vie?

— Oui, en un sens, répondit son mari; c'est l'élixir de l'immortalité; c'est le plus subtil poison qui ait jamais été composé. Je puis, avec ce poison, mesurer à ma volonté la durée d'une existence, miner peu à peu, pendant des années, le corps d'un homme, ou le tuer en un clin d'œil. Pas un roi au milieu de ses gardes ne resterait tranquille, s'il savait que je tiens entre mes mains un tel moyen de le faire mourir.

— Et pourquoi donc, dit Georgina, gardez-vous une si terrible drogue?

— Ne vous effrayez pas, reprit Aylmer en riant; cette drogue est aussi un puissant cosmétique. Avec un verre d'eau dans lequel j'en aurais mis quelques gouttes, je puis enlever la plus forte tache de rousseur, avec quelques gouttes encore, je rendrai blanc comme la neige un visage rouge.

— Est-ce avec cette composition, demanda Georgina avec anxiété, que vous prétendez faire votre opération sur moi?

— Non, répondit Aylmer, ce n'est là qu'un remède superficiel ; il en faut un qui pénètre plus avant.

Dans ses entretiens avec sa femme, Aylmer lui demandait souvent quelles sensations elle éprouvait, si sa retraite, si l'atmosphère de son appartement lui convenaient. Georgina conclut de ces questions réitérées qu'elle était soumise à certaines influences physiques, soit par les parfums répandus autour d'elle, soit par son régime alimentaire. Il lui sembla, mais peut-être n'était-ce qu'une illusion de son imagination, il lui sembla qu'elle éprouvait dans ses veines une étrange et indéfinissable sensation, et dans son cœur un singulier mélange de peine et de plaisir. Souvent elle prenait un miroir et regardait avec douleur la tache cramoisie imprimée sur son visage pâle.

Pour se distraire de l'ennui des longues heures où Aylmer la laissait seule livrée à elle-même, elle eut recours aux livres scientifiques qui l'entouraient. Elle trouva là les œuvres des philosophes du moyen âge : Albert le Grand, Cornélius Agrippa, Paracelse. Ces hommes devançaient leur siècle, mais sans se dégager de sa crédulité. Peut-être croyaient-ils avoir acquis, par leurs investigations de la matière, le pouvoir de maîtriser la nature, et, par leurs observations physiques, le pouvoir de s'élancer dans le monde spirituel. Une collection non moins curieuse était celle des premiers volumes des mémoires de la Société royale, dont les membres, connaissant à peine la limite des

choses possibles, rapportaient sans cesse des faits étonnants ou proposaient des méthodes pour produire des résultats merveilleux.

Mais le livre qui fixa le plus l'attention de Georgina, était un énorme manuscrit in-folio dans lequel son mari avait, de sa propre main, relaté toutes ses tentatives, les procédés dont il s'était servi dans ses expériences, et le succès qu'il en avait obtenu. Cet ouvrage était l'histoire de sa vie ardente, ambitieuse, de ses rêves et de ses travaux pratiques. Il renfermait des observations physiques parfaitement positives, mais spiritualisées par une pensée qui tendait sans cesse vers l'infini. Son esprit animait tout ce qu'il embrassait et donnait une âme à la matière inerte.

En lisant ce livre. Georgina sentit s'accroître son amour, son respect pour Aylmer, et en même temps éprouva moins de confiance en son jugement. Elle voyait que les plus brillants résultats qu'il eût obtenus n'étaient que des déceptions, si on les comparait au but qu'il se proposait. Ce manuscrit, qui retraçait tous les glorieux travaux d'Aylmer, était une triste confession. A chaque page, il portait la douloureuse empreinte de la lutte du génie contre la matière, des efforts désespérés d'une pensée idéale aux prises avec l'élément terrestre.

Georgina fut tellement affectée de cette lecture, qu'elle appuya sa tête sur le manuscrit et fondit en

larmes Son mari, en rentrant, la trouva dans cette situation.

— Il est dangereux, lui dit-il, de lire des livres de sorcellerie. Georgina, il y a dans ce volume des pages qui me troubleraient moi-même ; à plus forte raison doivent-elles avoir une fâcheuse influence sur vous.

— Mais ce livre, répondit Georgina, m'a cependant porté à vous admirer davantage.

— Ah! suspendez ce sentiment d'admiration; je ne l'ai pas encore mérité. Pour raviver mon esprit, chantez, j'ai besoin d'entendre votre voix si douce.

Quand elle eut chanté quelques-unes de ses suaves mélodies, il se leva avec gaieté, déclarant qu'elle n'avait plus qu'un peu de temps à passer dans la retraite, et qu'il ne doutait plus de son succès. A peine était-il sorti, que Georgina éprouva un irrésistible désir de le suivre. Elle avait oublié de lui parler d'un symptôme qu'elle remarquait depuis quelques heures. Elle éprouvait, à la tache même de sa joue, une sensation qui n'avait rien de désagréable, mais qui agitait toute son organisation. Elle courut après Aylmer, et, pour la première fois, entra dans son laboratoire. Ce qui la frappa d'abord, ce fut le fourneau avec son foyer éclatant, son amas de cendres, de débris. Sur le foyer était un alambic, et, tout autour, on voyait des cylindres, des tubes, des cribles et d'autres appareils chimiques. L'air était lourd et imprégné d'une forte odeur de gaz. La sévère simplicité

de cette chambre, avec ses murailles unies et son pavé de briques, surprit Georgina, habituée à l'élégance de son boudoir ; mais, ce qui fixa surtout son attention, ce fut l'aspect d'Aylmer.

La figure pâle, l'œil inquiet, il se tenait près de la fournaise, observant son œuvre de distillation comme si du liquide qu'il préparait dépendait sa destinée. Quelle différence entre cette physionomie souffrante, contractée, et le joyeux visage qu'il venait de montrer à Georgina !

—Prends garde, Aminadab, disait-il, prends garde, machine humaine, créature de terre ; une parcelle imperceptible de plus ou de moins, et tout serait perdu.

— Oh ! oh ! s'écria Aminadab ; maître, regardez !

Aylmer détourna la tête et devint plus pâle en apercevant Georgina. Puis, se précipitant vers elle, et lui saisissant le bras avec colère :

— Pourquoi, lui dit-il, venez-vous ici? N'avez-vous pas confiance en votre mari ? Faut-il que votre fatale tache me poursuive jusque dans mes travaux? Retirez-vous.

— Non, Aylmer, répliqua Georgina avec fermeté; ce n'est pas à vous à vous plaindre. C'est à moi, car vous vous défiez de votre femme. Vous voulez me cacher l'anxiété avec laquelle vous suivez les développements de votre expérience. Ayez meilleure opinion de

moi. Dites-moi à quels risques nous nous exposons, et ne craignez pas de me voir manquer de résolution.

— Non, non, s'écria Aylmer avec impatience, cela ne peut être.

— Eh bien! soit, répliqua la jeune femme. Je me soumets. Je prendrai le remède que vous me présenterez avec le même sentiment qui me porterait à prendre une dose de poison, si votre main me l'offrait.

— Ma noble femme, dit Aylmer vivement ému, c'est à présent que je reconnais toute l'élévation de votre nature. Rien ne vous sera caché. Apprenez donc que cette tache, en apparence superficielle, est profondément liée à toute votre organisation. J'ai employé des spécifiques assez puissants pour opérer une modification en vous, pas assez pour changer votre système physique. Il me reste encore un essai à faire. Si j'échoue, nous sommes perdus.

— Pourquoi ne pas m'apprendre quel est cet essai?

— Parce qu'il y a là du danger.

— Du danger! Je ne redoute qu'un danger, celui de conserver cet affreux stigmate. Enlevez-le, coûte que coûte; enlevez-le, ou je deviendrai folle!

— Oui, c'est vrai, dit Aylmer d'une voix triste. Mais retournez à votre boudoir. Bientôt l'épreuve sera finie.

Il la reconduisit vers son appartement et prit congé

d'elle avec une tendresse solennelle, qui exprimait bien plus que ses paroles l'état de son esprit. Quand Georgina se retrouva seule, elle se mit à rêver au caractère de son mari, et il lui apparut sous un meilleur point de vue que quelques heures auparavant. Son cœur s'exaltait à l'idée de ce noble amour qui ne pouvait accepter en elle la moindre imperfection, qui ne pouvait se contenter d'une nature moins accomplie que celle qu'il avait imaginée. Alors elle éprouva un ardent désir de pouvoir satisfaire, ne fût-ce qu'un instant, cette idéale conception.

L'arrivée de son mari l'arracha à ses méditations. Il portait un verre de cristal rempli d'une liqueur incolore comme l'eau, mais brillante. Il était pâle, mais il semblait que cette pâleur fût plutôt l'effet d'une trop forte tension d'esprit que de la crainte ou du doute.

— La distillation de cette liqueur a été parfaite, dit-il à Georgina. A moins que ma science ne soit une erreur, je suis sûr de mon œuvre.

— Ah! murmura Georgina, qu'importe ce qu'il faut faire pour enlever cette tache qui me désespère? Qu'importe la vie?

— Pourquoi cette sombre pensée? dit Aylmer. Cette boisson ne peut manquer son effet. Tenez, je vais vous en donner la preuve.

A ces mots, il répandit quelques gouttes du mystérieux liquide sur un géranium desséché. En un instant la plante se raviva, et ses bourgeons reverdirent.

— Je n'avais, reprit Georgina, nul besoin de cette démonstration. J'ai confiance en votre parole. Donnez-moi le verre.

— Bois donc ! ô admirable créature, s'écria le philosophe avec enthousiasme. Il n'y a dans ton esprit aucun signe d'imperfection. Bientôt il n'y en aura aucun dans ta nature physique.

Elle avala d'un trait la boisson ; et, lui remettant le verre entre les mains :

— C'est une liqueur agréable, dit-elle avec un doux sourire, une liqueur qui renferme une indicible saveur, et qu'on croirait puisée à une source céleste. Elle a apaisé la soif fiévreuse que j'éprouvais depuis quelques jours. Maintenant, mon ami, laissez-moi m'endormir. Mes sens s'assoupissent sur mon esprit, comme les feuilles sur le cœur d'une rose au coucher du soleil.

A peine avait-elle prononcé d'une voix affaiblie ces dernières paroles, qu'elle tomba dans un profond sommeil. Aylmer s'assit près d'elle, observant sa figure avec l'émotion d'un homme dont l'existence entière dépendait du succès de cette expérience. Mais, dans cette émotion même, le philosophe pensait encore à sa science. Il étudiait minutieusement chaque symptôme de cette crise décisive. Une légère rougeur glissant sur le visage de la jeune femme, une irrégularité passagère dans sa respiration, un mouvement de ses cils, un tressaillement furtif dans ses membres,

étaient autant de signes distinctifs qu'il notait l'un après l'autre dans son livre.

A chaque instant aussi, il reportait ses regards sur la tache qui était depuis quelque temps l'objet continnuel de ses préoccupations. D'abord, elle était apparue plus rouge que jamais sur la pâle figure de Georgina. Peu à peu sa teinte de pourpre s'adoucit, se décolora, puis disparut comme les rayons de l'arc-en-ciel qui se perdent dans les nuages.

— Sur ma foi, murmura Aylmer dans une sorte de ravissement, on ne la voit plus. Victoire ! victoire ! A peine puis-je encore discerner à la place qu'elle occupait une légère teinte rose, qui disparaîtra complétement quand Georgina sera moins pâle.

Au même moment, il entendit l'espèce de grognement par lequel Aminadab exprimait sa satisfaction.

— Ah ! s'écria-t-il, dans une joie qui ressemblait à un délire, ah ! grosse masse de terre, tu m'as bien servi. L'esprit et la matière, le ciel et la terre, tout a concouru au succès de mon œuvre ! Ris, mon vieil Aminadab, tu as le droit de rire.

Ces exclamations réveillèrent Georgina. Elle ouvrit les yeux, et se regarda dans un miroir que son heureux mari lui présentait. Un doux sourire passa sur ses lèvres quand elle vit que sa tache n'était plus qu'un point presque imperceptible, puis elle porta ses regards sur Aylmer avec un trouble et une anxiété dont il ne pouvait se rendre compte

— Mon pauvre Aylmer ! murmura-t-elle.

— Pauvre ! dit-il ; non, je suis l'homme le plus riche, le plus privilégié, le plus joyeux. Chère Georgina, mon entreprise a réussi. Vous êtes parfaite.

— Mon pauvre Aylmer ! répéta-t-elle avec une ineffable tendresse ; vous avez eu un sublime amour, et vous avez noblement agi. Ne vous repentez pas d'avoir rejeté une incomplète créature.

En ce moment, la dernière teinte de l'empreinte fatale disparut sur sa joue, et ses lèvres exhalèrent le dernier soupir.

FIN.

TABLE

I

RUSSIE.

II

SUÈDE

III

AMÉRIQUE DU NORD.

FIN DE LA TABLE.



